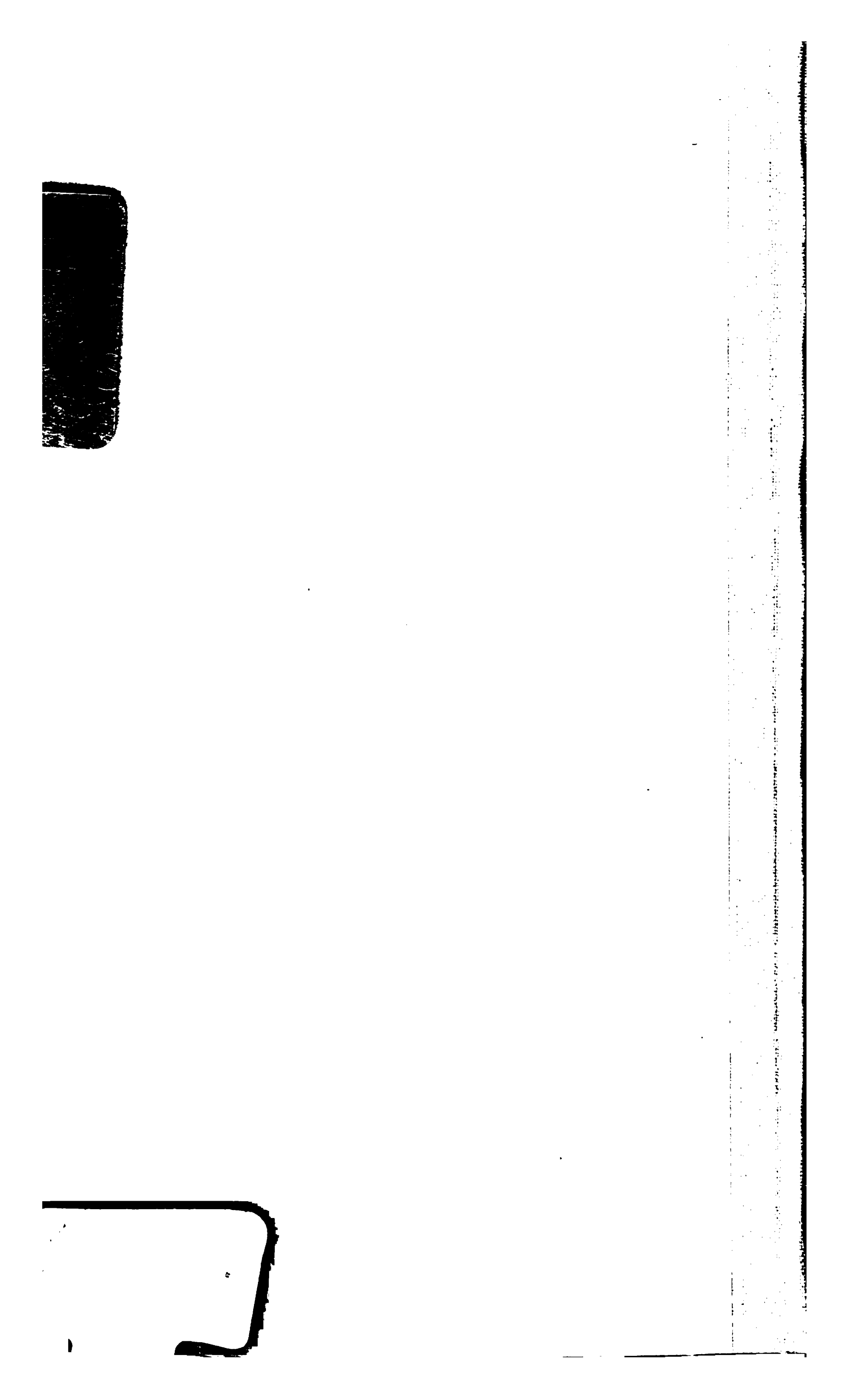


NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

L' IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

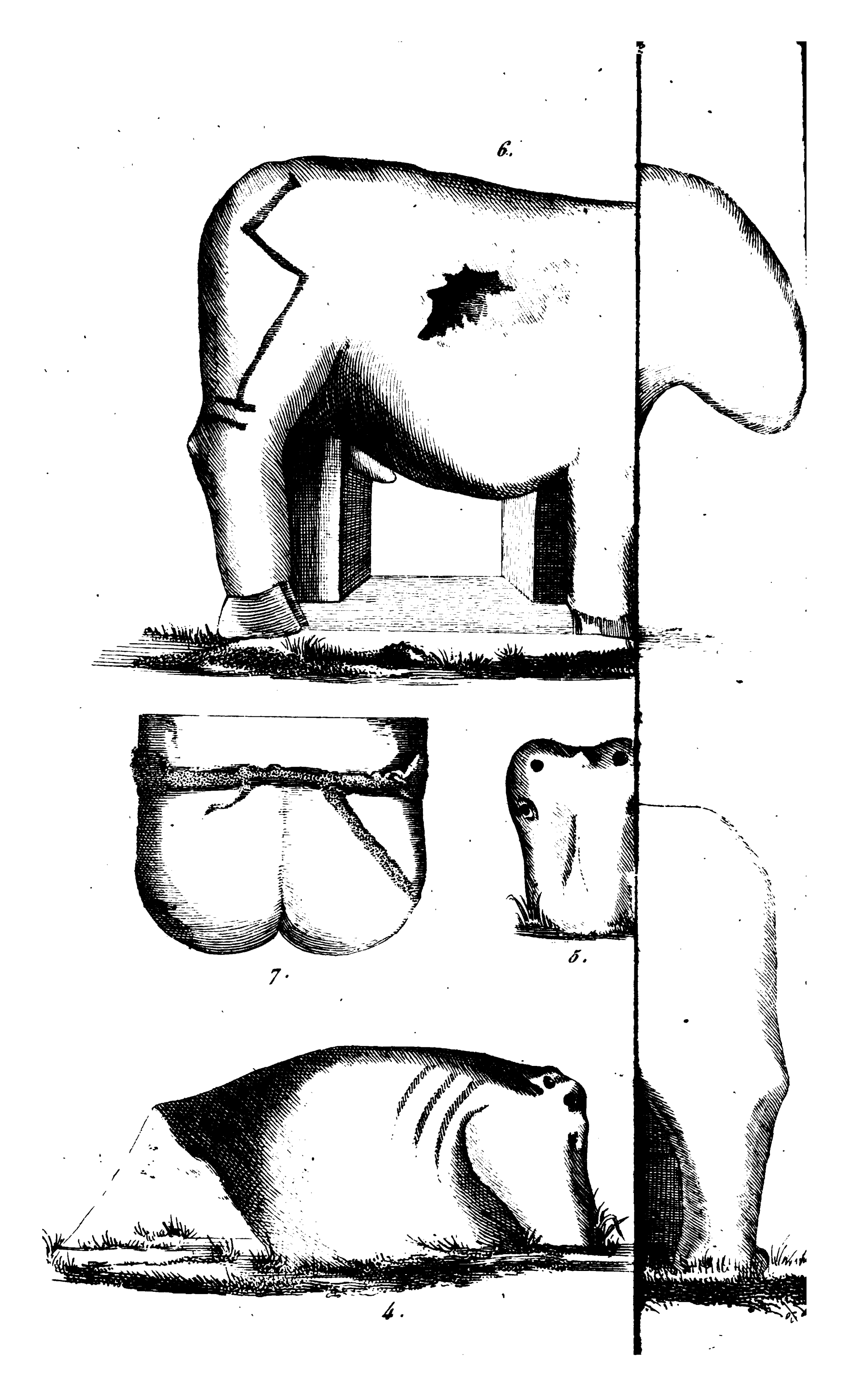
MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME IX.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1821.





6.
7.
5.
4.

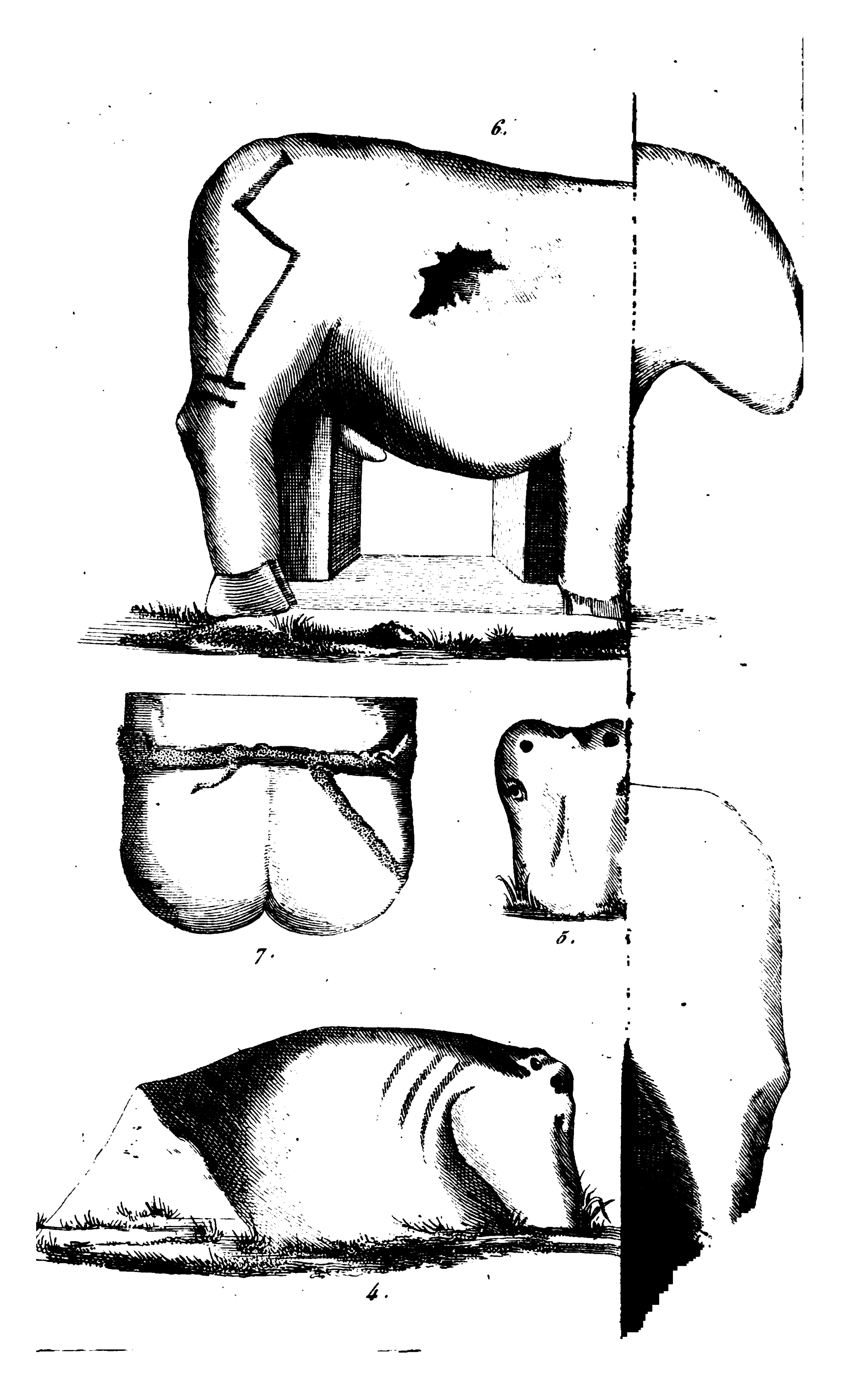
NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

SUR CE QUE LES ESPAGNOLS APPELLENT
LOS TOROS DE GUISSANDO;

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT.

Lorsque, pour se rendre d'Avila à Tolède, on prend la route qui traverse directement les monts appelés autrefois *Carpentaniques*, on ne doit pas oublier de se faire indiquer *los toros de Guissando*, célèbres dans toute l'Espagne, mais dont la plupart des voyageurs, qui ont essayé de faire connoître la péninsule ibérique, n'ont pas dit un mot.

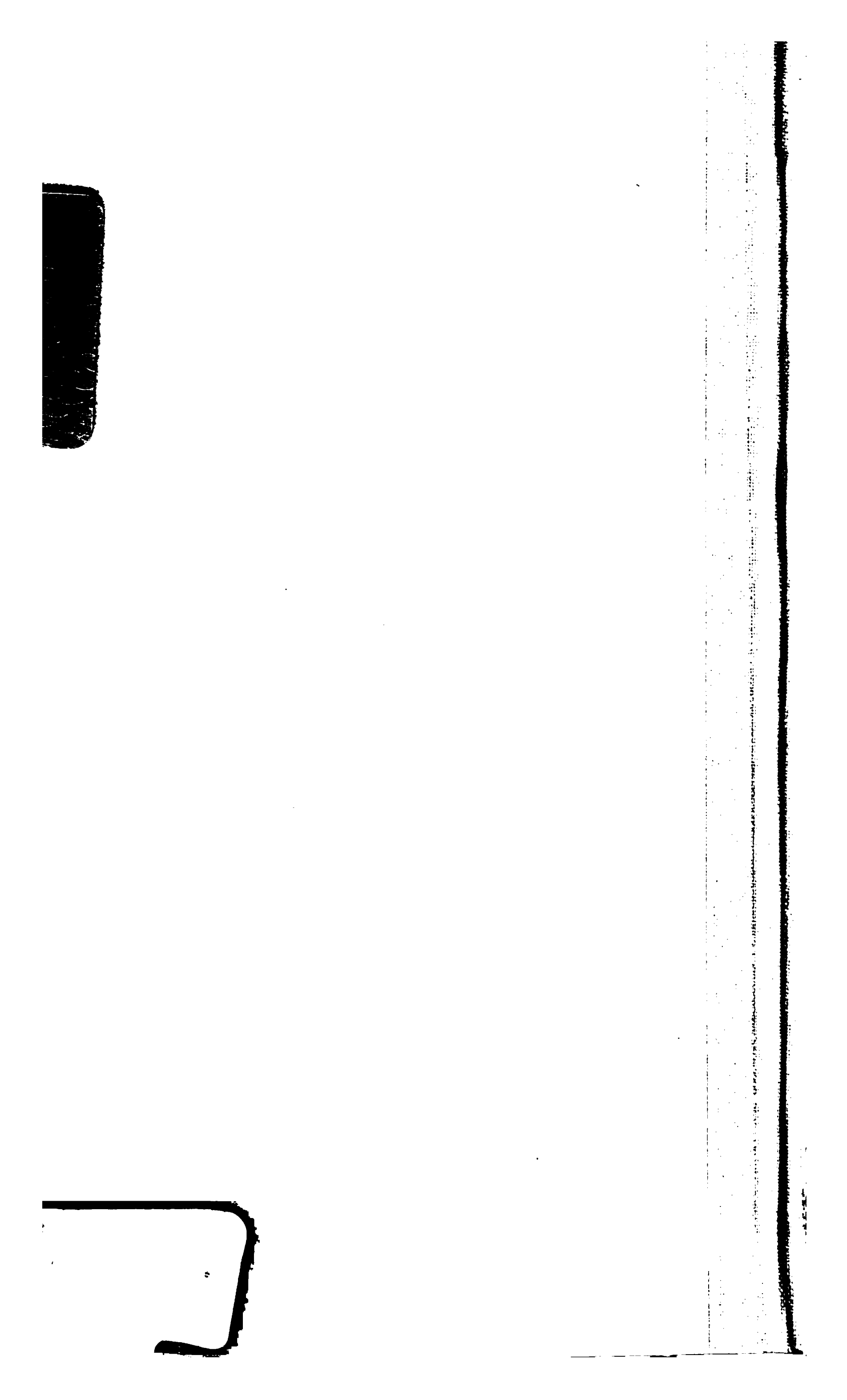
Guissando, où l'on voit cette espèce de monument, est un couvent, connu par la renonciation au trône de Castille, qu'y signa Henri, dit l'*Im-*


6.
7.
5.
4.

de l'homme; ils viennent probablement de fours peu éloignés dont on reconnoissoit à peine les vestiges lorsque je visitai ces lieux.

Los toros sont quatre grandes statues fort embellies dans le beau tableau que nous devons au pinceau de l'un de nos braves (M. le colonel Lejeune), mais qui furent grossièrement taillées, chacune, dans l'un de ces gros blocs de granit, qui constituent la chaîne carpentanique. La roche dont ces blocs sont formés se délitant avec facilité, le temps a cruellement maltraité des détails et des contours que les lichens lépreux encroûtent et acheveront bientôt d'effacer entièrement. Les quatre statues font face au chemin; elles sont alignées, placées par rang de taille côté à côté, et à trois pieds de distance environ les unes des autres.

La première (Pl. I, fig. 1), que l'on trouve en venant par *El-Tiemblo*, est la plus grande; elle a sept pieds de longueur sur quatre pieds deux pouces de hauteur, elle est aussi la plus grossièrement façonnée; sa tête, dont tous les traits ont disparu, est beaucoup plus volumineuse que celle des autres et d'une forme différente. Je suis tenté de croire, en considérant sa figure, que le sculpteur a voulu représenter un hippopotame, quoique j'aie trouvé, en creusant la terre où le pied gauche étoit le moins enfoncé, que ce pied étoit distinctement fourchu. Sur le flanc droit on re-



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

tête, par l'absence des trous pour adapter des cornes, la figure première de ce mémoire représente aussi le cheval des fleuves, malgré le pied fourchu que lui a donné le statuaire, et qu'on lui supposoit encore naguère, si l'on en juge par les figures de Jonston et de Ruysch.

Les trois derniers animaux de Guissando sont des taureaux ou des Apis parfaitement caractérisés.

Si les Romains n'ont pas taillé ces éléphans, ces hippopotames et ces Apis, quels hommes les ont extraits des rochers dont ils leur ont laissé la rudesse? peut-on les attribuer aux aborigènes de l'Espagne, ou bien à ces peuplades procréées par des héros douteux, chez lesquels tant d'auteurs castillans prétendent chercher les titres de noblesse de leurs compatriotes? Y reconnoîtroit-on les colonies celtes qui, pénétrant par le nord de l'Ibérie, vinrent se confondre avec les Autochtones, et prendre, en se mêlant à eux, le nom de Celtibériens? Ceux-ci avoient voué un grand respect aux taureaux, si l'on en juge par leurs monumens, soit qu'ils vissent dans ces animaux l'emblême d'un signe céleste du printemps, soit qu'ils y vissent un monstre qu'ils se plaisoient à combattre. L'exécution de toutes ces statues ne suppose pas, dans leurs auteurs, de grandes connoissances dans l'art de sculpter; mais des hommes adonnés à une vie agricole et à l'éducation paisible de leurs trou-

peaux, des hommes qui paroissent avoir ignoré jusqu'à l'usage des métaux, avant que les Orientaux vinssent ouvrir les mines abondantes de leur terre, enfin des hommes dont la civilisation étoit au-dessous de celle des peuplades sauvages de l'Amérique ou de la mer du Sud, ont-ils jamais pu entreprendre même de pareils travaux? et quand ils auroient été capables de figurer des taureaux, eussent-ils représenté, dans la plupart de leurs ouvrages, des êtres qu'ils ne connoissoient pas et dont leur climat septentrional ne leur offroit pas les modèles? Voyons-nous d'ailleurs, dans les autres parties de la péninsule, des monumens analogues? Et si les premiers habitans du pays en eussent été les artisans, pourquoi n'en retrouveroit-on pas d'autres, depuis l'embouchure de l'Ebre jusqu'à celle du Duero, et des rives paisibles du Tage jusqu'aux cimes orageuses des Pyrénées? A-t-on jamais rencontré des statues telles que celles de Guissando, de Ségovie et d'Avila, dans les régions occidentales de l'Europe, peuplée primitivement par les Celtes, et où l'on retrouve encore leurs *karn* ou pierres plantées.

Tandis que les habitans sauvages de l'Ibérie, vivant du lait de leur bétail, erroient paisiblement de pâturages en pâturages, la civilisation s'introduisoit chez les Orientiaux. Parmi ces peuples, les Egyptiens paroissent avoir été les premiers policés; avant tous les autres, ils cultivèrent les

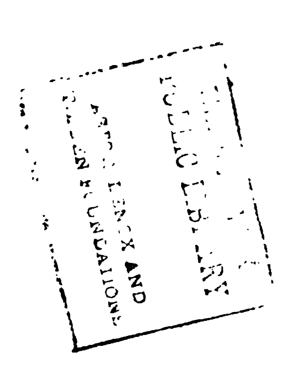
arts, et, dès l'origine de leur législation, ils s'adonnèrent aux diverses branches de commerce. Ils exploroient déjà les rivages occidentaux de la mer Méditerranée, que les Phéniciens osoient à peine en quitter les plages orientales. Ils abordèrent, selon l'opinion de quelques écrivains, sur les côtes d'Espagne, et y durent former les premiers établissemens. L'espoir de découvrir des mines les poussa à visiter les montagnes centrales, et, saisis de respect à la vue des forêts éternelles dont elles étoient couvertes, ils n'avançoient qu'avec circonspection dans leur silencieuse épaisseur. Ce peuple, originairement explorateur, ne seroit-il pas celui qui érigea les statues d'animaux encore subsistantes? Il en établissoit partout où finissoient ses excursions intérieures, comme une preuve irréfragable qu'après avoir traversé les mers, il s'étoit encore enfoncé dans les terres. L'usage de ces monumens passa chez les Tyriens, on le retrouve dans les colonnes qu'Hercule éleva au terme de ses courses, et dans la statue que les Portugais découvrirent aux Açores, statue dont parle Herrera, et qui devoit être dans le genre de celles d'Avila ou de Guissando : celle-ci existe peut-être encore à Corvo, où les premiers navigateurs la placèrent, afin que les siècles futurs ne pussent douter qu'on étoit déjà parvenu sur des bords si long-temps regardés comme les derniers du monde.

Au reste, dans toutes les statues dont il est question, on reconnoît des animaux de l'Afrique : l'une représente la plus puissante des créatures de ses brûlans déserts ; les autres imitent les massifs habitans de ses fleuves, ou bien ce dieu du Delta, exposé à la vénération d'un peuple qui, en oubliant son culte, a transmis jusqu'à nous l'espèce de respect qu'inspirent encore *los toros de Guissando*. Ne reconnoît-on pas, dans le choix des modèles et dans la coupe éternelle de ces monumens, la main d'une race qui eut partout la prétention de survivre aux temps par des imitations colossales et par des prodiges ? N'y retrouve-t-on pas enfin la fausse prévoyance de ceux qui contruisirent les pyramides, autres œuvres d'un vieil âge, où des travaux gigantesques, confiés aux siècles, sans l'appui d'une histoire intelligiblement écrite et gravée partout, ne sauroient plus nous instruire ?

Les monumens égyptiens ont partout le même sort ; ils sont les habitans muets de la solitude ; et, quoique, par la solidité de leur structure, ils défient les ans impitoyables, leur histoire n'en est pas moins éteinte, et la mémoire de leur fondateur se confond dans l'oubli avec celle des races d'hommes qui n'ont rien fait pour la postérité.

Les statues qui viennent d'être décrites me paroissent donc des monumens égyptiens, même celles qui représentent des taureaux, soit que ces

taureaux fussent des Apis, soit qu'ils fussent des taureaux de combat, puisque Strabon (*Geogr. lib.* 17, p. 914) nous apprend qu'à Memphis, la première ville des régions du Nil, il existoit un vaste cirque pour ces combats que l'Espagne a peut-être conservés de ses premiers explorateurs.





Le Riesenkoppe vu de la Vallée des Géans.

TABLEAU DES MONTS SUDÈTES,

OU

MONTAGNES DES GÉANS,

PAR HOSER;

Traduit de l'allemand (1).

Après les Alpes de l'Allemagne méridionale et de la Suisse, aucune chaîne de l'Europe moyenne n'a été plus fréquemment visitée, plus souvent et en partie si bien décrite, depuis le siècle dernier, que celle des monts Sudètes, entre la Bohême et la Silésie. Les Allemands, et surtout ceux qui habitent les contrées voisines de cette chaîne, pensent qu'aucune autre, depuis les sommets neigeux des Pyrénées jusqu'aux âpres cimes des Carpathes, n'a, sous tous les rapports, autant de droits à la renommée dont elle jouit. Sa hauteur considérable, dit M. Hoser, sa situation entre

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé *Das Riesengebirge*.

trois des plus beaux et des plus fertiles pays de l'Europe, dont on aperçoit la plus grande partie du haut de son sommet, le grand nombre de lieux bien peuplés, de manufactures et d'ateliers que l'on y rencontre, et surtout sa richesse extraordinaire en tableaux sublimes, renfermés dans un espace de quelques milles carrés, lui donnent incontestablement le premier rang parmi toutes les chaînes de montagnes de l'Allemagne qui ne peuvent pas être considérées comme des parties immédiates ou des branches des Alpes.

Les montagnes des Géans s'étendent de 50° 35′ à 50° 55′ de latitude septentrionale, et de 33° à 33° 40′ longitude à l'est de l'île de Fer. Le Riesenkoppe, ou Schneekoppe, leur plus haute cime, est situé par 50° 44′ 13″ de latitude nord et 33° 25′ 25″ de longitude. D'après les observations les plus récentes et les plus exactes, cette chaîne se dirige de l'est sud-est à l'ouest nord-ouest.

Ce n'est pas à toute la chaîne des monts Sudètes, qui se prolonge depuis la Lusace jusqu'à la Moravie, entre la Bohême et la Silésie, que l'on applique le nom de montagnes des Géans. Il ne peut être donné, à juste titre, qu'à la partie la plus haute de cette chaîne comprise, en portions inégales, du côté de la Bohême, dans les cercles de Bidschover et de Kòniggràtz, et du côté de la Silésie, presque entièrement dans la principauté de Jauer; car il n'y a qu'une section peu impor-

tante de son extrémité méridionale qui s'avance dans la principauté de Schweidnitz. L'espace couvert par ces montagnes a cinq milles d'Allemagne de longueur, quatre de largeur, et par conséquent une surface carrée de vingt milles.

Les monts des Géans se distinguent des autres chaînes de l'Allemagne du second rang, autant par leur aspect que par leur plus grande élévation. Ils n'ont ni ces formes coniques pittoresques qui plaisent tant à l'œil et qui caractérisent les montagnes trapéennes, du nord et du nord-ouest de l'Allemagne, ni ces pics, ces aiguilles, ces dômes couverts de neiges et élancés dans les nues, par lesquels les Alpes même dans l'éloignement impriment un sentiment profond et frappent d'étonnement; mais, en revanche, les autres montagnes de l'Allemagne ne montrent à l'œil, dans le lointain, que des sommets arrondis, ondulés, couverts de forêts, au milieu desquels un point isolé se distingue quelquefois par son élévation, de sorte que leur aspect n'offre rien de très-remarquable ni d'imposant. Les monts des Géans, au contraire, présentent des sommets plus étendus, et plusieurs masses nues ou arrondies en dômes ou terminées par des pointes en cônes tronqués; des pentes et des flancs escarpés, des ravins âpres et rocailleux, enfin des abîmes sombres et profonds.

Le flanc méridional, qui s'élève par terrasse du

côté de la Bohême, depuis la plaine jusqu'à sa plus grande hauteur, a un profil bien moins prononcé que le flanc septentrional, où, du côté de la Silésie, la partie la plus haute de la chaîne des Sudètes s'élance brusquement du fond des vallées, et offre, par conséquent, un aspect plus pittoresque. Les cimes en coupoles de quelques montagnes et les divers squelettes de rochers à figures bizarres, que l'on voit de ce côté, prouvent que les plus hauts sommets des monts des Géans avoient autrefois, comme les Alpes, des pics et des aiguilles qui se sont graduellement écroulés dans la suite des siècles, cédant aux ravages des météores, dont la force de destruction a une activité inconcevable à cette hauteur. Les effets de ces révolutions physiques ont fini par donner aux monts des Géans la forme qu'ils ont aujourd'hui, et qui, dans les classifications établies par la géognosie, les font placer entre les Alpes proprement dites et les montagnes ordinaires, mais plus près de ces dernières avec lesquelles on leur trouve plus d'analogie.

Les plus hauts sommets des Sudètes s'élèvent en général à 700 et 800 toises au-dessus du niveau de la mer. La hauteur du Riesenkoppe est de 814 toises. Les autres points plus élevés ont, les uns, tels que le Brumberg et le Grosse-rad, quarante à cinquante ; les autres, tels que le Teufels-

wiese, le Teichrand et le Grubenrand, le Sturmhaube et le Kesselrand, quatre-vingts à cent toises de moins.

Aucune des autres chaînes de l'Allemagne n'atteint à cette hauteur; car le Grulicher ou Spiglitzer Schneeberg, en Moravie, n'a que 700 toises au-dessus de la mer; l'Arber et le Rachl, dans le Böhmerwaldgébirg, entre la Bohême et la Bavière, n'ont, le premier que 654; le second que 650; le Fichtelberg, dans l'Erzgebirg, 622; le Brocken, dans le Harz, 560; le Fichtelberg, dans les montagnes de Franconie, 622. Quant à la forêt de Thuringe au Bergstrasse et aux autres montagnes, soit dans la Hesse, soit le long du Rhin, elles sont encore moins hautes.

Mais, d'un autre côté, qu'est-ce que la hauteur des monts des Géans en comparaison de celle des Alpes, des Pyrénées, des Apennins, même des Carpates entre la Hongrie et la Pologne, et des Cévennes dans la France méridionale? car le Krivan a 1220 toises, et le Mont-d'Or 1048. La chaîne qui, pour la hauteur et à d'autres égards, se rapproche le plus des monts des Géans, est le Jura entre la France et la Suisse. Le Dole a 846 toises au-dessus de la Méditerranée, par conséquent trente-deux de plus que le Riesenkoppe.

La hauteur des monts des Géans n'atteint pas

à celle que la nature a assignée aux neiges perpétuelles sous la latitnde par laquelle ils sont situés ; mais comme plusieurs de leurs cimes se rapprochent de cette ligne, on conçoit que le climat de cette chaîne est rude et variable comme celui des vallées montagneuses de la Suisse et de l'Allemagne méridionale, contiguës aux parties des Alpes couvertes de glaces et de neiges perpétuelles. En sortant des plaines et des vallées fertiles de la Silésie et de la Bohême où, au pied des Sudètes, mûrissent sans peine les fruits les plus délicats de nos climats, on peut, en quelques heures, en gravissant les montagnes, trouver l'âpre température de la Norvège et de l'Islande. Au milieu de l'été, tandis qu'une bienfaisante pluie d'orage verse la fécondité sur les campagnes du pays inférieur, et que la chaleur des rayons du soleil ranime toute la nature, les tempêtes de l'hiver règnent dans les montagnes que des nuages épais couvrent d'obscurité; et souvent lorsqu'un vent frais et sec soufflant de l'est les a dissipés, on voit, un instant après, une masse énorme de neige qui couvre le sol quelquefois à plusieurs pieds d'épaisseur, et donne à l'ami de la nature le spectacle enchanteur de contempler des plantes alpines innombrables élevant leurs fleurs délicates au-dessus de ce tapis d'une blancheur éblouissante.

Quand les habitans de ces régions montagneuses

disent que l'hiver y dure neuf mois et le froid trois mois, ils ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité. Quoique l'hiver n'y soit pas toujours à proportion plus rigoureux que dans les plaines, et que quelquefois même il y soit plus tempéré, il est rare qu'à la fin de mai la neige ait totalement disparu sur le haut des montagnes ou sur leurs flancs tournés à l'ouest et au nord. Presque toujours on en voit des couches considérables remplir encore, dans le mois de juin, les ravines et les creux des hautes vallées. Ordinairement il recommence à neiger vers la fin de septembre; quelquefois une suite de beaux jours d'automne fait fondre promptement la neige; mais généralement elle couvre la terre depuis ce moment jusqu'en juin; d'ailleurs quelques ravines, situées le plus au nord et où les rayons du soleil ne pénètrent que faiblement dans les plus longs jours de l'été, conservent d'années en années d'immenses couches de neige.

Les habitans de la partie la plus haute de ces montagnes ne connoissent, à proprement parler, ni l'été ni l'automne; car les occupations rurales, telles que la moisson et les récoltes des fruits qui sont propres à ces saisons, et qui, dans les régions un peu plus basses, rappellent l'idée de l'été, sont entièrement étrangères aux vallées supérieures. Après que le long hiver de huit mois est en grande partie passé, les quatre mois d'été, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de

septembre, offrent le caractère du printemps ; l'air, à l'exception de quelques jours d'une chaleur étouffante dans les mois de juillet et d'août, est, même à midi et par un temps parfaitement beau et serein, toujours frais sur ces hauteurs. Le sol, soit à cause de l'humidité de l'hiver qui n'est pas encore dissipée, soit à cause de sa nature spongieuse qui attire l'humidité de l'atmosphère, est toujours mouillé et marécageux ; les ruisseaux, par conséquent, ne cessent pas de couler avec abondance ; le ciel est ou parfaitement calme et serein, ou au contraire extrêmement variable ; cet ensemble, mais surtout le parfum varié des plantes alpines qui fleurissent sur les plateaux élevés et se succèdent les unes aux autres sans interruption, la richesse extraordinaire de la végétation, notamment sur les pentes et dans les vallées, favorisent et entretiennent l'opinion que le printemps y dure ordinairement plus long-temps que dans le pays qui est au-dessous.

Le passage de ce printemps de quatre mois au long hiver qui lui succède, est beaucoup plus rapide que dans les plaines inférieures. A peine, après l'équinoxe d'automne, quelques brouillards, précurseurs de l'hiver qui s'approche, ont-ils enveloppé l'atmosphère, qu'aussitôt le froid et les temps orageux commencent ; et la saison rigoureuse, accompagnée de tous ses désagrémens, prend possession des hauteurs des Sudètes. C'est

une grande rareté d'y voir, dans le mois d'octobre, des jours sans brume et sans neige.

La partie des Sudètes la plus élevée est, comme toutes les hautes montagnes, cachée par des nuages pendant la plus grande partie de l'année ; même dans les plus beaux jours de l'été, la température éprouve des changemens nombreux et soudains. Beaucoup de voyageurs gravissent les montagnes par le ciel le plus clair et le plus serein, puis retournent chez eux, n'ayant vu souvent, pendant plusieurs jours qu'ils ont passés sur ces hauteurs, que quelques pieds carrés de terrain entourés de brouillard, et le toit hospitalier qui les a mis à couvert des injures du temps.

L'on a constamment observé que, lorsque le temps change, après une suite de beaux jours, les nuages prennent principalement naissance dans l'Isergebirg situé au nord-ouest des monts des Géans auxquels il est contigu, et qui est rempli de vastes forêts et de marais. Les nuages, chassés en avant par les vents d'ouest généralement régnans dans ce canton où ils apportent toujours la pluie, commencent par cacher la branche occidentale des monts des Géans ; puis renforcés par les masses de vapeur qui se sont élevées des vallées boisées et humides du Siebengründe, ils enveloppent aussi la branche orientale. La même chose arrive à peu près lorsque de gros nuages, déjà formés, sont amenés de très-loin dans l'ouest,

par le vent, l'Isergebirg et la partie occidentale des monts des Géans leur opposent toujours le premier obstacle qui les empêche de poursuivre leur cours à l'est; ce n'est que lorsqu'ils sont venus frapper leurs flancs, qui les ont forcés de se déchirer, qu'ils se répandent le long de la pente orientale, et qu'ils la cachent graduellement à l'œil du spectateur. Le Riesenkoppe, qui forme la dernière haute cime de cette branche, est aussi la dernière que les nuages enveloppent; quelquefois même il est seul caché par les nuages, ou bien, comme le disent les gens du pays, il a son bonnet, tandis que tout le reste du sommet de la chaîne en est dégagé; c'est ce qui arrive surtout dans les jours où, le temps étant d'ailleurs beau et serein, des nuages isolés sont poussés çà et là par des courans d'air, et quand l'un de ces nuages s'approche assez de la cime pour être attiré par la forme conique, et que l'éléctricité de l'air, dont les effets sont encore si peu connus, le force de s'y arrêter.

Il arrive ordinairement que, lorsque toutes les circonstances y concourent, les monts des Géans sont, en quelques heures, cachés dans les nuages. Une nuée qui, par son petit volume, fixe à peine l'attention, s'arrête sur un point quelconque; aussitôt elle s'augmente sous les yeux du spectateur par des accroissemens dont la cause est invisible, et de sa masse sort comme un océan de nuages

dont les vagues énormes couvrent bientôt toute la montagne. Dans ces occasions, les plaines de la Silésie jouissent ordinairement pendant un jour et souvent pendant plusieurs jours d'un ciel serein, ou bien l'on n'y éprouve que du vent, tandis que déjà du côté de la Bohême il pleut et fait de l'orage, parce que la masse des monts arrête encore quelque temps les nuages qui viennent de l'ouest; mais enfin les vapeurs s'augmentent; les nuées, qui sont d'abord d'un blanc-argenté, et qui ressemblent à d'immenses groupes de nuages, perdent leurs contours déterminés, deviennent grises et d'un bleu-foncé, se chargent à chaque instant d'une plus grande quantité d'humidité, et, prenant une couleur plus sombre, elles s'abaissent toujours davantage le long de la pente orientale des Sudètes; enfin, elles présentent l'aspect effrayant d'un océan immense qui se précipite le long de la barrière gigantesque formée par les montagnes, et à chaque instant menace d'engloutir la Silésie.

Au reste, ces nuages, apportés par le vent, ne s'accumulent pas toujours au point de se résoudre en pluie; très-souvent les courans d'air qui changent soudainement, les dispersent entièrement, et les monts, dégagés des vapeurs qui les couvroient, élèvent de nouveau leurs cimes nues bien au-dessus du sommet bleuâtre des montagnes

ordinaires. Mais, de quelque nature que puissent être les nuages qui entourent les monts des Géans, les habitans qui vivent dans leurs parties hautes se voient toujours, dans ces circonstances, enveloppés d'un brouillard gris plus ou moins foncé; il est quelquefois si épais, qu'il rend invisibles les objets placés seulement à quelques pas de distance, et que, dans certaines occasions, il interrompt, faute de points de reconnoissance sûrs et distincts, toute communication entre les habitations situées dans différentes parties de la montagne, et il empêche de faire sortir les troupeaux.

Une espèce de vapeur très-commune dans ces montagnes, et bien différente des brouillards ordinaires, est ce que l'on appelle le brouillard sec, c'est une vapeur plus ou moins transparente, bleuâtre, répandue également dans l'atmosphère, et qui rend toujours un peu troubles les points de l'horizon les plus éloignés; on l'observe en hiver dans les grands froids, comme en été dans les plus fortes chaleurs.

On a remarqué généralement que, tant que le brouillard sec cache de son enveloppe légère la montagne aux yeux des habitans du pays inférieur, et cette contrée basse à ceux de la région haute, en la plaçant en quelque sorte dans un plus grand éloignement, le temps continue à

être beau, et qu'au contraire il ne tarde pas à être pluvieux quand les objets lointains paroissent à l'œil plus proches et plus distincts.

Il pleut rarement sur les parties hautes de ces montagnes, parce que les nuages de pluie n'y sont pas à une assez grande élévation pour que l'eau qui s'en échappe puisse se réunir en gouttes régulières avant d'atteindre à terre. Les masses de vapeurs qui paroissent des nuages de pluie aux habitans du pays inférieur, ne sont sur la montagne que des nuages humides; aussi l'on a remarqué que, tandis que de fortes pluies se précipitent dans les vallées, il tombe seulement sur les hauteurs un brouillard humide qui mouille imperceptiblement les vêtemens du voyageur, ou bien une pluie extrêmement fine. Souvent, quand il pleut dans les vallées, les hautes cimes des monts Sudètes, semblables à des îles, s'élèvent au-dessus d'un océan de nuages; ce n'est que dans les plus violentes tempêtes, lorsque les masses de nuages sont portées par des coups de vent impétueux à une hauteur plus considérable, qu'elles forment, en s'abattant, des gouttes d'eau plus sensibles; mais alors le froid est ordinairement si vif, que ce qui est pluie dans la partie des montagnes la moins haute devient au-dessus un ouragan de neige.

Dans les vallées et dans les plaines situées au pied de ces monts, les pluies, lorsqu'un vent

d'est sec ne les interrompt pas, sont de longue durée et fortes ; les pluies d'orage surtout se changent en grêle et en trombes qui portent ensuite au loin les ravages et la désolation, parce que les eaux abondantes qui tombent des hauteurs entraînent dans leur chute rapide des pierres, des débris de rochers, des arbres, et même les ruines des maisons qu'elles ont renversées.

Les rosées sont généralement plus fortes dans la montagne que dans les plaines, et annoncent toujours la durée du beau temps en été ; elles doivent principalement leur origine aux cantons boisés, riches en plantes et en eaux, de même qu'aux vallées étroites que le soleil n'éclaire que pendant quelques heures. Elles sont plus abondantes le matin que le soir ; et, au lever du soleil, en été, la température dans les plaines les plus élevée étant souvent au point de la congélation, l'herbe de hautes vallées est couverte de gelée blanche. « J'y ai vu fréquemment, au commencement de septembre, dit M. Hoser, des auges couvertes le matin d'une croûte épaisse de glace, et le soir les toits garnis de glaçons ; et, autour de la chapelle voisine de la plus haute cime, j'ai aperçu, à midi, de la neige qui avoit un pied d'épaisseur, tandis que, la veille au soir et le matin même, le temps étoit extrêmement serein, à l'exception de quelques légers nuages qui planoient dans les environs. »

On conçoit qu'en hiver tout se réunit pour faire tomber sur les monts des Géans une prodigieuse quantité de neige, surtout depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de février. Durant ce temps, le plus froid de l'année, les cabanes des habitans des parties hautes des montagnes sont tellement ensevelies sous la neige, que la fumée qui en sort indique seule le lieu où elles se trouvent. Les gens, ainsi enterrés tout vivans, courroient risque de mourir de faim, si l'expérience ne leur avoit pas démontré la nécessité de faire des provisions d'avance. Ils passent ainsi ordinairement plusieurs mois sans avoir aucune communication avec les habitans des vallées; si quelqu'un meurt, on est obligé de conserver son corps dans la neige, jusqu'à ce qu'un temps plus doux permette de le transporter au cimetière, éloigné quelquefois de plusieurs lieues. Quand ces reclus forcés ont une course à faire à une cabane du voisinage, il faut qu'ils sortent par le toit, ou bien qu'ils se fraient une issue en abattant la neige par couches, puis ils continuent leur voyage pénible avec des chaussures faites exprès. De même que dans tous les pays où il tombe des quantités considérables de neige, on place, en hiver, le long des chemins les plus praticables, des perches auxquelles on attache des paquets de paille; mais la neige monte quelquefois si haut, qu'il faut ajouter

d'autres perches à celles que l'on a dressées les premières.

Au reste, les avalanches ne sont pas moins fréquentes dans ces montagnes que dans les Alpes de la Suisse et du Tyrol; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, si considérables; elles s'annoncent par un bruit fort et sourd, ainsi que par de violentes rafales; heureusement elles ne causent pas de grands ravages, parce que les habitans des montagnes, instruits par des accidens nombreux, ne construisent plus leurs maisons dans les endroits exposés à leur chute.

Ainsi que dans toutes les hautes montagnes, les orages sont plus fréquens et plus bruyans dans les vallées que dans les parties plus hautes, et ils y durent même plus long-temps que dans les plaines inférieures. On y aperçoit souvent des globes de feu et des étoiles tombantes, et l'extrême pureté de l'atmosphère rend ces météores bien plus visibles. Les premiers passent surtout au printemps pour annoncer un été beau et serein, et en automne pour être les avant-coureurs d'un hiver rude et accompagné d'un froid sec.

Indépendamment des arcs-en-ciel qui paroissent à la suite des fortes pluies d'été, les amis des beautés de la nature peuvent contempler, près des chutes d'eau, quand les circonstances sont favorables, ces beaux arcs colorés dont les voya-

geurs, qui ont parcouru la Suisse, parlent avec tant de ravissement dans leurs relations.

On y aperçoit aussi, quand des masses de nuages épais s'élèvent au-dessus des vallées en face du soleil, le phénomène nommé *Fata morgana;* les ombres des arbres, des masses de rochers, des hommes et des troupeaux se peignent sur leur surface. De telles scènes, et en général tout ce qui est extraordinaire, étoient bien propres, dans des temps de superstition, à inspirer, à nourrir et à fortifier l'idée que ces monts étoient soumis à la domination des esprits.

Le crépuscule y est beaucoup plus long que dans les plaines, parce que le matin ils sont éclairés plus tôt, et le soir plus tard. Pendant les cinq semaines qui précèdent, et les cinq qui suivent le solstice d'été, le crépuscule dure quatre heures après le coucher du soleil et autant avant son lever; ainsi, pendant ces dix semaines, l'on n'a presque pas de nuit dans ces régions élevées. De même en hiver le crépuscule dure deux heures et un quart, durant cinq semaines, avant et après le solstice. C'est aux équinoxes que sa durée est la moindre; enfin, les hautes cimes sont encore éclairées par les rayons du soleil, lorsque déjà la nuit étend ses voiles sur la Bohême et la Silésie, ou bien avant que leurs plaines soient dégagées de ses ombres.

De tous les météores, les vents sont les plus

particuliers aux monts des Géans; ils y font, en quelque sorte, leur séjour. Il ne se passe peut-être pas un seul jour dans l'année sans que, même vers midi, l'on n'éprouve, sur les hauteurs, un courant d'air sensible et souvent assez fort; tandis qu'à cette même heure l'air, dans les régions au-dessous, est pesant, d'une chaleur étouffante et immobile. Les vents dominans, de même que dans le reste du pays, se tiennent toujours entre l'ouest et le sud, et entre l'ouest et le nord. Le dépérissement des murs de la chapelle, près du Schneekoppe, et de ceux de toutes les cabanes, l'écorce des arbres couverte de mousses et de lichens du côté exposé à ce courant d'air, enfin l'abaissement des branches toutes dirigées au sud-est, prouvent sa force et sa continuité.

En hiver, ces vents dominans sont généralement secs; mais, en été, ils se chargent des vapeurs de l'océan au nord et à l'ouest, et apportent ordinairement la pluie. En été, plus le vent tourne de l'ouest au sud, plus le temps est beau; c'est le contraire en hiver : il survient alors du dégel et de la pluie, parce que le courant d'air a passé sur des cantons proportionnellement plus chauds que ceux des montagnes, et que les vapeurs qu'il apporte des premiers s'abattent en rencontrant une température plus froide. Le vent d'est amène communément un temps serein et durable; mais s'il se dirige un peu plus au nord, alors il souffle

avec encore plus de violence que le vent du nord-ouest toujours impétueux, et devient un ouragan terrible qui, en quelques minutes, ravage des forêts entières, emporte les toits des maisons, et assez souvent même enlève les habitations de l'emplacement qu'elles occupoient.

Si le climat de ces montagnes offre des différences extrêmes à raison des divers degrés d'élévation, le sol en présente d'aussi nombreuses, et leurs productions naturelles sont aussi extrêmement variées d'après la hauteur, l'abri et la nature du terrain.

La masse des monts des Géans est de granit à gros grains. En s'abaissant, par degrés, jusqu'aux plaines au sud et à l'ouest, elle montre d'abord, sur quelques points, la texture schisteuse, passe au gneiss, et enfin au schiste micacé. Ces deux roches composent la plupart des sommets les plus élevés. Le Schneekoppe est d'un gneiss particulier, superposé au granit ; d'autres cimes, dans la branche occidentale, sont d'un schiste micacé très-compact, traversé par de grandes veines de quartz blanc. Enfin la plupart des sommets de seconde hauteur, ou ceux que les forêts couvrent entièrement et par suite les branches les plus avancées dans les plaines, sont de schiste argileux. On conçoit que toutes ces roches offrent des variations qu'il seroit trop long de décrire. Quelques

pointes avancées consistent en calcaire primitif, d'un très-beau blanc, d'une dureté considérable, et d'un grain cristallin, sans aucun mélange de débris de corps organiques.

On trouve au milieu de ces masses de roches des couches de quartz, du cristal de roche diaphane, ou incolore, ou teint de différentes couleurs qui lui font donner le nom de faux rubis, faux saphir, fausse améthyste, fausse topaze. C'est à ces cristaux colorés qu'il faut rapporter toutes les pierres précieuses dont il est si souvent question dans les livres des anciens écrivains qui ont parlé de ces montagnes, et dont ils disent que les lapidaires italiens emportoient des quantités considérables.

M. Hoser ne pense pas que l'on rencontre dans les monts des Géans, proprement dits, des agates, ni d'autres espèces de demi-gemmes; elles ne se montrent que dans leurs branches avancées. Dans le granit et le schiste micacé, il y a assez souvent des grenats et quelques autres pierres semblables; c'est, au reste, aux minéralogistes de profession qu'il appartient d'entrer dans des détails sur toutes celles qui sont naturelles aux monts Sudètes.

Si l'on doit ajouter foi aux livres et aux traditions, et regarder les nombreuses excavations que l'on rencontre dans différens endroits de ces montagnes, comme des indices d'anciennes exploi-

tations de mines, on doit supposer qu'elles étoient autrefois assez riches en métaux.

D'après ces traditions écrites et orales, on y exploitoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du fer; mais la dureté de la roche rendant les travaux trop pénibles et trop dispendieux, l'on a été forcé de les abandonner presque partout. On a, depuis quelques années, recommencé des fouilles pour le fer; dans un endroit l'on retire de l'arsenic, mais ces ouvrages sont bien peu de chose.

La roche des monts des Géans est presque partout couverte d'une couche plus ou moins épaisse de terre végétale dont la qualité et la fertilité varient singulièrement, et qui paroît destinée par la nature moins à être cultivée par la main de l'homme, qu'à aspirer les particules aqueuses de l'atmosphère, et à les conserver pour donner naissance à des ruisseaux innombrables dont la réunion forme des rivières et des fleuves.

Les vallées extérieures comprises entre les rameaux les plus avancés, lors même qu'elles se rapprochent beaucoup de son centre, sont généralement très-fertiles, et produisent toutes les plantes propres au climat des plaines voisines. Parmi les vallées il suffit de nommer celles d'Hirschberg, de Trautenau, de Wildschütz et d'Arnau. Ces dernières, étant à l'abri des vents du nord,

abondent en froment, orge, fourrages, plantes potagères ; on y rencontre des arbres fruitiers, et il pourroit même y en avoir davantage ; mais les habitans ne trouvent pas leur culture assez sûre ni assez profitable. M. Hoser pense que l'on y pourroit cultiver la vigne avec avantage sur les collines exposées au midi, puisque l'on voit beaucoup de petits vignobles au nord de la chaîne, près d'Hirschberg, où l'exposition n'est pas si favorable. Probablement les gens auxquels il cite cet exemple ont eu de bonnes raisons pour ne pas le suivre.

Les vallées intérieures sont moins productives. La rudesse du climat qui augmente en proportion de la plus grande élévation du sol, s'oppose peut-être moins à la culture que le manque de terrain convenable, comme le prouvent le grand nombre de jardins que les habitans des montagnes, à force de soins et de persévérance, ont établi sur des pentes escarpées, souvent à une hauteur considérable. Plus l'hiver a été long et rigoureux dans les vallées étroites, plus la chaleur du soleil y est vive durant le petit nombre de jours d'été ; et, quand il ne survient pas de froids qui arrêtent la végétation, tout y mûrit avec promptitude. Le côté exposé au midi a, sous le rapport de la fécondité, un avantage frappant sur le côté du nord ; il est ordinairement débarrassé

de neiges quelques semaines plus tôt que l'autre ; la population y augmente, on y a abattu les forêts et défriché le terrain ; de nouvelles maisons s'y élèvent d'année en année, tandis que le côté tourné au nord est resté, depuis le haut jusqu'au pied des montagnes, couvert de bois, inculte et désert, jusqu'à 200 toises de hauteur. Le froment croît dans les vallées étroites, au-dessus. On cultive l'orge et le seigle, parfois l'avoine, depuis 300 jusqu'à 450 toises, mais elle ne mûrit pas tous les ans, car l'époque de la récolte arrive à l'instant où les neiges commencent à tomber. A 550 toises, aucune espèce de blé ne pousse plus. Dans les lieux où le froment, l'orge et le seigle croissent, les légumes, les plantes potagères, les racines et même les arbres à fruit réussissent, pourvu qu'on en prenne beaucoup de soin, mais le nombre de ces végétaux diminue dans les cantons plus élevés où l'on ne récolte que l'avoine ; finalement, l'on ne rencontre plus dans les champs que des pommes de terre et des navets qui servent de nourriture aux hommes et aux animaux. Ces deux plantes sont au nombre des productions les plus communes de ces montagnes. Le navet (*brassica napus*) surtout se trouve encore dans des endroits où le climat est trop rigoureux pour les autres végétaux, et qui sont voisins de la région des arbres verts.

Tout terrain qui n'est pas couvert de champs,

de jardins, de forêts, ou qui n'est pas du roc vif, est en prairies ou en pâturages. Dans les Alpes, plus les plantes qui composent les pâturages croissent à une hauteur considérable, plus elles sont succulentes et aromatiques ; ici c'est tout le contraire, les prairies des vallées sont généralement les plus grasses, et n'ont pas besoin d'engrais. Les pâturages situés sur les penchans des montagnes plus élevées ne donnent de l'herbe et du foin de bonne qualité, qu'autant qu'elles sont humectées par l'eau, chargée du fumier des étables placés plus haut. Enfin les prairies des plateaux les plus élevés sont trop étendues, et, à raison de la rudesse du climat, trop peu peuplées pour pouvoir être fumées : ainsi l'herbe qui les couvre est, à cause de l'aridité du terrain et de l'âpreté de l'air, la plus maigre, la plus aigre, et à tous égards la plus mauvaise, pour fournir au bétail du fourrage frais ou sec (1).

(1) Plantes les plus communes, dans les bonnes prairies : *Aira cespitosa*, *caryophillea et flexuosa ; anthoxanthum odoratum ; poa annua*, *angustifolia et pratensis ; rumex acetosa ; polygonum bistorta ; alchemilla vulgaris ; phyteuma spicata ; ranunculus acris*. Dans les lieux marécageux et les terrains tourbeux : *Scirpus capitatus ; eriophorum vaginatum et polystachion ; carex cespitosa*, *limosa*, *acuta*, *dioïca*, *canescens ; juncus filiformis ; lychnis dioïca*, *flava*, *rubra ; veratrum album ; epilobium alpinum ; crepis austrica ; gentiana verna*. Dans les terrains

Les forêts couvrent encore une grande partie de ces monts, surtout dans leur région moyenne. Il y a une quarantaine d'années, elles étoient plus vastes, mais depuis cette époque la population a extraordinairement augmenté ; beaucoup d'endroits ont été transformés en prairies et en jardins, et sans doute le bois diminuera encore si l'on ne soumet pas les nouveaux établissemens à des réglemens qui deviennent chaque jour plus nécessaires.

Les arbres qui perdent leurs feuilles sont bien moins fréquens dans ces forêts que les arbres à feuilles acéreuses ou toujours verts. On ne rencontre ordinairement les premiers que dans les vallées et sur les montagnes avancées les plus basses. Les plus communs sont le hêtre, le bouleau, l'érable, l'orme et l'aune ; ces derniers embellissent les bords des ruisseaux et des rivières ; les hêtres et même les charmes se trouvent quelquefois à une assez grande hauteur au milieu des sapins. Dans divers endroits on voit fréquemment des hêtres dont la rudesse du climat contrarie la végétation de même que celles des sapins ; ils

secs et pierreux : *Juncus pilosus*, *campestris* ; *nardus stricta* ; *primula minima* ; *geum montanum* ; *potentilla aurea* ; *tussilago alpina* ; *lichen islandicus* ; *agrostis alpina* (Scopoli), *aira montana* ; *hieracium alpinum* ; *uvularia amplexifolia* ; *hypochæris helvetica* ; *gnaphalium pusillum* ; *orchis latifolia* et *maculata*.

les plus hauts et découverts, les airelles ponctuées qui ne sont pas moins saines, sont encore plus abondantes. Enfin, les lieux secs des plateaux les plus hauts sont couverts de mousse des rennes. Les sommets les plus élevés, où cessent la vie animale et la vie végétale, offrent encore aux recherches du botaniste quelques graminées et d'autres plantes, et une infinité de cryptogames parmi lesquelles le *Byssus jolithus*, couleur de rouille, est très-remarquable par son odeur de violette.

Haenke a trouvé sur le Riesenkoppe seul trente espèces de mousses et de lichens, et beaucoup d'autres dans divers endroits. Le *Byssus jolithus* est très-abondant sur le Riesenkoppe, sur le Sturmhaube, et sur toutes les croupes pierreuses où il couvre souvent la totalité des débris roulés et arrondis de granit, de gneiss et de mica-schiste, ce qui les fait nommer par les montagnards dans leur dialecte *Feigelstena* (1) (pierres de violette). Ce byssus, qui est une des plantes remarquables des monts des Géans, se trouve aussi dans le Harz; M. Hoser l'a rencontré dans toutes les montagnes de la Bohême. Son nom allemand lui vient de son odeur agréable, et que ne partagent pas les autres byssus de même couleur; celle-ci est d'ailleurs sujette à s'altérer. M. Hoser, ayant ap-

(1) *Veilchen*, violette; *stein*, pierre.

porté chez lui un morceau de granit couvert de *byssus jolithus*, il devint, au bout de quelques semaines, d'un beau vert, mais l'odeur ne changea pas; elle se faisoit surtout sentir quand on frottoit la pierre.

Les habitans des monts des Géans n'élèvent guère que du gros bétail et des chèvres; on n'y trouve des chevaux que dans les branches avancées de la chaîne, où l'on s'occupe encore en grand de la culture des champs. Plus haut, ces animaux seroient inutiles, car ils ne conviendroient guère pour gravir les sentiers escarpés. Dans les vallées de l'intérieur, on laboure avec des bœufs. Le bétail n'est pas aussi beau qu'on se l'imagineroit, en voyant les pâturages et en se rappelant les bestiaux de la Suisse; souvenir qui se présente involontairement à l'idée. Les vaches ne sont pas plus fortes que dans les plaines voisines; les meilleures se trouvent dans les vallées où sont les prairies les plus grasses; mais, sur les hauteurs où les pâturages sont secs, elles donnent bien peu de lait. La couleur générale du gros bétail est d'un brun-rougeâtre; il est d'ailleurs plus vif et moins farouche que dans beaucoup d'autres endroits.

Les chèvres y donnent plus de profit que dans les plaines; trouvant probablement plutôt que le gros bétail des herbes aromatiques qui leur conviennent, elles ont une bien meilleure appa-

rence. On ne nourrit des moutons et des cochons que dans les cantons inférieurs ; il seroit cependant aisé de mener les premiers paître en été sur les hauteurs, et les autres auprès des endroits où l'on prépare le beurre et le fromage, ce qui les engraisseroit à peu de frais ; c'est, au reste, ce qui se pratique dans les Alpes et dans d'autres pays de montagnes.

Les bêtes sauvages sont assez rares. On aperçoit quelquefois des cerfs dans la haute région, M. Hoser vit une seule fois un chevreuil. Jadis les ours fréquentoient les ravines les plus sombres et les plus impraticables de quelques cantons ; le dernier fut tué en 1726, et, depuis cette époque, l'on n'a pas découvert la moindre trace de cet animal. Le lynx y étoit encore moins commun ; et ce n'est que dans les hivers les plus rigoureux que l'on y aperçoit des loups. En revanche, on y rencontre plus souvent des renards, dont les chasseurs distinguent deux espèces, ou plutôt deux variétés, des blaireaux, des martes, des fouines, des putois, des belettes, des ermines. On dit que la loutre fréquente les ruisseaux de l'Isergebirg, et le hérisson les lieux enfoncés. Il y a aussi des écureuils, des rats d'eau, des souris, des rats, mais ils sont assez rares ; des mulots ; enfin, une espèce de rat nommé *erdschlüffel*, ou, par abréviation, *schlüffel*, qui est presque trois fois aussi gros que la souris ; sa tête est grosse,

son museau obtus, sa queue longue comme la moitié du corps, et presque nue comme celle du rat; sa couleur, gris-cendré.

On ne voit pas de chiens dans les habitations des parties hautes : la cause en est simple; la pauvreté des hommes qui vivent dans ces maisons isolées leur rend inutile la vigilance du chien; et leur manière de vivre est si frugale, que l'entretien de cet animal seroit pour eux très-dispendieux. En revanche, ils ont des chats qui leur sont très-utiles, et qui trouvent facilement à se nourrir en mangeant des souris, assez nombreuses dans ces habitations. Près des villages, les montagnards élèvent quelquefois des lapins et des cochons d'Inde.

Beaucoup d'oiseaux animent et égaient par leur ramage les bocages des vallées et les forêts des branches avancées des Sudètes; la région haute est, au contraire, silencieuse et solitaire. Le cri monotone et triste des alouettes à hausse-col noir (*Alauda alpestris*) qui courent l'une après l'autre entre les pins et les fentes des rochers, ou la voix du merle à plastron blanc (*Turdus torquatus*), y rappellent seuls au voyageur la présence d'êtres vivans. Les coqs de bruyère, le petit tétras, la gelinotte et le lagopode y nichent aussi au milieu des buissons; le vol bruyant et brusque des premiers a souvent causé quelque

frayeur au promeneur solitaire qui parcouroit les plaines les plus élevées.

L'alouette à hausse-col noir est l'oiseau le plus commun dans les parties hautes des monts des Géans. Elle fait son nid avec des brins d'herbe, et le place sous les buissons bas, surtout sous ceux de knieholz. Elle y pond en avril ou en mai ordinairement quatre à cinq œufs d'un gris sale tacheté de noir. Cet oiseau, ajoute M. Hoser, est un habitant de la région haute; on ne le trouve pas dans le pays plat.

On voit aussi dans ces montagnes des milans, des buses, des cresselles, des pie-grièches, des pics noirs (*Picus martius*), des torcols, des sittèles, des guêpiers, des jaseurs de Bohême qui ne paroissent pas tous les ans, et annoncent un hiver rigoureux; des becs-croisés, des gros-becs, des bouvreuils, des bruans, des ortolans de neige, des linottes, des tarins, des sizerins, des moineaux francs, mais seulement dans les vallées extérieures où l'on cultive le blé; des rossignols seulement aux pieds des hautes montagnes; des motteux, des bergeronnettes, des lavandières, des rouge-gorges, des mésanges bleues, charbonnières et à longue queue; des pigeons ramiers et bisets, des bécasses, des bécassines, enfin des canards sauvages.

Ces montagnes nourrissent des lézards, des

salamandres, des grenouilles, et quelques autres reptiles, tels que des crapauds et des serpens, dont la vue seule inspire le dégoût ou l'effroi; mais il en est très-peu de dangereux parmi ces derniers, et ils sont si timides, qu'ils ne sont guère aperçus que par les naturalistes qui vont les chercher dans leurs repaires (1).

On voit dans les ruisseaux des vallées extérieures et plus profondes beaucoup de truites saumonnées, et dans ceux des vallées hautes la variété de ce poisson nommé *truite noire* (*Salmo sylvaticus*). C'est le mets le plus délicat que le voyageur puisse espérer de rencontrer dans les cabanes où il s'arrête. On y pêche aussi la salveline (*Salmo salvelinus*), et dans les cantons inférieurs l'ombre (*Salmo thymallus*) et le chabot.

Les insectes sont bien moins communs dans la

(1) Le crapaud se trouve plus communément dans les vallées extérieures, sous les vieilles voûtes humides; les grenouilles se rencontrent aussi dans ces vallées, mais moins fréquemment; on y voit la grenouille commune, la grenouille rousse, la raine verte et la rainette. La salamandre terrestre et la salamandre aquatique habitent les forêts humides et sous les pierres; le lézard gris offre deux variétés, l'une de couleur fauve, l'autre gris argenté brillant, toutes deux fort rares. La vipère commune est de même assez rare; la vipère noire et la vipère chersea le sont davantage; mais la couleuvre à collier et l'orvet se voient plus fréquemment.

région haute et nue que dans la partie moyenne couverte de toutes sortes d'arbres et de plantes. La famille bariolée des papillons y manque presque entièrement, et plus on monte, moins on rencontre d'animaux de cette classe.

Division des monts des Géans.

Considérées relativement à leur hauteur, ces montagnes se divisent en trois parties ; la région avancée qui est la plus basse, la région boisée, la région haute et nue, ou les monts des Géans proprement dits.

On comprend, dans la région avancée, les branches qui, à des distances différentes du tronc principal, renferment les jolies vallées des Sudètes, s'élèvent rarement à plus de 300 toises de hauteur, et sont ou entièrement cultivées ou couvertes de forêts. Du côté de la Silésie, où les flancs de cette chaîne sont généralement plus escarpés que du côté de la Bohême, ces branches avancées se rapprochent en quelques endroits presque immédiatement du tronc principal, et la roche qui les compose est communément la même, c'est-à-dire du granit, tandis que du côté de la Bohême, où ces branches sont plus éloignées du tronc, elles offrent principalement du schiste sablonneux, rougeâtre, ferrugineux ou argileux : la région des forêts est la plus étendue ; elle

comprend toute la partie située entre 300 et 600 toises d'élévation, et presque toute couverte de forêts d'arbres verts, ou bien de prairies et de beaux pâturages dans les endroits où l'homme s'est établi; il n'y peut cultiver que l'avoine, le navet et la pomme de terre. Les roches qui la composent sont le granit, le gneiss, le schiste micacé, et, dans les parties qui communiquent avec les branches avancées, le schiste argileux traversé par de fortes veines de quartz. Tout l'Isergebirg appartient à cette seconde division des Sudètes. Enfin, la région nue et la plus élevée commence à 600 toises d'élévation avec les forêts de knieholz. Sa crête la plus haute offre tantôt de vastes plateaux entrecoupés de grands marais et de buissons de knieholz, tantôt des cimes nues à pentes douces ou escarpées, tapissées d'herbe maigre, couvertes de débris de rochers, et composées de granit et de gneiss ou de schiste micacé.

Considérés sous le rapport de leur position géographique et de leur direction, les monts des Géans se divisent, d'après une limite fixée par la nature, en deux moitiés presque égales. Lorsque l'on regarde à une certaine distance leur profil en long, soit du côté de la Bohême, soit du côté de la Silésie, on reconnoît qu'ils n'offrent pas une crête continue, et qu'au contraire ils présentent presque au milieu de leur longueur un abaisse-

ment considérable, car il est à peu près du tiers de la hauteur totale. Cet abaissement se trouve du côté de la Bohême, dans le canton nommé *Siebengründe*. Il mène par l'Elbethal dans les environs de Hirschberg; c'est un des passages les plus fréquentés pour aller de Bohême en Silésie. Quoiqu'il soit en très-mauvais état, on le décore du nom de route commerciale; et, pour preuve qu'on le regarde comme tel, on y a, du côté de la Bohême, placé un bureau de péage. La partie de la montagne située en Silésie, de l'autre côté du Siebengründe, lui ressemble beaucoup par ses forêts épaisses, ses ravines profondes et ses torrens impétueux; néanmoins les sentiers y sont plus praticables.

Cet abaissement du dos de la montagne, ou cette brèche qui a à peu près un mille de longueur, divise la masse de la montagne en deux branches, celle du sud-est et celle du nord-ouest, qui forment chacune comme une chaîne distincte. Soit qu'on les examine ensemble ou séparément, elles présentent deux crêtes courant parallèlement dans la direction de la chaîne de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et éloignées d'environ un demi-mille l'une de l'autre. Des plateaux étendus remplissent l'espace compris entre ces crêtes, et s'abaissent doucement en forme de vallées vers le Siebengründe en Bohême. Chaque branche de la montagne renferme un de ces plateaux élevés, que

l'on nomme ici des prairies. Celui de la branche sud-est s'appelle *Weisse-Wiese* (*la prairie blanche*), celui de la branche nord-ouest *Elbwiese* (*la prairie de l'Elbe*) ; ces prairies ont des subdivisions toutes désignées par des noms particuliers ; on en a aussi donné à chaque point élevé des deux crêtes.

La crête de Silésie a servi de base à la division politique de ces montagnes telle qu'elle existe aujourd'hui. Elles sont partagées en deux portions, dont la plus grande appartient à la Bohême ; ce royaume possède même une partie de la crête de la Silésie, et les plateaux situés entre les deux crêtes, à l'exception de quelques petits coins, par conséquent près des deux tiers de la plus haute chaîne. Si l'on observe, en outre, que du côté de la Bohême il y a plus de chaînons avancés ou de montagnes de moyenne hauteur que du côté de la Silésie, on reconnoîtra sans peine que la portion de la Bohême a une surface plus étendue, et que celle de la Silésie offre en revanche une plus grande variété de choses remarquables sur un espace plus resserré.

Ruisseaux et rivières.

Les hautes montagnes étant, par leur voisinage de la région des nuages, le réservoir ordinaire des eaux des pays inférieurs, il n'est pas étonnant que les monts des Géans envoient de

tous les côtés une innombrable quantité de ruisseaux. Comme toute la surface du roc au milieu des forêts des branches avancées et de la partie moyenne est couverte d'une couche de terre tourbeuse provenue de la décomposition des corps végétaux, et que cette couche tourbeuse, qui s'étend jusque sur le dos des monts, tantôt épaisse de dix à quinze pieds, tantôt seulement de six pouces, pompe toutes les parties aqueuses; la chute des eaux, dans les plus grands orages, ne cause pas ces désastres si fréquens dans les pays où les flancs des montagnes sont entièrement nus. Elle conserve long-temps l'humidité; car lorsque, par un temps très-sec, on la foule aux pieds, sa superficie élastique cède sous le poids du corps, et la présence de l'eau qu'il fait jaillir avertit le promeneur de s'écarter de ce sol, qui n'est que l'enveloppe d'un marais profond. On trouve en différens endroits, surtout dans les enfoncemens des deux plateaux nommés *Weisse-Wiese* et *Elbwiese*, de ces marais qni sont très-étendus, et renferment d'assez grands bassins remplis constamment d'eau et que l'on nomme des étangs ou des fontaines. Cette dernière dénomination est la plus naturelle et la plus convenable; car, bien différens des étangs du pays bas, leur eau est pure, limpide, fraîche comme celle d'une source, et l'on n'y voit ni poissons ni amphibies. Ces réservoirs, situés sur

deux vastes plateaux de la plus haute chaîne des Sudètes, sont les véritables sources d'un des principaux fleuves de l'Allemagne, l'Elbe.

On conçoit que le nombre des ruisseaux qui sortent de ces montagnes est infini. Il n'y a pas une ravine, pas un creux, qui ne retentisse du murmure d'un ruisseau qui quelquefois se précipite avec fracas par dessus des rochers escarpés. Les cascades les plus remarquables sont celles de l'Elbbach et de la Pantsche dans la branche nord-ouest, celles de l'Aupe et de la Lomnitz dans la branche sud-est.

Enrichis par le tribut de ruisseaux nombreux, quelques-uns des courans d'eau qui prennent leur source dans ces montagnes, méritent, avant d'en sortir, le nom de rivières. Il en est, tels que l'Elbe, la Zacken, l'Aupe et la Lomnitz, qui sortent immédiatement de la partie la plus haute de la chaîne; d'autres, au contraire, ne prennent leur origine que dans les hauteurs de second rang contiguës à ces monts, et, dans leur cours ultérieur, ne touchent que le pied de la montagne principale, ou, tels que la Bober et la Queiss, se dirigent aussitôt d'un autre côté. Trois de ces rivières, l'Iser, l'Elbe et l'Aupe, coulent au sud en Bohême; les quatre autres, au contraire, prennent leur cours au nord en Silésie. Les premières vont se joindre à l'Elbe, qui porte leurs eaux réunies dans la mer du Nord; les dernières tombent dans

l'Oder, qui les entraîne avec lui dans la Baltique.

L'Elbe se forme de la réunion de deux gros ruisseaux, le Weisswasserbach et l'Elbbach, dont les sources sont éloignées l'une de l'autre de près de deux milles, et dont le premier est du double plus considérable que le second au point où ils se joignent. Ils continuent à rouler leurs eaux avec fracas au milieu des rochers, et à former fréquemment des cascades en se précipitant par dessus des bancs de granit, et arrivent ainsi à la petite ville de Hohenelbe, sous les ponts de laquelle ils passent. Sortis de dessous le principal de ces ponts, ils coulent tranquillement au sud-est vers Arnau: de temps en temps leur cours redevient bruyant; mais, avant de parvenir à ce lieu, l'Elbe est absolument comme une rivière du pays inférieur. Ensuite il se grossit de différens ruisseaux et poursuit son cours au sud par Königshof à Jaromirz, etc.

L'Iser sort, comme l'Elbe, de vastes prairies tourbeuses. Celles qui lui donnent naissance sont situées dans les cantons sauvages et boisés de la partie occidentale de la branche de montagne à laquelle il donne son nom, *Isergebirg*. Il coule d'abord au sud-est, tourne au sud-ouest, et ensuite entre à Turnau dans les plaines. C'est la plus forte rivière des monts des Géans.

L'Aupe vient, pour la grandeur, après l'Elbe. Il sort de la pente orientale du plateau qui donne

naissance au Weisswasser, forme plusieurs cascades, dont la plus remarquable, nommée l'*Aupenfall*, est dans une gorge au pied du Riesenkoppe, sort des montagnes une demi-lieue au-dessus de Tratenau, arrose les murs de cette ville, coule au sud, et à Jaromirz se jette dans l'Elbe.

La Bober prend sa source près d'un village de même nom dans la partie sud-est des branches avancées, passe à Landshut, baigne les chaînons des Sudètes qui s'avancent à l'est, coule parallèlement avec eux vers Hirschberg, en Silésie, où il est déjà assez fort, et reçoit la Zacken. Il se dirige ensuite au nord vers Bunzlau, Sprottau, Sagan et Crossen où il se joint à l'Oder.

Les marais formant la partie nord-est de ceux qui donnent naissance à l'Elbbach, contiennent aussi les sources de la Zacken. Après avoir passé à Schreibershau, elle reçoit deux ruisseaux, le Zackerle et le Kochel qui, venant du haut des montagnes, offrent chacun, au-dessus de cette petite ville, une des plus belles cascades que l'on puisse voir. Grossie de presque toutes les eaux de la pente nord-ouest de la chaîne, la Zacken embellit la large vallée d'Hirschberg, et au-dessous de cette ville se jette dans la Bober.

C'est aussi à la Bober que se joint la Lomnitz, au-dessous du village de même nom. Cette rivière doit son origine à plusieurs ruisseaux, dont quel-

ques-uns viennent de la pente orientale d'un plateau voisin des sources de l'Aupe. Les marais qui vont jusqu'au pied du Riesenkoppe sont le réservoir commun de toutes ces eaux.

La Queiss prend sa source hors des limites des monts des Géans proprement dits, dans la partie orientale des Sudètes, comprise dans l'Isergebirg. Elle coule, au nord, dans la belle vallée qui porte son nom, sépare la Silésie de la haute Lusace, et tombe dans la Bober, au-dessus de Sagan.

Indépendamment des étangs ou sources situés sur les plateaux les plus élevés, et dont il a été question plus haut, on voit, dans les monts des Géans, du côté de la Silésie, trois petits lacs, désignés sous le nom d'étangs (*Teiche*). Ils représentent en petit les lacs des autres pays de montagnes, et sont, comme eux, formés par de ruisseaux qui les traversent ; leur eau est pure et fraîche, sa couleur noire dénote leur profondeur extrême. Beaucoup de montagnards prétendent encore aujourd'hui qu'ils n'ont pas d'issue; mais le murmure des eaux que l'on entend à leur extrémité inférieure, au-dessous des rochers de granit recouverts de mousse et de kniehólz, prouve qu'elles s'échappent par là. En hiver, ces étangs sont souvent gelés à plusieurs pieds de profondeur ; la glace ne fond que très-tard, quelquefois elle est brisée tout-à-coup par les avalanches qui se précipitent du haut des rochers voisins ; alors

l'eau déborde de tous côtés. Pour éviter les dégâts que cet accident pourroit causer, on place les habitations sur une éminence à quelque distance des rives plates de ces étangs. Le plus grand des trois a tout au plus 500 pas de long et 550 pas de large. Au reste, ils ne sont pas, comme les lacs de la Suisse, d'une forme alongée, dont la direction suit celle de la vallée où ils se trouvent. Placés sur la pente septentrionale et escarpée des monts, ces étangs ont des contours assez irréguliers qui, néanmoins, se rapprochent généralement de la forme ronde, et offrent une espèce d'entonnoir. Ils doivent leur origine à des masses de rochers qui, tombées de la partie supérieure des montagnes, ont été arrêtées dans leur chute; elles ont ainsi formé, du côté où la vallée est ouverte, une espèce de digue qui a retenu toutes les eaux venant des parties supérieures. On conçoit qu'avec le temps, la chute de nouveaux rochers et des avalanches, les météores et la végétation ont dû apporter de grands changemens à la forme extérieure de ces étangs. Peut-être que, dans les temps les plus reculés, de semblables étangs ont occupé les points de la partie supérieure des ravines où l'on n'aperçoit aujourd'hui que des rochers nus, et par-dessus lesquels se précipitent des torrens fougueux. Les digues auront été rompues par des accidens consécutifs, et les eaux se seront répandues dans les

vallées. Le même sort est peut-être réservé aux étangs actuels, et semble surtout menacer le plus grand qui présente l'apparence d'un bassin appliqué par la main de l'art sur la pente de la montagne.

M. Hoser ne connoît pas de sources d'eaux minérales dans les monts des Géans. Celles que l'on regarde généralement, mais à tort, comme situées dans cette chaîne, sont réellement hors de ses limites, ou seulement dans ses rameaux les plus avancés. Tels sont le Warmbrunn dans la plaine de la vallée d'Hirschberg, et les sources du Johannesbad et du Flinsberg ; les premières dans une branche latérale de la vallée de l'Aupe, les secondes au pied de l'Isergebirg septentrional. Les eaux du Warmbrunn (1), comme son nom l'indique, et du Johannesbad sont chaudes, on ne les emploie qu'à l'extérieur; celles du Flinsberg sont froides et acidulées, on les emploie à l'intérieur.

Population.

Les monts des Géans renferment, comme on l'a vu plus haut, une surface de vingt milles carrés. En prenant pour exemple la portion centrale qui est de douze milles carrés, et où, d'après

(1) *Warmbrunn*, fontaine chaude.

des renseignemens officiels, la population est de 1500 habitans par mille carré; l'on aura pour cette partie 18,000 habitans; mais si l'on considère que le tiers de cette surface, c'est-à-dire sa portion la plus haute, est presque inhabité, et que l'on n'y compte guère que 15 individus par mille carré, il en résultera que la population la plus considérable se trouve dans la portion inférieure de cette partie centrale, boisée, où 2250 individus vivent sur un mille carré.

La population augmente ainsi par une progression extraordinaire, à mesure que l'on descend vers les vallées des branches avancées; l'on y trouve 4500 habitans par mille carré; ce qui, pour les 8 milles de leur surface, donnera 36,000 ames. Ce nombre, ajouté à celui de 18,000, pour les vallées intérieures, offre un total de 54,000 habitans, pour la totalité de la chaîne, et 2700 par mille carré.

Dans la partie centrale on compte environ 2500 maisons, occupées chacune par sept personnes, et 6000 dans les vallées extérieures; en tout 8500 qui sont réparties dans trois villes, Schmiedeberg, du côté de la Silésie, Schazlar et Hohenelbe, du côté de la Bohême, deux bourgs, Schwarzentahl et Freyheit du même côté, et un grand nombre de villages. Il y a aussi, parmi ces habitations, beaucoup de chalets isolés.

Les mariages, les naissances et les décès y sont entre eux dans la proportion de 1, 3, 2. Il y naît probablement, comme partout ailleurs, plus de garçons que de filles; mais la mortalité plus grande dans le sexe masculin rétablit à peu près l'équilibre. La mortalité est de 1 sur 35, dans les vallées centrales; de 1 sur 31, dans les extérieures; elle est la plus considérable depuis la naissance jusqu'à l'âge de dix ans. La plupart des décès ont eu lieu de soixante à quatre-vingts ans; le moindre nombre, de dix à vingt.

La population y est croissante; car les dénombremens faits en 1780 montrent que, depuis cette époque, elle a augmenté de près d'un sixième dans les cantons du centre, et d'un quinzième dans les vallées extérieures.

Mœurs et usages.

L'habitant des montagnes n'est plus ce qu'il étoit il y a une quarantaine d'années. L'introduction de l'industrie, l'esprit du commerce, l'amour du gain, les fréquentes visites des étrangers, ont singulièrement altéré son caractère original. Ce n'est plus que dans des coins isolés qu'on peut espérer de le rencontrer encore dans sa pureté primitive. Au reste, il existe une grande différence entre l'habitant des vallées, qui ne passe que quelques semaines de l'été avec son troupeau dans

les montagnes, et celui que sa profession retient toute l'année chez lui; enfin celui qui vit constamment dans les parties les plus hautes, qui, nourri par le produit de son troupeau, ne s'embarrasse guère des affaires du pays d'en bas, et qui ne quitte son chalet que lorsqu'il va échanger son beurre et son fromage contre du pain ou des ustensiles dont il a besoin, ne ressemble pas aux deux premiers. Il exsite d'ailleurs une autre cause de différence dans le caractère qui tient à celle des religions et des gouvernemens. Quoique tous ces montagnards, tant du côté de la Bohême que du côté de la Silésie, se ressemblent à l'extérieur, et parlent la même langue, ils offrent cependant, suivant les cantons où ils vivent, des particularités qui sont le résultat tantôt de leur éducation physique, tantôt de la manière dont leur esprit a été formé.

La vie de l'habitant de ces montagnes montre combien il faut peu de chose à l'homme pour être heureux. Simple dans ses désirs, modéré dans la manière dont il les satisfait, il se rapproche encore plus que d'autres de cet idéal du bonheur auquel J.-J. Rousseau auroit volontiers voulu amener le genre humain, et qui, s'il existe quelque part sur ce globe, ne peut se rencontrer que chez un peuple pasteur dans un pays de montagnes. Ici, plus que partout ailleurs, l'enfance offre en petit l'image du reste de la vie. Fixé, dès sa naissance, par le sort,

sur un sol plutôt beau qu'agréable, l'homme ne peut pas espérer de recueillir ce qu'il n'a pas semé ; les jeux même de son jeune âge semblent lui présager des peines et des fatigues. Comme il aura sans cesse à combattre l'âpreté du climat, l'enfant se prépare continuellement à se préserver des atteintes futures de ses deux ennemis : l'humidité et le froid. S'endurcir le corps contre les intempéries de l'air est par conséquent le premier principe de l'éducation physique.

Les femmes nourrissent en général leurs enfans pendant un an ou dix-huit mois. Autrefois les voyageurs rencontroient des enfans des deux sexes, courant jusqu'à l'âge de dix ans, sans le moindre vêtement; aujourd'hui, on en voit rarement au-dessus de cinq ans dans cet état, mais jusqu'à trois ans; rien de plus commun. Dès que la petite créature peut se tenir debout, elle prend part, suivant ses forces, aux occupations domestiques. Le petit garçon suit le troupeau qui va paître sur les montagnes; la petite fille aide à nettoyer les ustensiles du ménage et l'étable, travaille à la laiterie, ou bien fait tourner le rouet. Quelquefois les enfans se suppléent l'un l'autre dans ces occupations, mais ils ne sont jamais oisifs ; leur tâche augmente en proportion du progrès de l'âge et de la vigueur, et ils se préparent ainsi à parcourir la carrière bornée qui leur est assignée par la providence.

La nourriture ordinaire de ces montagnards consiste en pain, lait, fromage, un peu de beurre; ils y ajoutent alternativement de la choucroûte, des navets, des pommes de terre ; ils mangent bien rarement des pois et d'autres légumes ; les plus pauvres n'ont de la viande sur leur table qu'une fois par an, aux fêtes de Noël. Quelquefois une occasion extraordinaire, une noce, par exemple, engage le père de famille à tuer un chevreau, ou à se procurer de la viande de bœuf pour régaler ses hôtes. Il n'y a d'autre différence entre le déjeûner, le dîner et le souper, sinon qu'à dîner l'on mange du pain; c'est un objet trop cher pour qu'on le prodigue. Le montagnard étanche sa soif avec l'eau de source qui coule devant sa cabane, ou quelquefois avec le lait dont on a ôté la crême.

L'habillement des habitans des Sudètes est, comme celui de leurs voisins, en Bohême et en Silésie, composé d'un habit de drap qui descend jusqu'à la moitié des cuisses, et rarement jusqu'aux genoux; il est presque toujours bleu, bien moins souvent vert ou gris : la veste est de même étoffe; la culotte de peau noire ou jaune sale; les bas sont de laine d'un bleu clair, gris, ou blanc; le chapeau est à trois cornes.

Les femmes portent une jupe de laine grise ou de couleur mêlée, qui descend des hanches aux talons, et un corset de drap roide, très-plat sur

la poitrine; c'est une véritable cuirasse inventée pour le maintien des bonnes mœurs, mais son utilité à cet égard ne compense pas le tort qu'elle fait au corps. La chemise, dont les manches ne couvrent que la moitié du haut du bras, est attachée par une aiguille au-dessous du cou, et cette partie ainsi que la poitrine sont encore couvertes d'un mouchoir de toile imprimée. Les filles ont ordinairement la tête nue; les cheveux sont arrangés en tresses, disposées sur le sommet de la tête en forme de couronne ou de bourlet, dont la partie la plus épaisse retombe sur le cou, ce qui ne sied pas mal. Les femmes mariées portent un bonnet de toile blanche ou à fleurs imprimées. Les unes et les autres, quand elles sont occupées aux travaux du ménage, ont soin de s'envelopper la tête d'un morceau de toile de lin ou de coton de couleur. Lorsqu'elles veulent se parer complétement, elles mettent un casaquin presque toujours noir, et bien plissé; elles ont, comme les hommes, des bas de laine et des souliers de cuir : le noir est, en général, pour les femmes, la couleur de cérémonie.

Le montagnard place sa demeure sur les pentes des coteaux les plus abondans en herbe, parce qu'il y trouve auprès de lui de la pâture pour ses bestiaux, ainsi que de l'eau de source pour lui-même et pour eux. Habitué à les soigner plus que lui-même, parce qu'il sent parfaitement

que son bien-être dépend du leur, son habitation est distribuée plutôt pour leur commodité que pour la sienne. Ses bestiaux existent pour lui; il existe pour eux. Toutes les maisons de ces montagnes se ressemblent, et portent le nom de chalets (*baude*). Elles sont posées sur une aire en pierre ; tout le reste est en bois, pour mieux conserver la chaleur. Des madriers épais, bien joints ensemble, forment les murs ; les intervalles sont bouchés avec de la mousse, et quelquefois enduits d'argile. Par propreté, ou plutôt pour se mieux garantir du froid, les parois sont revêtues de planches ; le plancher est garni de la même manière. En dehors, les côtés du nord et de l'ouest sont recouverts en bardeau à cause du vent. La maison est divisée en deux parties ; la plus petite comprend la chambre principale, quelquefois avec une petite chambre à côté ; devant la chambre principale, il y a un petit vestibule avec la cuisine. Derrière, du côté de la montagne, est la laiterie par laquelle on fait passer le ruisseau d'eau fraîche qui, en sortant, remplit une auge en bois ou en pierre. Vis-à-vis l'entrée de la chambre, une porte mène dans l'étable qui en a une autre sur le vestibule pour faire entrer et sortir le bétail. Deux ou quatre petites fenêtres donnent du jour à la chambre. Le toit est ordinairement pointu et recouvert en bardeau. On monte au grenier par une échelle

placée en dehors, ou du côté de la montagne par une échelle en bois. On y met le foin, et il sert de chambre aux enfans adultes, ainsi qu'aux domestiques. Quand la pente du coteau est escarpée, la partie antérieure de l'aire en pierre sur laquelle pose la maison est prolongée en avant, et forme, avec la saillie du toit, une espèce de galerie qui, pour la sûreté des promeneurs, est garnie d'une balustrade.

Les chalets qui servent d'habitation pendant toute l'année sont naturellement plus grands et plus commodes que ceux où l'on passe seulement l'été; réunis dans les vallées, ils y forment généralement des hameaux, tandis que les autres sont isolés.

On ne trouve dans ces chalets que les ustensiles et les vaisseaux nécesaires pour la fabrication du beurre et du fromage; des rouets, des tables, des bancs et des chaises en bois; tout est d'une propreté extrême et bien rangé; mais il faut y être habitué pour pouvoir supporter l'air extraordinairement épais et étouffé d'une chambre assez étroite dans laquelle, même aux jours les plus chauds de l'été, l'on fait du feu, et remplie des émanations qui résultent inévitablement de la préparation du fromage, du beurre et de la nourriture du bétail.

En général, l'habitant des Sudètes est un modèle d'activité infatigable, quoique employée

parfois mal à propos. Il se lève avec le jour et se couche tard, rarement avant dix heures du soir. La journée se passe à soigner le bétail et le ménage, à filer, à tisser. Traire les vaches et battre le beurre sont des occupations communes aux deux sexes; dans beaucoup d'endroits, celle de faire le pain est exclusivement réservée aux hommes. Le soir, toute la famille réunie en cercle autour du feu fait tourner les rouets, tandis que le père de famille fend des morceaux de bois en copeaux, ou façonne un objet quelconque pour le ménage. Les jeunes gens des chalets voisins se rendent mutuellement des visites le soir, et se livrent à toute la gaîté de leur âge, mais le mouvement du rouet n'en est nullement interrompu; au contraire, on rivalise à qui aura plus tôt garni la bobine. Les heures se passent ainsi à raconter des histoires, à chanter, à plaisanter, et ce n'est dans les belles nuits d'été que lorsque le silence de la nuit permet au murmure du torrent de la vallée de pénétrer jusqu'au chalet, que l'on se sépare pour aller ranimer ses forces par le sommeil.

Né sous un climat très-variable, exposé sans cesse à son influence, simple dans sa manière de vivre, et insensiblement endurci par l'habitude, le montagnard des Sudètes jouit généralement d'une santé excellente. Sa taille est moyenne; il est robuste, nerveux, vigoureux. Il a les cheveux

brun-foncé et pendans, le teint brun ou pâle. Les couleurs vermeilles des enfans disparoissent à l'âge d'adolescence, parce que les travaux pénibles auxquels on les occupe de bonne heure ont bientôt roidi leurs fibres. C'est vraisemblablement aussi par la même raison que les femmes ont la gorge moins forte que celles du pays inférieur, surtout celles de race czèche. Ces défauts n'excluent cependant pas la vraie beauté chez les deux sexes, qui d'ailleurs sont bien faits; quelquefois les femmes, à l'âge du développement, conservent leur teint frais et coloré. L'extérieur de ces montagnards annonce une certaine activité infatigable; leur marche est vive et toujours sautillante, parce qu'ils ont rarement à faire quelques pas sur un terrain uni. Ils ont une facilité singulière à gravir les montagnes pendant des heures entières sans suer, et sont habitués à porter, avec une espèce particulière de crochet, un poids d'un quintal et demi à deux quintaux, tellement réparti, qu'il pose également sur la tête et les épaules; chargés ainsi, ils franchissent, sans effort visible, les passages les plus roides.

La durée ordinaire de la vie est, chez ce peuple pasteur, de soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans. Les exemples de vieillards de quatre-vingt-dix et cent ans n'y sont pas rares; ils conservent leur agilité et leur force plus long-temps que les habitans des plaines. Les hommes qui ont soixante-

dix, quatre-vingts ans, et même davantage, n'annoncent pas la foiblesse et le dépérissement que l'on observe ailleurs dès l'âge de soixante, et souvent même de cinquante ans.

Ils sont étrangers à beaucoup de maux, suite d'une vie trop sensuelle; toutes leurs maladies sont dues à l'âpreté de leur climat et à leur genre de vie pénible; ils n'écoutent guère les médecins; en revanche, ils consultent, écoutent et respectent les charlatans : les paroles de ces empoisonneurs publics sont des oracles sacrés pour le montagnard souffrant qui prodigue jusqu'à son dernier écu pour payer la drogue dont il attend la santé.

L'éducation intellectuelle de ce peuple étoit incroyablement négligée. Enfin Joseph II, touché jusqu'aux larmes en voyant les travaux pénibles, la simplicité, le caractère débonnaire de ces montagnards, fit le premier luire la lumière de la raison dans les sombres vallées des Sudètes. Au reste, ce prince fut, sous plus d'un rapport, le bienfaiteur de ce coin ignoré au milieu de ses vastes états. Là, le perfectionnement de la méthode d'enseignement dans les écoles, ainsi que la nomination d'un plus grand nombre de curés et d'instituteurs, ont, pour la culture intellectuelle, placé l'habitant de la partie méridionale des Sudètes au même degré où l'habitant de la partie septentrionale s'étoit élevé depuis quelques années. Auparavant, les parens un peu aisés avoient chez eux des précep-

teurs pour leurs enfans; les plus pauvres enseignoient eux-mêmes à leurs enfans le peu qu'ils savoient de la religion. A cette époque, bien peu de montagnards savoient lire et écrire. Tous les ans, au carême, le curé de la paroisse la plus voisine, éloignée quelquefois de trois, quatre et six lieues, venoit dans les chalets examiner les montagnards sur la religion; tous les voisins se réunissoient avec leurs enfans dans un même lieu; les plus avancés parmi les jeunes gens alloient ensuite se confesser et faire leur première communion à leur église paroissiale.

La langue des Sudètes est en général un dialecte de l'allemand; celui de la partie haute est assez difficile à comprendre; ce n'est que dans la partie du sud-ouest, entre l'Iser et l'Elbe, que la langue bohême arrive jusqu'au pied des plus hautes montagnes. De même que tous les habitans des lieux où l'on est souvent obligé d'appeler quelqu'un de loin, le montagnard des Sudètes parle très-haut, même dans l'intérieur de sa maison; et, de même que dans les vallées du Jura, des Alpes, et vraisemblablement de tous les pays montagneux de l'Europe où le poids de l'esclavage n'a pas étouffé, chez les habitans, toutes les dispositions heureuses dont ils sont doués, on reconnoît, chez ceux des Sudètes, un penchant décidé pour la mécanique, les mathématiques et la géographie. La plupart sont catholiques; au pied septen-

trional des Sudètes, il y a des lieux de religion mixte où les luthériens sont les plus nombreux; du côté méridional en Bohême, on voit beaucoup de ces derniers ainsi que des réformés.

La pureté des mœurs, chez les habitans des Sudètes, est en quelque sorte en rapport direct avec la hauteur des montagnes et la pureté de l'air, surtout dans les parties les plus éloignées des routes fréquentées par les étrangers; l'activité, la frugalité, l'obligeance, la probité, la bienveillance, forment le caractère distinctif de ces hommes. Ils joignent à ces qualités une gaîté naturelle, une vivacité particulière, une simplicité franche et un air de satisfaction qui les rendent encore plus aimables. Les jeunes gens manifestent leur gaîté par toutes sortes de plaisanteries innocentes dans les réunions du soir, et par des danses et des chants dans les lieux publics. Quelquefois les vieillards se joignent au cercle joyeux; mais ce qu'ils aiment surtout c'est la causerie: quiconque raconte des nouvelles est toujours chez eux un hôte bien accueilli; ils sont passablement crédules, superstitieux même. Si l'on veut conserver leur confiance, il ne faut pas abuser de leur caractère franc et ouvert; ils tiennent fortement à leur religion et à leurs usages; ils racontent un grand nombre de prouesses extraordinaires de leurs ancêtres, et en toute occasion prennent la défense de leur honneur et de leurs vertus. On

conçoit qu'ils ont de la défiance pour toutes les nouveautés qui auroient la moindre apparence de faire tort à leur manière d'être; ils montrent au premier abord le même sentiment pour tout étranger, jusqu'à ce que sa conduite leur ait prouvé qu'il n'est pas venu pour leur nuire. Mais s'il a besoin de leur secours, leur bienveillance naturelle l'emporte sur leurs soupçons, et ils s'empressent de subvenir à ses besoins sans la moindre vue d'intérêt.

Cependant quelques voyageurs ont tout gâté par leur trop vive admiration pour ces traits de bon caractère. Voyant ces montagnards refuser ou n'accepter que forcément le paiement de ce qu'ils leur avoient servi sur leur table, ils ont, dans leur enthousiasme, payé ces choses deux fois et quatre fois ce qu'elles valoient; comme si la vertu et la noblesse des sentimens étoient des marchandises! Par leur générosité maladroite, ils ont appris à ces hommes à connoître la valeur de l'argent, et non seulement ils ont porté une forte atteinte à leur caractère frugal, hospitalier et bienveillant, mais encore ils leur ont appris à se créer de nouveaux besoins, et par là ont diminué leur bien-être réel. Aussi les propriétaires de plusieurs chalets, situés sur les sentiers fréquentés, sont-ils devenus des espèces d'aubergistes; et, quoique leurs cabanes manquent de toute espèce de commodité et d'agrément, ils

savent à merveille se faire payer chèrement, et peuvent à cet égard rivaliser avec les hôteliers les plus huppés d'Allemagne.

Les fréquentes visites des étrangers ont familiarisé une partie des montagnards avec deux choses bien nuisibles à leur santé, à leur caractère moral et à leur bien-être politique. L'eau-de-vie depuis plusieurs années, et le café depuis moins long-temps, ne sont plus des raretés dans beaucoup de chalets. D'abord l'étranger en apportoit avec lui, et invitoit quelquefois son hôte à en boire; ensuite celui-ci s'en procura pour en régaler les personnes qui venoient chez lui; aujourd'hui l'on boit le café et les liqueurs de Breslau dans les chalets, et on ne les garde plus soigneusement pour les servir aux étrangers qui arrivent.

Il faut ajouter à ces jouissances pernicieuses l'usage immodéré du tabac; il a augmenté la quantité des besoins imaginaires. Dans les vallées extérieures, on voit des enfans de huit à dix ans qui cheminent avec la pipe à la bouche.

Depuis que les fabriques sont florissantes dans les vallées, les mœurs, le contentement et le bien-être intérieur des familles ont remarquablement souffert. Plus d'un montagnard a renoncé à l'uniformité de la vie pastorale, parce qu'un métier, en lui offrant des occupations plus variées, lui a aussi présenté un moyen plus commode de gagner quelques écus de plus dans l'année. Il n'a pas songé

que la satisfaction de ce nouveau désir lui en feroit naître d'autres à l'infini ; mais il n'a pas tardé à éprouver les désagrémens de son nouvel état. Accoutumé à une foule de besoins qui lui étoient étrangers, il n'a plus la force de retourner à son ancienne vie simple ; dévoré du chagrin de ne pouvoir les satisfaire, tourmenté par l'amour infatigable du gain, son corps et son ame s'affoiblissent de bonne heure, et le tombeau s'ouvre pour lui avant le temps.

Beaucoup de passions et de vices, inconnus il y a trente ans dans ces montagnes, s'y sont ainsi glissés avec les établissemens qui ont animé l'industrie, et augmenté la population. L'usage des ouvriers de passer les jours de dimanche et de fête dans l'oisiveté, favorise l'ivrognerie et le goût du jeu et des plaisirs de tous les genres, dont le résultat est souvent si préjudiciable aux mœurs.

La crainte de la conscription militaire, et plus encore d'autres causes telles que le résultat du rapprochement de la jeunesse des deux sexes dans un grand nombre d'occasions, et les visites que les jeunes gens font la nuit aux jeunes filles, comme en Suisse et dans beaucoup de pays montagneux d'Allemagne, donnent fréquemment lieu à des mariages prématurés. Les suites de ces unions sont une véritable calamité sous les rapports moraux et physiques ; vérité tellement reconnue qu'elle n'a pas besoin d'être développée.

Depuis que l'habitant des Sudètes est devenu manufacturier, ses soucis ne sont plus bornés par le cercle étroit au milieu duquel il vivoit. Jadis la guerre et ses chances ne l'inquiétoient que parce qu'il savoit que son fils pouvoit être atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille. La perte de ce fils étoit la plus grande qu'il pût éprouver. Aujourd'hui il prévoit et redoute les suites funestes de la guerre pour le commerce ; la crainte de ces fâcheux résultats l'agite sans cesse quand la paix est troublée. Heureusement pour l'habitant de la partie la plus haute des monts, il est resté pasteur. Ainsi l'observateur, en descendant des vallées solitaires d'en haut dans celles d'en-bas, où tout est en mouvement, peut, dans l'espace d'un jour, parcourir en quelque sorte toute l'histoire de la civilisation du genre humain.

La différence de religion, de gouvernement, d'occupation et de culture intellectuelle en produit une considérable dans les usages des diverses parties de ces montagnes. Nous allons parler de quelques-uns de ceux qui existent assez généralement.

Dans les mariages, c'est ordinairement le père du futur qui fait les frais de la noce. Dans beaucoup d'endroits, le conducteur de la mariée la rachète pour ainsi dire moyennant un présent aux femmes et aux filles qui l'avoient cachée dans une chambre de la maison de son père ; ensuite

elle est conduite chez le futur au son des instrumens. Elle choisit parmi ses connoissances un certain nombre de jeunes filles pour être ses compagnes de noce, et le futur, de son côté, choisit un nombre égal de jeunes gens pour garçons de noce. Outre le conducteur de la mariée, qui est destiné à être son chevalier d'honneur, on lui donne aussi une parente mariée et avancée en âge pour être comme sa dame d'honneur et rester toujours à ses côtés.

Mais la fonction la plus importante est celle d'orateur de la noce; il est l'ame de toute la fête; il faut qu'il soit toujours prêt à parler, à dire de bons mots, à chanter, à faire rire. Il ordonne toute la solennité, fait les invitations, mais doit être tellement au fait de tout, que jamais rien ne soit en défaut, quelque chose qui arrive; en un mot, il doit connoître le cérémonial sur le bout du doigt. Cet emploi ne peut pas, comme on le voit, être facilement rempli par tout le monde. Aussi est-il ordinairement à vie, et celui qui l'exerce est-il invité à l'exercer aux noces, aux baptêmes, aux enterremens, non seulement dans le lieu qu'il habite, mais aussi dans tout le voisinage.

Pendant toute la durée de la noce, la musique, composée d'instrumens à vents, tels que trompettes et cors-de-chasse, se fait souvent entendre devant la maison du marié. Après le fes-

tin, on passe la nuit et quelquefois une partie du jour suivant à danser et à boire. La danse d'étiquette que l'homme le plus considéré ou le mieux tourné de l'assemblée exécute avec la future sur l'invitation de l'orateur, est toujours un menuet; ensuite vient la walse, que l'on préfère. Chaque garçon de la noce reçoit de sa compagne, la veille de la fête, un bouquet de fleurs artificielles avec du clinquant, et du futur un ruban rouge qui s'attache avec le bouquet en forme de rose au retroussis gauche du chapeau; cela s'appelle la livrée.

A la naissance d'un enfant, on lui nomme, malgré les ordonnances des souverains qui défendent cet usage, quinze à vingt parrains et marraines; ceux-ci sont invités, soit verbalement, soit par une lettre écrite par le maître d'école, d'après une ancienne formule. Tout ce monde se réunit au cabaret. Si le nouveau-né est un garçon, les hommes marchent les premiers; dans le cas contraire, ce sont les femmes. L'honneur de porter l'enfant appartient ordinairement à une personne non mariée. Après le baptême, on boit de nouveau, ou bien on porte dans la maison des parens le régal, qui consiste en pain, beurre, fromage, bière et eau-de-vie. Les parrains et les marraines laissent chacun sur la table huit groschen (1 fr. 20 cent.) comme présent, ou plus, s'ils sont riches; et, après beaucoup de félicita-

tions et de souhaits, ils se retirent. A la fin de la sixième semaine, et souvent plus tôt, l'accouchée est conduite à l'église par toutes ses commères pour y faire ses relevailles; si, dans le nombre, il y a une fille, elle a l'honneur de marcher devant la mère.

Au bout de quelques mois, souvent au bout de l'an, les riches donnent ce que l'on appelle le repas des parrains. Tout y est à profusion. Chaque parent remet à ses enfans, pour qu'il les porte chez lui, les mets qu'il ne peut pas manger. Si le père du nouveau-né ne veut pas donner ce repas coûteux, il renvoie aux parrains l'argent qu'ils avaient laissé sur sa table, ou bien il leur fait un présent en échange.

A la mort d'un montagnard, une femme, dont c'est l'emploi habituel, vient l'ensevelir, et invite ses parens aux funérailles. Chez les gens un peu aisés, l'orateur dont il a été question plus haut se charge de tout ce qui concerne l'enterrement, et prononce un discours sur la tombe du défunt, parle de ses vertus et de ses services, dit quel étoit son âge et combien il avoit d'enfans, fait des réflexions édifiantes sur l'instabilité de la vie de l'homme, et remercie, au nom de la famille, les personnes présentes pour les marques de charité chrétienne et d'égards qu'elles viennent de donner.

Quelquefois les riches font chanter des can-

tiques spirituels par le maître d'école et des enfans pendant une heure ou deux tous les soirs, tant que le corps reste dans la maison. L'usage veut que les femmes seules portent le deuil. C'est le vêtement ordinaire de fiancée en étoffe ou en drap noir ; elles mettent par-dessus un grand morceau de toile blanche qui les cache entièrement et ne laisse voir que leur visage. Une fiancée reçoit ordinairement cette toile de sa mère comme partie de sa dot. Les habitans des Sudètes regardent comme un devoir religieux d'accompagner un corps à l'église ; n'importe qu'elle soit éloignée de quatre à cinq lieues, ou que les mauvais temps de l'hiver aient fait disparoître toute trace de chemin, ils ne négligent pas de remplir cette obligation.

Le premier jour des fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, un motif pieux, et l'exemple de leurs aïeux, les empêchent de manger de la viande; mais ils se dédommagent de cette abstinence le second jour, et quelquefois le troisième. Le premier jour aussi, les filles vont à l'église vêtues simplement comme à l'ordinaire ; mais, le second jour, elles se montrent dans toute leur parure, se rassemblent en groupes séparés, suivant les différens cantons, et prennent leur place en conséquence pendant le service divin.

Les fêtes de Noël sont proprement le temps de divertissement de l'habitant de l'intérieur des

Sudètes; c'est alors que, dans sa cabane presque ensevelie sous la neige, et souvent éloignée de toute autre habitation, il se livre complétement au plaisir. Pendant tout l'avent, on s'est occupé de ramasser l'argent nécessaire pour les frais. Les trois ou quatre vendredis précédens on a filé toute la nuit, et le produit de cet excédant de travail est employé à se réjouir pendant les fêtes. Dans les villages et les villes il y a des parties de traîneau, des festins et des bals.

Pendant les derniers jours de carnaval, on promène, dans beaucoup d'endroits, au son de la musique, avec beaucoup de bouffonneries, et aux cris de joie de la foule, un homme vêtu en paille pour figurer un ours; il tient à la main une cannette de bière. On dit que c'est en souvenir d'un de ces animaux qui jadis fréquentoit le voisinage. Dans d'autres lieux on nomme cette mascarade la fiancée du jour des cendres. Les jeunes gens déguisés vont de maison en maison demander un petit présent en argent; la fille, qui a été la plus généreuse, est menée le soir au bal en grande cérémonie. Le dimanche de la Passion, lorsque le temps est doux, les jeunes filles promènent une grosse branche de sapin à laquelle sont suspendus des rubans et des coquilles d'œufs : cela s'appelle les annonces de l'été. Dans les montagnes, de même que dans plusieurs lieux de la Bohême, les jeunes gens promènent aussi un arbre semblable

en tenant à la main des cravaches tressées en osier; ils agacent et frappent légèrement les filles qu'ils rencontrent et en exigent de petits présens en argent.

Le jour de la Saint-Jean, l'on s'envoie mutuellement des gâteaux. Lorsque l'on passe un contrat devant le maire du lieu, qui en même temps est toujours l'aubergiste, toute personne qui entre dans l'hôtellerie a le droit de boire, aux frais des parties contractantes, autant de bière qui lui fait plaisir; le droit cesse aussitôt que le maire a fini de donner lecture du contrat signé. Il y a beaucoup d'autres usages qu'il seroit fastidieux de décrire. En plusieurs endroits l'on a des moyens sûrs de se préserver des sortiléges. Des vieillards racontent qu'ils ont souvent vu un génie des montagnes, et ont lutté avec lui. Quant à celui qui est connu sous le nom de Rubezahl (1), il apparoît, dit-on, encore dans quelque coin éloigné, mais chaque

(1) C'est un prince des Gnomes non moins fameux que beaucoup d'autres farfadets. Il est extrêmement malin, comme tous les êtres de son espèce. Il seroit trop long de raconter tous les tours qu'il joue aux montagnards. On a écrit des volumes sur son compte; il est même le héros de quelques romans, et toutefois l'on n'a pas encore suffisamment éclairci ce qui concerne ce lutin, qui probablement est un personnage de l'ancienne mythologie slave. (E.)

année il perd de sa renommée et de sa considération.

Rapports réciproques des habitans des Sudètes.

Le climat et les occupations font de l'habitant des Sudètes une espèce de nomade. Il passe généralement l'été seul sur les montagnes avec son troupeau; l'hiver, il vit au milieu de ses amis et de ses parens, dans des villages bien peuplés. Sur les montagnes, il s'habitue à la solitude, il apprend combien la tranquillité d'esprit est précieuse, et, au milieu de la nature grande et majestueuse qui l'entoure, il devient susceptible de sentimens élevés. Dans les villages bruyans, des points de contacts multipliés et ses rapports nombreux avec ceux qui l'entourent, le rendent tolérant, prudent, ferme, complaisant. La simplicité de ses occupations, comme berger, n'éveille pas chez lui de fortes passions, mais elle exige une activité continuelle; car ce n'est que par une assiduité et une vigilance constantes et des soins non interrompus, qu'il peut tirer quelque profit de son troupeau; les incommodités inévitables auxquelles il est exposé lui procurent sans cesse l'occasion d'exercer sa patience et sa résignation, rendent ses mœurs plus douces, son caractère plus docile, plus affectueux, plus bienveillant. La nature

l'a destiné à être plutôt un berger débonnaire qu'un chasseur farouche, ou un guerrier altier. N'ayant à combattre ni les loups ni les ours, n'ayant pas à défendre ni à assurer sa propriété contre les voleurs, les armes de tout genre lui sont inutiles, il n'a besoin ni de serrures ni de précaution extraordinaires. Un verrou de bois, plutôt fait pour fermer la porte aux ouragans de la nuit que pour arrêter les efforts d'hommes malintentionnés, suffit pour prévenir, à toute heure de la nuit, l'entrée inattendue d'un étranger indiscret, ou d'un voyageur arrivant trop tard; mais il ne reste pas immobile aux prières de l'homme qui demande un asile.

Tout dispose donc l'habitant des Sudètes à tenir honorablement sa place dans la société, et en effet il est généralement père soigneux, époux fidèle, ami sincère, voisin complaisant, et à tous égards bon citoyen et bon sujet.

Les hommes se marient ordinairement de vingt à vingt-cinq ans, les femmes de dix-sept à vingt-un ans. Il y a quarante ans, les hommes ne se marioient guère avant leur trentième année. Aujourd'hui beaucoup d'hommes se marient avant vingt ans, soit par les motifs indiqués plus haut, soit parce que la grande quantité de terres qui sont encore vagues dans les parties hautes, et les différens genres d'occupation dans les vallées, garantissent partout aux jeunes gens l'espoir de

vivre sans dépendre d'autrui. Les mariages sont singulièrement féconds ; rien de plus commun que de voir des ménages où il y a douze et même seize enfans ; dans la plupart il y en a ordinairement quatre à cinq, et fréquemment six à sept. Malgré ces couches nombreuses, les femmes conservent long-temps leur santé et leurs forces ; le fils suit ordinairement la profession de son père, à moins qu'un penchant bien décidé ne lui en fasse embrasser une autre ; le fils aîné devient héritier de la maison paternelle dès qu'il s'est marié ; et souvent quand l'âge force le père à renoncer à toute occupation, celui-ci lui cède tous ses droits comme maître, mais cela ne change rien à l'ordre accoutumé ; car, indépendamment des soins que l'on a pour lui, on ne cesse de lui témoigner de l'attachement, et surtout du respect.

Les travaux sont également partagés entre le mari et la femme, ce qui entretient leur affection mutuelle ; l'activité et la frugalité maintiennent la paix dans les ménages ; les bons exemples que les enfans ont sous les yeux leur inspirent sans cesse l'obéissance et l'attachement à leurs parens.

La différence de religion et de gouvernement n'a pas une grande influence sur les sentimens de bienveillance des habitans des Sudètes entre eux. La ligne de démarcation politique ne les rend pas étrangers les uns aux autres ; la situation des chalets sur les montagnes, séparées par de pro-

fondes vallées, fait que souvent un paysan silésien a pour proche voisin un bohême; mais souvent ce proche voisin est éloigné d'une demi-lieue et plus ; toutefois cette distance ne diminue en rien leur désir mutuel de se voir le plus fréquemment qu'ils peuvent et de s'aider même dans l'occasion; d'un autre côté, elle prévient beaucoup de sujets de contestation. Dans les vallées très-peuplées, les artisans sont plus nombreux que les laboureurs ou les bergers; les habitans d'un même canton, soit sur une montagne, soit dans un fond, sont intimement unis, et forment comme une grande famille. Mais si la désunion se met parmi eux, la guerre attisée par toutes les petites passions est sans fin; ils deviennent ennemis implacables, et n'ont de relâche que lorsqu'ils ont chassé de leur sein ceux qui ont été les premiers auteurs des dissentions. L'on n'a pas besoin de dire que, comme tous les montagnards, l'habitant des Sudètes aime son pays avec passion.

Industrie.

Dans les pays de montagnes, l'activité et l'industrie sont en raison inverse de la fertilité du sol, on en voit ici un exemple frappant. Une population de 18,000 hommes, qui ne récolte pas de blé, vit dans la partie centrale des Sudètes uniquement du produit de ses bestiaux, de son travail manuel et de la vente de ses productions dans les villes et les villages de la Bohême et de la Silésie; mais sur ce nombre il n'y en a guère

tour bien traitées par les parens, caressées par les enfans. Instruit par ses bestiaux, suivant l'expression de Bonstetten, le berger apprend ses devoirs comme homme. Il est vrai que celui des Sudètes ne consacre pas, comme celui de l'Appenzell, 40 et même 50 florins pour acheter une clochette et un collier à sa plus belle vache. La parure de son troupeau lui coûte tout au plus quelques florins; mais, pour les choses essentielles, il ne ménage rien. Le soir, quand les vaches rentrent, on les nettoie l'une après l'autre avec la plus grande attention; dès le matin, l'étable a été lavée et aérée. Chaque bête connoît l'endroit où elle couche, et ne permet pas à une autre de l'occuper; en quelques minutes, toutes sont rangées en ordre.

On met la plus grande propreté dans la préparation du beurre et du fromage; tous les vases que l'on y emploie sont tenus parfaitement nets. Les hommes font le beurre, parce que cette manipulation exige beaucoup de forces. Les femmes s'occupent de tout le reste. Les fromages ont un peu plus d'épaisseur que ceux de Suisse; mais ils ne sont pas si larges, ni si pesans.

Indépendamment des pâturages qui servent à la nourriture de ses vaches, l'habitant des Sudètes a aussi une prairie dont il récolte le foin. Elle est placée devant son habitation sur la croupe de la montagne, et consiste en une pièce de terre

proportionnée à l'importance de son troupeau ; il en ôte soigneusement les pierres, qui lui servent à former une clôture. Leur position donne la facilité d'y conduire le ruisseau qui, après avoir lavé l'étable, y porte ses eaux chargées d'engrais. Aussi leur verdure est-elle plus belle que celle des pâturages où les bestiaux restent constamment. Les meilleures se fauchent deux fois l'année.

On ne cultive le trèfle que dans les parties basses de la chaîne, où l'on ajoute quelquefois l'eau des blanchisseries, comme l'engrais à celle qui sort de l'étable, pour fumer les prairies. On y sème aussi diverses plantes pour les améliorer, ce qui n'a pas lieu dans le pays haut, où la nature fait la plupart des frais de culture.

La coupe des foins a lieu depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, suivant la situation des prairies. Lorsque le grenier du chalet n'est pas assez grand pour contenir toute la récolte, on la met en meules ; et, lorsqu'une partie de la provision d'hiver est consommée, on va chercher le foin sur des traîneaux qui en portent chacun deux quintaux et demi. Une meule contient huit charges de traîneaux. Le foin n'a pas une grande valeur sur place, mais les frais pour le conduire au loin dans les vallées inférieures par des chemins incommodes et dangereux le renchérissent beaucoup.

Comme les forêts appartiennent aux seigneurs, l'habitant des Sudètes achète à leurs forestiers le bois dont il a besoin ; le transport dans le pays inférieur en étant trop coûteux, il l'obtient à bon marché, surtout lorsque des ouragans ont renversé des milliers d'arbres.

Plus on examine avec attention les divers genres d'occupation de l'habitant des Sudètes, plus on est frappé du mélange d'activité et de nonchalance qui le caractérise. Il ne tire pas de son troupeau la moitié du profit qu'il pourroit lui rapporter, si, à l'exemple du berger de l'Appenzell, il élevoit des moutons et des cochons. Il n'extrait pas de ses étables le salpêtre qu'elles renferment, ce qui seroit moins dangereux pour la santé que des travaux difficiles qu'il entreprend et qui ne lui rapportent qu'un gain bien mince ; il n'a pas d'abeilles qui lui donneroient plus de plaisir que de peine, et dont le produit accroîtroit annuellement son revenu ; il préfère filer, et cette occupation uniforme qui nuit à sa santé le rend souvent la victime de spéculateurs avides. Enfin, au lieu de cultiver des arbres fruitiers, tels que des pruniers et des cerisiers, dont les récoltes lui seroient avantageuses, il parcourt, au péril de sa vie, les lieux les plus escarpés pour y cueillir des simples et procurer des médicamens aux autres, aux dépens de ses forces. Ainsi la culture et la préparation

de quelques végétaux usuels sont pour les habitans des Sudètes des branches d'industrie dont on peut révoquer l'utilité en doute, puisqu'elles l'empêchent de se livrer à d'autres travaux profitables.

De tous les végétaux usuels que l'on cultive dans ces montagnes, le plus important, à cause de l'activité des fabriques de toile, est le lin. De même, après le soin du bétail, filer est l'occupation la plus générale. On ne cultive que dans les parties extérieures des montagnes; on file partout: c'est pourquoi il y a quelquefois, surtout dans les années peu abondantes, une grande disproportion entre la quantité de lin récolté et le nombre des fileurs, de sorte qu'il faut faire venir la filasse de Bohême, et même de Moravie. Le lin de ce dernier pays étant réputé le meilleur, on en emploie toujours, même dans les meilleures années, pour faire le fil le plus fin.

Le lin destiné pour cette sorte de fil subit une suite de préparations minutieuses avant de pouvoir être difinitivement employé. Souvent sur une livre de filasse il n'en reste que deux à quatre onces qui puissent servir; mais aussi le degré de finesse auquel l'adresse persévérante de quelques fileurs a, de nos jours, porté ce genre de travail, est réellement incroyable. Une botte de fil, longue de 16,800 aunes de Bohême, ne pèse pas plus de huit quintel (une once). Ce qui rend la chose encore plus surprenante, c'est que ce fil merveil-

leux a été façonné, non par la main délicate d'un enfant, exercé de bonne heure et à force de coups à ce travail de patience, mais par les doigts d'hommes faits. Une semblable pièce de fil pour la trame se paye trois à quatre florins, et pour la chaîne deux et demi à trois et demi; le fileur doit se fournir de lin et le préparer. Les fils moins fins se paient d'un à deux florins et demi, les communs trente-six à quarante-cinq kreutzer, et jusqu'à un florin la pièce. L'homme qui gagne sa vie à filer fin, ne peut vaquer à aucune occupation plus grossière; car cet ouvrage exige, non seulement un tact délicat dans les doigts, mais aussi un exercice constant. Le fil le plus fin, destiné à la fabrication de la batiste, est filé au fuseau; les autres, soit fins, soit communs, se filent au rouet ou au fuseau. Des enfans de six à huit ans mènent paître les vaches, la quenouille au côté.

Mais cette industrie est si commune, que le fileur gagne bien peu; s'il n'a que cette ressource, à peine se procure-t-il, malgré son extrême frugalité, de quoi nourrir sa famille. Très-fréquemment il n'a pas assez d'argent pour acheter une provision de lin quand il est à bon marché; alors il faut qu'il passe par les mains des marchands de fil qui font aussi le commerce du lin, et qui profitent de ses besoins pour le pressurer de la manière la plus infâme.

Le pauvre habitant des chalets qui, dans l'hiver,

ne tirant pas beaucoup de profit de ses bestiaux, file pour éviter l'ennui et le besoin, ne gagne, malgré le travail assidu de sa famille, que quatorze à dix-huit kreutzer par jour (soixante à soixante-quinze centimes), supposant toutefois qu'il vende son fil au tisserand même, et ne soit pas obligé de dépendre des usuriers. C'est avec cette somme modique qu'il est obligé de pourvoir à toutes les nécessités de sa famille. Souvent, en hiver, ces pauvres gens tombent dans de cruels embarras, car il faut se nourrir les sept jours de la semaine, et ils ont trop de piété pour travailler les dimanches et les fêtes; en outre, il leur prend quelquefois la fantaisie d'aller en pélerinage. Les ecclésiastiques raisonnables et humains tâchent cependant, quand ils leur parlent dans la chaire de vérité, de leur faire comprendre qu'il n'y a pas de différence entre aller en pélerinage et vagabonner, et que c'est commettre un acte de cruauté envers les siens et déplaire à Dieu, que de faire, par dévotion, mourir de faim ses enfans.

Une branche d'industrie particulière aux Sudètes, et profitable à beaucoup de familles, est le commerce des plantes médicinales; on les recueille en été, et on les expédie de tous côtés, soit en nature, soit sous la forme de préparations pharmaceutiques. Celles-ci ont donné lieu, depuis une centaine d'années, à l'etablissement d'une peuplade composée de sous-apothicaires qui ha-

bite Krumhübel, village de Silésie, et deux autres du voisinage, tous situés au pied de la pente septentrionale des monts. Le nombre de ces préparateurs de médicamens forme une corporation de trente-deux maîtres dans le seul village de Krumhübel. Leurs maisons ne diffèrent pas, à l'extérieur, des autres chalets, sinon qu'il y en a quelques-unes de mieux bâties, mais on voit en entrant que les habitans ont des occupations qui ne ressemblent pas à celles des autres paysans; elles sont mieux distribuées: tout y annonce des gens plus à leur aise et mieux élevés. Devant la porte de chaque maison il y a un petit jardin qui souvent offre un abrégé de la Flore de ces montagnes.

Cette profession est lucrative, car ces manipulateurs exercent la médecine par contrebande, et ont toute la confiance des montagnards; ce qui le prouve encore mieux, est la grande extension de leur commerce; ils portent leurs préparations jusque dans des pays éloignés. Leur plus grand débouché est en Pologne, et quelques-uns fréquentent régulièrement par cette raison les foires de Breslau, de Grossglogau et d'autres. Enfin ils ont des paysans qui vont cueillir les plantes, ainsi que d'autres qui travaillent dans leurs laboratoires, et qui tous sont occupés pendant la plus grande partie de l'année.

L'on a déjà vu que les produits du règne minéral

sont presque nuls dans les Sudètes. Il y a une forge à Friedrichsthal en Bohême; une fabrique de vitriol à Schreibershau en Silésie, la plus considérable de la monarchie prussienne; une belle verrerie à Neuwald ou Harrachsdorf en Bohême, une autre à Hoffnungsthal en Silésie, à l'entrée de l'Isergebirg. Toutes ces usines procurent du travail aux montagnards, et font leur bien-être. Enfin, on voit aussi des carrières et des fours à chaux.

Il étoit naturel que, dans un pays qui ne sembloit, dans l'origine, destiné à être habité que par des bergers, l'industrie profitât, pour s'y étendre, des ressources qu'il lui offroit. C'est ainsi que se sont formés peu à peu des ateliers innombrables, où des mains laborieuses façonnent de mille manières les dons de la nature, et préparent de nouveaux moyens d'accroissement à la richesse de leurs pays. Les branches d'industrie les plus importantes, après les fabriques de toiles, sont celles de toutes sortes d'objets en bois, et les verreries. Indépendamment de tout ce qui tient à la boissellerie, on fait, à Schreibershau, à Hermsdorf et à Warmbrunn, des violons, des forté-pianos, et d'autres instrumens de musique; dans plusieurs villages, des figures en bois, comme celles de Berchtolsdgaden; à Hohenelbe, Langenau, Nederhof, Schwarzenthal, Friedrichstal en Bohême, à Ober-Schmiedberg et Steinseifen en Silésie, toute espèce de quincaillerie. Les couteliers de Schmiedberg

fabriquent aussi de bons instrumens de chirurgie. Les verreries donnent de l'occupation à une foule d'ouvriers qui polissent, taillent, dorent ou peignent leurs ouvrages.

La fabrication des toiles est le genre de travail qui occupe le plus de monde dans les Sudètes. On ne peut qu'être surpris des progrès immenses qu'elle y a faits depuis vingt ans. On peut avancer, sans exagération, que les deux cinquièmes des montagnards sont des tisserands. Dans beaucoup de villages où il n'y avoit auparavant qu'un seul métier, on en compte aujourd'hui vingt à trente. Dans les villages, presque tous les propriétaires sont en même temps tisserands, et plusieurs ont en outre trois à quatre métiers auxquels travaillent leurs enfans et leurs domestiques. C'est surtout en automne et en hiver, époque à laquelle il n'y a rien à faire hors des maisons, que la navette est le plus en activité. Beaucoup d'habitans des chalets sont bergers pendant quatre mois, tisserands pendant huit.

Les principaux produits de ces fabriques consistent en toiles communes, fines et surfines, batistes, linge de table à carreaux et damassé, voiles minces et unis, ou forts et à fleurs. Tous ces objets sont ensuite subdivisés à l'infini, suivant leur degré de finesse, leur longueur, leur largeur, l'apprêt qu'ils ont reçu et l'emploi auquel on les destine.

Ces fabriques sont vraisemblablement aussi anciennes que la population des Sudètes ; elles s'étendent à plusieurs milles au-delà de leurs bornes en Bohême et en Silésie, et suivent la direction de la chaîne de montagnes qui sert de limites aux deux pays. Il y a trois cents ans que l'on fabrique des voiles à Hirschberg en Silésie ; en Bohême, ce n'est que depuis trente ans. En général, le sort de la plupart des tisserands n'est guère plus heureux que celui du fileur. Ils sont de même exposés aux chances défavorables du commerce, et dépendent autant de la volonté des marchands. Une habileté remarquable, ou des circonstances singulièrement heureuses, mettent quelques ouvriers à même de jouir d'un peu plus d'aisance et d'indépendance ; tout le reste est pauvre, et souvent inquiet sur les moyens de soutenir sa famille d'une semaine à l'autre. Il eût été plus heureux pour le montagnard de rester berger. Si l'industrie manufacturière continue à s'étendre dans la même proportion que depuis vingt ans, ce qui, d'après les progrès constans du luxe, paroît probable, elle étouffera entièrement, dans une cinquantaine d'années, les dispositions que ces montagnards conservent encore pour l'éducation des bestiaux, et rendra les Sudètes entièrement semblables aux vallées du Jura, avec lesquelles ces monts ont déjà beaucoup de points de ressemblance. Les villages y auront de même

l'apparence de villes; de jolies maisons de campagne, de grands bâtimens de fabrique y remplaceront les chalets si uniformes. Le villageois simple deviendra un citadin poli, le montagnard franc et ingénu, un artisan fin et effronté. Le pays en sera-t-il plus beau, plus agréable? Les habitans en seront-ils plus heureux? C'est ce dont on peut douter.

Considérés en masse, les monts Sudètes font un commerce très-étendu, très-important, très-actif. Malgré la concurrence des marchandises étrangères qui s'est extrêmement accrue depuis quelques années, l'industrie et la frugalité des habitans, jointes à la bonne qualité et au bon marché des marchandises, ont continué à faire pencher la balance en faveur de ceux-ci, comme le prouvent l'accroissement de la population durant une guerre de vingt ans, l'extension et l'état florissant de l'industrie, enfin la prospérité générale du commerce.

Il existe entre les deux divisions des Sudètes un échange de productions naturelles et de produits industriels, qui est très-avantageux au pays en général, quoique l'on ne puisse nier que quelques intérêts locaux ne soient froissés; mais c'est un bien petit inconvénient qui est amplement compensé par l'activité du commerce.

Les parties hautes envoient dans le pays inférieur le beurre, le fromage, le fil; les vallées le

fournissent de toiles, de batistes, de linge de table, d'ouvrages en bois, de quincaillerie, de verrerie ; elles reçoivent en échange de la farine, du pain, du sel, de l'eau-de-vie, des habillemens et toutes sortes d'ustensiles de ménage. Les lieux les plus proches où se fait ce commerce sont : Landshut en Silésie, et Trautenau en Bohême. Dans les différentes villes de Silésie situées dans les montagnes, il se tient alternativement, chaque jour de la semaine, un marché au lin et au fil ; mais, en Bohême, il n'a lieu qu'à Trautenau. Le débouché principal des toiles de Bohême, surtout de celles qui sont écrues, est en Silésie, parce que, dans le premier pays, il y a trop de tisserands en comparaison du nombre des marchands ; tandis que, dans le second, c'est le contraire. Cependant beaucoup de toiles blanchies et apprêtées dans les montagnes du côté de la Bohême, surtout les voiles et le linge damassé, vont directement de ce royaume dans les pays étrangers ou dans les divers états de la monarchie autrichienne.

La verrerie, qui s'est singulièrement perfectionnée depuis quelques années, s'expédie avec beaucoup de profit en Allemagne, en Italie, en Turquie, en Pologue, en Russie. Indépendamment de sa bonne qualité qu'elle a toujours conservée, la verrerie de Bohême a beaucoup gagné pour l'élégance des formes et le bon goût des ornemens.

Enfin, la contrebande occupe aussi l'habitant des Sudètes, et elle est d'autant plus difficile à empêcher, que ces montagnes offrent une infinité de cachettes que ne peut découvrir l'homme qui n'est pas né dans le pays.

Les routes sont meilleures du côté de la Silésie que du côté de la Bohême, ce qui est très-préjudiciable au commerce de ce royaume, car les frais de transport y sont exorbitans; mais aussi tous les voituriers sont riches.

La condition politique des habitans des Sudètes, du côté de la Bohême, s'est beaucoup améliorée depuis le règne de Joseph II. Ce prince, vraiment ami de l'humanité, après avoir préparé de longue main le bien qu'il vouloit faire à la classe inférieure de ses sujets, abolit la servitude par son ordonnance du 1er novembre 1781. A l'exception de l'édit de tolérance publié quelques années auparavant, peu de lois ont eu des résultats plus heureux et plus satisfaisans. En Silésie, la teneur des traités qui obligeoit la Prusse à maintenir le *statum quo* l'empêcha de faire des changemens contraires à l'ordre existant, sauf la liberté entière de conscience qui fut un effet de la conquête; mais le gouvernement, si justement renommé par ses lumières, prit un sage milieu, et, sans enfreindre les conventions solennellement jurées, fit au moins tout ce qui étoit en son pouvoir pour accorder à l'esprit du siècle ce qu'il ne

pouvoit plus lui refuser sans imprudence. Ainsi, des deux côtés, le sort du sujet est sans comparaison plus heureux qu'auparavant; et si, en Silésie, il est resté quelques traces des anciennes formes, le poids des fers du paysan a tellement été allégé, et tant de sources de compensation lui ont été ouvertes, qu'il n'a plus guère que le souvenir des peines qu'il souffroit précédemment.

Quoique le besoin pressant du gouvernement exigeât le changement de l'ancien ordre de choses, c'est surtout pour l'habitant des Sudètes qu'il a été de la plus haute importance; car qu'est-ce qui auroit pu exciter ou ranimer son ardeur à entreprendre des travaux si souvent déçus par la stérilité du sol, sinon le sentiment que, par l'abolition ou l'adoucissement de la servitude, il devenoit propriétaire, et la conviction qu'il jouiroit du fruit de ses pénibles efforts, dont le résultat est si fréquemment douteux? Il lui reste au moins l'espoir; autrefois, une législation barbare ne lui laissoit pas même ce motif de consolation et d'encouragement.

MÉMOIRE

SUR LES

ANTIQUITÉS DE LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'ÉTAT DE NEW-YORK,

Lu à la Société littéraire et philosophique de New-York,

PAR M. DE WITT CLINTON,

PRÉSIDENT.

Traduit de l'anglois (1).

Bacon, en parlant des antiquités, des histoires défigurées, des fragmens historiques qui ont par hasard échappé aux ravages du temps, les compare à des planches qui surnagent après le naufrage, lorsque des hommes instruits et actifs parviennent, par leurs recherches soigneuses et par un examen exact et scrupuleux des monumens, des noms, des mots, des proverbes, des tradi-

(1) L'original est imprimé à Albani en 1820.

tions, des documens et des témoignages particuliers, des fragmens d'histoire, des passages de livres non historiques, à sauver et à recouvrer quelque chose du déluge du temps.

Les antiquités de notre patrie m'ont toujours paru plus importantes et plus dignes d'attention qu'on ne leur en a accordé jusqu'à présent. Nous n'avons, il est vrai, d'autres autorités écrites ou d'autres renseignemens que les ouvrages des vieux auteurs françois et hollandois; et l'on sait bien que leur attention étoit presque uniquement absorbée par la poursuite de la richesse ou le soin de propager la religion, et que leurs opinions étoient modifiées par les préjugés régnans, fixées par des théories formées d'avance, contrôlées par la politique de leurs souverains, et obscurcies par les ténèbres qui alors couvroient encore le monde.

S'en rapporter entièrement aux traditions des aborigènes pour des informations exactes et étendues, c'est s'appuyer sur un roseau bien frêle. Quiconque les a interrogés, sait qu'ils sont généralement aussi ignorans que celui qui leur adresse des questions, et que ce qu'ils disent est inventé à l'instant même, ou tellement lié à des fables évidentes, que l'on ne peut guère lui donner le moindre crédit. Dépourvus du secours de l'écriture pour soulager leur mémoire, les faits qu'ils connoissoient se sont, par la suite des temps, effacés de

leur souvenir, ou bien s'y sont confondus avec de nouvelles impressions et de nouveaux faits qui les ont défigurés. Si, dans le court espace de trente ans, les boucaniers de Saint-Domingue perdirent presque toute trace du christianisme, quelle confiance pouvons-nous avoir dans des traditions orales qui nous sont racontées par des sauvages dépourvus de l'usage des lettres, et continuellement occupés de guerre ou de chasse?

Le champ des recherches a donc des limites extrêmement resserrées; mais il ne nous est pas entièrement fermé. Les monumens qui restent offrent une ample matière aux investigations. On peut avoir recours au langage, à la personne, aux usages de l'homme rouge pour éclaircir son origine et son histoire; et la géologie du pays peut même, dans quelques cas, s'employer avec succès pour répandre la lumière sur les objets que l'on examine.

Ayant eu quelques occasions d'observer par moi-même et de faire d'assez fréquentes recherches, je suis porté à croire que la partie occidentale des Etats-Unis, avant d'avoir été découverte et occupée par les Européens, a été habitée par une nation nombreuse ayant des demeures fixes, et beaucoup plus avancée dans la civilisation que les tribus indiennes actuelles. Peut-être ne se hasarderoit-on pas trop en disant que son état ne différoit pas beaucoup de celui des Mexi-

cains et des Péruviens, quand les Espagnols les visitèrent pour la première fois. En cherchant à éclaircir ce sujet, je me bornerai à cet état; quelquefois je porterai mes regards au-delà, et j'éviterai autant que je le pourrai de traiter les points qui ont déjà été discutés.

Le *Township* de Pompey, dans le comté d'Onondaga, est sur le terrain le plus élevé de cette contrée; car il sépare les eaux qui coulent dans la baie de Chesapeak de celles qui vont se rendre dans le golfe Saint-Laurent. Les parties les plus hautes de ce Township offrent des restes d'anciens établissemens, et l'on reconnoît dans différens endroits des vestiges d'une population nombreuse. Environ à deux milles au sud de Manlius-Square, j'ai examiné dans le Township de Pompey les restes d'une ancienne cité; ils sont indiqués d'une manière visible par de grands espaces de terreau noir disposés par intervalles réguliers à peu de distance les uns des autres, et où j'ai observé des ossemens d'animaux, des cendres, des haricots ou des grains de maïs carbonisés, objets qui dénotent tous la demeure de créatures humaines. Cette ville a dû avoir une étendue au moins d'un demi-mille de l'est à l'ouest, et de trois quarts de mille du nord au sud; j'ai pu la déterminer avec assez d'exactitude d'après mon examen; mais quelqu'un d'une véracité reconnue m'a assuré que la longueur est d'un mille de l'est

à l'ouest. Or, une ville qui couvroit plus de cinq cents acres, doit avoir contenu une population qui surpasseroit toutes nos idées de crédibilité.

A un mille à l'est de l'établissement, se trouve un cimetière de trois à quatre acres de superficie, et il y en a un autre contigu à l'extremité occidentale. Cette ville étoit située sur un terrain élevé, à douze milles à peu près des sources salées de l'Onondaga, et bien choisi pour la défense. Du côté oriental, un escarpement perpendiculaire de cent pieds de hauteur aboutit à une profonde ravine où coule un ruisseau; le côté septentrional en a un semblable. Trois forts, éloignés de huit milles l'un de l'autre, forment un triangle qui environne la ville; l'un est à un mille au sud du village actuel de Jamesville, et l'autre au nord-est et au sud-est dans Pompey; ils avoient probablement été élevés pour courir la cité et pour protéger ses habitans contre les attaques d'un ennemi. Tous ces forts sont de forme circulaire ou elliptique; des ossemens sont épars sur leur emplacement; on coupa un frêne qui s'y trouvoit : le nombre de ses couches concentriques fit connoître qu'il étoit âgé de quatre-vingt-treize ans. Sur un tas de cendres consommées, qui formoit l'emplacement d'un grande maison, je vis un pin blanc, qui avoit huit pieds et demi de circonférence, et dont l'âge étoit au moins de cent trente ans.

La ville avoit probablement été emportée d'as-

saut par le côté du nord. Il y a à droite et à gauche des tombeaux tout près du précipice; cinq ou six corps ont quelquefois été jetés pêle-mêle dans la même fosse. Si les assaillans avoient été repoussés, les habitans auroient enterré leurs morts à l'endroit accoutumé; mais ces tombeaux qui se trouvent près de la ravine et dans l'enceinte du village me donnent lieu de croire que la ville fut prise. Sur le flanc méridional de cette ravine, on a découvert un canon de fusil, des balles, un morceau de plomb, et un crâne percé d'une balle. Au reste, on trouve des canons de fusil, des haches, des houes et des épées dans tout le voisinage. Je me suis procuré les objets suivans que je fais passer à la société pour qu'elle les dépose dans sa collection : deux canons de fusil mutilés, deux haches, une houe, une cloche sans battant, un morceau d'une grande cloche, un anneau, une lame d'épée, une pipe, un loquet de porte, des grains de verroterie, et plusieurs autres petits objets. Toutes ces choses prouvent des communications avec l'Europe; et, d'après les efforts visibles qui ont été faits pour rendre les canons de fusil inutiles en les limant, on ne peut guère douter que les Européens qui s'étoient établis dans ce lieu, n'aient été défaits et chassés du pays par les Indiens.

Près des restes de cette ville, j'ai observé une grande forêt qui, précédemment, étoit un terrain

nu et cultivé. Voici les circonstances qui me firent tirer cette conséquence : il ne s'y trouvoit ni tertres ni buttes, qui sont toujours produits par les arbres déracinés, point d'arbres déracinés ou tombant de vétusté, point de souches, point de sous-bois; les arbres étoient âgés en général de cinquante à soixante ans. Or il faut qu'un très-grand nombre d'années s'écoulent avant qu'un pays se couvre de bois; ce n'est que lentement que les vents et les oiseaux apportent des graines. Le Township de Pompey abonde en forêts qui sont d'une nature semblable à celle dont je viens de parler; quelques-unes ont quatre milles de long et deux de large. Elle renferme un grand nombre de lieux de sépulture; je l'ai entendu estimer à quatre-vingts. Si la population blanche de ce pays étoit emportée toute entière, peut-être, dans la suite des siècles, offriroit-il des particularités analogues à celles que je décris.

Il me paroît qu'il y a deux ères distinctes dans nos antiquités; l'une comprend les restes d'anciennes fortifications et d'établissemens qui existoient antérieurement à l'arrivée des Européens, l'autre se rapporte aux établissemens et aux opérations des Européens; et, comme les blancs de même que les Indiens devoient fréquemment avoir recours à ces vieilles fortifications pour y trouver un asile, y demeurer, ou y chasser, elles doivent nécessairement renfermer plusieurs objets de

manufacture d'Europe; c'est ce qui a donné lieu à beaucoup de confusion, parce qu'on a mêlé ensemble des périodes extrêmement éloignées l'une de l'autre.

Les François avoient vraisemblablement des établissemens considérables sur le territoire des six nations. Le père du Creux, jésuite, raconte, dans son *Histoire du Canada*, qu'en 1655, les François établirent une colonie dans le territoire d'Onondaga; et voici comme il décrit ce pays singulièrement fertile et intéressant : « Deux jours après, » le père Chaumonot fut mené par une troupe » nombreuse à l'endroit destiné à l'établissement » et à la demeure des François; c'étoit à quatre » lieues du village où il s'étoit d'abord arrêté. Il » est difficile de voir quelque chose de mieux » soigné par la nature; et si l'art y eût, comme » en France et dans le reste de l'Europe, ajouté » son secours, ce lieu pourroit le disputer à Baies. » Une prairie immense est ceinte de tous côtés » d'une forêt peu élevée, et se prolonge jusqu'aux » bords du lac Ganneta, où les quatre nations » principales des Iroquois peuvent facilement arriver avec leurs pirogues, comme au centre du » pays, et d'où elles peuvent de même aller sans » difficulté les unes chez les autres par des rivières » et des lacs qui entourent ce canton. L'abondance du gibier y égale celle du poisson; et, pour » qu'il n'y manque rien, les tourterelles y arrivent

» en si grande quantité au retour du printemps, » qu'on les prend avec de filets. Le poisson y est » si commun, que des pêcheurs y prennent, dit- » on, mille anguilles à l'hameçon, dans l'espace » d'une nuit. Deux sources d'eau-vive, éloignées » l'une de l'autre d'une centaine de pas, coupent » cette prairie; l'eau salée de l'une fournit en » abondance du sel excellent; l'eau de l'autre est » douce et bonne à boire; et ce qui est admirable, » toutes deux sortent de la même colline (1). » Charlevoix nous apprend qu'en 1654, des missionnaires furent envoyés à Onontagué (Onondaga), qu'ils y construisirent une chapelle, et y firent un établissement; qu'une colonie françoise y fut fondée en 1658, et que les missionnaires abandonnèrent le pays en 1668. Quand La Salle partit du Canada pour descendre le Mississipi en 1679, il découvrit, entre le lac Huron et le lac des Ilinois, une grande prairie dans laquelle se trouvoit un bel établissement appartenant aux jésuites.

Les traditions des Indiens s'accordent, jusques à un certain point, avec les relations des François. Ils racontent que leurs ancêtres soutinrent plusieurs combats sanglans contre les François,

(1) *Historiæ Canadensis seu Novæ Franciæ Libri decem. Auctore* P. Francisco Creuxio. Parisiis, 1664, 1 vol. in-4°, p. 760.

et finirent par les obliger de quitter le pays : ceux-ci, poussés dans leur dernier fort, capitulèrent et consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur fournît des vivres; les Indiens remplirent leurs sacs de cendres qu'ils couvrirent de maïs, et les François périrent la plupart de faim dans un endroit nommé dans leur langue *Anse de famine*, et dans la nôtre *Hungry-Bay*, qui est sur le lac Ontario. Un monticule dans Pompey porte le nom de *Bloody-Hill* (colline du sang); les Indiens qui le lui ont donné ne veulent jamais le visiter. Il est surprenant que l'on ne trouve jamais dans ce pays des armes d'Indiens, telles que des couteaux, des haches, et des pointes de flèches en pierre. Il paroît que tous ces objets furent remplacés par d'autres en fer venant des François.

Les vieilles fortifications ont été élevées avant que le pays eût des relations avec les Européens. Les Indiens ignorent à qui elles doivent leur origine. Il est probable que, dans les guerres qui ravagèrent ce pays, elles servirent de forteresse; et il ne l'est pas moins qu'il peut s'y trouver aussi des ruines d'ouvrages européens d'une construction différente, tout comme on voit dans la Grande-Bretagne des ruines de fortifications romaines et bretonnes à côté les unes des autres. Pennant, dans son Voyage en Ecosse, dit : « Sur » une colline près d'un certain endroit, il y a un » retranchement de Bretons de forme circulaire;

» l'on me parla de quelques autres de forme carrée
» qui se trouvent à quelques milles de distance,
» et que je crois romains. » Dans son Voyage du pays de Galles, il décrit un poste breton fortifié, situé sur le sommet d'une colline; il est de forme circulaire, entouré d'un grand fossé et d'une levée. Au milieu de l'enceinte se trouve un monticule artificiel. Cette description convient exactement à nos vieux forts. Les Danois, ainsi que les nations qui élevèrent nos fortifications, étoient, suivant toute probabilité, d'origine scythe. Suivant Pline, le nom de *scythe* étoit commun à toutes les nations qui vivoient dans le nord de l'Europe et de l'Asie.

Dans le Township de Camillus, situé aussi dans le comté d'Onondaga, à 4 milles de la rivière Seneca, à 30 milles du lac Ontario, et à 18 de Salina, il y a deux anciens forts sur la propriété du juge Manro, établi en ce lieu depuis dix-neuf ans. Un de ces forts est sur une colline très-haute; son emplacement couvre environ trois acres. Il a une porte à l'est, et une autre ouverture à l'ouest pour communiquer avec une source éloignée d'une dizaine de rods (160 pieds) du fort, dont la forme est elliptique. Le fossé étoit profond, le mur oriental avoit dix pieds de haut. Il y avoit dans le centre une grande pierre calcaire de figure irrégulière, qui ne pouvoit être soulevée que par deux hommes; la base étoit plate et longue de trois pieds. Sa

surface présentoit, suivant l'opinion de M. Manro, des caractères inconnus distinctement tracés dans un espace de dix-huit pouces de long sur trois pouces de large. Quand je visitai ce lieu, la pierre ne s'y trouvoit plus. Toutes mes recherches pour la découvrir furent inutiles. Je vis sur le rempart une souche de chêne noir âgé de cent ans. Il y a dix-neuf ans, on voyoit des indices de deux arbres plus anciens.

Le second fort est presque à un demi-mille de distance, sur un terrain plus bas; sa construction ressemble à celle de l'autre, il est de moitié plus grand. On distingue, près du plus grand fort, les vestiges d'un ancien chemin, aujourd'hui couvert par des arbres. J'ai vu aussi, dans différens endroits de cette ville, sur des terrains élevés, une chaîne de renflemens considérables qui s'étendoient du sommet des collines à leur pied, et que séparoient des rigoles de peu de largeur. Ce phénomène se présente dans les établissemens très-anciens où le sol est argileux, et les collines escarpées; il est occasionné par des crevasses que produisent et qu'élargissent les torrens. Cet effet ne peut avoir lieu quand le sol est couvert de forêts; ce qui prouve que ces terrains étoient anciennement découverts. Quand nous nous y sommes établis, ils présentoient la même apparence qu'à présent, excepté qu'ils étoient couverts de bois; et, comme on aperçoit maintenant

des troncs d'arbres dans les rigoles, il est évident que ces élévations, et les petites ravines qui les séparent, n'ont pas pu être faites depuis la dernière époque où le terrain a été éclairci. Les premiers colons observèrent de grands amas de coquillages accumulés dans différens endroits, et de nombreux fragmens de poterie. M. Manro, en creusant la cave de sa maison, rencontra des morceaux de brique. Il y avoit çà et là de grands espaces de terreau noir et profond qui dénotoient l'existence d'anciens bâtimens et de constructions de différens genres. M. Manro, apercevant quelque chose qui ressembloit à un puits, c'est-à-dire un trou profond de dix pieds, où la terre avoit été extrêmement creusée, y fit fouiller à trois pieds de profondeur, et arriva à un amas de cailloux, au-dessous desquels il trouva une grande quantité d'ossemens humains qui, exposés à l'air, tombèrent en poudre. Cette dernière circonstance fournit un témoignage bien fort de la destruction d'un ancien établissement. La manière dont les morts étoient enterrés prouvoit qu'ils l'avoient été par un ennemi qui avoit fait une invasion.

Suivant la tradition, une bataille sanglante s'est livrée sur le Boughton's-Hill dans le comté d'Ontario. Or j'ai observé sur cette colline des espaces de terreau noir, à des intervalles irréguliers, séparés par de l'argile jaune. La fortification la plus orientale que l'on a jusqu'à présent

découverte dans cette contrée, est à peu près à 18 milles de Manlius-Square, excepté cependant celle d'Oxford, dans le comté de Chenango, dont je parlerai plus bas. Dans le nord, on en a rencontré jusqu'à Sandy - Creek, à 14 milles de Sackets - Harbour. Près de cet endroit, il y en a une dont l'emplacement couvre cinquante acres; cette montagne contient de nombreux fragmens de poterie. A l'ouest, on voit beaucoup de ces fortifications; il y en a une grande dans le Township d'Onondaga, une dans Scipio, deux près d'Auburn, trois près de Canandaïgua, et plusieurs entre les lacs Seneca et Cayaga, où l'on en compte trois à un petit nombre de milles l'une de l'autre.

Le fort qui se trouve dans Oxford est sur la rive orientale du Chenango, au centre du village actuel qui est situé des deux côtés de cette rivière. Une pièce de terre de deux à trois acres est plus haute de trente pieds que le pays plat qui l'entoure. Ce terrain élevé se prolonge sur la rive du fleuve dans une étendue d'une cinquantaine de rods. Le fort étoit situé à son extrémité sud-ouest; il comprenoit une surface de trois rods : la ligne étoit presque droite du côté de la rivière, et la rive presque perpendiculaire.

A chacune des extrémités nord et sud qui étaient près de la rivière, se trouvoit un espace de dix pieds carrés où le sol n'avoit pas été remué; c'étoient sans doute des entrées ou des portes par

lesquelles les habitans du fort sortoient et entroient, surtout pour aller chercher de l'eau. L'enceinte est formée, excepté aux endroits où sont les portes, par un fossé creusé avec régularité; et, quoique le terrain sur lequel le fort est situé fût, quand les blancs commencèrent à s'y établir, autant couvert de bois que les autres parties de la forêt, cependant on pouvoit suivre distinctement les lignes des ouvrages à travers les arbres, et la distance depuis le fond du fossé jusqu'au sommet de la levée qui est en général de quatre pieds. Voici un fait qui prouve évidemment l'ancienneté de cette fortification. On y trouva un grand pin, ou plutôt un tronc mort, qui avoit une soixantaine de pieds de hauteur; quand il fut coupé, on distingua très-facilement dans le bois cent quatre-vingt-quinze couches concentriques, et on ne put pas en compter davantage, parce qu'une grande partie de l'aubier n'existoit plus. Cet arbre étoit probablement âgé de trois à quatre cents ans; il en avoit certainement plus de deux cents. Il avoit pu rester sur pied cent ans, et même plus, après avoir acquis tout son accroissement. On ne peut donc dire avec certitude quel temps s'étoit écoulé depuis que le fossé avoit été creusé, jusqu'au moment où cet arbre avoit commencé à pousser. Il est sûr du moins qu'il ne se trouvoit pas dans cet endroit quand la terre fut jetée hors du trou; car il étoit placé sur le sommet de la

banquette du fossé, et ses racines en avoient suivi la direction en se prolongeant par dessous le fond, puis se relevant de l'autre côté, près de la surface de la terre, et s'étendant ensuite en ligne horizontale. Ces ouvrages étoient probablement soutenus par des piquets; mais l'on n'y a découvert aucun reste de travail en bois. La situation en étoit excellente, car elle étoit très-saine; on y jouissait de la vue de la rivière au-dessus ct au-dessous du fort, et les environs n'offrent aucun terrain élevé assez proche pour que la garnison pût être inquiétée. L'on n'a pas rencontré de vestiges d'outils ni d'ustensiles d'aucune espèce, excepté quelques morceaux de poterie grossière qui ressemble à la plus commune dont nous fassions usage, et qui offre des ornemens exécutés avec rudesse. Les Indiens ont une tradition que la famille des Antonès, que l'on suppose faire partie de la nation Tuscarora, descend des habitans de ce fort à la septième génération; mais ils ne savent rien de son origine.

On voit aussi à Norwich, dans le même comté, un lieu situé sur une élévation au bord de la rivière. On le nomme le château : les Indiens y demeuroient à l'époque où nous nous sommes établis dans le pays : l'on y distingue quelques traces de fortifications; mais, suivant toutes les apparences, elles sont beaucoup plus modernes que celles d'Oxford.

L'on a découvert à Ridgeway, dans le comté de Genessy, plusieurs anciennes fortifications et des sépultures. A peu près à six milles de la route de Ridge, et au sud du grand coteau, on a, depuis deux à trois mois, trouvé un cimetière dans lequel sont déposés des ossemens d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires. Sur ce terrain étoit couché le tronc d'un châtaignier qui paroissoit avoir quatre pieds de diamètre à sa partie supérieure. La cime et les branches de cet arbre avoient péri de vétusté. Les ossemens étoient posés confusément les uns sur les autres; cette circonstance, et les restes d'un fort dans le voisinage donnent lieu de supposer qu'ils y avoient été déposés par les vainqueurs; et le fort étant situé dans un marais, on croit qu'il fut le dernier refuge des vaincus, et probablement le marais étoit sous l'eau à cette époque.

Les terrains réservés aux Indiens à Buffalo offrent des clarières immenses dont les Senecas ne peuvent donner raison. Leurs principaux établissemens étoient à une grande distance à l'est, jusqu'à la vente de la majeure partie de leur pays après la fin de la guerre de la révolution.

Au sud du lac Erié, on voit une suite d'anciennes fortifications qui s'étendent depuis la crique de Catteragus jusqu'à la ligne de démarcation de Pensylvanie sur une longueur de cinquante milles; quelques-unes sont à deux, trois

et quatre milles l'une de l'autre, d'autres à moins d'un demi-mille; quelques-unes occupent un espace de cinq acres. Les remparts ou retranchemens sont en terre, et généralement placés sur des terrains où il paroît que des criques se déchargeoient autrefois dans les lacs, ou bien dans les endroits où il y avoit des baies; de sorte que l'on en conclut que ces ouvrages étoient jadis sur le bord du lac Erié, qui en est aujourd'hui à deux et à cinq milles au nord. On dit que, plus au sud, il y a une autre chaîne de forts, qui court parallèlement à la première, et à la même distance de celle-ci, que celle-ci l'est du lac. Dans cet endroit, le sol offre deux différens plateaux ou partages du sol qui est une vallée intermédiaire ou terre d'alluvion; l'un, le plus voisin du lac, est le plus bas, et, si je puis m'exprimer ainsi, le plateau secondaire; le plus élevé, ou plateau primaire, est borné au sud par des collines et des vallées où la nature offre son aspect ordinaire. Le terrain d'alluvion primaire a été formé par la première retraite du lac; et l'on suppose que la première ligne de fortifications fut élevée alors. Dans la suite des temps, le lac se retira plus au nord, laissant à sec une autre portion de plateau sur lequel fut placée l'autre ligne d'ouvrages. Les sols des deux plateaux diffèrent beaucoup l'un de l'autre; l'inférieur est employé en pâturages, le second est consacré à

la culture des grains ; les espèces d'arbres varient dans le même rapport. La rive méridionale du lac Ontario présente aussi deux formations d'alluvion ; la plus ancienne est au nord de la route des collines ; on n'y a pas découvert de forts. J'ignore si on en a rencontré sur le plateau primaire ; on en a observé plusieurs au sud de la chaîne de collines.

Il est important, pour la géologie de notre patrie, d'observer que les deux formations d'alluvion citées plus haut sont, généralement parlant, le type caractéristique de toutes les terres qui bornent les eaux occidentales. Le bord des eaux orientales n'offre, au contraire, à peu d'exceptions près, qu'un seul terrain d'alluvion. Cette circonstance peut s'attribuer à la distance où le fleuve Saint-Laurent et le Mississipi sont de l'Océan ; ils ont, à deux périodes différentes, aplani les obstacles ou les barrières qu'ils rencontroient ; et, en abaissant ainsi le lit dans lequel ils couloient, ils ont produit un épuisement partiel des eaux plus éloignées. Ces deux formations distinctes peuvent être considérées comme de grandes bornes chronologiques. L'absence de forts sur les formations secondaires ou primaires d'alluvion du lac Ontario est une circonstance bien forte en faveur de la haute antiquité de ceux des plateaux au sud ; car s'ils avoient été élevés après la première ou la seconde retraite du lac, ils auroient

probablement été placés sur les terrains laissés alors à sec, comme plus convenables et mieux adaptés pour s'y établir, y demeurer, et s'y défendre.

Les Iroquois, suivant leurs traditions, demeuroient jadis au nord des lacs. Quand ils arrivèrent dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, ils en extirpèrent le peuple qui l'habitoit. Après l'établissement des Européens en Amérique, les confédérés détruisirent (1) les Eriés ou Indiens du Chat qui vivoient au sud du lac Erié. Mais les nations qui possédoient nos provinces occidentales avant les Iroquois avoient-elles élevé ces fortifications pour les protéger contre les ennemis qui venoient les attaquer, ou bien des peuples plus anciens les ont-ils construites? Ce sont des mystères que la sagacité humaine ne peut pénétrer. Je ne prétends pas décider non plus si les Eriés ou leurs prédécesseurs ont dressé ces ouvrages pour la défense de leur territoire; toutefois je crois en avoir assez dit pour démontrer l'existence d'une population nombreuse, établie dans des villes, défendue par des forts, exerçant l'agriculture, et plus avancée dans la civilisation que les peuples qui ont habité ce pays depuis sa découverte par les Européens.

Albany, 7 octobre 1817.

(1) Vers 1655.

Notes du Traducteur françois.

Chaque état de l'union américaine est divisé en comté; ceux-ci sont subdivisés en *townships* ou cantons qui comprennent trente-six portions égales d'un mille carré ou 640 acres. Dans les états du nord qui formoient jadis la Nouvelle-Angleterre, on se sert, par abréviation, du mot *town* (ville), au lieu de *township*; ce qui peut induire en erreur, en faisant prendre pour une ville, ou réunion de maisons, une subdivision du territoire.

Le township de Pompéy, situé dans le comté d'Onondaga, état de New-York, contenoit 2400 habitans, d'après le dernier dénombrement.

Le comté d'Onondaga est borné à l'ouest par le comté d'Ontario, au nord par le lac de ce nom, la rivière d'Onondaga et le lac Oneïda. Les cours de justice se tiennent dans le village d'Aurora, township de Scipio. Ce pays est admirablement situé pour la navigation intérieure, étant coupé par le Seneca et l'Oswego, deux rivières navigables, cinq lacs et plusieurs ruisseaux. Ce comté comprend les terres réservées aux militaires qui sont divisées en neuf townships portant tous des noms tirés de l'histoire ancienne.

L'Onondaga, après avoir traversé le lac Oneïda, prend le nom d'Oswego, et se jette près du fort de même nom dans le lac Ontario. Un canal,

commencé en 1815, a créé une navigation entre ce lac et le Mohawk, rivière qui tombe près d'Albany dans le Hudson-River; le lac Oneïda et l'Oswego établissent la communication.

L'Onondage tire son nom d'une peuplade indienne qui habite dans ses environs. Autrefois nombreuse, elle est aujourd'hui réduite à un petit nombre d'individus.

Le lac Onondaga ou lac Salé n'a que six milles de long sur un mille de large. Il envoie ses eaux au Seneka, affluent de l'Oswego; leur salure est due à des sources peu éloignées des bords du lac.

Plusieurs auteurs, entre autres Jefferson, dans ses *Observations sur la Virginie*, Saint-Jean de Crèvecœur, dans son *Voyage de la haute Pensylvanie*, parlent aussi d'antiquités découvertes dans différentes parties des pays de l'Union.

NOTICE

SUR

SUR L'ORIGINE DES MANDCHOUS,

PAR M. JULES KLAPROTH.

Les Mandchous, en chinois Man-tcheou, dont l'empereur règne aujourd'hui sur la Chine et sur la plus grande partie de l'Asie intérieure, sont un peuple qui appartient à la race Toungouse et dont les différentes hordes ne se sont formées en corps de nation que depuis à peu près trois cents ans. Leur patrie est dans le voisinage des monts nommés par eux *Golmin - chanïan - alin*, ou en chinois *Tchang-pe-chan;* ce qui, dans les deux langues, signifie *la longue Montagne blanche*. Ces monts sont situées par 42° de latitude nord et 126° de longitude à l'est de Paris. Les Mandchous commencèrent à fonder leur puissance vers l'an 1583, et depuis cette époque ils ont soumis toute la Chine, la Mongolie, le Tibet, la petite Boukharie, et le pays des Dsoungars; de sorte

qu'aujourd'hui leur domination s'étend depuis l'Océan oriental jusqu'aux sources de l'Oxus, et sur Badakhchan et Tachkent.

Comme il y a deux cents ans la nation mandchoue n'avait pas une écriture à elle, l'origine de la famille de leurs souverains actuels, quoique peu ancienne, est enveloppée de fables. Voici ce qu'ils en racontent :

« Nos ancêtres sont issus de la longue Montagne blanche, dont la hauteur est de deux cents, et l'étendue de mille ly chinois (250 au degré). Ce beau pays est extrêmement éclatant, extrêmement favorisé par l'accumulation d'émanations miraculeuses. Sur le sommet de cette montagne est situé le lac Tamou qui a quatre-vingts ly de circonférence, et d'où découlent trois rivières : le Yalou-kiang, le Khountoung, et l'Aïkhou (1). Le Yalou-kiang vient du flanc méridional de la montagne, et coule à l'ouest où il se jette dans la mer de Liao-toung. Le Khountoung sort du flanc septentrional, et va au nord jusqu'à son embouchure dans la mer du septentrion, enfin l'Aïkhou

(1) Ceci n'est pas exact. On voit, à la vérité, entre les cinq sommets des montagnes neigeuses, un lac de trente à quarante ly de circonférence ; mais on ne peut pas le regarder comme la source de ces rivières. Le Khountoung est le Soungari-oula ; l'Aïkhou s'appelle ordinairement Toumen-oula ; le Yalou-kiang n'est connu que sous ce même nom.

familles, après avoir délibéré ensemble, convinrent de le nommer leur souverain; afin de rétablir la paix entre elles, elles lui donnèrent pour femme une de leurs filles, et le proclamèrent leur chef ou Gouroun-ni-Beïlé. Alors il s'établit dans le bourg d'Odoli, qui est situé dans la plaine d'Omokho à l'est des longues Montagnes blanches, et nomma ses nouveaux sujets *Mandchous* (1). »

Aïjin-Ghioro porte actuellement en chinois le titre d'Youan-tsu, en mandchou Gorokinga-mafa, c'est-à-dire l'ancêtre le plus éloigné. Ses descendans régnèrent pendant quelque temps sur les Mandchous; mais, dans une sédition, ils furent tous tués, à l'exception d'un certain Fan-tchha-kin qui s'enfuit dans un canton désert; il y fut sauvé par une pie qui se posa sur sa tête, de sorte que ceux qui le poursuivoient le prirent pour un tronc d'arbre desséché; ce qui empêcha l'extirpation totale de la famille. Depuis cette époque, les Mandchous ont le plus grand respect pour les pies, et il est défendu chez eux de tuer cet oiseau. Aujourd'hui encore on célèbre tous les ans une grande fête à l'endroit où la pie sauva Fan-tchha-kin.

Un fils ou descendant de Fan-tchha-kin vengea sa famille, soumit une seconde fois la nation,

(1) Ce nom ne peut s'expliquer en mandchou; il paroît qu'il est chinois; car man-tcheou signifie un canton très-peuplé.

et régna de nouveau en Odoli, où il prit pour nom de famille Ghioro, qui est une abréviation d'Aïjin-ghiòro. Il porte le titre de Lou-tsu, c'est-à-dire le sixième ancêtre; et son Miaô-haô, ou nom honorifique dans la salle des ancêtres, est Tchao-tsu-youan-houang-ty, en mandchou Deriboukhé-mafa-da-khouangdi, c'est-à-dire l'ancêtre fondateur, premier empereur auguste. La nature l'avoit doué d'un esprit lumineux et de pénétration; il subjugua tout le pays à 1500 ly dans l'ouest d'Odoli, avec la ville de Khoulan-khada, sur la rivière de Souksoukhou, et celle de Khetou-ala. Sa nation se répandit bientôt dans ces cantons. Il eut pour successeur son fils, le cinquième ancêtre Ou-tsu qui porte le nom honorifique de King-tsu-tchy-houang-ty, en mandchou Yen-demboukhi-mafa-tonto-khouangdi, c'est-à-dire l'ancêtre ascendant, véridique empereur auguste; celui-ci eut six fils, qui bâtirent chacun une ville dans six endroits différens. Desikou, l'aîné, fonda la sienne dans le canton de Ghiour-tcha; Lioutchan, le second, bâtit à Akha-kholo; Soutchanga, le troisième, s'établit à Kholo-gachan. Le quatrième fut le quatrième ancêtre Sse-tsu et empereur; son nom honorifique dans la salle des ancêtres est King-tsu-y-houang-ty, en mandchou Moukdemboukhé-mafa-gojinga-khou-angdi, c'est-à-dire l'ancêtre élevant, gracieux

empereur auguste. Celui-ci avoit sa résidence dans la ville de Khetou-ala dont il avoit hérité de son père. Boulanga, le cinquième fils, s'établit à Nimala; enfin Bousi, le sixième, fixa sa demeure à Dchanga. Ces six frères furent nommés *Ningouï-daï-Beïlé*, c'est-à-dire les six chefs suprêmes, et ils ont porté leur gloire jusqu'au faîte le plus haut de la renommée. Des cinq villes qu'ils fondèrent, la plus proche étoit à cinq ly de distance, et la plus éloignée seulement à vingt de la capitale Khetou-ala, nommée à présent *Yenden*, et en chinois *Hing-king*.

Le successeur du quatrième ancêtre est le troisième aïeul, San-tsu, et son nom honorifique dans la salle des ancêtres, Hian-tsu-siouan-houang-ty, en mandchou Iletoulekhé-mafa-khafoum-boukha-khouangdi, ou l'illustre ancêtre, empereur auguste extenseur. Il résidoit aussi à Khétou-ala.

Le second ancêtre, Eul-tsu, porte le titre honorifique de Thay-tsou-kao-houang-ty, en mandchou Taidsou-derghi-khouangdi ou le grand ancêtre, empereur sublime auguste. C'est lui qui a fondé la puissance de la nation mandchoue. Nous connoissons un peu mieux son histoire que celle de ses prédécesseurs. En 1583, il donna une nouvelle forme de gouvernement à l'état, rassembla ses troupes, et fit la guerre au Nikan-vaïlan ou commandant des frontières chinoises, auquel

il enleva la ville de Touloun-tchhing. Cependant il reconnut toujours l'empereur de la Chine pour suzerain.

Vers l'an 1601, plusieurs anciens et princes de tribus mandchoues se soumirent à lui, ce qui accrut beaucoup sa puissance. En conséquence, il partagea son peuple en niourous ou compagnies, fortes chacune de trois cents hommes, et commandée par un edjen ou chef. Il employoit ces niourous, non seulement à la guerre, mais aussi à de grandes parties de chasse, qui étoient très-communes chez les Mongoles et les Mandchous; les empereurs de la dynastie actuellement régnante en Chine en font encore fréquemment de semblables. Chaque grand personnage avoit alors son niourou; et, de dix en dix hommes, un inspecteur veilloit à ce que tout ce qui étoit nécessaire à la guerre ou à la chasse fût constamment tenu en bon état. Ces inspecteurs se nommoient Niourouï-edjen.

Voici les noms des tribus qui étoient soumises à ce chef mandchou, quand il avoit son camp à Yenden : Souksoukhou-aïman, Sargou, Ghiamoukhou, Dchan, Vanghia, Elmin, Dchakoumou, Sakda, Souan, Dongo, Yárkou, Andarki-aïman, Vedsi-aïman, Khourkha, Varka, Fiou, Sakhaltscha et d'autres. Renforcé par ces dix-sept tribus, il lui fut bientôt aisé de soumettre

encore les suivantes à son obéissance; Dchoughia, Mardoun, Ongolo, Antou-Goualghia, Khounekhé-aïman, Dchetchen-ni-aïman, Tomokho, Dchanghia, Bardé, Dchaïfian, Dounghia, Olkhon, Doung, Dchoucheri, Neïen, Fodokho, Sibé, Antchoulakou, Khada, Dchang, Akiran, Khesikhé, Omokho-Soro, Fenekhé, Khouifa, Khouyé, Namdoulou, Souifoun-ningouda, Nimatcha, Ourgoutchen, Mourén, Dchakouta, Oula, Oussoui, Yaran, Sirin, Ekhé-Kouren, Gounaka-Kouren, Sakhalian-ni-aïman; le territoire où l'on tient les chiens, Noro, Sirakhin, Yekhé, Goualtcha, Oussouri, Khingan, Khountchoun, Kouala et d'autres.

La réunion de toutes ces tribus forma la nation mandchoue. Enfin, en 1616, Taidsou renonça à la suzeraineté des Chinois, et prit le titre d'empereur, en donnant aux années de son règne le titre honorifique de Thian-ming, en mandchou Abkaï-foulinga, ou favorisé par le ciel. Il avoit d'abord résidé à Yenden, et régné sur les villes d'Yekhé, Khouïfa, Oula et Ningouta. En 1618, il entoura Khouïfa d'un mur; en 1620, il transporta son séjour à Sarkhou, et l'année suivante à Moukden, en chinois Ching-yang, aujourd'hui Foung-thian-fou. Il avoit aussi conquis sur les Chinois la ville de Liao-yang, où il fonda, en 1622, la forteresse de Derghi-king, ou la rési-

dence orientale; mais, en 1625, il fit de Moukden la capitale de l'empire, y fixa son séjour, et mourut en 1626.

Son successeur fut son fils Thay-tsoung-venhouang-ty, en mandchou Taidsoung-ghenghien-khouangdi, ou le grand fondateur, empereur orné, auguste. Il nomma les années de son règne, de 1627 à 1635, Thiang-tsoung, en mandchou Souré-khan, c'est-à-dire empereur prudent ou attentif. L'année suivante, en 1636, il se fit formellement proclamer empereur, donna à sa dynastie le nom de Thay-thsing, c'est-à-dire l'auguste et la pure, et nomma les années de son règne Tsoung-té, en mandchou Vejikhounerdemounghé (précieux, vertueux). Il mourut bientôt après, laissant l'empire sans chef. Il se forma alors une espèce de gouvernement oligarchique, pendant la durée duquel on conserva le nom honorifique des années de son règne jusqu'en 1644. De même que ses prédécesseurs, il avoit souvent fait la guerre aux Chinois, et étoit parvenu jusqu'à dix ly de Péking. Il avoit aussi subjugué diverses tribus mongoles, tout le Liaotoung, et le royaume de Corée, en chinois Tchaosian, en mandchou Solkho-gouroun.

Peut-être qu'après la mort de Taidsoung, les Mandchous n'auroient plus pensé à la conquête de la Chine, si les Chinois eux-mêmes ne les avoient pas appelés à leur secours contre un re-

belle qui tenoit Péking assiégé. Le dernier empereur de la dynastie des Ming s'ôta la vie quand les rebelles s'emparèrent de sa capitale. C'est pourquoi les Mandchous, qui arrivèrent bientôt après, ayant trouvé le trône de la Chine vacant, ils y élevèrent, le 26 mai 1644, le neveu de Taïdsoung, alors âgé de huit ans. Les années du règne de cet empereur portent le nom honorifique de Chun-tchy, de 1644 à 1661. On le regarde comme le premier ancêtre, Y-tsu, de la dynastie mandchoue. Il fut le fondateur de la maison des souverains mandchou-chinois, qui occupe encore avec gloire le trône de la Chine. Son nom honorifique, dans la salle des ancêtres, est Chy-tsu-tchang-houang-ty, en mandchou Chidsou-eldemboukhé-khouangdi : l'ancêtre de la génération, empereur auguste, rayonnant. Tel est le sommaire de l'histoire des Mandchous avant la conquête de la Chine.

Les Mandchous, ainsi que je l'ai observé plus haut, sont un peuple toungouse. D'après la surface qu'elle occupe, la race toungouse est une des plus étendues du nord-est de l'Asie, d'où elle se prolonge jusque bien avant sur le territoire chinois. On rencontre les Toungouses les plus occidentaux par 113° de longitude sur les deux rives de la Toungouska supérieure ou Angara, depuis le point où, cessant de couler au nord, elle poursuit son cours à l'ouest jusqu'à celui où elle re-

çoit l'Irkyn à gauche. Ils habitent aussi, sous cette même longitude, le long de la Podkamenaya-Toungouska et de la Toungouska inférieure. Ces Toungouses s'appellent *Orontong-Toungouses.* Ils vivent mêlés avec les Yakoutes, sur le Viloui et à la rive gauche de la Léna, jusqu'aux côtes de la mer Glaciale. Au sud, ils s'étendent de l'Angara au nord du lac Baïkal et au-delà de l'Angra supérieur, à Bargouzin et à la rive orientale du Non jusqu'aux monts neigeux de Golmin-chanïan-alin au nord de la Corée, dont ils habitent le revers septentrional jusqu'au lac Khinga et à la rivière d'Oussouri. Le long de l'Amour, leurs demeures ne vont que jusqu'au confluent de l'Oussouri avec ce fleuve; ensuite ils sont séparés, par les Kouriles de terre-ferme, de la mer à laquelle ils n'atteignent que plus au nord sur l'Ouda; ensuite ils occupent au nord-est les fleuves et les côtes de la mer d'Okhotsk, jusqu'au golfe de Penjina; plus au nord, les Yakoutes et les Youkaghirs les séparent de la mer Glaciale.

Les Toungouses n'ont pas de nom national général; cependant la plupart de ceux qui vivent en Sibérie se donnent à eux-mêmes celui de Boyé, Boya ou Byé, c'est-à-dire hommes (en mandchou *beye*, *corps même*). Quelques-uns se désignent par celui de *Donké* (gens), d'où est

venu le mot toungouse : car l'étymologie fréquemment citée, même par Pallas, qui fait dériver ce nom du mot tatare (et non mongol comme il le croit) qui veut dire *cochon* ou *sanglier*, paroîtra moins vraisemblable. Le nom général donné par les Mandchous aux Toungouses est *Orotchon*, c'est-à-dire nomade à rennes. Les Mongoles les nomment *Kham-noyon*. Les Toungouses qui habitent au nord sur les côtes de la mer d'Okhotsk jusqu'au golfe de Penjina, se donnent le nom de *Lamout*, de *Lama*, mer; et ceux qui sont au nord et à l'est du lac Baïkal se nomment *Euveun* ou *Euveunki;* ils appellent les Mongoles, *Mongol;* les Russes, *Lotcha*, *Loutché* (1) ou *Lota;* l'Argoun, *Ergoné;* l'Ingoda, *Eunghida;* la Chilka, *Chilkir;* l'Ieniseï supérieur, *Kima;* la Toungouska supérieure, *Yoandessi*. C'est de ce nom que dérive celui de l'Ieniseï, qui n'est que la continuation du cours de l'Angara ou de la haute Toungouska au sortir du lac Baïkal. Le haut Ieniseï, que l'on

(1) Lorsque l'ambassade russe se trouvoit sur les frontières de la Chine pendant l'hiver de 1805, les Chinois se plaignirent de ce que des sujets de la Russie, de la nation des Loutchés, étoient venus sans permission à Canton, ils vouloient parler du capitaine Krusenstern. Personne de l'ambassade n'avoit jamais entendu parler des Loutchés; et les Chinois furent très-surpris de ce que les Russes ne connoissoient pas leurs sujets.

regarde comme la source de ce grand fleuve, n'est, dans la réalité, qu'un affluent de l'Angara. Tous les Toungouses soumis à la Chine portent, ainsi que je l'ai déjà observé, le nom de *Mandchous*. La ressemblance des dialectes de ceux qui vivent le plus loin les uns des autres prouve leur origine commune.

RELATION

D'UN

VOYAGE FAIT EN PALESTINE

PAR LE RÉVÉREND J. CONNOR,

UN DES MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE ANGLOISE ET ÉTRANGÈRE.

Traduit de l'anglois.

« Le 6 mars 1820, dit M. Connor, nous sommes partis de Rama, l'ancienne Arimathie, pour aller à Jérusalem. Après avoir traversé une plaine cultivée, nous sommes entrés dans une large vallée, à l'extrémité de laquelle, tournant à droite, nous avons suivi un sentier pierreux dans un vallon étroit au milieu des montagnes de la Judée. Celles qui bornent ce vallon sont en général incultes et rocailleuses, mais agréablement tapissées de bois peu élevés. Quand nous en sommes sortis, une route fatigante nous a fait passer par une suite



Jérusalem vue de la Vallée de Josaphat.

de collines et de vallées pierreuses ; à mesure que nous approchions de Jérusalem, le pays devenoit de plus en plus triste ; enfin, il se termina par un désert hérissé de rochers, où croissoient à peine quelques brins d'herbe. Vers quatre heures nous sommes arrivés à la vue de la cité sainte. Son aspect, en venant de Jaffa, est celui d'une jolie petite ville murée et située sur une éminence en pente douce. Il y avoit, en dehors de la porte, une troupe de pélerins qui s'amusoient à jeter des pierres. Entrés dans la ville, nous avons suivi des rues étroites et tortueuses jusqu'au couvent latin de Saint-Sauveur, où nous avons pris notre gîte.

L'archevêque de Cypre m'ayant donné une lettre de recommandation pour Procope, principal agent du patriarche de Jérusalem, j'allai voir celui-ci au couvent des Grecs deux ou trois jours après mon arrivée. Il me reçut de la manière la plus amicale, me dit qu'il approuvoit de tout son cœur le plan et l'objet de la société biblique, et accepta sur-le-champ ma proposition de laisser entre ses mains un grand nombre d'exemplaires des écritures que j'avois apportés avec moi, pour qu'il les vendît ou les distribuât parmi les pélerins et d'autres personnes.

La langue que l'on parle généralement dans le patriarchat de Jérusalem est l'arabe. Les écoles sont rares, par conséquent bien peu de personnes savent lire. Les métropolitains, les archevêques

et les évêques sont tous Grecs de naissance et demeurent à Jérusalem. La plupart ignorent l'arabe, mais ils ont des agens natifs du pays dans leurs diocèses qu'ils visitent de temps en temps. Le patriarche de Jérusalem réside à Constantinople.

Je n'ai pu rien faire parmi les juifs. Ils rejettent avec dédain le Nouveau Testament, et pourtant je le leur ai offert à plusieurs reprises pour une bagatelle. Quant aux prophéties, ils disent que le livre est imparfait, et en conséquence ne veulent pas l'acheter; et, pour le psautier, ils prétendent qu'on n'en a pas besoin à Jérusalem. Si j'avois eu avec moi des Bibles complètes, j'aurois pu en vendre beaucoup.

Les cérémonies à la Pâques des Latins et à celle des Grecs ont été très-nombreuses. Avant de vous en parler, il faut que je vous donne une idée de l'église du saint sépulcre. C'est un vaste édifice; au milieu, au-dessous de la grande coupole s'élève un grand bâtiment qui renferme le tombeau; quarante-quatre lampes, continuellement ardentes, sont suspendues au-dessus; vingt-une appartiennent aux Grecs, treize aux Catholiques, six aux Arméniens, quatre aux Coptes. Entre le sépulcre et les murs de l'église, il y a un grand espace dont l'accès est libre et ouvert à chacun, les chapelles des différentes communions étant sur les côtés de l'église. Le mont Calvaire est dans

son enceinte. On y monte par un escalier; sur son sommet sont deux petites chapelles qui appartiennent aux Grecs; leur grande chapelle est la plus magnifique et la plus richement ornée. Quant à la description détaillée de cette église, on peut consulter Maundrell et M. de Chateaubriand.

Le dimanche des Rameaux (26 mars), j'allai à l'église pour voir les cérémonies des Latins. Après qu'on eut chanté long-temps devant la porte du saint sépulcre, le vice-supérieur du couvent des Latins (le supérieur se trouvant alors dans l'île de Cypre) entra dans le sépulcre avec quelques prêtres pour bénir les palmes que l'on y avoit déposées. Cela fait, il quitta le sépulcre; et, s'asseyant sur un fauteuil élevé, des prêtres lui remirent les palmes qui avoient été bénies. Ceux-ci s'avancèrent alors l'un après l'autre, se mirent à genoux devant le vice-supérieur, et reçurent, de sa main qu'ils baisèrent, les branches consacrées. Cette partie de la cérémonie terminée, la foule se pressa pour recevoir les palmes. La confusion et le tumulte étoient excessifs. Les Turcs (1),

(1) Il y a toujours dans l'église, pendant les cérémonies, un grand nombre de Turcs armés de bâtons et de fouets, afin de maintenir le bon ordre. Cette mesure me parut d'abord tyrannique; mais des visites réitérées à l'église ne tardèrent pas à me convaincre que, sans l'interposition

armés de leurs bâtons et de leurs fouets, faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour calmer l'impétuosité du peuple ; sans leur grande activité, le vice-supérieur auroit certainement été accablé par la foule. Les palmes distribuées et le tumulte un peu appaisé, les prêtres, accompagnés de quelques autres personnes, firent trois fois le tour du sépulcre en procession avec des croix et de l'encens ; ils chantoient, ayant à la main des cierges allumés et des palmes. La procession finie, on plaça devant la porte du sépulcre un autel richement orné, et l'on y dit la messe. Le vendredi saint, il y eut le soir une procession et de grandes cérémonies chez les Latins. Elles commencèrent par un sermon prêché en italien, dans la chapelle catholique, sur la flagellation de Jésus-Christ (1). Les fidèles allèrent ensuite à la chapelle où l'on dit que notre Seigneur fut dépouillé de ses vêtemens, et un autre sermon y fut prononcé en italien ; ils montèrent au mont Calvaire, et passèrent d'abord dans la chapelle qui marque l'endroit où le Sauveur fut attaché à la croix. On posa par terre le grand crucifix qui étoit porté en pro-

des Turcs, le lieu saint deviendroit le théâtre de tapages et de désordres. Ces Turcs, qui sont payés par le couvent, gardent la procession et lui font faire place.

(1) Les catholiques montrent dans leur chapelle la colonne à laquelle le Sauveur fut attaché.

cession, et un sermon fut prêché en espagnol; après quoi on releva le crucifix, et l'on alla dans la chapelle contiguë, qui est celle de l'élévation de la croix. Le crucifix y fut posé debout derrière l'autel. Un moine prêcha en italien pendant vingt minutes sur le crucifiement; puis deux autres religieux s'approchèrent de la croix, et, enveloppant d'un linceul une partie du christ, ils ôtèrent de la tête, avec des pinces, la couronne d'épines, la baisèrent et la posèrent sur une assiette; ensuite ils ôtèrent également les clous des mains et des pieds avec les mêmes cérémonies. La figure du christ étoit arrangée de manière que, lorsque l'on enleva les clous des mains, les bras tombèrent sur les côtés du corps. L'image fut alors placée sur des linceuls, et portée à la pierre de l'onction; on l'y étendit et on la parfuma avec des épiceries, de l'eau de senteur et des nuages d'encens. Les moines étoient à genoux autour de la pierre, ayant chacun un gros cierge à la main; l'un d'eux monta en chaire et prêcha en arabe. La procession s'avança ensuite vers le saint sépulcre; l'on déposa l'image dans la tombe, et un sermon fut prêché en espagnol; ce qui termina les cérémonies.

Le jour de Paques des Latins, qui est le dimanche des rameaux des Grecs, j'allai de bonne heure à l'église, où je trouvai une très-grande foule; la plupart des fidèles y avoient passé toute

nuit. Les processions des Catholiques, des Grecs et des Arméniens furent magnifiques et durèrent long-temps. On porta des palmes à toutes, excepté à celle des Catholiques, et des bannières sur lesquelles étoient peintes les différentes parties de la passion. Les fidèles s'empressoient de sanctifier leurs palmes, en les faisant toucher aux bannières à mesure qu'elles passoient.

Le jour du vendredi saint des Grecs, j'allai à l'église dans le dessein d'y passer la nuit avec les pélerins et de voir les cérémonies. La garde étoit singulièrement renforcée; personne n'entroit, à moins de payer vingt-cinq piastres (20 francs). Comme j'avois un firman du pacha d'Acre, qui est gardien du saint sépulcre, je fus, ainsi que mon domestique, exempt de ce tribut. C'est une opinion généralement établie parmi les Grecs et les Arméniens, que, le jour de Pâques, le feu descend du ciel dans le saint sépulcre. En conséquence, l'empressement des Grecs et des Arméniens d'allumer leurs cierges à ce feu sacré avoit amené une foule immense dans l'église, malgré la rétribution qu'il falloit payer. Vers neuf heures du soir, je me retirai dans une petite chapelle pour y reposer. Un peu avant minuit, mon domestique me réveilla pour voir la procession des Grecs. Je montai à la galerie de l'église; la scène étoit imposante et brillante, la chapelle des Grecs étoit superbement illuminée. Cinq

rangs de lampes, suspendus au dôme, répandoient une clarté éblouissante ; et il n'y avoit presque pas un individu dans l'immense multitude qui ne tînt un cierge à la main. La procession et toutes les cérémonies autour du saint sépulcre furent longues et magnifiques.

Le lendemain, je fus réveillé de grand matin par le bruit qui se faisoit dans l'église ; et, allant à mon poste, dans la galerie, je vis un tumulte incroyable parmi la foule qui étoit au-dessous de moi. Quelques individus en portoient d'autres sur leur dos autour du saint sépulcre, d'autres dansoient et battoient des mains en s'écriant en arabe : « Ceci est le tombeau du Seigneur. » Quelquefois un homme passoit se tenant debout sur l'épaule d'un autre ; j'en aperçus même plus d'une fois quatre placés les uns au-dessus des autres, un petit garçon qui étoit tout en haut faisant le quatrième ; d'autres se poursuivoient les uns les autres autour du sépulcre, et hurloient comme des fous. Quand ils voyoient quelqu'un auquel ils supposoient le moyen de les payer, ils le prenoient dans leurs bras, et le portoient de force autour de l'église trois à quatre fois. Quelle déplorable profanation de ce lieu (1) !

(1) Tous les voyageurs qui ont passé la semaine-sainte à Jérusalem sont d'accord sur la manière peu édifiante

La même chose se répète tous les ans. Le bruit et le tumulte augmentoient à mesure que le moment de l'apparition du feu approchoit. Vers midi, le gouverneur de Jérusalem, accompagné d'une partie de sa garde, entra dans la galerie. L'empressement et l'anxiété du peuple étoient alors au comble; chacun se pressoit vers le saint sépulcre, en tenant à la main un paquet de cierges. Le principal agent du patriarche grec et un évêque arménien étoient entrés dans le sépulcre un instant auparavant. Tous les yeux étoient fixés sur la galerie, attendant le signal du gouverneur. Il le donna, et le feu parut à travers un des trous du bâtiment qui couvre le tombeau. Un homme alluma son cierge au feu sacré, puis se précipita au milieu de la foule, essayant de se frayer un passage. Le tapage et la confusion étoient incroyables, et l'homme fut presque écrasé par l'empressement de ceux qui s'efforçoient d'allumer leurs cierges à la flamme du sien. En moins de vingt minutes, chacun dans la galerie et en bas, hommes, femmes, enfans, eurent leurs cierges allumés. Plusieurs les approchoient de leur visage, s'imaginant que la flamme ne les brûleroit pas; mais leurs grimaces

dont les Grecs s'y comportent. *Voyez* le chevalier d'Arvieux, J. B. Thevenot, le P. Nau, etc. (E.)

me prouvèrent que l'expérience les avoit convaincus de leur erreur. Au reste, ils ne laissèrent pas long-temps brûler ces cierges, les réservant pour des cas de nécessité, parce qu'ils leur attribuent des vertus infinies; ils supposent, par exemple, que s'ils sont surpris par une tempête, ils n'ont qu'à jeter à la mer un de ces cierges allumés au feu du ciel, le mauvais temps s'appaisera aussitôt. Mais on y attache surtout un prix infini par l'idée superstitieuse, que s'ils brûlent à l'enterrement de quelqu'un, l'ame du défunt sera immanquablement sauvée des peines de l'autre vie. Obtenir un de ces cierges, et recevoir un second baptême dans les eaux du Jourdain, sont les principaux motifs qui attirent les pélerins grecs à Jérusalem.

Leur nombre est généralement de 2000 par an : cette année, il n'a été que de 1600. La plupart sont des Grecs d'Europe qui parlent la langue romaïque ou le grec moderne. Les plus nombreux ensuite sont les Grecs d'Asie-Mineure, qui parlent et lisent le turc, mais en caractères grecs; la troisième classe est composée de Russes; la quatrième et la cinquième, de Valaques et de Boulgares. Un très-petit nombre de ces pélerins sait lire.

Les pélerins arméniens se sont élevés, cette année, à 1300. Le plus grand nombre vient de l'Anadoli, ne parle que le turc et ne sait pas lire.

On compte ordinairement 200 pélerins coptes; il n'y en a eu que 150 cette année. Ils ont l'air très-misérable.

Voici le total des pélerins qui, cette année, ont visité Jérusalem :

Grecs. . . . . . , . . , ...	1600.
Arméniens.	1300.
Coptes.	150.
Catholiques, la plupart de Damas. . .	50.
Abyssin..	1.
Syriens	30.
Total.	3131.

Je suis allé au Jourdain avec les pélerins. Nous sommes partis de Jérusalem vers sept heures du matin, accompagnés de deux Anglais, MM. Grey et Hyde; un grand nombre de pélerins nous avoit devancés. C'étoit un mouvement et un bruit extrêmes dans les rues de Jérusalem. Pour éviter la confusion, nous sommes sortis par la porte de Bethlehem; et, suivant le mur septentrional, nous avons rencontré la troupe des pélerins à la porte de Saint-Etienne. La scène étoit singulièrement animée. Les sentiers que nous parcourûmes en descendant le mont Moriah, traversant la vallée de Josaphat et gravissant le mont des Olives, étoient bordés de gens accourus pour voir passer

la procession. Une troupe de musiciens turcs, sortis par la porte de Saint-Etienne et accompagnés de bannières, vint avec nous jusqu'au mont des Olives, où le pacha étoit assis avec sa cour sous un arbre. Le canon tiroit par intervalles.

Trois quarts d'heure après notre départ, nous avons traversé Bethanie, méchant village, et bientôt nous sommes descendus dans une vallée profonde. Cette file de pélerins, avec une longue suite de chameaux, de chevaux, de mulets, formoit en cet endroit un coup d'œil vraiment pittoresque. Les pélerins, les muletiers, les chameliers et les soldats composoient un corps d'environ 2300 personnes. Le pays que nous traversions étoit stérile et aride au-delà de toute expression.

Enfin, après avoir franchi beaucoup de collines, nous sommes descendus dans la plaine de Jéricho, au milieu de laquelle on aperçoit un grand espace verdoyant, semblable à un oasis du désert; c'est là qu'entremêlé d'arbres s'élève le misérable village de Jéricho bâti en terre. Vers midi et demi, nous sommes arrivés sur les confins de l'oasis, et nous y avons campé; une grande étendue de terrain fut couverte de tentes. Un peintre habile auroit pu faire un tableau intéressant de cette scène; il y auroit placé les nombreuses tentes de couleurs différentes, les costumes variés des pélerins, les cavaliers turcs avec leurs vêtemens élé-

gans et leurs longues lances, galopant dans la plaine, tandis que les chameaux et les chevaux des pélerins se reposoient. Nous avons passé le reste du jour dans cet endroit. Vers trois heures et demie du matin, nous en sommes partis à la lueur des torches pour aller au Jourdain. Ces pélerins, s'avançant en plusieurs troupes avec leurs flambeaux au travers de la plaine, présentoient un coup d'œil singulier et frappant.

Le soleil venoit de se lever quand nous avons atteint les bords du fleuve. Aussitôt hommes, femmes, enfans se sont dépouillés de leurs vêtemens et se sont plongés dans l'eau. Plusieurs ont même trempé dans l'eau, et sanctifié, par cette ablution, le linceul qui devoit un jour servir à ensevelir leur corps.

Le Jourdain, à l'endroit où les pélerins se baignent, est très-pittoresque; sa largeur est à peu près de soixante pieds; ses bords sont ombragés par des arbres touffus plantés très-près les uns des autres. L'eau paroissoit trouble et peu profonde.

Plusieurs cavaliers turcs s'avancèrent dans le fleuve, et allèrent d'une rive à l'autre à l'ombre des arbres, afin de défendre les pélerins contre les coups de fusils des Bédouins rassemblés en grand nombre pour être témoins de la cérémonie.

En sortant de l'eau, les pélerins coupèrent des branches des arbres pour les porter chez eux en

mémoire du Jourdain. Ensuite ils enfourchèrent leurs montures, et retournèrent à leur camp dans la plaine.

Notre troupe partit du Jourdain avec le prince Avaloff, Géorgien, et sa suite, et s'achemina vers la mer Morte. En deux heures et demie, nous fûmes sur les bords de ce lac; nous les parcourûmes quelque temps; j'en goûtai l'eau, et je la trouvai d'un goût très-désagréable. Quelques-uns de nous se baignèrent.

En revenant, nous avons traversé la partie fertile de la plaine et le village de Jéricho. Vers midi, nous étions de retour à nos tentes. La plupart des pélerins étoient déjà repartis pour Jérusalem. Nous en fîmes autant après avoir pris un léger repas; et nous revînmes par le même chemin, en passant par la porte Saint-Etienne.

Jérusalem est une ville considérable. Son plus bel édifice est la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon. Les Turcs ont un respect particulier pour cette mosquée. Ils ne permettent pas même à un chrétien de poser le pied sur le vaste gazon qui l'entoure.

Les promenades que j'ai le plus fréquentées sont celles qui vont à la vallée de Josaphat par la fontaine de Siloë, ou celles qui passent le long du mont des Olives. C'est de ce côté que la mosquée d'Omar se présente le plus avantageusement. La plus grande partie du pays d'alentour est

d'une aridité affreuse. Des coteaux rocailleux, blancs, brûlés par le soleil, parsemés çà et là d'espaces de terrains cultivés, s'offrent partout aux regards attristés du voyageur.

La partie septentrionale de la Palestine renferme plusieurs cantons agréables et fertiles; il n'en est pas de même de la Judée.

J'ai passé une couple de jours à Bethlehem et dans les environs. On montre, dans l'église souterraine du couvent des Latins, trois autels qui indiquent les endroits où le Seigneur vint au monde, où étoit la crèche, et où les mages adorèrent le Christ nouvellement né. Ces autels sont magnifiquement ornés, et éclairés par un grand nombre de lampes.

Les habitans de Bethlehem jouissent de priviléges particuliers. Seuls de tous les chrétiens sujets des Turcs, ils ont la permission de porter le tuban blanc, et d'être armés. Ce sont de beaux hommes; ils ont un air d'assurance et de fierté que l'on ne voit guère aux autres chrétiens de ces pays. Ils élisent leurs chefs dans leur sein, et forment une espèce de pétite démocratie. Ils sont sans cesse en guerre avec les Turcs d'Hébron.

J'avois le projet d'aller directement de Jérusalem à Damas par Naplouse et Tabarié; mais l'état de trouble du pays dans les environs de Naplouse, occasionné par la présence du pacha de

Damas qui faisoit sa tournée pour exiger le tribut (1), me força bien malgré moi de changer mon plan, et de renoncer à l'espérance que j'avois conçue de recueillir de nouveaux renseignemens sur les Samaritains.

Le 19 avril, je partis de Jérusalem pour Rama, d'où, traversant la fertile plaine de Charon, je passai par Césarée et le pied du mont Carmel pour gagner Acre. Après quelques jours de repos dans cette ville, j'allai par Sour à Séide et de Séide à Dar-el-Kamar, capitale des Druses, sur le mont Liban.

On peut estimer le nombre des Druses à 70,000; 20,000 sont en état de porter les armes. Ce petit peuple est partagé en deux classes, les *Akkals* ou *spirituels*, et les *Djâhels* ou *ignorans*;

(1) Quelques jours avant mon départ de Jérusalem, le pacha de Naplouse arriva dans cette ville, et, suivant l'usage, dressa sa tente hors des murs. Un corps nombreux de troupes l'accompagnoit. Un de ses soldats, Albanois chrétien, poussé par la curiosité, eut l'imprudence de mettre le pied dans l'intérieur des murs de la mosquée du temple. On le découvrit, ce qui causa un grand tumulte. Le pacha, informé du crime du soldat, dépêcha aussitôt un de ses esclaves avec l'ordre de mettre le coupable à mort partout où il le rencontreroit. Quelques heures après, je vis le corps de cet infortuné, nu et mutilé, exposé aux insultes des Turcs. Sa tête étoit presque séparée de son corps; une de ses mains avoit été coupée d'un coup de sabre.

Les Akkals sont au nombre d'environ 10,000, et se distinguent à leur turban blanc, emblême de la pureté. Leur chef demeure au village d'El-Moutoua. Tous les mardis, les Akkals se rassemblent dans leurs oratoires pour célébrer les cérémonies de leur religion, qui ne sont connues que d'eux seuls. Elles sont enveloppées du plus profond mystère; pendant qu'ils sont dans leur oratoire, ils placent des sentinelles dans les environs pour empêcher les profanes d'en approcher. Leurs femmes sont admises à ces assemblées. Si un Druse non initié se permettoit d'assister à quelqu'une des cérémonies saintes, la mort seroit à l'instant le châtiment de sa témérité. Les Akkals peuvent se marier. Leurs prérogatives ne se transmettent pas de droit du père aux enfans. Tout Druse parvenu à un âge fixe, qui désire entrer dans l'ordre des Akkals, et dont la conduite n'a pas été souillée par un vice notoire, peut, après avoir passé par quelques cérémonies préparatoires, être admis parmi les spirituels. Aux funérailles d'un Akkal, le principal des membres de l'ordre qui se trouvent présens leur demande leur opinion sur la conduite du défunt pendant sa vie. Si leur témoignage est favorable, il adresse ces paroles au défunt: « Que Dieu te soit miséricordieux! » Dans le cas contraire, il omet cette formule. Les obsèques des Akkals, ainsi que celles des autres Druses, sont

toujours accompagnées d'un cortége nombreux. Les Akkals ne portent les armes que pour la défense de leur pays. Ils ne se joignent jamais à une armée qui va faire une invasion.

Les Djâhels, qui forment la classe la plus considérable, ne pratiquent aucune espèce de cérémonies religieuses, excepté lorsque des circonstances les obligent de se conformer à celles des Mahométans. Dans ces occasions, ils entrent dans les mosquées et font la prière et les ablutions comme les Turcs. Ils crojent que la divinité s'est incarnée dans la personne d'Hakem, calife d'Egypte, et qu'il ne tardera pas à se montrer de nouveau. Ils pensent qu'il arrivera de la Chine; qu'il rencontrera, combattra, et défera entièrement tous ses ennemis à un endroit appelé *la Pierre-Noire.*

Les Druses regardent les Chinois comme appartenant à leur secte, et comme en étant les membres de la conduite la plus exemplaire. Ils croient à la transmigration des ames, et pensent que le caractère de quelqu'un, dans son premier voyage sur terre, déterminera la nature du corps que son ame doit animer dans un état d'existence future. Si sa conduite a été juste et honorable, son ame, à sa mort, passera dans le corps d'un homme destiné à tenir un rang recommandable dans la vie; si, au contraire, sa conduite a été mauvaise, son ame entrera dans le corps d'un cheval, d'un

mulet, d'un âne, etc. Quiconque, dans sa carrière, se distingue par des actions éclatantes et méritoires, et brille par ses vertus, obtiendra, comme la plus haute récompense de ses mérites, de passer dans le corps d'un Druse chinois.

Je m'informai d'un Européen établi en Syrie s'il étoit vrai que les Druses adorassent un veau : il me répondit qu'en ayant questionné plusieurs sur ce point, ils l'avoient tous nié. « Pouvez-vous supposer, demandoient-ils à leur tour, que nous puissions adorer un animal dont nous mangeons la chair, et de la peau duquel nous faisons nos chaussures. »

Les écoles sont assez nombreuses, et généralement tenues par les Akkals; les écoliers leur paient une rétribution ; ils apprennent à lire et à écrire. C'est dans le Coran qu'ils prennent ordinairement la connoissance des lettres. Dans quelques villages où les chrétiens ont seuls des écoles, les Druses y envoient leurs enfans, qui apprennent à lire dans le livre des psaumes de David (1).

On m'avoit dit qu'il se trouvoit un grand nombre de chrétiens parmi les Druses; mais j'ai reconnu que ce rapport n'étoit pas exact. L'émir Bekhir,

(1) On peut comparer ces détails sur les Druses avec ceux qui se trouvent dans le Voyage de Volney en Egypte et en Syrie, et dans le Mémoire sur les Druses par Venture. (*Annales des Voyages*, T. IV, p. 325.)

ainsi que sa famille et plusieurs nobles de la nation, ont reçu le baptême, ont fait baptiser leurs enfans, ont des chapelles dans leurs maisons, et entendent la messe tous les dimanches. Le reste des Druses est ennemi des chrétiens.

L'émir est en dignité depuis une trentaine d'années. Il porte le turban vert de schérif ou descendant de Mahomet, et, à l'extérieur, ressemble à un Turc; mais il n'entre jamais dans une mosquée. Il a, au contraire, une chapelle dans son palais à Btedyn, où le service se fait régulièrement par le ministère d'un prêtre maronite. En conformité de ses principes comme chrétien, il n'a qu'une femme; elle lui a donné plusieurs enfans qui sont encore vivans.

De Dar-el-Kamar, j'allai à Bairout, en traversant les montagnes qui m'offrirent une suite de scènes magnifiques et pittoresques.

Je gagnai ensuite le couvent du patriarche Ghiarvé, qui étoit auparavant archevêque; ce couvent porte généralement dans le pays le nom de *Dar-el-Scharfi*. Après avoir suivi pendant quelques heures dans les montagnes un sentier raboteux, escarpé, difficile, nous sommes arrivés, vers trois heures après midi, au pied d'une éminence, sur le flanc de laquelle et près de son sommet boisé est situé le couvent de Mar-Hanna. Cette position est belle et avantageuse; elle domine sur une grande étendue du pays monta-

11*

gneux; on aperçoit Bairout, une partie de la côte et la Méditerranée au loin. Le couvent n'est pas encore fini. La chapelle est étroite; tout autour sont suspendus de petits tableaux représentant des saints et des sujets de l'Ecriture. Le son des cloches des divers couvens placés sur les montagnes voisines qui, l'après midi, appeloit le peuple à vêpres, fut une nouveauté bien agréable à mon oreille.

En quittant Mar-Hanna, j'allai directement à Damas; je descendis le Liban; et, traversant la belle vallée de Bekaa et les solitudes arides de l'anti-Liban, j'arrivai à Damas, le 8 mai, vers deux heures après midi.

Les Grecs de cette ville qui relèvent du patriarche de Constantinople peuvent se monter à 20,000, dont 4000 demeurent à Damas; le reste de la population chrétienne est composé de Latins, de Maronites, de Grecs, etc., au nombre de 16,000, plus 150 Arméniens et 70 Nestoriens. Cet aperçu est bien vague; mais il est impossible de connoître le nombre exact.

On compte à peu près 2500 juifs à Damas; ils jouissent de plus de liberté dans les pachalics de Damas et d'Acre que dans le reste de la Turquie. Les premiers ministres des deux pachas sont juifs: ce sont deux frères dont le pouvoir et le crédit protègent leur nation contre l'oppression et la violence.

Après un séjour de dix jours à Damas, je me mis en route pour Tripoli. La guerre, qui se faisoit du côté de Balbek, nous obligea de suivre la grande route des caravanes. Nous avons voyagé pendant cinq jours sur la limite du désert, et nous sommes entrés à Homs-sur-l'Oronte; puis, tournant à l'ouest, trois jours de marche de plus nous ont menés à Tripoli.

Voulant éviter une course fatigante de quatre jours le long de la côte où le climat est brûlant, je nolisai à Tripoli un petit navire qui me porta en trente-deux heures à Latakié. J'y terminai mes affaires avec M. Elias, Grec de nation, qui est notre consul; puis je partis pour Alep, où j'arrivai en six jours.

On peut évaluer ainsi la population chrétienne de cette grande ville: Grecs catholiques, 14,000; Maronites, 2000; Syriens catholiques, 5000; Nestoriens, 100; Arméniens catholiques, 8000; Arméniens schismatiques (c'est ainsi qu'on les appelle), 2000; Grecs soumis au patriarche d'Antioche, 2000.

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage de la côte du Malabar à Constantinople par le golfe Persique, l'Arabie, la Mésopotamie, le Kourdistan et la Turquie d'Asie, fait en 1817 *par* William Heude, lieutenant au service d'Angleterre; avec une grande carte et six gravures coloriées; traduit de l'anglois par le traducteur du Voyage de Maxwell. — Paris, 1820, un volume in-8° (1).

En lisant la relation de ce voyage, on regrette que l'auteur ne l'ait pas fait précéder de quelques observations particulières sur le lieu où il s'est embarqué. Il se borne à donner des remarques générales sur l'état du Malabar à l'époque de son départ, et sur le sort des habitans depuis qu'ils sont soumis au gouvernement anglois. Ses réflexions, fruit d'un séjour de quinze ans dans le pays, annoncent un homme judicieux et impartial. Les habitans sont, en général, moins tyrannisés qu'auparavant; ils vivent en paix, ils sont à l'abri des invasions étrangères. Il est vrai que les castes inférieures restent dans leur état d'abaissement, rien à cet égard n'est changé; mais au moins un tiar humble et soumis ne tremble plus à la vue du naïr, son terrible oppresseur; il n'a plus à redouter que le bras

(1) Chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc, n° 20. Prix, 8 fr.

implacable de ce personnage sacré ne le punisse de mort pour l'avoir rencontré sur son passage, ou pour l'avoir offensé en le touchant. Les castes inférieures n'ont donc plus à souffrir de ces distinctions odieuses qui leur rappelaient sans cesse leur état d'abjection et d'infériorité; mais elles ne sont pas les seules qui se réjouissent de pouvoir vivre tranquillement. Les grands eux-mêmes qui avoient le droit de tyranniser les petits, étoient sans cesse exposés aux caprices d'un despote qui d'un mot les privoit de la vie, ou leur arrachoit leur fortune. Tous sont donc plus libres qu'auparavant: cependant il y a des mécontens; ce sont ceux qui voient diminuer la considération attachée à la naissance sans obtenir celle que les richesses procurent si souvent. Ils se croient dégradés par cette loi qui protège également tous les hommes et qui n'admet pas de distinctions dans l'adminstration de la justice; aussi reprochent-ils sans cesse au gouvernement de manquer de force et d'énergie.

Ces plaintes ne sont pas tout-à-fait dénuées de fondement; car M. Heude convient que le grand nombre de codes de lois qui servent de règle aux juges, apporte dans l'action de la justice une lenteur préjudicable aux intérêts même des classes inférieures.

Ce fut à Cananor que M. Heude s'embarqua, vers la fin de septembre 1816. Pourquoi ne donne-t-il pas la plus petite description de cette ville et de son territoire? est-il encore soumis à cette singulière espèce de gouvernement qui avoit pour chef une femme à laquelle on donne le nom de *Kollatiri*, et que les Anglois appellent la *Bibi de Cananor*? Quelques renseignemens sur ce point auroient été fort curieux, car c'est à peu près le contraire de ce qui se passe chez nous.

Nous ne suivrons pas M. Heude dans les détails de sa

navigation et de son voyage par terre. Au reste, il raconte brièvement ses aventures jusqu'à son arrivée à Bassora. Le navire qui le portoit eut occasion de relâcher à Mascat; il y vit Séid-Saïd dont il a été question dans le précédent volume des annales : cet iman lui fit un accueil très-gracieux. Le récit de M. Heude ne diffère pas beaucoup de celui de Cheik-Mansour, sur cette partie de l'Arabie et sur ses habitans. Une petite excursion dans l'intérieur du pays ne put que donner à M. Heude une bonne opinion de leur caractère. Mais ce fut en allant de Bassora à Bagdad que notre voyageur eut plus particulièrement occasion de connoître ce peuple. Sa relation ajoute beaucoup de traits intéressans au tableau des mœurs des Arabes.

Le résident anglois à Bassora avoit donné pour guide à M. Heude Aly-Aga, son messager ordinaire. « C'étoit un Turc âgé d'environ quarante-cinq ans; mais son train de vie lui auroit donné l'apparence d'en avoir au moins dix de plus, si une constitution extrêmement forte et vigoureuse n'avoit résisté soit aux fatigues de son métier, soit à l'abus continuel des liqueurs fortes; ce dont il se vantoit le plus après ses prouesses dans ce genre, c'étoit de sa discrétion extrême, et de sa parfaite connoissance du monde, c'est-à-dire de la route de Bassora à Bagdad. » Aly-Aga étoit donc ivrogne et vain; M. Heude ne tarda pas à le trouver menteur, fripon et querelleur. A chaque instant il insultoit les Arabes qui avoient donné l'hospitalité aux voyageurs. « Plus d'une fois, dit M. Heude, j'ai été surpris que l'insolence extrême de ce drôle n'ait pas attiré sur nous le juste ressentiment de ce peuple, car il ne laissoit échapper aucune occasion d'insulter nos hôtes et de les accabler de railleries amères; mais ces brigands du désert nous donnoient un exemple de patience et de modération qu'on ne trouve pas souvent chez les peuples les plus civilisés. « Amis ou

ennemis, dit une fois le chef de ces bédouins après que le tumulte se fut appaisé, croyans ou infidèles, jouissez tous de la protection de nos tentes. »

Plusieurs jours passés sous la tente du cheik des Montifiques mirent M. Heude à même d'observer les mœurs de cette tribu qui habite près des bords de l'Euphrate. Plus loin, la crainte des hordes de pillards qui infestoient la route empêchoit les guides ordinaires d'accompagner le voyageur anglois. Dans cette perpléxité, il eut recours à un Séide, ou descendant du prophète. Ces hommes sont tellement respectés, que leur présence est une protection suffisante partout où la sainteté de leur caractère est connue. Être cause de la mort d'un de ceux qui, par leur vie exemplaire et édifiante, ont obtenu une grande réputation, seroit un crime énorme; il suffit presque toujours qu'ils se jettent entre les combattans, pour que les bédouins suspendent tout-à-coup leur fureur. M. Heude ne tarda pas à l'éprouver; sa petite troupe descendoit un sentier couvert de broussailles qui conduisoit sur le bord d'une rivière; soudain l'affreux cri de guerre des bédouins retentit aux oreilles des voyageurs; ils se voient entourés de la horde la plus farouche et la plus sauvage qu'ils eussent encore rencontrée; toutes les lances, tous les fusils étoient dirigés contre eux. Dans ce moment critique, le Séide montre autant de sang froid que de courage; il pousse son coursier docile au milieu des brigands, met pied à terre; et, prenant à la main une petite amulette de cuivre sur laquelle étoient écrites des phases du Coran, il commence à réciter ses prières à haute voix. Au même instant les cris terribles qui avoient glacé les voyageurs d'effroi cessent de se faire entendre; le bras levé pour frapper retombe; tous ces bandits se prosternent humblement, joignent leurs prières à

celles du saint guide, et ne se relèvent que lorsqu'il leur en a donné l'exemple.

Bagdad compte encore deux cent mille habitans : mais quelle différence de cette ville à ce qu'elle étoit aux jours de la prospérité, sous le gouvernement du célèbre Haroun-Al-Raschid. Ce célèbre calife, la charmante Zobéide, les essaims de beautés qui ornoient sa cour, les marchands aussi riches que des princes, tout a disparu. Néanmoins les beaux bazars de cette ville, et ses rues remplies d'une foule toujours renaissante, forment un contraste frappant avec le silence et la solitude des déserts qui l'environnent. Enfin elle a pour un voyageur européen un grand avantage sur la plupart des villes mahométanes ; la police s'y fait admirablement tant dans son enceinte que dans son voisinage immédiat, et l'étranger, dans toutes ses courses, n'a pas à craindre la moindre insulte. Il semble que l'ombre du Grand-Calife maintient encore dans Bagdad l'ordre merveilleux qu'il y avoit établi, et que la crainte de voir apparoître son fantôme, comme autrefois celle de le rencontrer lui-même sous les plus simples déguisemens, empêche les malfaiteurs de commettre des crimes, et les juges de prévariquer.

M. Heude vit un exemple bien frappant de cette sécurité dont on jouit à Bagdad, il y séjourna une vingtaine de jours; et, pendant ce court espace de temps, il y fut témoin d'une de ces révolutions, malheureusement si communes dans le pays de l'orient, et surtout en Turquie. Le pacha Seyoud ayant causé du mécontentement à Daoud-Effendi, un de ses officiers, qu'il avoit comblé de biens, et qui même avoit épousé une de ses sœurs, celui-ci se réfugia à Constantinople, où, à forces d'intrigues, il parvint à se faire nommer à la place de son beau-frère. De-

puis une quarantaine d'années, cinq pachas de la famille de Seyoud s'étoient succédés sans reconnoître la suprématie du Grand-Seigneur, autrement qu'en faisant demander à la Sublime-Porte leur confirmation dans une dignité qu'ils occupoient déjà, et qu'il auroit été difficile de leur refuser; mais si la Porte avoit laissé dormir ses droits sur ces provinces éloignées, elle n'y avoit jamais renoncé. Daoud obtint donc le firman qui le nommoit pacha de Bagdad, leva une armée de 20,000 hommes dans les gouvernemens voisins, et marcha sur cette ville, vers le milieu de 1816. Six mois se passèrent sans qu'aucune action décisive donnât la supériorité à l'un des deux rivaux. Mais à la fin de janvier 1817, Daoud fut battu, son armée dispersée; et, lorsque M. Heude entra à Bagdad, Seyoud paroissoit plus affermi que jamais dans son poste. Sa victoire devoit effectivement donner lieu de penser qu'une autorité fondée sur la possession, sur le succès, sur le crédit de sa famille, sur le soutien des tribus arabes les plus puissantes, devoit être bien assurée et durable. On se livroit à la sécurité; le pacha lui-même ne profita de sa victoire que pour retomber dans son indolence habituelle, et pour exiger de grosses sommes d'argent; mais, au bout de quelques jours, un bruit sourd apprend que Daoud lève de nouvelles troupes; des symptômes de troubles intérieurs se manifestent, une révolte éclate, le pacha est trahi, il ne sait pas prendre un parti vigoureux; le 24, sa tête tombe dans la citadelle où il s'étoit réfugié. Au milieu de cette révolution, sauf l'instant de la crise, M. Heude et les autres étrangers qui se trouvoient à Bagdad purent sortir de chez eux comme à l'ordinaire, aller aux bains, et même à la chasse, où ils s'égaroient souvent : « Loin d'éprouver aucune insulte, dit-il, on nous montroit partout beau-

coup de politesse, et souvent même on nous reconduisoit jusque chez nous.

M. Heude partit de Bagdad avec les messagers chargés par le nouveau pacha de porter la tête de son prédécesseur et celle de ses principaux partisans. Il suivit d'abord la route ordinaire jusqu'à Kafri; mais dans cet endroit il la quitta, et, marchant au nord-est, il entra dans un pays qu'il regarde comme inconnu, et qui, dit-il, est, jusqu'à présent, resté en blanc sur les cartes. Ce ne fut qu'à Erbil, l'ancienne Arbèle, que l'on rejoignit la route qui mène à Mossoul, puis à Merdyn, Diarbekir, Amasieh, Scutari et Constantinople.

Malgré la rapidité de sa course, M. Heude a décrit aussi bien qu'il a pu le pays qu'il a parcouru entre Kafri et Erbil. Il pense que peut-être aucun voyageur européen n'a traversé cette région élevée, dans la direction qu'il a suivie. C'est le Kourdistan, sur lequel, en effet, nous n'avons, jusqu'à présent, aucune relation écrite par un témoin oculaire. M. Adrien Dupré, notre compatriote, parle, dans son Voyage de Perse, de Sulimaney, capitale du Kourdistan; mais il ne l'a pas vu, ayant suivi la route directe de Mossoul à Bagdad. M. Heude a passé par cette ville, ainsi que par Koïsindjack, qui est beaucoup plus jolie; celle-ci est située à l'extrémité du pays élevé, dont Sulimaney forme le point central, quoiqu'il ne soit pas le plus haut. La vallée où se trouve cette capitale est entourée de montagnes immenses qui sont couvertes de neige, au moins pendant la plus grande partie de l'année, ce qui en rend le climat extrêmement tempéré, sans rien ôter au terroir de la fertilité qu'il doit à sa position sur le globe. M. Heude, ayant été à portée de voir les Kourdes dans le point central de leur patrie, a profité de cette circonstance pour

bien observer ce peuple sur lequel il donne des détails neufs et intéresssans.

Il parle même des Zezidis, que l'on renconte principalement dans le désert qui est entre Mossoul et Nisibin. Le traducteur auroit dû donner à ces sectaires le nom d'Yezidis, qu'ils portent dans tous les livres françois; on les accuse d'adorer le diable, parce qu'ils ne veulent pas le maudire, attendu, disent-ils, que l'on ne sait pas si, quelque jour, il ne fera pas sa paix avec Dieu, et que de toutes les manières il est bon à ménager. Au reste, Michel Lefèvre, vieux voyageur françois, dit que les Yezidis sont charitables envers les passans, ennemis des Turcs, et amis des chrétiens. Il paroît qu'ils ont singulièrement changé; car on apprit à M. Heude, qu'ils étaient traîtres, cruels et lâches, massacrant leurs prisonniers après les avoir dépouillés; peut-être ne se conduisent-ils ainsi qu'envers les Turcs.

Le Voyage, depuis le mont Taurus jusqu'à Constantinople, est entremêlé d'incidens curieux et plaisans, mais en même temps racontés avec une précision égale à la vitesse qui fut mise à le faire. C'est une justice à rendre à M. Heude; il ne charge jamais sa relation de détails inutiles. Il a le bon esprit de terminer sa relation en arrivant à Constantinople, parce que son retour de Turquie en Angleterre ne pourroit offrir que des faits ou communs ou insignifians.

Il connoît bien la géographie ancienne des pays qu'il a visités. Il décrit les ruines de Babylone et fait quelques observations sur le livre que son compatriote, M. Riche, a publié sur le même sujet. M. Riche accueillit M. Heude pendant son séjour à Bagdad. Peut-être donnerons-nous un jour, dans les Annales, un mémoire d'un autre voyageur anglois sur les ruines de la capitale de l'Assyrie.

Nous ferons au traducteur les mêmes reproches que nous lui avons déjà adressés plusieurs fois. Probablement il ne se donne pas la peine de relire ce qu'il a écrit, de sorte qu'il laisse subsister dans son travail des négligences qu'il lui seroit bien facile de corriger.

Séjour d'un officier françois en Calabre, ou Lettres propres à faire connoître l'état ancien et moderne de la Calabre, le caractère et les mœurs de ses habitans, et les événemens politiques et militaires qui s'y sont passés pendant l'occupation des François. Paris, 1820, un volume in-8° (1).

Ce livre écrit sans prétention, mais avec esprit et jugement, nous aide à acquérir des notions précises sur un pays plus célèbre que connu. Quand l'auteur fut obligé de quitter Naples pour aller en Calabre, il fit, avant son départ, de vaines recherches chez les premiers libraires de la ville. Tous lui assurèrent qu'il n'existoit aucune description particulière de cette partie de l'Italie. « Il paroît, dit-il, que les bandits et la difficulté des chemins ont empêché les voyageurs d'y pénétrer. » Le séjour qu'il y fit lui prouva la vérité de sa supposition.

Arrivé en Calabre, au commencement de décembre 1807, l'auteur y resta jusqu'au 22 octobre 1810, constamment employé d'une manière très-active. Ayant été envoyé en détachement dans divers endroits, il a parcouru tout le pays et a mis à profit ses courses pour observer cette contrée que recommandent à notre attention les traditions my-

(1) Chez Béchet aîné, quai des Augustins. Prix, 4 fr.

thologiques, les récits des historiens, les commotions de la nature qui l'ont si souvent bouleversée, et les scènes de brigandage dont elle a été constamment le théâtre.

La Calabre occupe l'extrémité méridionale de l'Italie et forme une presqu'île traversée dans toute son étendue par de hautes montagnes qui sont une continuation de la chaîne des Apennins. Leur sommet est couronné en partie par un vaste plateau nommé *la Syla*, dont la surface est couverte des plus beaux pâturages, de riches métairies et de gros villages. La température y est très-rigoureuse; la neige y séjourne depuis la fin de novembre jusqu'à la fin d'avril.

La croupe de ces montagnes, d'où s'échappent une multitude de sources et de ruisseaux, est environnée d'une ceinture d'épaisses forêts, et principalement de beaux châtaigniers; les bourgs et les villages sont groupés en grand nombre, de la manière la plus pittoresque, sous ces ombrages qui devroient être un séjour de paix et de bonheur. La terre y est très-fertile, on y aperçoit rarement des rochers nus et dépourvus de végétation.

Mais on ne peut contempler sans saisissement les vallées profondes, ténébreuses, inhabitées, dont le silence n'est troublé que par la chute des eaux qui, dans la saison des pluies, forment des torrens considérables.

Les plaines baignées par la mer sont arides, desséchées par un soleil brûlant; mais les pluies bienfaisantes les rendent riantes et fertiles. Pendant les chaleurs on les abandonne pour échapper au fléau des fièvres intermittentes. Leur séjour n'est pourtant dangereux que pour ceux qui veulent y passer la nuit. Pendant l'hiver elles deviennent un séjour enchanteur.

Le climat de la Calabre favorise tous les genres de productions. Leur grande variété et leur richesse fournissent

à tous les besoins de la vie. Le gibier y abonde. On y fait un commerce assez considérable.

Tant d'avantages auroient dû y répandre une aisance générale; mais, depuis des siècles, les vices du gouvernement s'opposent à la prospérité de ces provinces. La condition des paysans y est des plus malheureuses; les fortunes y sont trop disproportionnées, il y en a peu de médiocres. Les petits propriétaires y sont très-rares, et nulle part on ne trouve une transition plus subite de l'extrême indigence à une grande richesse. Il en résulte un manque d'émulation qui s'aperçoit partout. Les villages présentent l'aspect le plus misérable et le plus dégoûtant; l'intérieur des maisons est d'une saleté révoltante.

Le caractère des habitans s'est ressenti des mauvaises institutions. Ce n'est pas seulement l'auteur du livre que nous examinons qui a peint les Calabrois sous des couleurs peu favorables; ne les ayant observés que dans un moment de tourmente politique, il convient qu'il lui est peut-être difficile de porter un jugement impartial sur leur caractère; mais tous les étrangers qui ont écrit sur la Calabre disent de même qu'elle étoit soumise à l'influence de riches et puissans barons qui exerçoient sur leurs vassaux une autorité despotique, usurpée sur les droits des souverains. Tout ce que la féodalité présente d'odieux et de contraire aux droits de l'humanité, pesoit sur ces provinces et retenoit leurs habitans dans la barbarie. Aucune justice n'y étoit rendue, tous les délits se rachetoient à prix d'argent; tout étoit vénal ou pouvoit s'acquérir par de viles complaisances.

La classe du peuple, plus spécialement victime des actes arbitraires, cherchoit à se soustraire aux vexations en se réfugiant dans les bois et les montagnes. De là viennent ces bandes de brigands qui ont beaucoup influé sur la dé-

pravation du peuple, en lui inspirant un goût d'indépendance sauvage et en augmentant son aversion naturelle pour le travail.

Cependant, à travers tous les vices, l'ignorance et la barbarie, les Calabrois doivent à leur climat, et peut-être ont-ils conservé des Grecs, anciens habitans du pays, une finesse d'esprit, une subtilité, une pénétration étonnantes. Aussi les personnes qui appartiennent à la classe civilisée s'expriment-elles avec une facilité, une vivacité et une chaleur de sentimens très-remarquables.

C'est dans le livre qu'il faut lire le tableau des mœurs; on reconnoît sans peine qu'elles s'amélioreront lorsque le peuple ne sera plus abruti, et qu'un gouvernement éclairé l'aura mis à même de puiser dans une instruction raisonnable un sentiment de ses devoirs.

On suit l'auteur avec plaisir dans ses différentes excursions, parce qu'il décrit bien tous les lieux qu'il voit; il mène successivement dans la plupart des villes, et l'on regrette qu'il n'ait pas parcouru une plus grande étendue de pays, car on ne se lasse pas de l'entendre parler.

L'ouvrage est terminé par une table alphabétique de tous les lieux dont il y est question; c'est comme un dictionnaire géographique abrégé de la Calabre, et son utilité à cet égard sera bien sentie par quiconque désire connoître cette contrée.

Nous souhaitons que l'auteur de ce livre, qui, nous n'en doutons pas, a obtenu un grand succès, donne au public le résultat de ses observations sur d'autres pays de l'Europe où il aura porté ses pas, elles seront certainement aussi bien accueillies.

Tripartitum, seu de analogia linguarum libellus. Vienne, 1820, un vol. de 200 pages in-folio oblong (1).

Depuis qu'on a commencé à élever au rang des sciences l'étymologie qui autrefois n'étoit qu'un jeu ou passe-temps littéraire, on est parvenu à classer les peuples suivant les racines de leurs langues. La grande ressemblance des langues qu'on a appelées *japhétiques*, pour leur donner un nom général qui étoit difficile à créer, a singulièrement frappé les savans qui voyoient les mêmes mots et les mêmes formes grammaticales se reproduire chez les Indous, les Persans, les Slaves, les Germains, les Grecs et les Romains; mais cette ressemblance n'a jamais été recherchée avec autant de soin que dans l'ouvrage que nous annonçons. Une société de savans s'est réunie pour cet objet, et le résultat de leurs travaux a été le *tripartitum*, qui porte ce titre, parce que le corps de l'ouvrage est divisé en trois colonnes principales. La *première* contient, par ordre alphabétique, les mots de dialectes *germains*, tels que l'allemand, le hollandois, le danois, le suédois, l'islandois, l'anglois, etc. La *seconde* montre les mots des dialectes *slaves* qui correspondent à ceux de la première colonne; on y trouve l'esclavon, le russe, la langue de la Bohême, le polonois, l'illyrien, etc. La *troisième* enfin contient les mêmes mots dans les langues méridionales de l'Europe, qu'on a désignées par le nom général de *galliques*. On y comprend le grec, le latin, l'italien, le françois, l'espagnol, le portugais, etc. Dans ces comparaisons, on s'est attaché aussi aux anciens mots germains, usités dans les patois de

(1) On peut se procurer cet ouvrage à Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n° 17. Prix, 20 fr.

l'Allemagne, et qui offrent naturellement plus de racines pures que dans la langue perfectionnée et polie par le style et par la littérature. Les trois colonnes sont suivies d'une quatrième sous la dénomination de *mixta*, qui donne les mots correspondans à ceux des premières, dans toutes les autres langues du globe, mais principalement en persan, indien, finois, hongrois, hébreu, arabe, et souvent même en chinois et en japonois. Enfin la cinquième et dernière colonne contient des *notulæ* ou observations, dans lesquelles les auteurs donnent leurs réflexions sur différens points de philologie, qui ont rapport à la comparaison des mots. A la fin de leur préface ils expliquent de la manière suivante l'objet de cette cinquième colonne : « Quintum » (*spatium*) demum notulas excipiet tam auctorum quam » lectorum quas sperant benevolorum. Inchoatum autem » ista sunt : absolvent alii. »

Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de donner un article de cet ouvrage pour en bien faire concevoir le plan.

I. Germ.	*Mahle* (rectius *male*), Suev. *mal, mühle.* Angl. *mill.* Holl. *maale, molen.* Sued. *malar, möll.* Dan. *molle.*
II. Slav.	Russ. *meliou, mélnitsa* (1). Boh. *melu, mlyn.* Pol. *mele, meléie, ml'yn.*
III. Gal.	Lat. *molo, mola.* Ital. *mulino.* Wal. *malu, mal.* Bret. *milyn.* Gall. *mous, moulin.* Gr. *μύλη.*

(1) Accedunt *malo, malitsa.*

IV. Mixta. { Chin. *mo.* / Lapp. *malab*, *mill.* / Pers. *mal d.* / Ung. *malom.* }

V. *mall;* credimus enim molere esse pro *malleare.* Sic *Slavi* habent *molotit* (flagellare fruges), *molot* (molere), *molot'ba* et *molot'e.* Add. *melen*, *meliwo*, posterius *malo* et not. ad *Bantsche :* sic videbis qui excutiunt grana, qui pulverisant, qui coquunt, immo qui comedunt (*Drescher*, *Müller*, *Becker*, *Esser*), ambulantes unà. Conf. Hofer *müller* et angl. *To mall*, *to maul*, *to mill.* Huc quoque referendum *ein mahl*, *zwey mahl* (rectius *ein mal*, *zwey mal*) c'est-à-dire un coup, deux coups, etc.

On voit donc que plusieurs racines des langues *japhétiques* se retrouvent dans celles d'une souche tout-à-fait différente, comme ici, par exemple, où *mo*, *mol*, qui signifie *molere*, *fricare*, s'est conservé dans le *mo* des Chinois qui représente la même idée. De telles ressemblances font soupçonner une parenté générale entre les nations qui habitent la surface de notre globe; mais elle remonte à une si haute antiquité, qu'elle se trouve absolument antérieure à toutes les notions historiques; car, en supposant même que le déluge de Noé ait été général, l'espace des temps est trop court pour expliquer la différence presque totale des langues de l'univers.

En terminant cette notice, nous exprimons le vœu que le public accueille le travail des auteurs du *Tripartitum*, et les mette ainsi à même de se recouvrer une partie des dépenses que leur a occasionnées l'exécution de cet ouvrage qui est fort belle et se fait remarquer par une netteté digne d'éloges.

D.

Mémoire sur la digue de Cherbourg, comparée au break-water de Plymouth; par M. le baron Cachin, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur, inspecteur général des ponts et chaussées. — Paris, imprimerie royale, 1820; un vol. in-folio, avec plusieurs plans.

Le besoin d'un port de refuge accessible aux vaisseaux de guerre sur les côtes de la Manche avoit été de tous les temps vivement senti.

La situation de la rade de Cherbourg, à l'extrémité de la presqu'île du Cotentin, offroit toutes les facilités désirables, soit pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, soit pour se rapprocher plus promptement de ses côtes et inquiéter ses convois. Cette rade, d'une excellente tenue, étoit en outre susceptible de toutes sortes de moyens de défense, à cause des enrochemens qui la ferment à l'est et à l'ouest, et des île et presqu'île qui en dessinent le contour.

Le gouvernement avoit résolu, dès la fin du 17e siècle, de former à Cherbourg un établissement maritime. L'embarras des finances avoit toujours mis obstacle à ces projets; mais la guerre de 1778 vint, sous Louis XVI, donner une nouvelle impulsion à ces plans, et en 1781 l'on s'occupa sérieusement des moyens de les exécuter.

M. de la Bretonnière, capitaine de vaisseau, chef de division, proposa d'y parvenir par une digue en pierres perdues, qui auroient laissé sur ses extrémités des passes assez larges pour l'entrée et la sortie des escadres. Après plusieurs projets qui ne furent pas même essayés, M. de Cessart, ingénieur des ponts et chaussées, proposa une digue de cônes tronqués, en charpente, qui devoient

être échoués en pleine mer, mis en contact base à base, et remplis de pierres. On pensoit qu'ainsi fixés, ils diviseroient, comme une claire-voie, l'action de la mer, et procureroient du calme dans l'intérieur de la rade. La construction des cônes sur la plage, leur mise à flots, leur remorque et leur immersion, offroient une suite d'opérations dont la hardiesse et la nouveauté excitèrent vivement la curiosité publique. Louis XVI les honora de sa présence en 1786. Malheureusement le succès ne répondit pas aux espérances qu'on avoit conçues. Des tempêtes consécutives détruisirent les premiers cônes. Le temps et les dépenses que l'exécution du projet devoit occasionner le firent abandonner en 1789. On recepa comme inutile les cônes épargnés par la tempête, et l'on reprit le plan d'une digue à pierres perdues. Elle fut formée de blocs de rochers que l'on tiroit des montagnes situées autour de Cherbourg.

En 1792, une commission, nommée (1) par le gouvernement, s'assura, par une observation attentive des effets de la mer, que les matériaux dont la digue étoit composée, n'avoient de stabilité que lorsqu'ils étoient recouverts par des blocs de 15 à 20 pieds cubes au moins; la modification la plus importante qu'elle proposa fut d'élever le sommet à 9 pieds au-dessus des plus hautes mers de vive eau, seul moyen d'en garantir la solidité et de maintenir le calme dans la rade.

Les travaux, interrompus en 1793, furent repris en 1802,

(1) Cette commission étoit composée de

MM. Crublier d'Optère, Dudeserseuil, officiers du génie;
Eyriès, Le Tourneur, officiers de la marine;
Lamblardie, Cachin, ingénieurs des ponts et chaussées;
Ch. Noel, Bon la Mesle, anciens capitaines de commerce.

et la direction en fut confiée à M. Cachin. On reconnut que, dans un intervalle de vingt ans, la digue par l'effet des tempêtes avoit baissé d'une quinzaine de pieds. Le talus intérieur avoit conservé l'inclinaison primitive de 45° ; mais du côté du large il présentoit deux inclinaisons différentes. L'action des coups de vent violent faisoit passer du dehors en dedans de la digue les matériaux dont elle étoit composée. Il falloit, après avoir opposé un obstacle suffisant à ce déplacement, laisser à cette action des flots le soin de dresser, suivant l'inclinaison la plus convenable, la surface extérieure contre laquelle elle s'exerçoit.

Vers la fin de l'année 1803, une partie de la digue fut assez élevée pour qu'on pût y établir une batterie respectable.

Cependant les tempêtes des 18 février et 29 mai 1807, et du 12 février 1808, causèrent des dommages, notamment la dernière, qui fut la plus violente de toutes celles dont on avoit conservé le souvenir. Par un vent forcé du nord-ouest, un concours de circonstances extraordinaires éleva la mer à une si grande hauteur, qu'elle submergea le sol de la batterie, et détruisit les ouvrages de charpente établis sur le terre-plein pour loger la garnison. Un grand nombre d'hommes périt dans cette affreuse catastrophe, mais cependant son effet général fut de consolider l'ouvrage en mettant un dernier terme au déplacement des matériaux doit il avoit été formé.

Enfin, en 1811, le gouvernement ordonna la création d'un vaste fort en granit que l'on s'occupe en ce moment d'achever. Son étendue lui permet de recevoir 54 pièces de canon et 20 mortiers, qui, réunis aux 300 pièces de canon des autres forts de la rade, forment un système de défense très étendu et savamment combiné.

Quelque considérables que soient ces travaux, ils ne

forment pourtant qu'une partie de ceux qui ont été entrepris et dont l'exécution est déjà très-avancée, pour créer sur cette partie de nos côtes le plus vaste et le plus complet des établissemens de marine militaire. Un port vaste et profond, également propre à la construction et au radoub, à l'armement et à l'expédition, et où les vaisseaux du plus haut rang peuvent arriver dans tous les temps, offre d'ailleurs toutes les propriétés que l'on peut désirer, et que l'on ne trouve réunis dans aucun des établissemens du même genre que le génie des arts a consacrés à la gloire de leurs souverains et à la sûreté de leurs états.

Telle est l'analyse aussi rapide qu'imparfaite de l'ouvrage que M. Cachin vient de publier sur les travaux de Cherbourg; personne mieux que lui ne pouvoit nous les faire connoître, puisque, depuis plus de vingt ans, il a été constamment appelé à les diriger, et il s'est acquitté de cette tâche glorieuse et difficile avec autant de zèle que de succès.

Les expériences faites à Cherbourg n'avoient pas manqué d'attirer l'attention de l'Angleterre. Dès 1785, des ingénieurs de ce pays visitèrent Cherbourg. L'idée des cônes, pour rompre la violence de la lame à l'entrée de la rade Plymouth, ne leur échappa pas. Mais, les cônes ayant succombé à l'effort des tempêtes, et le succès de la digue à pierres perdues n'étant plus incertain, l'attention des Anglois se fixa de nouveau sur Cherbourg; ils surent tirer un parti avantageux des expériences que l'on y avoit faites, et elles les guidèrent dans la construction du breakwater de Plymouth.

La rade de Plymouth offroit moins de difficulté en ce qu'elle est abritée contre les vents qui soufflent de l'ouest à l'est, en passant par le nord. A Plymouth comme à Cherbourg, les matériaux ont été fournis par des carrières peu éloignées; à Plymouth, ce sont des marbres; à Cherbourg,

des schistes et des granits. Le profil de la jetée de Plymouth a 300 pieds anglois de largeur à sa base, et 30 pieds à son sommet, qui doit former un terre-plein élevé de trois pieds au-dessus des hautes mers. Le talus intérieur est de 180 pieds de base; le talus extérieur de 90 pieds sur 57 de hauteur.

La longueur totale de la digue de Cherbourg est de 3768 mètres, et la superficie de son profil transversal de 1350 mètres carrés; la dépense d'un mètre courant de ce profil est de 8717 francs.

La longueur totale de la jetée de Plymouth est de 1364 mètres, son profil de 998 mètres de superficie; la dépense d'un mètre courant est de 16,491 francs.

Enfin l'ouvrage anglois n'a pas été plus que le nôtre à l'abri de la tempête. Celle du 19 janvier 1817 emporta la partie terminée du breakwater sur une étendue de plus de 200 mètres. Nous ne saurions mieux terminer cet article que par la modeste conclusion du savant ingénieur à qui l'on doit le mémoire.

« Quelle que soit, dit il, notre opinion sur les principes
» dont on a fait l'application au breakwater de Plymouth
» et sur les effets qui doivent en résulter, nous n'en sommes
» pas moins persuadés que l'Angleterre a des ingénieurs
» habiles; mais l'on sait que la France a aussi les siens:
» leur rivalité, bien loin d'être contraire aux intérêts des
» deux nations, nous a paru devoir les servir utilement et
» contribuer au progrès de l'art. Dans cette intime per-
» suasion, nous n'avons pas hésité de mettre leurs travaux
» en parallèle....; mais nous nous sommes fait un devoir
» d'éviter scrupuleusement *ces rapprochemens envieux*,
» *ces comparaisons chagrines* que le vrai talent ne sauroit
» avouer, et qui ne peuvent ajouter à la célébrité des uns,
» ni rabaisser le mérite des autres. »

E. G. R.

Histoire complète des voyages et découvertes en Afrique, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, accompagnée d'un précis historique sur ce continent et les îles qui l'environnent, de notices sur l'état physique, moral et politique des divers peuples qui l'habitent, et d'un tableau de son histoire naturelle; par le docteur Leyden et M. Hughes Murray; traduite de l'anglois, et augmentée de toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour; par M. A. C. — Paris, 1821, 3 vol. in-8°, avec un atlas in-4° (1).

Les anciens disoient proverbialement : L'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau. Les modernes peuvent dire que, chaque fois qu'un voyageur pénètre dans ce vaste continent, il en rapporte des notions nouvelles. Mais, malgré les courses, les travaux, les recherches des hommes zélés et intrépides qui ont pénétré plus ou moins avant dans l'Afrique, que de points encore obscurs dans la géographie de l'intérieur de cette partie du monde! C'est dans l'introduction qui précède les *Nouvelles Annales des Voyages* que l'on peut se former une idée de tout ce qui reste encore à rectifier; et, comme me le mandoit dernièrement un géographe habile, c'est l'ouvrage de Pénélope que cette Afrique.

Le docteur Leyden entreprit de réunir en un corps d'ouvrage tout ce que l'on savoit sur le nord et l'occident de l'Afrique. Le premier essai, qui parut en 1799, a été traduit en françois en 2 vol. in-8°; il en fut publié aussi une version allemande, et le docteur Eichhorn, dans son histoire des

(1) Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23. Prix 25 fr.; par la poste, franc de port, 30 fr.

trois derniers siècles, rendit justice au travail de l'auteur.

Leyden eut lieu d'être satisfait du succès de son livre. Cependant il ne le regardoit que comme une ébauche, et s'étoit même borné à lui en donner le titre. Il s'occupa donc d'étendre son plan, qui embrassa le continent entier, il se livra à des recherches assidues; et, pendant qu'il consacroit ainsi ses veilles à perfectionner son ouvrage, les circonstances vinrent à son secours: de nombreux et importans voyages eurent lieu en Afrique; il recueillit avec soin les nouveaux matériaux que ces expéditions lui fournirent, et les mit habilement en œuvre. Il avoit déjà achevé une partie de son ouvrage, lorsqu'il fut appelé dans l'Inde. La mort l'y surprit. M. Hughes Murray, ne voulant pas que le fruit de tant de veilles fût perdu, s'empressa de revoir le travail de Leyden; il le trouva incomplet sur plusieurs points, et y fit un grand nombre d'additions. Cependant il faut avouer qu'il s'y trouve encore des lacunes nombreuses.

L'éditeur françois ne s'est pas borné à donner une simple traduction du livre anglois; il en a changé la disposition et l'a augmenté de toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour, et dont Leyden ni Murray ne parlaient pas. On y trouve entre autres le voyage d'Ebn Batouta en Afrique, et l'expédition de M. Bowdich dans le pays d'Achanty. On a même donné à l'extrait de la narration de ce voyageur anglois une étendue démesurée et qui n'est nullement en harmonie avec les autres morceaux dont se compose l'ouvrage. Il auroit mieux valu qu'elle fût moins longue, et que la place qu'elle occupe eût été remplie par des notices sur des voyageurs dont il est surprenant qu'il ne soit fait nulle mention, ou dont les relations sont seulement citées en note à propos d'autres livres.

Quelquefois le traducteur a été mal servi par les per-

sonnes qui lui ont fourni des renseignemens; il suffit, pour s'en convaincre, de lire le chapitre IV du troisième volume, où il est question des *découvertes* des Suédois à la côté de Guinée. D'abord, le mot de découvertes n'est pas très-bien choisi pour indiquer le résultat des observations des trois savans qui, en 1787, allèrent au Sénégal, à Gorée, et, je crois, jusqu'à la Gambie. Les notes que ces voyageurs y recueillirent pendant un séjour de peu de durée, ne purent accroître beaucoup nos connoissances sur l'Afrique, et, à cet égard, le monde savant a des obligations plus grandes à d'autres Européens qui ont très-mal à propos été passés sous silence. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; c'est de quelques détails relatifs au voyage de MM. Wadström, Sparrmann et Arrhénius. La maison de commerce du Havre-de-Grâce qui, selon l'ouvrage que j'examine, devoit les transporter en Afrique, ne subsistoit plus depuis plus d'un an, quand ils arrivèrent dans cette ville au mois d'août 1787; et le chef de cette maison étoit mort depuis plus de deux ans. Les trois savans furent transportés en Afrique sur un navire de la compagnie du Sénégal. A leur arrivée au fort Saint-Louis, ils furent accueillis de la manière la plus distinguée par l'agent de cette compagnie. Elle avoit un privilége exclusif, elle en usoit; elle avoit raison, mais elle ne l'étendoit pas jusqu'aux perroquets et aux curiosités d'histoire naturelle; quiconque a cité de pareils faits n'est lui-même qu'un perroquet qui répète des sottises. La compagnie n'étoit pas enflammée par le zèle des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique; ce n'étoit pas son affaire: elle avoit obtenu son privilége, à condition de se charger des dépenses de l'établissement du Sénégal. Il étoit naturel qu'elle s'opposât à ce que personne fît le commerce dans l'étendue de pays que comprenoit sa concession, mais elle laissoit aux amateurs acheter toutes les curiosités imagi-

nables. Un voyageur l'a aussi calomniée, parce qu'il avoit essayé de faire le commerce en contrebande ; il a eu deux torts.

Le livre que nous examinons étant peu susceptible d'extraits, nous nous bornerons à dire que l'on y trouve réunis un grand nombre de morceaux curieux. L'éditeur promet encore un volume qui comprendra les parties méridionale et orientale de l'Afrique. Nous l'invitons à ne pas tarder à en faire jouir le public qui reçoit toujours avec empressement les livres instructifs.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Voyage à la montagne blanche; traduit du mantchou par Jules Klaproth.

A l'exception de quelques jésuites, envoyés il y a un siècle par l'empereur *Khang-hy*, pour lever la carte de la Tartarie orientale, aucun européen n'a pénétré dans le pays des Mandchous, situé au nord de la Corée, et dont il est séparé par la chaîne des monts neigeux, appelée en chinois *Tchhang-pe-chan*, et en mandchou *Golmin-chanyan-alin*, ou la grande montagne blanche. Je pense donc que la relation d'un voyage dans ce pays, traduite de l'original mandchou ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs des annales.

En 1677, l'empereur *Khang-hy* dépêcha un des grands de sa cour, nommé *Oumouna* (1), pour visiter la montagne

(1) Il étoit de la famille impériale. Mort en 1690.

blanche, et en faire la description. L'empereur disoit, dans son ordonnance, que cette montagne étoit située dans le pays heureux, qui étoit la patrie et le théâtre de la gloire de ses premiers ancêtres; mais que, comme il n'y avoit personne à Peking qui connût bien cette contrée, c'étoit pour cette raison qu'il y envoyoit *Oumouna*, non seulement pour en faire la description, mais aussi pour y sacrifier aux esprits tutélaires de la montagne.

Oumouna, chargé en même temps de décrire le pays de *Ningouta*, partit au cinquième mois (juin) de Peking, et se dirigea par *Mouk-den*, vers la ville de *Ghirin-oula*. Ici, et dans tout le pays de *Ningouta*, il chercha en vain quelqu'un qui pût lui servir de guide pour arriver à la grande montagne blanche; il ne trouva qu'un vieillard, né dans le pays d'*Ekhé-neïen*, qui, dans sa jeunesse, avoit ouï dire de son père qu'il n'y avoit pas loin de cet endroit à cette montagne. Il se rappeloit aussi qu'on y alloit à la chasse des cerfs, et qu'un chasseur, qui avoit tué un de ces animaux, l'avoit apporté sur son dos à *Ekhé-neïen*.

Oumouna partit de *Ghirin - oula* le second jour de la sixième lune (juillet); et, après un voyage pénible, il arriva à *Ekhé-neien*, d'où il envoya en avant plusieurs hommes avec des haches pour lui frayer un chemin à travers les forêts impénétrables. Il leur avoit en même temps enjoint de lui faire savoir à quelle distance il pouvoit être de la montagne blanche. Dix jours après, ils lui mandèrent qu'ils avaient parcouru trente ly jusqu'à une petite montagne, de laquelle, en montant sur un arbre élevé, ils avoient découvert la grande montagne blanche, qui n'en paroissoit pas extrêmement éloignée, et qu'ils estimoient sa distance de ce lieu de 170 à 180 ly.

Par un second rapport, *Oumouna* apprit qu'ils avoient monté sur une haute montagne, de laquelle ils avoient vu la

montagne blanche beaucoup plus distictement qu'auparavant, mais qu'elle étoit entourée de nuages et de brouillards. Sa distance leur parut d'environ 100 ly.

Sur ces nouvelles, *Oumouna* et sa suite se mirent en route le 13 de la sixième lune pour la dernière montagne d'où on lui avoit expédié le second rapport. Ils cheminèrent pendant deux jours; le troisième, de grand matin, des grues se mirent à crier; en même temps un brouillard épais ne tarda pas à couvrir les environs, de sorte que les voyageurs ne voyoient ni la montagne, ni les objets les plus près. Obligés d'aller du côté où ils entendoient les cris des grues, ils rencontrèrent bientôt un sentier tracé par les cerfs; il leur sembla qu'il menoit à la montagne blanche, et ils ne se trompoient pas. Près de la montagne ils entrèrent dans un bois agréable, au milieu duquel il y avoit une petite prairie de forme circulaire. A un demi-ly de ce bois, ils virent un espace entouré d'arbres de l'espèce qu'on appelle *sadjoulan blanc*, qui paroissoient avoir été plantés par la main des hommes; ils étoient entremêlés d'arbrisseaux odoriférans; des fleurs de couleur jaune couvroient le terrain. *Oumouna* y laissa les chevaux avec plus de la moitié de ses gens, et poursuivit sa route à pied, accompagné de peu de monde. Les nuages et le brouillard l'empêchant d'apercevoir la montagne blanche, il résolut de réciter les prières adressées aux génies tutélaires du lieu, que l'empereur l'avoit chargé de reconnoître. A peine les avoit-il commencées, que les brouillards se dissipèrent; la montagne se montra devant lui dans toute sa beauté, et il découvrit un sentier qui y menoit. L'air étoit pur et agréable; on voyoit bien tous les contours de la montagne, au sommet de laquelle se montrèrent seulement quelques petits nuages. D'abord la montée ne fut pas très-difficile, mais elle devint toujours plus pénible.

Les voyageurs parcoururent plus de cent ly; en montant, ils furent obligés de relever leurs vêtemens; ils marchoient continuellement sur une neige incrustée de glace, qui paroissoit être restée d'une année à l'autre sans dégeler. Arrivés au sommet de la montagne, ils y trouvèrent une plaine entourée de cinq pics très-hauts, entre lesquels il y avoit un lac rempli d'eau, et dont la circonférence pouvoit être de trente à quarante ly.

Oumouna, s'approchant du lac, découvrit, au bord septentrional opposé à celui où il étoit, un ours qui, à cette distance, paroissoit très-petit. Les cimes de quatre des pics penchoient si fortement, qu'ils paroissoient près de tomber. Le cinquième pic, situé vers le sud, étoit droit et moins haut que les autres, dont la base formoit comme une porte. On voyoit jaillir de plusieurs endroits de la montagne des eaux et des ruisseaux qui coulent ou à gauche vers le *Soungari-oula*, ou à droite vers le grand et le petit *Neién*.

Oumouna resta quelque temps à parcourir cette montagne; et, après avoir offert un nouveau sacrifice, il en descendit. Il avoit marché à peine l'espace de quelques toises, qu'il aperçut tout-à-coup, sur les hauteurs, une troupe de cerfs qui coururent à côté de lui; et ce qui lui parut plus surprenant fut que ces animaux se précipitèrent l'un après l'autre du haut en bas des rochers, de sorte que sept trouvèrent la mort par cette chute. *Oumouna* regarda cet événement extraordinaire comme une grâce particulière des esprits tutélaires de la montagne envers lui; en effet, ils faisoient de cette manière un don précieux à l'envoyé que la majesté impériale leur avoit dépêché, et qui se trouvoit sans vivres. Quand il eut descendu la montagne, il fit apprêter ces cerfs, et en sacrifia aussi aux esprits pour leur montrer sa reconnoissance.

N'ayant plus rien à faire dans cette contrée, il s'en alla. Après son départ, la montagne disparut de nouveau dans les nuages et les brouillards. *Oumouna*, de retour à *Ningouta*, y fit la description du pays, et rentra à Peking le vingt-unième jour de la huitième lune. L'empereur, ravi du succès de sa mission, ordonna au tribunal des rites de donner un nouveau titre honorifique aux esprits tutélaires de la montagne blanche, qui avoient si bien accueilli son ambassadeur.

COLONIE SUISSE AU BRÉSIL.

Extrait d'une lettre du docteur Ritter, écrite de Santa-Cruz le 9 *mai* 1820.

Un particulier, nommé Gachet, natif de la Suisse françoise, étoit venu en ce pays comme chargé de faire au gouvernement des propositions pour l'établissement d'une colonie de Suisses auxquels on accorderoit, à titre gratuit, des maisons prêtes à les recevoir, des bestiaux, enfin tout ce qui seroit nécessaire pour l'exploitation de leur propriété. Le gouvernement consentit à cette demande, et fit même plus qu'il n'avoit promis. Cependant l'arrivée des navires qui devoient amener ces émigrans éprouva des retards extraordinaires causés par diverses circonstances qu'il est inutile de raconter. Un grand nombre mourut dans la traversée. Ils n'abordèrent au Brésil qu'au mois de novembre dernier, époque la moins favorable pour les étrangers qui arrivent dans le pays; la saison fraîche étoit passée, l'été avoit commencé. La mortalité exerça de nouveau ses ravages parmi les émigrans; de sorte que, depuis Rio-Janeiro jusqu'à l'endroit où ils devoient se fixer, il en périt encore plus de deux cent cinquante.

Le canton qu'on leur a assigné est éloigné de quatorze milles d'Allemagne de la capitale. Les émigrans furent transportés, avec leurs effets, par eau, jusqu'à Tambo, où ils se reposèrent trois jours. Ils se mirent ensuite en route pour Maccacou, situé à deux lieues plus loin, où l'on avoit établi un hôpital; les malades y furent laissés; les autres furent conduits sept lieues plus avant par des bœufs, et, le lendemain, ils prirent des mulets pour parcourir encore trois milles d'Allemagne à travers des montagnes au-delà desquelles ils arrivèrent à leur destination. Des maisons nouvellement bâties, et meilleures que celles des habitans du pays, les y attendoient. Chaque famille obtint, suivant le nombre de personnes dont elle étoit composée, deux cheveaux ou deux mulets, deux bœufs, une vache, deux chèvres, deux cochons et des moutons. Dans les premières semaines, on leur donna des vivres; et, la première année comptée depuis le jour de l'arrivée, on leur avance une demi-pataque par tête et par jour, et la moitié de cette somme la seconde année.

Malgré les pertes considérables que la colonie avoit éprouvées, elle étoit encore forte de six cents personnes; la proportion des enfans est très-grande, ce que l'on regarde comme très-avantageux pour les progrès de la colonie, parce que les enfans coûtent peu à nourrir; l'argent comptant que le gouvernement paye pour leur entretien, pendant les deux premières années, forme un capital aux parens. Les enfans s'accoutument mieux que les adultes au climat et à la manière de vivre; ils grandissent promptement, et seront par conséquent en état d'aider efficacement leurs parens à cultiver la terre.

Quoique l'on ait beaucoup fait pour ces émigrans, ils ne sont pas toujours satisfaits. Les fatigues du voyage, la grande chaleur qui est venue les accabler à l'instant de

leur arrivée, les délais qui ont eu lieu dans la distribution des terrains, et qui, pendant quatre mois, les ont forcés de rester sans rien faire; toutes ces causes, et surtout l'oisiveté, source des plus grands maux, ont aigri leur humeur. Cependant comme, depuis le mois d'avril de cette année, ils ont commencé à manier leur charrue et la hache, le travail les remettra dans leur assiette ordinaire. Un cinquième, à peu près, de ces émigrans est de la Suisse allemande; les autres sont de la Suisse française. Ceux-ci sont continuellement en dispute avec les premiers: on se plaint surtout des Fribourgeois. Le canton occupé par les nouveaux colons est entièrement entouré de montagnes; ils ne peuvent pas vagabonner, parce que personne ne voyage sans passe-port.

Le bon accueil que ces gens ont trouvé dans ce pays, et la perspective avantageuse qu'ils ont devant les yeux, encouragent plusieurs de leurs compatriotes à les joindre. Il y a cinq mois, un navire françois amena quarante jeunes Suisses, dont plusieurs étoient de Neuchâtel: tous étoient aisés. Le gouvernement leur a concédé gratuitement des terres très-bonnes, quoique non cultivées, sur lesquelles ils veulent établir des caféieries. Une faveur semblable a été accordée à des Hambourgeois. Deux familles d'ébénistes qui avoient passé avec moi se trouvent très-bien dans ce pays; elles ont beaucoup de travail; elles ont obtenu une exemption de droits pour les effets et les meubles qu'elles avoient apportés: ce qui est un très-grand avantage.

Lithographie connue à la Chine depuis long-temps.

Dans la nouvelle édition du *Miroir de la langue man-*

dehoue, publiée par ordre de l'empereur Kian-Loung en 1772, on trouve deux passages qui démontrent clairement qu'avant cette époque les Chinois faisoient usage de la lithographie. Voici ces passages qu'on lit dans le second volume du supplément, pag. 34 et 35 :

Kherghen foloro falga, en chinois *Khe-dsu-tchhu*, nom du lieu où l'on fait le travail de graver sur pierre des *fac simile* en grands et petits caractères, des ouvrages composés par ordre de l'empereur.

Beke foloro falga, en chinois *Me-ke-dso*, lieu où l'on enduit avec de l'encre les pierres sur lesquelles on a gravé les édits et les ouvrages composés par ordre de l'empereur, et où on les imprime sur papier blanc.

KLAPROTH.

Ile Pitcairn.

L'on a ouvert à Calcutta, au mois de septembre 1819, une souscription qui a bientôt été remplie, pour fournir aux habitans de l'île Pitcairn des instrumens d'agriculture et d'autres objets utiles. On sait que cette peuplade descend des révoltés du *Bounty*. On leur a envoyé aussi des bestiaux, deux caisses de plants d'arbres à fruit, et des sacs de graines d'herbes potagères et de légumes, ainsi que des noyaux de différens fruits; on y a joint un canot solide; enfin, des livres de prières, des bibles et des livres élémentaires. (*Journal de Calcutta.*)

Inondation en Chine.

D'après les nouvelles de Peking, du mois de juin 1818,

il paroît que l'ouragan que l'on avoit récemment essuyé dans la capitale avoit été suivi d'une inondation de la mer le long des côtes du Chan-Toung. Cent quarante villages avoient été submergés, les récoltes détruites, un grand nombre de maisons renversées. L'empereur, conformément à l'usage pratiqué dans des circonstances semblables, avoit ordonné de distribuer des vivres pour un mois aux victimes de cette catastrophe.

(*Indo-Chinese gleaner*, N° VIII.)

Phénomènes à Java.

Le 8 mars 1819, il tomba une si grande quantité de pluie dans le territoire de Diagorogo pendant vingt-quatre heures, que plusieurs montagnes se fendirent en différens endroits; des masses énormes de terre s'en détachèrent, écrasèrent des maisons, tuèrent un homme et des moutons. Le 29, on ressentit un violent tremblement de terre à Djokiokarta, dans la direction du nord-ouest au sud-est, et accompagné d'un bruit semblable à celui que feroit un grand nombre de charrettes qui rouleroient. La secousse se renouvela trois fois. Les sabres suspendus dans les casernes des housards furent si fortement agités l'un contre l'autre, que l'officier de garde crut que ses soldats se battoient.

Extrait d'une lettre adressée aux rédacteurs des Annales, *par un voyageur françois qui a parcouru le Caucase.*

Taganrog, 12 décembre 1820.

J'ai recueilli les renseignemens les plus précis et les plus

positifs sur les pays du Caucase dont une grande partie n'a pas été décrite; j'ai noté avec soin tout ce qui concerne leurs productions, leur population et leur topographie. Combien je regrette de n'avoir pas eu avec moi un dessinateur pour joindre à ma relation les costumes des peuples, la vue de leurs maisons ou tannières, et celle de quelques sites admirables; tel, par exemple, que Dariel, situé non sur l'Aragvi, comme le prétendent quelques géographes, mais sur le fougueux Terek. Ce fleuve roule dans cet endroit ses flots impétueux sur des rochers dont les pointes aiguës s'élèvent à trois et quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau. Il rase à sa droite des montagnes à pic hautes de deux à trois cents pieds, et à sa gauche un chemin taillé dans le roc et si étroit, que ma voiture n'a pu y passer qu'avec peine, et qu'une des roues a renversé dans le fleuve une partie d'un parapet.

C'est là véritablement la plus célèbre des portes caucasiennes, celle qu'il étoit le plus facile de défendre ; et l'on conçoit facilement la puissance dont a pu jouir une princesse Daria, dont on aperçoit devant soi le château ruiné à la droite du Terek. On raconte des choses étranges de cette femme, qui vouloit à tout prix satisfaire son penchant immodéré pour les plaisirs des sens. Les flots engloutissoient les hommes qu'elle avoit favorisés. Au reste, on entend répéter la même histoire dans plus d'un pays.

Aujourd'hui l'on traverse le Terek sur un pont avant de monter au château, et l'on entre au poste de Dariel, placé au fond d'un entonnoir de cent toises de diamètre et entouré de montagnes hautes de deux cents toises : le soleil n'y pénètre en été que pendant deux à trois heures. Ce poste est gardé par deux cents hommes et quelques pièces de canon.

L'Aragvi, que l'on rencontre à une assez grande distance

de Dariel, et après avoir descendu les hauteurs sourcilleuses du Caucase, coule dans une plaine magnifique, et va se jeter dans le Kour, près de Mtskhéta, capitale de la Géorgie il y a huit ou neuf siècles.

Après avoir vu le pays au nord du Caucase, je m'étonne que, par respect pour l'opinion de Pallas, on ait pris pour limites entre l'Europe et l'Asie le lac Bolscheï et le Manitch; car, en allant de Novo-Tcherkask à Mosdoc, je n'ai pas même aperçu le Manitch, ni traversé aucun courant d'eau quelconque. Quant au lac Bolscheï, c'est un méchant marais salant qui n'aboutit pas à la mer Caspienne.

Je suis, je crois, le premier François qui ai parcouru par curiosité la fertile province de Kakheti; j'ai vu aussi l'Imirethi, et j'ai passé huit jours à l'ancienne Cytæa. J'ai visité les ruines de Ghendjé et celle du vieux Chamakhie, où un cimetière long de deux verstes et couvert de pierres tumulaires annonce, encore mieux que les débris des bâtimens, qu'autrefois cette ville renfermoit une population de cent mille ames.

Quand on n'a pas l'habitude de voir les monumens de la sculpture asiatique, on est surpris de trouver, au milieu des ruines de Chamkor, trente verstes avant d'arriver à Ghandje, un minaret en briques, haut de 180 pieds, et construit avec la plus grande solidité. Ainsi isolé, on le prendroit pour une de ces colonnes triomphales qui décorent nos capitales.

Tarkhou, résidence d'un chef tartare, allié des Russes, qui prend le titre de tchamkhal, est dans une position admirable, entre deux montagnes très-hautes; les maisons s'élèvent en amphithéâtre en face de la mer Caspienne et d'une très-belle plaine. On trouve partout des sources d'eau excellente. Le palais du tchamkhal, où nous avons dîné à l'asiatique, domine ce superbe amphithéâtre. On aperçoit sur les montagnes les ruines d'un château dont la construction est attribuée à Pierre-le-Grand; mais je le crois bien

plus ancien. Ce grand homme avoit bien jugé les avantages des provinces que la Perse lui avoit cédées.

Hauteur du Snowdon et du Moel-Elio.

La hauteur de ces deux montagnes du pays de Galles dans le comté de Caërnarvon a été déterminée dernièrement par des observations faites avec le baromètre à thermomètre de M. Wollaston.

Le Snowdon.

		pieds.
Hauteur mesurée par le baromètre depuis l'extrémité du quai de Caërnarvon jusqu'à la cime.		3546, 25
—mesuré trigonométriquement..	suivant le général Roy.	3555, 4
—par le baromètre............		3548, 9

Le Moël-Elio.

—....................................	2350, 55
—....................................	2371,
—....................................	2391,

Nouvelles-Galles méridionale.

Des lettres de Port-Jackson, du 7 septembre 1820, rapportent que M. Thrasby, qui a indiqué la route menant au beau pays situé au-delà des montagnes Bleues, a fait de nouvelles découvertes. Dans une lettre du 5 septembre, il s'exprime ainsi :

« Je suis en si bon train de vérifier ma prédiction, qu'avant peu de temps une route se prolongera vers le sud de

notre continent jusqu'à Twofold-Bay. Le lac que je viens de découvrir est à 160 milles dans le sud-sud-ouest de Sydney. Une route praticable pour les voitures sera, dans un mois, ouverte jusqu'à ce point. Le pays est superbe et répond parfaitement à mes espérances; on y trouve tout ce qui est nécessaire pour y former un établissement. Figurez-vous des vallées immenses, mais non des plaines, quelques-unes d'une étendue de 60,000 acres, sans un seul arbre, couvertes partout de très-belle herbe pour les moutons ou le gros bétail, et bien arrosées, soit par des ruisseaux d'eau vive, soit par des chaînes d'étangs dans toutes les directions. Il y a plusieurs de ces bassins de dimensions différentes; les hauteurs et les collines qui les environnent sont tapissées de forêts touffues dont le bois est excellent pour la charpente. Je me flatte qu'avant Noël nous aurons prouvé que la neige et la pluie qui tombent sur les montagnes vues au sud-ouest ont une issue dans l'Océan. Les indigènes nomment le lac Ouareouaa; ils disent que ses eaux s'écoulent au sud, où nous apercevons une ouverture dans les montagnes, par une rivière qu'ils appellent Merrem-hed-Ghi, qui baigne leur extrémité occidentale. Le lac a trente milles de longueur du nord au sud, et de deux à dix milles de largeur; ses bords sont découpés d'une manière très-pittoresque par des baies et des caps. » (*Journaux anglois.*)

Minéralogie de quelques parties de Ceylan. — Extrait d'une lettre de M. J. Davy à son frère sir H. Davy.

Trinquemale, 5 octobre 1817.

Mes différentes excursions ont été très-intéressantes : au

mois de juillet, je parcourus la partie méridionale de l'île, et je visitai les cantons de Matouré et de Malogan-Patton. Les gemmes abondent dans le premier; les indigènes les cherchent dans un terrain d'alluvion. Je m'assurai que la matrice du saphir, de l'œil de chat, et des différentes variétés de zircon, est le gneiss. On rencontre ces pierres et le jurgon incrustés dans cette roche. Je vis dans un endroit une grande masse de rocher qui étoit composée presque entièrement de zircon dans un état de cristallisation, et qui méritoit le nom de rocher de zircon. Il n'est qu'à quelques milles de distance d'un rocher appelé le roc d'Hyacinthe, parce qu'il est presque entièrement formé de ce minéral avec un peu de quartz et d'adulaire.

Le phénomène le plus remarquable du Malogan-Patton, et en même temps le principal objet de ma course, sont les lacs salés, dont la nature, faute d'un examen suffisant, a jusqu'à présent été regardée comme mystérieuse. Je pus heureusement les observer en peu de temps, et constater la source du sel. Plusieurs de ces lacs sont d'une grande étendue; ils doivent leur origine en grande partie à un atterrissement de sable, que les coups de mer ont jeté le long d'un rivage uni. L'eau qui tombe par torrens dans la saison des pluies, est retenue par ces digues naturelles, et inonde une grande partie du pays; la mer passe plus ou moins pardessus les bancs, ou s'infiltre à travers, et rend l'eau saumâtre. Dans la saison sèche, le vent est très-fort et très-sec, et la chaleur très-grande; elle s'éleva, durant mon séjour, à 85 et 90° (23° 53 à 25°75). Il en résulte une évaporation très-rapide de l'eau; les lacs peu profonds sont donc promptement asséchés, et le sel se forme. C'est là que l'île se fournit principalement de sel. Cet objet seul procure au gouvernement un revenu annuel de 10,000 livres sterling.

Le Malogan-Patton est en général un singulier pays; ses

bois, et il en est couvert à peu-près partout, sont principalement composés d'euphorbes et de mimosas; ses habitans peu nombreux sont malingres : des miasmes détruisent leur santé; et les éléphans, les sangliers, les bêtes fauves, de différentes espèces, les léopards, les ours et autres animaux sauvages, très-communs dans le pays, ravagent le fruit de leur travail. Le pays de l'intérieur, notamment autour de Candy, est magnifique; des collines et des montagnes très hautes; des vallées profondes, des bois continuels, et une verdure perpétuelle, forment les grands traits de ce paysage. Mais en vérité il y a trop de bois. Le climat est beau, l'air frais; la température est généralement au-dessous de 75° (19° 9), pendant la nuit, et son terme moyen pendant l'année est de 74° (18" 65).

J'allai seul de Candy dans le Doumberah; et j'examinai une région montagneuse où l'on n'avoit jamais vu un blanc. Mon but étoit d'examiner une cave d'où l'on tire du nitre; elle est dans le flanc d'une montagne, au fond d'une forêt, entourée de monts d'une grande hauteur et de belles formes. J'y ai vu aussi d'autres cavernes à nitre. La roche est un mélange de quartz, de feldspath, de mica, et de talc, imprégnée près de sa surface de nitre, de nitrate de chaux, et de sulfate de magnésie, d'alun dans un endroit, et incrustée dans un autre d'hydralite semblable à celle qui se trouve autour du Geyser en Islande. Du haut des montagnes de Doumberah je vis au-dessous de moi les plaines boisées de Bertauna, et je visitai le grand lac du même nom; qui, je crois, n'a été examiné par aucun européen; il est rempli de crocodiles.

Je retournai à Candy; et, après un court séjour, je vins en ce lieu à travers un pays presque entièrement couvert de bois. Que ne pouvez-vous jouir de la vue des beaux ébéniers qui croissent dans ces forets! Pendant trois jours nous

avons voyagé au milieu des bois sans rencontrer une seule maison, sans apercevoir la moindre trace de culture; mais nous avons vu de beaux restes d'antiquité, notamment autour du lac de Candy; elles annoncent que l'état de ce pays a autrefois été bien différent.

(*Asiatik-Journal*).

Habitans des monts Teng-gar dans l'île de Java; par sir T. S. Raffles.

A l'est de Sourabaya et sur la chaîne de montagnes qui est contiguë au Gouning-Dasar, et connue sous le nom de monts Teng-gar, on trouve les restes d'un peuple qui pratique encore la religion des Indous.

Cette peuplade occupe environ quarante villages dispersés dans la chaîne. La position de ces villages et la construction des maisons offrent un caractère particulier qui diffère de ce que l'on observe dans les autres parties de Java. Les maisons, au lieu d'être placées à l'ombre des arbres, sont bâties isolément sur des terrasses spacieuses, ouvertes, élevées les unes au-dessus des autres, dont chacune a de trente à soixante-dix pieds, et même quatre-vingts pieds de longueur. La porte est constamment à un coin opposé à celui où est le foyer. On croiroit, au premier aspect, que ces maisons ont des toits, comme on en voit à celles des autres Javanois; mais, le long de la façade, règne un verandah ou une galerie fermée large de huit pieds, dont le faîte du toit est moins incliné, et formé de bambous placés de manière à pouvoir s'écarter, soit pour laisser entrer l'air ou pour donner une issue à la fumée; car il n'y a d'autre ouverture qu'un trou d'un pied

carré à une extrémité du bâtiment; il se trouve au-dessus du foyer, qui est bâti en briques, et si respecté, que c'est un sacrilége de le souiller en le touchant. Des solives placées en travers de la partie supérieure du bâtiment forment une espèce d'attique dans laquelle les habitans déposent ce qu'ils ont de précieux, ainsi que leurs instrumens d'agriculture.

Le chef du village porte le titre de Petinghi, de même que dans le pays inférieur, et il a ordinairement pour adjoint un Kabayan. Ils sont tous deux élus par les habitans du village. Quatre prêtres, nommés doukkouns, ont la garde des écrits sacrés.

Ces doukkouns, qui sont généralement des hommes d'esprit, n'ont conservé aucune tradition relative au temps de leur établissement dans ces montagnes, au pays d'où ils sont venus et d'où ils ont tiré les livres sacrés dont ils conservent encore la doctrine religieuse. Ils disent que ces livres leur ont été transmis par leurs ancêtres; leur emploi est héréditaire; leur seule fonction est de pratiquer les cérémonies ordonnées par ces livres, et de les transmettre intacts à leurs enfans. Ce sont trois ouvrages écrits sur des feuilles de lontar; ils traitent de l'origine du monde, des attributs de la divinité, et des cérémonies à observer dans différentes occasions. J'en ai fait tirer des copies sur le lieu même; et, comme le langage ne diffère pas essentiellement du javanois ordinaire, j'espère en pouvoir bientôt donner une traduction.

Quand une femme est accouchée de son premier enfant, le doukkoun prend une feuille d'alang-alang, sorte de graminée, et en frotte la main de la mère et celle de l'enfant en prononçant une formule de bénédiction.

Lorsque l'on est d'accord sur un mariage, le doukkoun vient chez les parens; on lui amène le fiancé et la fiancée

qui font une inclination respectueuse, d'abord vers le sud, puis au foyer, ensuite à la terre, et enfin en regardant la partie supérieure de la maison dans laquelle sont placés les instrumens d'agriculture; après quoi ils s'inclinent humblement devant le doukkoun. Celui-ci répète une prière pendant que la fiancée lave les pieds du fiancé. Cette cérémonie terminée, les parens et la famille des deux conjoints leur donnent des crics, des buffles, des instrumens d'agriculture, et les conjoints leur présentent respectueusement des feuilles de betel.

Au repas de noce, le doukkoun répète deux grandes prières. Le mariage ne se consomme que le cinquième jour après la première cérémonie : ce délai se nomme *Oundoh-mantou*.

En enterrant un mort, on tourne sa tête vers le sud, ce qui est une direction contraire à celle que les mahométans observent, puis l'on place par-dessus le corps des bambous et des planches pour empêcher la terre d'y toucher. Quand la fosse est remplie, on y fiche deux poteaux, l'un au-dessus de la poitrine, l'autre au-dessus du ventre; puis l'on pose dans l'intervalle un bambou creusé, dans lequel on verse, pendant sept jours consécutifs, un vase d'eau pure, et l'on place à côté du bambou deux plats couverts de toutes sortes de mets. Au bout de sept jours on annonce le repas du mort; tous les parens et les amis du défunt se réunissent pour assister à la cérémonie et participer à la fête.

On fait, avec des feuilles ornées de fleurs de diverses couleurs, une figure qui représente un homme, et qui a à peu près une coudée de haut : cette figure se place dans un endroit où on puisse bien la voir; elle est soutenue tout autour du corps par les vêtemens du défunt. Le doukkoun pose vis-à-vis une cassolette avec des cendres chaudes,

et un vase plein d'eau; puis il répète les prières au feu et à l'eau; brûlant de l'encens à des intervalles marqués pendant la première, et aspergeant de même le festin pendant la dernière.

Alors les vêtemens du défunt se partagent entre ses parens et ses amis; on brûle la figure, en répétant une prière, et, avec le reste de l'eau sacrée, on asperge le festin. Ensuite les assistans s'asseyent pour le manger, et invoquent la bénédiction du Tout-Puissant sur eux, leurs maisons et leurs terres. Au bout de mille jours, si la mémoire du défunt est chérie et vénérée, la cérémonie et le festin se répètent; autrement il n'en est pas question.

Quand je les questionnai sur les dogmes de leur religion, ils répondirent qu'ils croyoient à un déva qui est tout-puissant, que le nom du déva est Boumi Trouko Sanghiang Divoto Bator, et que les détails de leur religion sont contenus dans le Panglava, livre qu'ils me présentèrent.

Je les interrogeai sur les peines portées par leurs lois contre l'adultère, le vol et d'autres crimes; ils me répondirent aussitôt d'une voix unanime que ces crimes leur étoient inconnus, et que par conséquent la loi ni l'usage n'avoient déterminé de châtiment pour les punir. Quiconque fait du mal est grondé par le chef du village, et ces reproches sont toujours une punition suffisante. Ces renseignemens sur le caractère moral des Teng'garis sont confirmés par les administrateurs des territoires dont relèvent leurs villages. Ce sont des hommes très-paisibles, qui n'ont de difficultés ni avec les autres Javanois ni entre eux. Il est superflu d'ajouter que l'habitude du jeu et de fumer de l'opium leur est totalement étrangère.

La population des monts Teng'garis est de 1,200 individus. Le pays que cette peuplade occupe est, sans exception, le plus beau, le plus fertile, le plus pittoresque de Java;

le thermomètre y descend souvent jusqu'à 42° (4°,44). Les sommets et les pentes des montagnes sont couverts de pins et de sapins, et l'on y trouve une grande quantité de plantes communes au climat de l'Europe tempérée.

Le langage des Teng'garis, ainsi que je l'ai déjà dit, ne diffère pas beaucoup du javanois actuel, mais la prononciation en est plus gutturale. Les Teng'garis ne se marient pas avec les habitans du pays inférieur, et s'enorgueillissent de leur indépendance et de leur pureté à cet égard.

III.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

Le premier volume de la traduction du *Voyage au Brésil*, du prince Maximilien de Neuwied, a paru récemment (1). Il est accompagné d'une partie de l'atlas. Nous rendrons un compte détaillé de cette traduction qui a été faite par un des rédacteurs des nouvelles Annales des Voyages.

— On annonce à Londres la traduction en anglois du *Précis de la Géographie universelle* de M. Malte-Brun.

(1) Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23. Prix de la livraison, 30 fr.

NOTICE

SUR LES CAPITAINERIES

DE PARA ET DE SOLIMOENS,

AU BRÉSIL;

Extrait de la *Corografia Brasilica*, ou Relation historique et géographique du royaume du Brésil;

PAR LE PÈRE MANUEL AYRES DE CAZAL (1).

VERS la fin de l'année 1615, un Portugais, nommé Francisco Caldeyra, sortit du port de Maranham avec deux cents soldats et trois caravelles, dans l'intention de chercher un lieu élevé pour y fonder une colonie plus voisine de l'entrée du grand fleuve des Amazones; son dessein étoit surtout

(1) Nous devons la traduction de ce morceau, doublement intéressant dans un moment où le gouvernement de Para est le théâtre d'une révolution, à M. Denis fils, qui a lui-même séjourné quelques années dans le Brésil.

(*Note de l'éditeur.*)

d'en faciliter la navigation, et de s'opposer aux tentatives que faisoit une autre nation pour s'y établir, au préjudice de la couronne de Portugal.

Après avoir examiné plusieurs endroits, il alla jeter l'ancre dans le port, où s'est élevée depuis la ville de Belem, et il y construisit un fort en bois au commencement de 1616.

Ce lieu devint dès-lors le théâtre d'une guerre cruelle, qui dura plusieurs années. Parmi les différentes nations indigènes qui s'opposèrent à l'établissement des nouveaux conquérans, on remarque surtout les Tupinambas, reste de la grande nation qui dominoit l'intérieur du Pernambuco, quand les Portugais voulurent établir jusque-là leur domination; ces Indiens, n'ayant pu leur résister, furent obligés, à cette époque, d'abandonner le pays qu'ils occupoient, et vinrent s'établir sur les rives de l'Amazone et du Tocantin.

Les invasions de ces barbares accrurent peu de temps après les prétentions de la Hollande, qui, animée d'un nouvel esprit de conquête et aidée du secours de quelques corsaires anglois et françois, espéroit se rendre maîtresse de ces contrées. Caldeyra n'étoit pas sans courage; mais il manquoit de cette équité si nécessaire au fondateur d'une colonie parmi des nations encore sauvages, et il ne tarda pas à être privé de son gouvernement par un événement affreux. Un capitaine,

jouissant de l'estime générale, fut assassiné par son neveu; il se contenta de condamner le meurtrier à quelques jours de prison, et voulut faire punir rigoureusement deux hommes d'un caractère recommandable, qui lui avoient demandé hautement que le criminel reçût le châtiment dû à son crime; ceux-ci, craignant d'être les victimes de leur amour pour la justice, se réfugièrent dans le couvent des Capucins qui s'étoient établis au Para l'année précédente. Nonobstant l'asile qu'ils s'étoient choisi, on employa toute espèce de moyens pour s'assurer de leurs personnes; mais les esprits s'exaspérèrent; il y eut du tumulte, et Caldeyra fut emprisonné en 1618.

Pendant le court gouvernement, *ad interim*, du capitaine Balthasar Rodriguez de Mello, les Tupinambas assiégèrent les palissades avec tant d'intrépidité, qu'ils eussent réussi dans leur dessein, si leur chef, connu parmi nous sous le nom de *Cabêllo da velha*, n'eût été frappé d'un coup mortel au commencement de l'action.

En 1619, peu de temps après que les sauvages se furent retirés, Jeronimo Fragozo d'Albuquerque arriva de Pernambuco; il avoit été nommé par Louis de Souza pour renvoyer à la cour Caldeyra, toujours prisonnier, et lui succéder dans le gouvernement de la province. Secondé par le célèbre amiral Pedro Teyxeyra, il fut à même d'exécuter

plusieurs choses importantes au moyen de la flotte qu'il avoit voulu commander en chef.

Vers cette époque, le gouverneur de Pernambuco lui envoya le capitaine Bento Maciel, avec quatre-vingts Portugais et quatre cents Indiens, pour l'aider dans la guerre qu'il faisoit aux Tupinambas. Les circonstances ne permettant pas de faire sur-le-champ un nouvel armement, Bento Maciel, conduit par quelques pilotes pratiques, alla au-devant des sauvages, les vainquit et revint triomphant. La même année, le gouverneur mourut : Mathias d'Albuquerque fut nommé à sa place ; mais, au bout de vingt jours, on l'obligea, sous divers prétextes, à céder le gouvernement en faveur du capitaine Custodio Valente, de frère Antoine, gardien des capucins, et du capitaine Pedro Teyxeyra, qui ne tarda pas à remplir seul cet emploi, le premier retournant à Lisbonne, et l'autre donnant sa démission : son gouvernement ne fut pas de longue durée. Bento Maciel lui succéda, et chassa les Hollandois déjà établis sur les deux rives du fleuve des Amazones. Il détruisit plusieurs tribus intrépides de sauvages, mit les autres en fuite, et en obligea quelques-unes à venir offrir à la colonie une paix sincère et durable. Ces diverses victoires lui firent obtenir le surnom glorieux de conquérant du Maranham. On remarque que, pendant son administration,

les missionnaires formèrent plusieurs établissemens au Para.

Il eut pour successeur, en 1624, Manuel de Souza-d'Eça, auquel le souverain avoit accordé des lettres patentes royales : honneur que ne reçurent pas ceux qui vinrent après lui pendant le cours d'un siècle, quoique, grâce à l'activité des missionnaires, la population se fût singulièrement accrue.

Depuis, quelques gouverneurs obtinrent le titre de capitaines-généraux de l'état du Maranham; Joan d'Abreu-Castello-Branco, qui administra la province en 1643, jouit de cette distinction, ainsi que Xavier de Mendonça, arrivé au Para en 1651, et nommé plénipotentiaire pour la démarcation du haut Amazone.

Le système de l'esclavage des indigènes, en faveur dans presque toutes les provinces et adopté dans celle-ci dès le principe de sa fondation, continuoit à être suivi. Tous les travaux pénibles étoient exécutés par les Indiens; les colons calculoient même leurs richesses par le nombre de ces malheureux qu'ils possédoient, et ils avoient encore l'impudence de donner à leurs esclaves le vain nom d'administrés. L'injustice avec laquelle on accumuloit ces prétendus capitaux, la lenteur que l'on apportoit à cette époque à punir les crimes qui se commettoient sans cesse, ne permettoient pas à la saine morale de prospérer dans

le pays, car on a remarqué dans tous les temps que les hommes qui ne cherchent à se distinguer des autres que par leurs richesses, se croient permis toute espèce de moyens de les acquérir, et détestent les lois de la justice et de l'état, qui voudroient s'opposer à leur cupidité. Le jésuite Antonio Vieyra fut le premier qui, dans la nouvelle colonie, osa déclamer avec énergie contre la captivité des aborigènes; il alla même à Lisbonne solliciter leur liberté; ses confrères qui étoient du même sentiment que lui furent expulsés sur tous les points de la province, en 1661. Les choses n'en restèrent point là; il y eut de l'agitation jusqu'en 1755, époque à laquelle le roi D. Joseph publia une loi dans le même esprit de sagesse que celles qui avoient été promulguées presque sans effet par ses prédécesseurs, depuis D. Sébastien, en faveur de la liberté des indigènes (1).

(1) L'édit que l'on afficha dans les lieux publics de Belem et de San Luiz du Maranham étoit conçu en ces termes : « Nous, etc., déclarons les Indiens libres et exempts de tout esclavage; il leur est permis de disposer de leurs personnes et de leurs biens comme bon leur semblera, sans aucune autre sujétion temporelle que celle que l'on doit aux lois, à l'abri desquelles ils doivent désormais vivre en paix et union chrétienne dans l'état de société civile, dans lequel je prétends, avec le secours de Dieu, maintenir les peuples qu'il m'a confiés, et dont les In-

Les Indiens rendus à la liberté commencèrent à vivre sous l'inspection d'administrateurs, qui les faisoient cultiver en commun des portions déterminées de terrain, dont la *Fazenda real* leur payoit les productions. Ce régime a duré pour eux jusqu'à la régence de Sa Majesté, qui leur a permis de vivre comme bon leur sembleroit. On remarque cependant que, depuis cette époque, plusieurs ont repris la vie errante de leurs pères, et les autres n'ont point cherché à améliorer leur état. Les marchands de Matto-Grosso et du Haut-Maranham sont continuellement lésés dans les conventions qu'ils font avec eux, et s'en voient souvent abandonnés dans des endroits sur les rivières d'où ils ne peuvent que bien difficilement sortir faute de rameurs.

La langue portugaise commença à être d'un usage général au Para vers l'année 1755, lors de l'introduction des Noirs, après l'affranchissement des indigènes : avant cette époque, on parloit presque partout le tupi, et les prêtres ne se servoient point, même en chaire, d'un autre idiome.

La province de Para est située entre la ligne équinoxiale et le parallèle de 7 degrés de latitude

diens font dès ce moment partie, jouissant sans distinctions ou exceptions aucunes de tous les honneurs, priviléges et libertés accordés à mes autres vassaux, conformément à leurs grades respectifs et à leurs capitaux. »

australe. Elle peut avoir deux cent cinquante lieues de longueur de l'est à l'ouest, et à peu près cent vingt de largeur. Au nord, elle est bornée par l'Océan et le fleuve des Amazones, qui la sépare de la Guyane; à l'ouest par le Rio Madeira; au sud, elle confine avec les provinces de Goyas et de Matto-Grosso, et touche, à l'est, à la capitainerie de Maranhan.

Le climat est extrêmement chaud : pendant toute l'année, les jours sont égaux aux nuits, et l'on ne sauroit jamais dire quelle est la saison qui domine dans ce beau pays; car, en même temps que des arbres chargés de fruits semblent y annoncer l'automne, d'autres, couverts des fleurs les plus variées, prouvent que le printemps ne l'a point encore quitté.

Le terrain de cette capitainerie est généralement bas : il présente l'aspect le plus agréable, et l'on ne peut se lasser d'admirer les superbes bois de construction que renferment les forêts immenses qui le couvrent. Le sol y est presque partout humide, mais de la plus grande fertilité; il permet la culture d'une foule de productions inconnues entièrement dans les autres provinces, ou que l'on n'y rencontre que bien rarement. Des fleuves sans nombre arrosent aussi ce riche territoire et offrent au commerce des communications faciles pour le transport des denrées.

Minéralogie. — Cristaux, émeraudes, granite,

argent, mais l'on ne sait pas en quelle quantité; argiles, ocre rouge, ocre jaune, dont on tire un autre rouge aussi vif que le vermillon.

Phytologie. — On ne trouve dans aucune province des arbres aussi gros; il y en a un grand nombre de propres à la construction; d'autres peuvent servir à l'ébénisterie, et l'écorce de quelques-uns est employée avec succès à tanner les cuirs. On en remarque aussi plusieurs qui fournissent d'excellente étoupe pour calfater les navires, ou une espèce de fils ligneux dont on fait des cordages très-solides. Cependant les fruits y sont en abondance et servent à la nourriture des habitans, qui en récoltent même bien au-delà de leur consommation. Parmi les arbres résineux ou oléagineux, on distingue le *Cumarú* et le *Copahyba*: celui qui produit le storax y est connu sous le nom d'*Omiry*. Le bois setim (1) est regardé comme un des plus précieux; le *Merapinima* est extrêmement compact et pesant: il ressemble à la plus belle écaille lorsqu'il a été poli. Le *Roxo* (2) y est commun. On tire par incision du *Sucubá* une liqueur blanche qui, prise à certaine dose, est un remède efficace contre les vers. Il découle aussi du *Massaranduba* un suc de la même couleur dont on peut faire une colle excellente. La résine que donne l'*As-*

(1) Bois de satin.

(2) Le *Pao Roxo* veut dire bois violet.

sacu est un poison violent, mais celle du *Getaicica* sert à vernir la poterie; enfin les cendres du *Chiriuba*, qui brûle aussi promptement que de la paille, sont employées avec avantage dans la fabrication du savon. Parmi les arbres fruitiers, on remarque ceux qui donnent l'orange, la mangu, la gouyave, la poire d'acajou, l'atte et la figue; les vignes y sont en petite quantité et n'y viennent que difficilement; on y trouve aussi des fruits moins connus, tels que l'*Abiú*, l'*Ingá*, l'*Assiahy*, le *Bacaba*, l'*Inaja*, le *Cotitiriba*, le *Capuassú*, l'*Ajurú*. On ne rencontre les cocotiers que sur les bords de la mer.

Le castanheïro, c'est-à-dire l'arbre qui produit un fruit auquel on a donné le nom de châtaigne du Maranham, est généralement répandu; mais il faut le distinguer du *Sapucaya* avec lequel plusieurs personnes veulent le confondre. Le fruit du castanheïro est oblong et sans couvercle : il est d'une telle dureté qu'il faut employer la hache, afin d'obtenir le fruit qu'il renferme. On peut considérer avec justice le *caoutechouc* comme un des arbres les plus utiles du pays où il se trouve en abondance : il est de la famille des euphorbes; on en tire par incision un suc d'abord liquide, qui prend de la consistance et devient ensuite une espèce de gomme élastique dont on peut former, au moyen de moules, des instrumens de chirurgie de différentes dimensions. Plusieurs personnes enduisent leurs vêtemens de ce suc, et ils sont alors impénétrables à

la pluie. La culture du cacaotier commence à se répandre; mais cet arbre croît spontanément, de même qu'une foule de plantes ou d'arbrisseaux dont on tire des produits utiles, tels que la vanille, l'urucu, la salsepareille, l'ipécacuanha, l'abutua, le jalap et le gingembre. On peut mettre au rang des arbres les plus importans pour le commerce, celui auquel les indigènes ont donné le nom de *cucheri*, et qui est le myrte piment ou toute épice : il a été découvert dans le dix-septième siècle. Quoique bien différent par la forme du girofier des Moluques, on a reconnu qu'il pouvoit être employé à tous les usages auxquels le fruit de ce dernier étoit propre, et il en est résulté en Europe une grande baisse dans le prix et la consommation du véritable girofle dont on ne néglige plus cependant la culture au Para. C'est une chose digne d'être observée que le meilleur *cucheri* croît dans cette province vers la même latitude où l'on trouve les plus beaux girofliers aux Moluques. Il est malheureux pour le Brésil que l'on ne se soit pas occupé d'y naturaliser le giroflier de ces îles, dès l'époque où les Hollandois s'en emparèrent. Les avantages que le gouvernement portugais en eût tiré sont vraiment incalculables.

Le palmier dont on obtient le sagou, et qui est encore d'une si grande utilité aux habitans des Moluques, ne peut pas manquer de prospérer dans cette capitainerie.

L'analogie du *Péchurin* du Brésil avec la muscade venant de l'orient, est aussi remarquable que celle qui existe entre le cucheri et le girofle. Les iles de Banda et d'Amboyne que la nature a choisies pour y faire croître le muscadier, sont sous la ligne comme le Para, où l'on trouve particulièrement l'arbre qui produit l'épice dont nous venons de parler. On commence aussi à sentir combien pourroit être utile l'arbre à pain des iles de la mer Pacifique.

Le sol est extremement propre à la culture du manioc, du maïs, du café, du coton, des cannes à sucre, quoiqu'on n'y fasse point encore une grande quantité de moscouade. La récolte du riz y est aussi considérable que lucrative. Ces produits forment avec le cacao les principaux objets dont peut s'occuper l'agriculture, qui malheureusement ne sauroit faire des progrès rapides faute d'un nombre de bras suffisans.

Zoologie. — On a toutes les espèces de quadrupèdes domestiques et sauvages communs aux autres provinces limitrophes; on trouve aussi une foule d'oiseaux de différentes espèces, tels qu'autruches, perroquets, araras, toucans, jacus, socos, jacos, pigeons ramiers, perdrix, jabirus, garças, colibris, sabias, etc. Les canards y sont généralement répandus; les guaras que l'on ne rencontre guère que vers le bord de la mer, se multiplient à l'infini. Le naturaliste peut y obser-

ver une foule d'oiseaux inconnus dans les autres capitaineries.

Ports et fleuves. — A partir de la baie Turyassé jusqu'à la pointe de Tigioca, un pilote pratique de la côte a compté au moins vingt fleuves assez considérables offrant tous à leur embouchure un havre plus ou moins commode, pour de petits navires. La plupart se joignent à l'Océan dans des baies ou de vastes anses, entourées ordinairement de mangliers qui servent de refuge à une foule d'oiseaux de rivage.

Comme presque toutes les rivières qui arrosent la province sont tributaires du Maranham ou Amazone dont nous allons donner la description, nous les ferons connoître dans l'ordre qu'elles suivent en se joignant à ce grand fleuve.

Le Maranham, appelé Guiena par quelques indigènes, a conservé assez à tort le nom de fleuve des Amazones; il fut découvert dans l'intérieur du continent par Francisco Orellana, qui descendit, en 1539, depuis l'embouchure du Napo jusqu'à l'Océan. Il est maintenant hors de doute que ce fleuve soit le plus considérable du monde, puisqu'il a onze à douze cents lieues de cours (1).

(1) Les premiers explorateurs d'un pays rencontrent toujours des choses que ne peuvent point voir ceux qui viennent après eux. Orellana publie que les rives de ce fleuve sont peuplées de femmes armées d'arcs; et en voilà

Il ne conserve pas dans toute sa longueur les noms par lesquels nous avons dit qu'on le désignoit. Les Portugais l'appellent rivière des Amazones, jusqu'à l'embouchure du Rio Negro. A partir de là, ils lui donnent le nom dos Solimoes, et ce n'est qu'au confluent de l'Ucayale avec le Tanguragua, qu'il prend celui de Maranhan. On a long-temps discuté pour savoir quelle étoit la branche principale. Il n'y a point de doute que la première ne vienne de plus loin, et ne soit plus large quand elle s'unit à la dernière. Mais il paroît qu'on a été long-temps avant de faire une subdivision de Solimoes qui étoit moins connu.

Le *Tanguragua* sort du lac Lauricocha, situé dans le Pérou par 10° 30′ de latitude australe dans le district d'Huanaco, intendance de Tarma, environ à trente lieues au nord-est de Lima. Il court au nord-est l'espace de cent lieues entre les deux cordillères des Andes jusqu'au bourg de Bracamoros. Il prend à sa naissance le nom du lac où il sort jusqu'à Bracamoros, où il commence à devenir navigable; il recueille par sa rive gauche le Rio Chinchipè venu du nord-est, et, par la droite, le Chachapoyas qui arrive du sud-est : à

assez pour lui faire donner le nom de rivière des Amazones. Mais Lopo d'Aguiri, qui vient après lui, ainsi que Pedro Teixeira, laissent les choses dans la même obscurité.

partir de là, il incline vers le nord-est jusqu'à ce qu'il rencontre le Santiago, formé de plusieurs torrens qui descendent des montagnes de Loxa. Grossi par cette rivière, le Tanguràguà peut avoir dans cet endroit deux cent cinquante toises de largeur; mais, une demi-lieue plus loin, courant déjà à l'est, il traverse la cordillère intérieure des Andes, où il n'en a quelquefois pas plus de vingt-cinq. Au bout de cette espèce de canal appelé *Pongo*, dont la longueur est de deux lieues, on trouve la ville de Borja : on descend en une heure ce canal où le courant est très-rapide; le fleuve continue à courir à l'est.

A vingt lieues au-dessus de Borja, le Tanguragua reçoit par sa rive gauche le Rio Marona, qui est aussi considérable que le Santiago, et descend du volcan de Sangay; douze lieues plus loin, il recueille encore par la rive gauche le profond Pastaça, qui a ses sources dans les Andes.

Dix lieues au-dessous, le grand Guallagua, qui prend naissance au nord du lac Chiquiacoba, s'unit à lui; il commence à décrire plusieurs sinuosités.

Il recueille aussi le Chambyra et le Tigre, qui viennent du nord-est; et c'est à vingt lieues au-dessous de l'embouchure de ce dernier que se trouve le magnifique confluent du Tanguragua avec l'Ucayale, qui prend sa source par la latitude de 18° sud au sud-est du grand lac Chucuito,

autrement Titicáta, et trente-six lieues à l'est-nord-est de la ville Arica ; il court au nord-nord-ouest sous le nom de *Beni*, jusqu'à ce qu'il se rencontre avec l'Apurimaco par la latitude de 11°; ils perdent alors leurs noms, et le torrent de Beni prend celui d'Ucayale.

L'*Apurimaco* commence quelques lieues au nord de la ville d'Arequipa, entre le lac Chucuito et la mer Pacifique, dont il n'est éloigné que de quinze lieues. Il court au nord en décrivant de grandes sinuosités et reçoit une foule de fleuves, parmi lesquels on distingue le Pampas, l'Urubamba, le Montaro, le Poucartamba et le Perène.

Le plus grand tributaire de l'Ucayale, après qu'il a pris ce nom, est le Pachitea; il est très-considérable, et peut avoir soixante lieues de cours.

Le *Maranham*, au confluent d'où il tire son nom, se dirige au nord-est l'espace de trente lieues, et reçoit par la rive gauche le Rio Napo, qui prend ses sources dans divers endroits de la cordillère intérieure des Andes, vers le voisinage de Quito, d'où il court au sud-est, recueillant plusieurs autres fleuves. Son cours, qu'on dit être de soixante lieues, est interrompu par quelques îles, et forme alors différens canaux ; il peut avoir ensuite soixante toises de largeur. Le Maranham, le recueillant, prend neuf cents toises, et n'a point encore acquis la moitié du volume qu'il

doit avoir en entrant dans l'Océan, dont il est encore éloigné de quatre cents lieues en ligne directe.

Dans cet endroit il incline vers l'est, et reçoit, quinze lieues au-dessus, à sa rive droite, le Rio Cassiquiari qui vient du sud et peut avoir cent lieues d'étendue. Encore vingt-quatre lieues au-dessus, il rencontre le Hyabary qui prend, dit-on, naissance dans le pays des Toromonas par 11° 30′ de latitude sud, et beaucoup plus haut, se joint au profond Rio Jça qui sort des Andes, au nord-est du Napo. Viennent ensuite le Hyutahy, le Hyuruba qui a 362 toises de largeur à son embouchure, le Teffe, le Cuary, et le Purus qui décharge ses eaux par plusieurs bouches différentes.

C'est par la rive septentrionale que le profond *Hyapura* vient se joindre au Maranham. Il commence dans la province de Popayan, au nord de Potumajo, et court parallèlement avec lui pendant un très-long espace. Il est remarquable qu'il lui apporte ses eaux par neuf canaux différens, dont le premier est plus de cent lieues à l'occident de celui qui se trouve dans la partie orientale. Voici leurs noms : *Auatiparana*, *Huituriba*, *Mankana*, *Uanapu*, *Hyapura*, *Unana*, *Capeya*, *Hyucara*, *Cadaya*. Nous avons conservé l'ordre qu'ils suivent.

La Condamine estime la largeur du Maranham

à mille à douze cents toises dans certains parages au-dessous du Purus, où son cours n'est point interrompu par des îles; il dit aussi qu'il n'a pu y trouver fond avec une sonde de cent trois toises.

On rencontre, en suivant la rive septentrionale, l'embouchure du Rio Negro, qui est presque aussi large que le grand fleuve; et, vingt lieues au-dessus, on peut entrer dans le Rio Madeira; il a, dans cet endroit, onze cents toises de largeur, et peut être regardé comme le tributaire le plus considérable que reçoive le Maranham.

Le *Rio Madeira* est ainsi appelé à cause des troncs énormes qu'entraînent ses eaux lors de leur crue; il prend ce nom au confluent du Guaporé avec le Mamoré, qui a ses sources dans la province du Potosi, traverse celle de Santa-Cruz de la Sierra, en décrivant un vaste demi-cercle du levant au septentrion, et se grossit d'une foule de rivières avant de s'unir au Guaporé par la latitude de 10° 22′ sud. Quarante lieues au-dessus de cet endroit, il communique avec le Beni par le Rio da Exaltacio, qui sort du lac Rogagualo, et peut avoir six ou sept lieues de longueur de l'est à l'ouest.

En face du confluent du Mamoré avec le Guaporé ou Itenêz, il y a un îlot de rochers sur lequel on pourroit établir un fort. On compte par eau deux cent cinquante lieues de cet endroit jusqu'à l'embouchure du Madeira. Pendant les

soixante premières lieues, on rencontre douze cascades remarquables. La première, qui prend le nom du fleuve, est située un peu au-dessous de l'îlot dont nous avons fait mention; elle forme trois sauts dans l'espace d'une demi-lieue. Les canots déchargés sont obligés de remonter trois cents toises tirées par des cordages (1).

Une demi-lieue au-dessous, on trouve la cascade de la Miséricorde; mais là, le travail et le danger de la navigation dépendent des eaux plus ou moins basses.

A une égale distance, on rencontre celle de Figueiras, autrement dit des Araras. Elle est interrompue par des îlots et des rochers, et n'a que peu d'étendue; mais, douze lieues au-dessous, on voit celle de Pederneiras. En cet endroit, le fleuve est semé de roches à fleur d'eau, et l'on

(1) Les canotiers, dans cette circonstance, montrent autant de force que d'intelligence, et l'on est surpris de la promptitude avec laquelle ils font passer les pirogues par-dessus les rochers qui interrompent le cours du fleuve et forment des courans qui ne méritent pas cependant le nom de cascades qu'on leur donne généralement. J'ai vu au Brésil des personnes ayant navigué sur le Maranham, qui m'ont dit que les canots, à cause de leur grandeur, offroient plus de difficultés dans leur transport que ceux des autres fleuves.

(*Note du traducteur.*)

est obligé de porter les canots à dos d'hommes l'espace de deux cent quarante toises. Suivent ensuite celles de Paredão, dos tres irmaos, do Giraçé, do Caldeirão de Inferno, qui est peut-être la plus dangereuse, do Morrinhos, où l'on trouve de la salsepareille; elles sont quelquefois éloignées l'une de l'autre de sept ou huit lieues, mais il y en a de beaucoup plus rapprochées.

On parvient enfin au saut do Theotonio; c'est une espèce de digue naturelle formée par des rochers, elle peut avoir vingt-six pieds de hauteur. Les eaux de la Madeira s'y sont frayé un passage par quatre endroits différens, et il semble que ce soient autant de fleuves considérables. Parallèlement à ce môle majestueux, part de la rive orientale un rescif qui s'étend presque jusqu'au rivage opposé. Il arrête, dans leur cours rapide, trois bras de la grande rivière; mais ils se joignent à l'autre, et passent avec impétuosité entre l'extrémité du rescif et la rive occidentale.

On est obligé de transporter par terre les canots, avec beaucoup de peine, environ l'espace de deux cent cinquante toises.

Une lieue au-dessous, on trouve, par les 8° 48' de latitude, la cascade de San Antonio. La rivière, interrompue par deux îlots de rochers, s'y divise encore en trois canaux. On est souvent forcé de décharger ses embarcations pour la

remonter. On met ordinairement trois mois à remonter de cette cascade jusqu'à celle de Guagiru-Mirim dans le Rio Guaporé.

De San Antonio jusqu'à l'embouchure de la Madeira, on compte plus de trente îles, dont quelques-unes peuvent avoir trois lieues de longueur. Celle de Minas cependant est un peu plus grande, on lui suppose une lieue de largeur; elle est, comme les autres, couverte d'arbres magnifiques et gît dix-sept lieues au-dessous des bouches du Rio dos Marmellos.

Le Maranham, grossi par les eaux du Rio Negro et de la Madeira, est ordinairement large d'une lieue; mais il en a certainement plus de deux, lorsqu'il est interrompu par des îles.

A soixante lieues en ligne directe, ou quatre-vingt-dix en suivant les sinuosités, on rencontre le profond *Tapajos;* et au-delà, à la même distance, le *Xingu.* Ils sont à peu près aussi considérables l'un que l'autre; ils viennent de la province de Goyaba, et n'ont pas moins de deux cent trente lieues de cours.

Au confluent du Xingu, le Maranham incline vers le nord-est pendant quarante lieues en augmentant sensiblement en largeur jusque sous l'équateur où il se jette dans l'Océan par une embouchure de sept à huit lieues.

A vingt-quatre lieues au-dessous de l'embouchure du Rio Xingu, il existe un canal appelé

Tagypuru, qui, en certains endroits, n'a que la largeur suffisante pour laisser passer un canot. Il court au sud-est jusqu'à la bouche du Rio Annapu, où il a environ quatre lieues de large ; puis tourne à l'est, et se décharge dans le Rio Tocantin, qui, depuis ce point, se dirige lui-même au nord-est et va toujours en augmentant de largeur jusqu'à l'Océan, où il se jette par une embouchure égale à celle du fleuve des Amazones ; toutefois avec cette différence que ses eaux, à quelques lieues dans l'intérieur, sont salées, tandis que le Maranham conserve les siennes douces à plusieurs lieues en mer.

Il y a encore quelques rivières peu considérables qui se joignent au grand fleuve après son confluent avec le Rio Negro, tels que la Matary, l'Urubu ou Baruru, l'Aniba, le Trombetas, le Gurupatuba, l'Annarapucu.

Quelques écrivains donnent au Maranham quatre-vingts lieues d'embouchure, et ajoutent que les navigateurs trouvent ses eaux douces à soixante lieues de terre. Cela est absolument faux. Les meilleures cartes indiquent cinquante lieues, à partir de la pointe Tigioca jusqu à celle de Macapa, en avertissant que l'île Marajo occupe la plus grande partie du golfe. De plus, les courans de l'Océan courent toujours à l'ouest depuis le cap Saint-Roch à peu près jusqu'à l'embouchure du fleuve, où ils tournent vers le nord.

Ainsi, lorsque les navires qui vont au Para sont en vue de la côte avant d'arriver à l'île de Saint-Jean, et doublent la pointe Tigioca, ils continuent à naviguer dans l'eau salée, et ne trouvent l'eau douce que vers la moitié de la baie. Les courans du Maranham se font sentir le long de la côte de la Guyane, jusqu'aux environs du cap Nord; c'est une nouvelle preuve que Pinzon (1) n'a point découvert le Brésil, comme le prétendent Herrera et plusieurs autres.

Entre Macapa et le cap Nord, où plusieurs îles rétrécissent le canal, on remarque, pendant les trois jours qui précèdent les nouvelles et les pleines lunes, un phénomène vraiment extraordinaire qui a reçu le nom de *Pororoca*. A cette époque, un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur s'élève sur toute la largeur du fleuve; il est bientôt suivi d'un second, d'un troisième, et quelquefois d'un quatrième aussi considérables, que l'on voit s'avancer à peu d'intervalles l'un de l'autre avec une prodigieuse rapidité, en renversant tout ce qui peut s'opposer à leur passage. Ainsi la marée, au lieu d'employer six heures à monter, arrive en deux

(1) L'auteur cherche à prouver, dans plusieurs parties de cet ouvrage, que ce navigateur n'a point découvert le Brésil, comme le prétendent les Espagnols, et il le fait souvent d'une manière victorieuse.

(*Note du traducteur.*)

ou trois minutes à sa plus grande hauteur, avec un bruit que l'on peut entendre à deux lieues de distance.

Le Maranham commence à grossir en novembre, et il est parvenu à toute sa crue en juin. Ses deux rives, à partir de Borja où l'on ne trouve plus de sauts, sont rases et couvertes de forêts immenses. Le courant est toujours fort rapide, même dans le temps des plus basses eaux, qui sont alors bourbeuses, et ne retrouvent leur première limpidité que vers l'époque des crues. Ce grand fleuve renferme beaucoup d'îles rapprochées les unes des autres, qui, pendant un espace de trois cents lieues, ne permettent au navigateur que dans très-peu d'endroits de voir le rivage des deux côtés.

Le nombre et la grandeur de ces îles s'accroît ou diminue annuellement vers le temps des crues; car alors les eaux en partagent souvent une en deux, ou en réunissent plusieurs en une seule, en comblant de sable ou de limon les canaux qui les séparent; elles détachent du continent des portions considérables de terrain, dont elles forment d'autres îles, ou bien agrandissent celles qui existoient : déjà quelques-unes sont d'une étendue considérable, et fournissent des bois magnifiques.

Les embarcations dont on se sert pour naviguer dans le Haut-Maranham sont faites d'un seul tronc

d'arbre de quarante ou soixante pieds de longueur, que l'on creuse en forme de canot, et auquel on fait prendre la largeur nécessaire au moyen du feu et de l'eau ; on leur donne aussi une courbure intérieure, et on les élève en y adaptant des planches, à partir de cette même courbure, de manière à ce qu'elles puissent avoir une proue arrondie, une poupe où se trouve une cabane commode, et un gouvernail. Ces espèces de barques conservent toujours le nom de pirogues; elles ont deux mâts, et des voiles rondes au moyen desquelles elles remontent le fleuve avec le vent d'est en poupe; en descendant, elles suivent le courant. Il est extrêmement dangereux de naviguer le long du rivage, parce qu'il en tombe fréquemment, dans le temps le plus calme, des arbres énormes, qui se détachent de portions de terrain constamment minées par les eaux.

La marée se fait sentir jusqu'à Obidos, qui est situé au-dessus de Macapa, à plus de cent cinquante lieues dans l'intérieur du fleuve. Quand le vent souffle avec quelque violence, les flots s'élèvent presque aussi haut que ceux de la mer; mais, lorsque le calme revient, le courant les a bientôt dissipés.

Entre autres espèces de poissons que l'on trouve dans le Maranham, on remarque les gorujubas, le grand parahybas, le doirado, le pescada, le puraquez, qui a la singulière propriété d'engourdir

le bras du pêcheur; le peixe-boy (le lamantin), nommé ainsi à cause de la ressemblance qui existe entre sa tête et celle d'un bœuf, est le plus gros de tous; c'est un mammifère, il allaite ses petits de la même manière que la baleine, et se nourrit de l'herbe qui croît sur le rivage sans sortir de l'eau. Ses yeux sont excessivement petits; sa chair est fort agréable au goût, et ressemble beaucoup à celle du veau. On en fait, dans le pays, des espèces de saucisses que l'on appelle *mixiras*, et l'huile que l'on tire de sa graisse sert à l'asaissonnement de plusieurs mets, ou bien à l'éclairage. Les Hollandois, à l'époque où ils étoient maîtres des mers voisines, tirèrent un gain considérable de la pêche de ce poisson. Le piraeuru est gros, et sa chair est assez estimée; les Indiens se servent de sa langue pour râper le guarana; son ventre, desséché au soleil, donne une colle excellente qui, réduite en poudre, est très-bonne pour clarifier le café. Les crocodiles y sont en grand nombre, et il y en a de fort grands. Les tortues sont également très-communes, mais leur écaille ne sert à rien. Ces amphibies, remarquables au Para par leur grosseur, déposent dans un trou, creusé à peu de distance de l'eau, plus de cent œufs d'une seule couvée; ils les recouvrent de sable et laissent au soleil le soin de les échauffer. Au bout de quelque temps, on voit les petites tortues sortir de la terre

pour se diriger vers le fleuve : mais les oiseaux de proie en dévorent un grand nombre dans le court trajet qu'elles ont à faire avant que d'y parvenir.

Le *Rio Mojù*, qui est assez large et assez profond au-dessus de l'endroit d'où arrive la marée, commence dans le pays habité par les Camecran, au-delà des forêts qu'il traverse ensuite au nord, pour se rendre dans la baie Guajara. Ces forêts, qui offrent de si beaux bois de construction et où les castanheïros du Para sont si multipliés, se trouvent maintenant entièrement dépeuplées de gibier à cause des fréquentes incursions des indiens Ammanius, Pochetys, Appenagès et Nòrogagès, qui vivent dans les environs. Le manque de ce genre de ressource est cause qu'il ne s'est point formé d'établissement dans le fertile territoire arrosé par le Mojù, que l'on trouve navigable jusqu'à son centre.

Les *Camecran* se divisent en cinq hordes distinguées entre elles par autant de prénoms différens; savoir : les *Macamecran*, les *Crorecamecran*, les *Porecamecran*, les *Chamecran* et les *Rocamecran*, ayant tous à peu près le même langage et les mêmes coutumes. Les *Macamecran* vivent aujourd'hui paisiblement confondus avec les habitans du nouvel *Arrayal* (1) de San Pedro d'Alcantara, qui se trouve sous la juridiction de Goyazès.

(1) C'est un endroit où se trouvent plusieurs habitations éloignées les unes des autres.

Douze lieues au-dessus de l'embouchure du Mojù, on trouve un canal étroit, tortueux et étendu, qui a reçu le nom d'Igarapé-Mirim ; il fait communiquer ce fleuve avec le Tocantin, et entoure avec eux une île d'onze lieues de longueur du nord au sud, et de sept de l'est à l'ouest dans sa plus grande largeur.

Viennent ensuite le Rio Acara qui s'unit au Mojù par sa rive droite, quatre lieues au sud de sa capitale ; et le Guama qui, après avoir arrosé un pays fertile et bien peuplé, se décharge dans la baie de Guajara, non loin du Mojù.

L'île la plus considérable de cette province est, sans contredit, celle de *Joannès*, connue aussi sous le nom de *Marajo*. Elle est située entre le Tocantin et le fleuve des Amazones. Au nord, elle est bornée par l'Océan, et elle a au sud le détroit de Tagypuru. On lui donne vingt-six lieues du nord au sud, et trente-sept lieues de l'est à l'ouest (1). Elle forme la rive gauche du Tocantin pendant vingt-six lieues, et la droite de l'Amazone pendant quinze. Quoique basse, elle n'est point tout-à-fait plate, et elle ne doit pas entièrement sa

(1) Nous nous en sommes rapportés, dans ce qui concerne l'île de Marego, à l'autorité d'un habile officier de la marine royale, qui en a fait le tour il y a quelque temps par ordre supérieur, et grâce à ses observations géométriques et astronomiques, nous en a donné la meilleure carte que l'on connoisse jusqu'à présent.

naissance aux hautes eaux des fleuves qui ont cependant ouvert le détroit dont nous avons parlé. Elle est bien arrosée, se trouve déjà assez peuplée, et abonde surtout en gros bétail; elle avoit anciennement le titre de baronnie, et doit naturellement faire un jour un district (Comarca). Comme elle forme l'antipode de *Gilolo*, il est probable que quelques-unes des productions de cette île y réussiroient. Ses principaux fleuves sont : l'Anajaz, qui sort d'un lac, et peut avoir seize lieues de cours; l'Arary, qui est un peu plus considérable, et prend également ses sources dans un lac, le Mondink et l'Atua. Ils sont tous navigables avec le secours de la marée; mais on y trouve des caymans en quantité.

Les *N'hengahybas*, principaux habitans de cette île, et convertis au christianisme en partie par le jésuite Antonio Vieyra, étoient tous d'habiles marins, de même que les autres Indiens établis sur les rives des fleuves voisins; ils possédoient un grand nombre de pirogues appelées dans la langue du pays *Sgara*, d'où sans doute ils prirent le surnom d'*Igaruanas*, c'est-à-dire hommes qui vont toujours dans des pirogues. Sous cette dénomination, l'on comprenoit aussi les Tupinambas, les Mammayamas, les Guayanas, les Yuruunas, et quelques autres. Ces Indiens avoient de petites pirogues pour aller à la pêche et passer d'un lieu

peu éloigné dans un autre; mais, outre celles-là, ils en construisoient qui pouvoient avoir jusqu'à quarante et cinquante pieds de longueur; elles étoient creusées dans un seul tronc d'arbre au moyen du feu et de quelques haches de pierre. On s'en servoit pour aller à la guerre; elles recevoient alors le nom de *Maracatim*, mot composé de *Maraca*, nom d'un instrument fait avec une calebasse remplie de cailloux ou de graines desséchées, et de *Tim* qui veut dire nez ou bec d'oiseau, et par analogie proue d'embarcation, parce que ces pirogues avoient à l'extrémité une grande perche à laquelle étoient attachés les *Maracas* que l'on agitoit avec une corde, et qui rendoient alors un son terrible par lequel les sauvages étoient animés dans leurs batailles, presque toujours décisives. Ils se servoient ordinairement de l'arc, de la lance et de la massue.

Ces Iguaranas du Bas-Maranham passent pour être les meilleurs rameurs du Brésil, parce qu'ils sont habitués dès l'enfance à aller en canot sur le fleuve. Ce furent eux qui conduisirent, à force de rames, la flotte du Pedro Teixeira de la baie de Guajara jusqu'en vue des Andes.

Le Tocantin, le Xingu, le Tapajos et le Madeira partagent cette vaste capitainerie en quatre districts ou territoires qui, avant peu, formeront autant de *Comarcas*. Nous allons donner, pour la

facilité du géographe, ces divisions telles que la nature les a indiquées.

DISTRICTS.	VILLES ET BOURGADES PRINCIPALES.
Para proprement dit.	*Belem* ou *Para.* *Bragança.* *Collares.*
Xingutania.	*Villa-viçoza.* *Gurupa.* *Melgaço.*
Tapajonia.	*Santarem.* *Souzel.* *Alterdo-Chao.*
Mundru.	*Villanova da Rainha* *Borba.* *Villafranca.*

Para proprement dit.

Le district du *Para* est borné au nord par l'Océan; au sud, il confine avec la province de Goyazès; à l'est, avec celle de Maranham, et à l'ouest avec la Xingutania, dont il est séparé par le fleuve Tocantin. On compte qu'il a cent trente lieues du nord au sud et soixante de l'est à l'ouest. C'est un pays généralement plat, bien arrosé, et couvert d'immenses forêts

qui attestent la fertilité du sol : le Guama, l'Açara et le Mojù sont ses principaux fleuves. On y trouve plusieurs ports, et il est assez bien peuplé; il commence à être mieux cultivé. Il y a encore, dans la partie méridionale, différentes tribus de nations indigènes que l'on n'a point pu civiliser.

Les Indiens *Taramambazes*, qui étoient maîtres de toute la côte depuis la baie Turyassu jusqu'à celle de Cahité, passoient pour les meilleurs et les plus hardis nageurs de tout le Brésil. Ils faisoient plusieurs lieues dans la mer, et alloient, pendant la nuit, couper les cables des navires mouillés au large. Ils avoient la faculté de rester sous l'eau un espace de temps vraiment extraordinaire.

Belem ou *Para* est la capitale de la province. Cette ville est avantageusement située dans une plaine, à vingt-cinq lieues de l'Ocean, sur la rive orientale du Tocantin, dans la baie Guajara, à l'angle septentrional du Rio Guama, en face de l'île des Onces. Elle n'est pas très-considérable; mais son aspect est assez agréable, et son commerce, ainsi que sa population, s'accroissent tous les jours; il y a plusieurs places, les églises y sont en grand nombre. Les capucins et les carmes chaussés y ont un couvent; on y remarque, entre autres édifices, le palais des gouverneurs, l'hospice de la Miséricorde, et l'hôpital. Les princi-

pales rues sont droites et bien pavées, et la plupart des maisons bâtics en pierre avec une sorte de solidité et d'élégance. Un couvent de moines qui n'existent plus a été transformé en caserne. L'arsenal est bien tenu. On remarque plusieurs magnifiques établissemens pour piler le riz. Le collége des anciens jésuites sert maintenant de palais épiscopal et de séminaire. Il y a, comme dans les autres capitales, un tribunal de la junte da Fazenda Real, un intendant de la marine, un ouvidor, un juge de l'intérieur, et des professeurs royaux qui enseignent le latin, la rhétorique et la philosophie. On trouve aussi, pour l'instruction de ceux qui se livrent à la botanique, un jardin où l'on a rassemblé la plupart des arbres utiles du pays et ceux de l'Europe qui peuvent y croître.

Le pape Clément XI, à la demande de Jean V, érigea cette ville en évêché par une bulle de 1719. Aucune cathédrale du Brésil ne fut organisée d'une manière aussi brillante que celle de Belem; le chapitre se compose de quatre dignitaires archidiacres, d'un président du chœur, d'un archiprêtre, d'un chantre, d'un maître du collége, de dix chanoines, de six diacres et quatre sous-diacres. Ils officient tous avec beaucoup de pompe.

Les habitans, parmi lesquels on remarque un grand nombre de noirs, sont répartis sur deux

paroisses : celle de Sainte-Marie da Graça, cathédrale, et celle de Santa Anna.

Le port, où la marée monte jusqu'à onze pieds, commence à diminuer de profondeur. On exporte du cacao, du café, du riz, du coton, de la salsepareille, du cuchéri ou girofle du Maranham, des cuirs crus et tannés, du *pechurim* ou *pucheri*, du copahyba, de la tapioca, de la résine, du véritable girofle, de l'uruac, de la mélasse, de la gomme élastique, des castanhos du Maranham, différentes espèces de bois.

Les orages y sont fréquens; mais il n'y en a pas tous les jours, comme on l'a prétendu : les nuits, en tout temps, sont égales aux jours. Tous les matins, l'atmosphère est rafraîchie par des vents de terre qui sont remplacés le soir par une brise de la mer; et l'on conçoit que cela est bien nécessaire dans un pays où le soleil lance toujours ses rayons verticalement. Les premières pluies commencent vers novembre; elles sont suivies d'une espèce d'été qui ne dure qu'un mois, et que l'on appelle *veranico*; elles continuent alors depuis janvier jusqu'en juin ou juillet; mais, quand elles se renouvellent en février, le commencement et la fin de l'hivernage ne se passent pas sans orages. Il y a, dans cette partie du Brésil, fort peu de chiques (1); et les maladies endémi-

(1) *Chiques*, espèce de petit insecte de la forme d'une

ques, qui règnent en Amérique avec tant de violence, y sont moins communes que dans les autres capitales du sud.

Les environs de cette ville étoient excessivement malsains; mais ils sont devenus bien moins insalubres depuis que l'on a abattu les bois et multiplié de tous côtés les bestiaux.

Bragança, antérieurement *Cahyté*, est la capitale d'une petite capitainerie de ce nom. C'est une des villes les plus anciennes et les plus considérables de la province; elle est située avantageusement sur la rive gauche du fleuve qui lui a donné son premier nom, dans une plaine élevée de trois toises et demie au-dessus de son niveau; elle n'est qu'à six lieues de la mer, à trente est-nord-est de la capitale, et à vingt-trois est-sud-est de la pointe Tigioca. Un grand pont qui traverse des marécages la divise en deux fauhourgs: celui qui est au nord n'étoit habité au commencement que par des Indiens. Les marées qui, en septembre, s'élèvent à douze pieds, montent jusqu'au port de Bragança, situé huit lieues au-dessus, et qui forme un lieu de relâche pour les petits navires côtiers allant de Maranham au Para.

puce, qui s'introduit dans le pied et y cause des démangeaisons très-vives.

A six lieues et demie à l'est-sud-est de Bragança et à la même distance de la mer, on trouve la paroisse de San Jozé de Cezedello, établie sur la rive droite d'une rivière.

A neuf lieues au sud-sud-ouest de Bragança et à vingt-quatre de la capitale, on trouve le petit bourg d'Ourem, sur la rive droite du Rio Guana.

Vigia est un des plus anciens bourgs de sa province; il a été pendant quelque temps d'une assez grande importance, à cause de la quantité de cacao et de café qui y étoit rassemblée du temps où sa population n'avoit point encore diminué. Il est situé à quinze lieues de la capitale, sur la rive du Para ou Tocantin. Les jésuites y possédoient autrefois un collége, et les frères mineurs une espèce de couvent. L'ancien nom de cet endroit est Saint-George dos Alamos. Les habitans s'occupent de la pêche et de l'agriculture.

Environ à quinze lieues au nord-ouest de Bragança et à vingt-trois au nord-est de Belem, on rencontre le petit bourg de *Cintra*, qui est agréablement situé à l'embouchure du Rio Macaranan dont il tiroit autrefois son nom. Son territoire est extrêmement propre à diverses branches d'agriculture; mais la population va en diminuant, et elle ne fait produire à la terre que peu de chose au-delà de ce qui est nécessaire à sa subsistance.

Dans le voisinage de Cintra, on trouve l'Aldée de Salinas; elle est bâtie avec régularité dans un pays extrêmement agréable.

Collares a été autrefois un bourg assez important ; il est à treize lieues de la capitale, dans une île qui peut avoir six milles de longueur et une largeur proportionnée. Elle est séparée du continent par un petit canal ; son sol est extrêmement propre à la culture du café, du cacao et de plusieurs espèces de denrées du pays.

A quatre lieues au sud-est de la pointe Tigioca, et à dix-huit au nord-est de la capitale, on voit *Villanova do Rey*, sur la rive et un peu au-dessus de l'embouchure du Rio Curuçà, dans une anse. Ses habitans, dont la plupart sont Indiens, s'occupent de la pêche et cultivent en petite quantité le manioc, le maïs, le riz, le cacao et le café ; mais ils n'en sont pas plus riches, et ce terrain seroit vraiment digne d'agriculteurs plus actifs.

Gurupy est avantageusement situé dans la baie de ce nom; il avoit déjà le titre de bourg en 1661; il fut pendant quelque temps assez florissant, et on le considéroit comme la capitale d'une petite capitainerie de ce nom. Son port, qui commence à diminuer de profondeur, offre une relâche aux petits bâtimens allant du Maranham au Para. L'agriculture y est tombée en décadence faute de noirs ou de cultivateurs blancs.

A une distance considérable dans le sud, les navigateurs aperçoivent le sommet des montagnes de Gurupy, que les habitans du bourg de même nom ne peuvent point voir.

Bayam est un petit bourg peuplé d'indigènes parmi lesquels se trouvent quelques blancs; il est situé sur la rive orientale du Tocantin, et forme une relâche pour les canots de Goyazès. La pêche fournit aux habitans leur principale nourriture; mais, outre cela, ils cultivent le cacao, le riz, le manioc, le café, le coton et une grande variété de fruits et de légumes. L'heureuse situation de Bayam et les progrès qu'y a faits l'agriculture lui promettent un accroissement considérable.

Dix lieues plus haut sur la même rive du Tocantin et cinq au-dessous du fort d'Alcobaça, on trouve l'*Aldée du Pederneira* habitée par des Indiens convertis au christianisme, qui s'occupent de la pêche et de l'agriculture. C'est là que le fleuve commence à être semé d'une infinité d'îles jusqu'à la capitale. Viennent ensuite Villa do Conde, Beja et Abayté, qui tous trois ne sont point importans et ont été bâtis sur autant d'îles formées par le Tocantin Muju; Igarapé Mirim, dont le terrain est d'une grande fertilité, et Arcos qui, étant situé dans la grande anse de Turyvassu, est le bourg le plus oriental de la province. Malheureusement il n'y a point assez

de bras pour faire fleurir l'agriculture dans ce pays dont le terrain est excellent.

En suivant la même côte, on rencontre encore les villages de Jozé, de Piria et de Vizeu, peuplés d'Indiens pêcheurs et agriculteurs; et, sur les rives adjacentes du Rio Guamma, on trouve encore Guaraparu, Bujaru, Anhangapy, Irituya, San Miguel da Cachoeira, et San Domingos qui se trouve à l'embouchure du Rio Capim.

Xingutania.

Ce district, auquel on donne soixante à quatre-vingts lieues en carré, est borné au nord par le fleuve des Amazones, à l'ouest par le Xingu dont il tire son nom et qui le sépare de la Tapajonia, au sud par la province Tapiraquia, et à l'est par le Tocantin; c'est un pays encore fort peu connu, presque entièrement peuplé par diverses nations d'Indiens encore sauvages. Ceux du nord ont cependant quelques rapports avec les Portugais qui habitent les rives des fleuves formant les bornes du district. Quelques individus ont même embrassé le christianisme.

Les terrains qui ont été mis en culture sont d'une grande fertilité; on peut cultiver avec avantage le maïs, le riz, les haricots, le tabac, la canne à sucre, toute sorte d'herbes potagères et les

arbres fruitiers particuliers au climat. Le coton peut aussi y réussir ; et l'on a remarqué que, dans quelques endroits, le cacaoyer croissoit spontanément.

Dans le voisinage des fleuves, il y a des bois de l'aspect le plus pittoresque, où l'on trouve des arbres de mille espèces différentes, propres, par leurs dimensions, à une foule d'usages. Ces forêts sont peuplées de gibier, ressource ordinaire des sauvages et des cultivateurs, qui n'ont point encore assez de moyens pour élever du bétail.

On ne sait rien concernant la minéralogie ; et il a été jusqu'à présent impossible d'avoir des détails satisfaisans sur les coutumes des hordes sauvages qui habitent le centre ou la partie méridionale.

Un grand nombre de fleuves, dont quelques-uns sont assez considérables, sortent du milieu de cette province pour arroser celles qui l'entourent.

Le Rio *Annapu* la traverse du sud au nord, et se perd dans l'Océan, en face de l'île Marajo, par plusieurs bouches différentes, dont la principale forme une grande baie. En remontant ce fleuve, on le trouve, à la distance de plusieurs jours de route, parsemé de rochers qui forment des chutes et des courans. Les bois qui bordent les rivages renferment un grand nombre de cuchéris ou mirte-piment.

Le *Pacajaz*, autrement dit Pacaya, vient de fort loin ; son lit est parsemé de rochers, et a aussi des cataractes à une certaine distance. Il faut quatre jours de route pour arriver à la barre du grand Rio Iriuana, qui se joint à lui par la rive occidentale. Quelques lieues au-dessus de son embouchure, on trouve l'entrée du canal qui le fait communiquer avec l'Annapu. Le Pacajaz a tiré son nom d'une nation qui possédoit les pays d'alentour où l'on trouve en abondance le cuchéri ou myrte-piment. Ce fleuve court à l'est de l'Annapu.

Le *Jacundaz* est profond, sa navigation assez étendue ; il décharge ses eaux à l'est du Pacaya. L'Araticu sort à l'est du Jacundaz, pour entrer dans un large canal qui baigne au sud l'île Marajo.

Le *Rio das Areas* unit ses eaux à celles de l'Amazone, à l'entrée septentrionale du détroit Taygipuru ; il est navigable à une grande distance, et traverse des forêts qui couvrent une vaste plaine où l'on trouve beaucoup de gibier.

Le *Rio Tacanhunas* a pris son nom d'une tribu indienne dont il arrose le territoire ; il s'unit au Tocantin, près d'Itaboca.

Villa-Viçoza, autrefois *Cameta*, est un des bourgs les plus florissans et les plus anciens de la province ; il s'élève sur la rive gauche du Tocantin, à vingt-six lieues au sud de la capitale. C'est un point de relâche pour les canots qui vont de

Goyazès dans le Haut-Maranham. On y a établi des magasins, où sont déposées en abondance la plupart des denrées que produit son fertile territoire. On l'a considéré pendant quelque temps comme la capitale d'une petite capitainerie du même nom.

Le *Tocantin* a, dans cet endroit, dix milles de largeur et forme un archipel, il court ensuite au nord-est jusqu'à l'Océan. A cinq lieues de Villa-Viçoza, on trouve l'île *Ararahy* ou *Aragachy;* elle a trois lieues de longueur, mais fort peu de largeur; elle divise le fleuve en deux branches. Le canal oriental s'appelle improprement baie Maraparta, et celui du couchant baie de Limoeiro.

Un peu au-dessus de la pointe méridionale de l'île Ararahy, on rencontre, sur la rive orientale du Tocantin, l'entrée méridionale de l'*Igarape* (1) *Mirim.* En face, sur la rive opposée, on voit celle du Sapin; il est extrêmement étendu, et va sortir dans le large canal qui baigne la côte méridionale du Marajo.

En faisant vingt-six lieues par eau, au-dessus de Villa-Viçoza, on voit s'élever, sur la même rive du Tocantin, le fort d'Alcobaça. Il a été élevé

(1) Igarape signifie bras de rivière ou canal étroit qui peut seulement donner passage à des pirogues. Ces canaux sont ordinairement préférés par les navigateurs aux fleuves, parce que le vent y fait moins sentir sa force.

pour enregistrer les canots de Goyazès ; il y en a un autre, trois milles au-dessus, qu'on appelle *Arroyos*, qui sert au même usage. La marée est quelquefois sensible jusquà cet endroit.

Gorupa est un petit bourg assez gai, situé sur une des rives de l'Amazone, à douze lieues au-dessous de l'embouchure du Xingu. On y fabrique de la poterie, et il s'y fait un commerce considérable de briques et de tuiles. Ses habitans cultivent aussi la salsepareille, le cacao et le girofle.

De là on peut fort bien apercevoir au nord la chaîne da Velha, dont le sommet est presque toujours couvert de neige, et, derrière, celle du Paru où il se forme fréquemment des orages : toutes deux sont d'une hauteur considérable, et les seules que les navigateurs puissent voir de Belem jusqu'à la ville de Borja.

Malgaço est un bourg médiocre, situé dans la partie occidentale du lac Annapu ; il est traversé par le fleuve de ce nom, à cinq lieues au-dessus de son embouchure. Ses habitans s'occupent de pêche et d'agriculture ; ils tirent des forêts quelques objets de commerce.

Portel est encore un bourg situé dans la partie orientale du lac Annapu, près de l'embouchure du canal qui le fait communiquer avec le Rio Pacaya, à deux lieues au sud de Malgaço ; il est habité par des Indiens chasseurs, pêcheurs et agriculteurs.

Oeyras est beaucoup moins considérable que les deux précédens ; il est situé dans un terrain sablonneux, sur la rive du Rio Araticu, à cinq milles au-dessus de son embouchure, à treize lieues au nord de Villa-Viçoza, et à onze à l'est de Malgaço. Sa population se compose d'Indiens de diverses nations qui font leur principale occupation de la chasse et de la pêche.

Il fut, dans le principe, bâti entre l'Araticu et le Panauha qui se décharge un peu au-dessus au couchant ; il s'appeloit alors l'Aldea dos Bocas, parce que ses premiers habitans étoient de la nation Combocas ; et c'est sans doute par la même raison que l'on a nommé Baie dos Bocas, la grande anse qui se prolonge à l'ouest à peu près jusqu'à la barre du Rio Parauhau, qui se décharge à l'entrée méridionale du détroit de Tagypuru.

Porto de Moz n'est point considérable ; il s'élève sur la rive orientale du Rio Xingu, qui est en cet endroit extrêmement large et se trouve à environ quatre lieues du fleuve des Amazones. Ce bourg peut servir de point de relâche à ceux qui naviguent sur les deux fleuves que nous venons de nommer. Ses habitans rassemblent quelques objets d'exportation.

Veyros est un bourg médiocre, bien situé sur la rive du Xingu, à seize lieues au-dessus de Porto de Moz, près de l'embouchure d'une rivière. Il est habité par des Indiens qui s'occupent

d'agriculture ou à rassembler quelques objets de commerce.

Pombal est aussi un bourg peuplé d'indigènes ; il seroit à souhaiter pour le bien de l'agriculture qu'il s'y joignît plusieurs cultivateurs portugais, avec un bon nombre de noirs. Son territoire, qui est d'une fertilité extraordinaire, acquerroit alors une grande importance, d'autant plus que l'exportation des denrées seroit très-facile. Pombal est situé à cinq lieues de Veyros, sur la rive du Xingu, qui lui fournit du poisson en abondance.

L'*île de Marajo*, en raison de sa proximité, est considérée comme faisant partie du district de Xingutania. Nous allons donner les noms de ses principales bourgades.

Monforte, connu aussi sous le nom de Villa de Joannès, est un bourg peu considérable, mais bien approvisionné et heureusement situé sur une éminence dans la baie de Marajo, à quinze lieues au nord de Belem. Son tribunal est présidé par un *juiz de Fora* (1), et peut être considéré comme la capitale de l'île. Viennent ensuite Moncaraz, qui est à trois lieues de Monforte ; Salvaterra, situé à l'embouchure du Rio Mondin ; Soyre, que l'on rencontre sur la rive septentrionale du même fleuve ; Chaves, petit bourg voisin

(1) Ce qui veut dire littéralement juge du marché.

de Robordello; il a été dans un état assez florissant, tant que la pêcherie établie par une société du Para y a existé. On trouve encore dans Marajo quelques villages d'Indiens, tels que la paroisse de Condexa sur le bord de la mer Porto-Calvo, à l'embouchure du Rio Marajo-Assu, Ponte de Pedra et Villar, tous deux au nord.

Tapajonia.

Ce district est borné au nord par la rivière des Amazones; au sud, par la province des Arinos; à l'ouest, par celle de Mundrucania dont elle est séparée par le Rio Tapajoz, qui lui donne son nom; et enfin elle confine à l'est avec la Xingutania. Elle a cent lieues du nord au sud de longueur, et environ soixante de largeur.

Le *Xingu* étant le seul des grands fleuves du Brésil dont on ne soit pas parvenu à reconnoître les sources, on ignore quel est l'aspect de la partie orientale de cette province, à partir de certains cantons.

Les navigateurs du Tapajoz ont observé un grand nombre de collines et quelques montagnes qui sont très-éloignées du fleuve des Amazones, dans le voisinage duquel toutes les terres sont basses; aucun fleuve considérable ne sort de ce pays pour entrer dans le Tapajoz, qui est assez large et parsemé d'îles de toute grandeur.

Nous n'osons point affirmer que la partie sud-ouest soit arrosée par le beau fleuve *das tres Barras*, dont nous avons déjà fait mention; car on ignore encore à quelle latitude ses bouches sont situées. Elles se trouvent maintenant en dedans ou en dehors des limites assignées à la province, qui, jusqu'à présent, ne peuvent servir qu'à la clarté de sa description topographique; mais, quand la population se sera accrue dans ces parages, il est probable que ce fleuve formera en partie la division des provinces de la Tapajonia et des Arinos. On suppose qu'en raison de sa grandeur il doit être navigable à une distance considérable. Aussi peut-il offrir des avantages inappréciables aux cultivateurs qui s'établiront par la suite dans l'une et l'autre Comarca, en leur permettant de conduire leurs denrées jusqu'au Tapajoz.

Le Rio Xingu, limite orientale de ce district, est remarquable par sa largeur et par la beauté de ses rives. On commence à trouver les cataractes après huit jours de route; ce qui est une preuve évidente qne le terrain s'élève sensiblement. La première rivière un peu considérable qui s'unisse à lui par la rive occidentale est le Rio Gueriri. Ce tributaire a ses sources au centre de la province dos Arinos, à une assez grande distance au-dessous de son confluent. Le Xingu décrit deux grands demi-cercles opposés, et court entre des collines.

Aucune rivière profonde ne prend ses sources dans le pays pour aller joindre ses eaux à celles du Maranham; il faut cependant en excepter le *Rio Curua*, qui vient de fort loin, traverse le lac du même nom où il se grossit de plusieurs petites rivières, et va se perdre dans le grand fleuve, neuf lieues au-dessous du Tapajoz : on peut remonter facilement jusqu'au lac Curua : ses rives sont couvertes d'oiseaux de marécages.

L'*Uruara*, dont les sources ne sont point éloignées, se décharge par deux bouches au-dessus du Curua.

Le *Guajara* ne vient pas d'une distance plus considérable; il traverse un terrain extrêmement plat, où il se divise en plusieurs canaux et se jette dans le fleuve au-dessous de l'Uruara par six bouches différentes assez éloignées l'une de l'autre.

L'*Uraucu*, autrement dit Hyuraucu, communique avec le Guajara, sort à neuf lieues au-dessus du Xingu, et se joint à lui en trois endroits différens.

On ne sait point si, dans la partie méridionale, il y a des mines de quelques métaux.

Plusieurs nations sauvages étendent encore leur domination sur ce beau pays jusque dans le voisinage des villages portugais, qui se sont peu éloignés des rivières par lesquelles la province est bornée, et dont les rives sont couvertes de

forêts immenses où croissent des arbres magnifiques. Le sol y est d'une fertilité admirable et seroit propre à toutes les branches de l'agriculture. La nature y fait croître, sans le secours de l'homme, le cuchéri, le copahuba, le pechurim, le cacao, la salsepareille, l'ipicacuanha, le jalap et une foule de plantes utiles à la médecine.

Parmi les nations qui possédoient les contrées arrosées par le Tapajoz, on se rappelle les *Hyauains*, qui se tracent une ligne noire depuis le sommet de la tête jusqu'au menton : on ignore aujourd'hui ce qu'ils sont devenus.

Souzel est un bourg de médiocre grandeur, situé au bas d'une haute montagne, près du Rio Xingu. Ses habitans sont presque tous indigènes et s'occupent de la chasse et de la pêche, ainsi que de la fabrication de la poterie. Il est éloigné d'environ trente-cinq lieues de la rivière des Amazones, et prendra probablement une grande importance quand le nombre des blancs se sera accru, ou que la navigation du fleuve s'étendra jusqu'aux provinces de Tappiraquia et des Arinos.

Santarem est infiniment plus considérable; on le rencontre un peu en dedans de l'embouchure du Rio Tapajoz; il forme un point de relâche pour les canots qui vont de Matto-Grosso dans le Haut-Maranham. Il y a des magasins considérables de cacao, et le territoire est on ne peut pas

plus propre à la culture de l'arbre qui le produit. Dans le principe, ce bourg n'étoit qu'une petite aldée, qui prenoit le nom du Tapajoz; elle avoit été fondée par les jésuites pour y établir une tribu indienne. On y compte maintenant plusieurs maisons à plusieurs étages, et le fortin qui avoit autrefois été établi pour la défense de la colonie contre les invasions des barbares sert de caserne à un détachement; l'on y fait enregistrer les canots qui montent ou descendent les deux fleuves. Ses habitans, parmi lesquels on remarque un nombre considérable de blancs, s'occupent de l'éducation du gros bétail.

Alter-do-Cham n'est encore qu'un bourg peu considérable; mais il se trouve avantageusement situé à peu de distance du Tapajoz, sur un lac avec lequel ce fleuve communique en suivant le pied d'une montagne qui s'élève pyramidalement à une hauteur considérable. Alter do Cham n'est éloigné que de trois lieues au sud de Santarem. La population est composée en grande partie d'Indiens agriculteurs, s'occupant surtout de la culture du cacao, qui est d'une excellente qualité et forme leur principale richesse.

Quoique *Aveyro* ait le titre de bourg, il ne peut être considéré que comme une grande aldée. Les maisons y sont couvertes en chaume; mais elles sont bâties dans un site agréable avec une sorte de régularité. On regrette que les In-

diens qui l'habitent, ne fassent aucuns efforts pour l'améliorer. Son heureuse situation sur un fleuve navigable et poissonneux, la fertilité de son territoire propre à toutes les branches de l'agriculture, la facilité qu'on y auroit d'y faire prospérer surtout le cocaoyer et le cotonnier, tout semble promettre à cet endroit un accroissement rapide, qui ne pourra cependant avoir lieu que lorsque le nombre des blancs excédera du quadruple celui des Indiens dont l'indolence est au-delà de toute expression.

Mundrucania.

Ce district est borné au sud par le Juruenna, au nord par le fleuve des Amazones, à l'ouest par la Madeira, et à l'est par le Tapajoz. Sa longueur du nord au sud est de quatre-vingt-dix lieues dans la partie orientale, et sa largeur moyenne de soixante, ce qui forme quarante-quatre milles carrés.

Le long des fleuves qui forment les limites, le pays est en général marécageux et couvert de canards, de maçaricos, de grues, et d'une foule d'oiseaux de rivages, parmi lesquels on remarque de superbes colheireiras, de majestueux jabirus, et des hérons plus blancs que la neige. L'intérieur est planté de forêts plus ou moins étendues. On

a trouvé dans ces cantons du tabatinga et quelques carrières de granite, mais on n'y a point encore découvert de métaux.

Parmi les petits fleuves qui vont se jeter dans la Madeira, on remarque l'*Anhangatiny* dont l'embouchure gît par 5° 30′ de latitude sud; le *Mataura* qui se décharge six lieues au-dessous et communique avec le *Cannoma* dans l'intérieur du district; le *Marmellos*, originairement *Araxia*, qui se perd deux lieues au-dessus de Marucutuba.

L'intérieur du district est arrosé par les fleuves *Canoma*, *Abacachy*, *Apiuquiribo*, *Mauhé-guassù*, *Mauhé-Mirim*, *Massáry*, *Andira*, *Tupynambarana*. Ils se jettent tous dans un bras du Rio Madeira, qui, sous le nom de Canoma et quelquefois de canal des Tupynambaranas, décrit une courbe, traverse quelques lacs, et se perd enfin dans la rivière des Amazones, sous le nom de *Rio dos Mauhès*, par une embouchure assez considérable, cinquante lieues au-dessus de celle que l'on considère comme la principale de la Madeira.

Ce Rio dos Mauhès a pris son nom d'une nation indienne qui habitoit autrefois ses rives; on l'appelle aussi fleuve des Tupynambaranas, à cause d'une aldée de Tupynambas, qui a existé sur le lac Vayeurapa, à quelque distance de sa rive orientale, et à environ dix lieues au-dessus de son embouchure; cinq lieues au couchant de laquelle

il y a encore un petit bras du même fleuve, qui arrose un pays couvert de cuchéris et de *guaranas*.

Le *guaraná* est un arbuste qui donne une espèce de petit coco dont les Indiens font torréfier l'amande ; ils l'écrasent ensuite avec un pilon, et en font une pâte dont ils forment des bâtons arrondis, auxquels ils laissent acquérir une extrême dureté : elle a la couleur du chocolat, et conserve le nom de *guarana*. Il y a des personnes qui prétendent que l'on y ajoute une portion de cacao ou de tapioca ; on lui attribue plusieurs vertus : mais, ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il empêche le sommeil.

Dans l'espace de douze lieues, à partir du canal des Tupynambaranas jusqu'au bourg de Borba, on rencontre plusieurs lacs, tels que l'Annamaha, le Guarilas, le Cohintu, le Taboca, le Frécha, le Macacos, et le Jatuaranna; ils sont tous dans le voisinage de la Madeira avec laquelle ils unissent leurs eaux. A douze lieues au-dessus du même bourg, on trouve l'entrée du lac Matiary, et un peu plus haut celle du Murucutuba : c'est entre le détroit des Tupynambaranas et l'embouchure de la Madeira, que se décharge le Massurany.

Les animaux domestiques sont encore fort peu répandus dans cette province; mais, en revanche, les forêts fourmillent de gibiers de toute espèce, parce que peu de personnes possèdent un fusil, et

que c'est cette arme qui en a dépeuplé les autres comarcas.

A l'exception de quelques portions de terrain possédées par les Portugais et situées le long des rives de certains fleuves, tout le reste du pays est sous la domination de quelques nations indiennes dont les plus connues sont les Jummas, les Mauhès, les Pammas, les Parinthinthins, les Muras, les Andiras, les Araras et les Mundrucus, qui donnent leur nom à toute la contrée. Chacune de ces tribus a son langage particulier, et est divisée en différentes hordes, dont les unes sont errantes, et les autres habitent des aldées où elles sont fixées. Elles ont appris des Portugais à cultiver des jardins, et à y faire venir beaucoup d'arbres fruitiers et de plantes potagères. Ces sauvages commencent aussi à se couvrir de quelques vêtemens et sont devenus infiniment moins féroces, depuis qu'ils ont des relations d'amitié avec les cultivateurs.

L'arc est parmi eux une arme commune à tous les hommes, de quelque âge qu'ils soient; il y en a cependant quelques-uns qui se servent de l'*esgaravatana*, qui est encore plus terrible: c'est une espèce de sarbacanne faite de deux morceaux de bois, collés avec de la cire et fortement liés au moyen d'un fil que l'on tire de l'écorce de certains arbres; elle peut avoir dix à douze palmes de longueur, et son embouchure, qui est parfaitement ronde, n'a

que huit lignes de diamètre; on souffle avec ce tube des flèches empoisonnées, longues de plusieurs pouces, et ayant à l'extrémité une petite boule de coton qui puisse boucher exactement le tuyau. Quand les Indiens veulent lancer un de ces traits, qui, dit-on, vont quelquefois à la portée d'une carabine et ne manquent jamais le but, ils le trempent dans une liqueur épaisse composée du suc de plusieurs plantes vénéneuses dont plusieurs personnes prétendent que l'unique contre-poison est le sucre. Mais on n'est point encore assuré de cela, puisque, selon d'autres, c'est le sel qui peut guérir. On assure que la blessure d'une flèche semblable n'est point mortelle, si le poison étoit déjà sec quand le sang a commencé à se coaguler, et que c'est pour cette raison que les sauvages portent toujours avec eux un coco rempli des sucs dangereux dont on a déjà parlé, afin d'y tremper la flèche au moment de la lancer. La Condamine prétend cependant qu'une poule, piquée avec un dard empoisonné depuis plus d'un an, n'avoit pu survivre que sept minutes; mais il entre peut-être aussi dans la composition des Ticunas du Pérou quelques ingrédiens inconnus aux indiens du Brésil.

La nation *Tummas* se sert aussi d'une massue ayant à l'extrémité une espèce de harpon.

Les *Araras* savent se faire les plus beaux ornemens de plumes qu'il soit possible d'imaginer; ils se tracent un cercle noir autour de la bouche et

se percent les cartilages du nez pour y introduire un petit morceau de bois, orné des deux côtés de plumes de différentes couleurs.

Les *Parinthinthins*, pour se donner un air plus redoutable, s'alongent les oreilles de la manière la plus bizarre en les perçant et y mettant des morceaux de bois façonnés en rond, et ils se noircissent en outre la lèvre supérieure en forme de demi-lune.

Les *Muras*, que l'on peut considérer comme les plus nombreux, ont été, de tous les Indiens qui avoient des relations avec les Portugais, les moins disposés à adopter l'usage de se couvrir de quelques vêtemens ; la plupart des individus des deux sexes vont encore absolument nus. Les hommes ont l'habitude de s'orner les bras et les jambes de plumes, et de se percer le nez, les oreilles et les lèvres, pour y porter des coquillages, des dents de pécaris et de bêtes sauvages ; il y en a aussi qui se tracent sur la peau diverses figures, mais cela ne se fait point sans souffrir beaucoup de douleur : d'autres se peignent le corps de plusieurs couleurs, ou bien se le barbouillent de fange ; ils usent de tous ces moyens bizarres, non pour s'embellir le corps, comme le prétendent quelques personnes, mais bien pour se donner un air plus terrible aux yeux de leurs ennemis. Il y en a quelques-uns qui ont de la barbe comme les Européens. La pluralité des femmes est permise parmi eux ;

ou bien s'ils n'en ont qu'une, ils peuvent la répudier et en prendre une autre quand bon leur semble. Ces Indiennes soignent avec beaucoup de tendresse leurs enfans, et savent conduire un canot aussi bien que leurs maris; les chefs Muramas prennent le titre de Tuxauha.

Les *Mundrucus* se teignent le corps en noir avec le suc du Jenipapo; ils forment une nation nombreuse et guerrière redoutée des autres tribus, qui lui donnent le nom de *Payquicè*, c'est-à-dire coupe-tête, parce que ces Indiens sont dans l'usage de décoller tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir, et d'embaumer leurs têtes de manière à ce qu'elles se conservent pendant de longues années, comme si elles venoient d'être privées de la vie depuis quelques instans seulement. Ils ornent leurs cabanes de ces horribles trophées, et celui qui en possède jusqu'à dix peut être élu chef de tribu. Ils connoissent les vertus de quelques simples et les emploient avec succès pour la guérison de plusieurs maladies vraiment dangereuses.

Presque toutes les hordes *Mundrucus* sont aujourd'hui nos alliées, et quelques-unes ont même embrassé le christianisme; mais la cruauté de celles qui errent dans les forêts est telle qu'elles ne pardonnent ni au sexe ni à l'âge. Elles ont obligé une foule d'autres nations à venir se réfugier dans le voisinage des Portugais qui les pro-

tègent et les garantissent de la férocité de leu
ennemis.

On doit remarquer que ces vaillans Mundruc
sont periæciens des Macaçars de l'île Celèbe
qui passent pour les hommes les plus redoutabl
du grand archipel oriental.

Villa Franca est un bourg médiocre bâti av
une sorte de régularité sur un lac, qui commu
nique avec le fleuve des Amazones et avec le Ta
pajoz, dont il est peu éloigné.

Villa-Franca se trouve à quatre lieues au sud-es
de Santarem; il est toujours bien approvisionné de
poisson. Ses habitans sont presque tous Indiens,
et s'occupent de l'agriculture. Le cacao, qu'il
récoltent en abondance, forme leur principale
richesse.

Villa nova da Rainha est avantageusement situé,
à l'embouchure du Rio dos Mauhès, d'où l'on tire
du poisson en abondance; sa position lui promet
un prompt accroissement. Ses habitans, qui sont
presque tous de la nation Mauhès, excellent dans
la préparation du guarana, qu'ils récoltent en
quantité, ainsi que le cacao : le cuchéri s'y rencontre aussi très-fréquemment.

Borba est un bourg peu considérable, assez mal bâti, sur un terrain élevé près de la rive droite du Rio Madeira, à vingt-quatre lieues du fleuve des Amazones, et à pres de douze au-dessus du canal des Tupynambaranas. C'est un lieu de relâche

pour les voyageurs qui vont dans le Matto-Grosso. Sa population se compose d'Indiens de différentes nations, d'Européens, de Metis et de quelques noirs; ils récoltent, outre les denrées ordinaires du pays, une assez grande quantité de tabac et de cacao. La pêche de la tortue a jusqu'à present assez bien suppléé dans ce pays au manque de bétail.

Ce bourg fut d'abord fondé sur le Rio Jamary, d'où il fut transporté vers l'embouchure du Giparanna; mais il ne resta pas dans cet endroit: les habitans émigrèrent pour le pays de Pancau, et ils vinrent ensuite à Trocano; ils y étoient encore en 1756, quand le roi Joseph accorda à leur aldée le titre de bourg: ces fréquens changemens étoient causés, à cette epoque, par les persécutions des Muras.

Il y a cependant encore dans le voisinage de Borba une aldée nombreuse de ces Indiens, descendans de ceux qui avoient tant persécuté les premiers habitans.

Les cacaoyers sont, dans quelques parties de ce territoire, les arbres les plus communs; ce qui prouve d'une manière évidente l'excellence du terrain pour leur culture.

Villaboim est un petit bourg, bâti sur la rive gauche du Tapajoz, à quinze lieues du fleuve des Amazones; il doit acquérir en peu de temps

beaucoup d'accroissement à cause de son heureuse situation et de la fertilité de son territoire, qui est propre à toutes les branches de l'agriculture. Ses habitans sont pour la plupart Indiens.

Pinhel n'a point encore une grande importance; on le rencontre sur la rive du Tapajoz, environ à cinq lieues au-dessus de Villaboim. Sa population, presque entièrement composée d'indigènes, s'occupe d'agriculture, de chasse et de pêche; elle récolte, dans le voisinage, plusieurs objets dont on peut faire des échanges avantageux.

Villa nova de Santa-Cruz est un petit bourg, situé à quatre ou cinq lieues au-dessus de Pinhel; les maisons y sont mal bâties. Ses habitans, pour la plupart de la nation des Mundrucus, s'occupent de chasse, de pêche et d'agriculture. Sa position avantageuse, la salubrité des eaux qui le baignent, la fertilité du territoire on ne peut pas plus propre à la culture du cacaoyer, du giroflier et d'autres plantes utiles, lui promettent un prompt accroissement, aussitôt que quelques européens seront venus se joindre aux habitans pour exploiter les terres.

A une distance assez considérable, au-dessus de Villa nova de Santa-Cruz, on trouve, sur la rive occidentale du Tapajoz, une aldée de Mundrucus encore sauvages, mais qui commencent à adopter quelques usages des blancs : il suffiroit qu'un serru-

rier, un charpentier et quelques autres ouvriers intelligens vinssent s'établir dans ce village pour qu'il prît promptement de l'importance.

Coup d'œil sur la province de Solimoens, dépendante de la capitainerie du Gram-Parà.

La province de Solimoens et la partie occidentale de la Guyane, réunies à une portion occidentale de la Mundrucania, forment un gouvernement à part, qui relève cependant de la capitainerie du Gram-Parà. Les premiers Portugais qui remontèrent le fleuve des Amazones plus haut que l'embouchure du Rio Negro, donnèrent à ce pays le nom de *Solimoens* (1), sous lequel il est encore désigné, non parce que les Indiens qu'ils y rencontrèrent étoient dans l'usage d'empoisonner leurs flèches; ce que faisoient aussi ceux du bas Maranham et du Rio Negro, mais bien pour avoir trouvé cette contrée en partie sous la domination de la nation *Soriman* dont on a fait par corruption *Solimam* ou *Solimoens*.

La province de Solimoens est bornée au nord par le fleuve des Amazones à laquelle elle donne son nom; à l'ouest, par le Hyabary qui la sé-

(1) *Solimam;* Sublimé, poison.

lieues au-dessus de Borba. Il traverse un lac qui communique avec le Rio Puru par un canal, et il y recueille les eaux de plusieurs rivières. Les environs sont peuplés d'Indiens Catanixis et Hatatapriyas, qui font leur principale occupation de la chasse et de la pêche.

L'Uhautas, auquel on donne douze lieues de cours, se perd à cinq lieues au-dessus de Borba; il prend naissance dans le vaste lac du même nom, qui est parsemé d'îles couvertes de beaux cuchéris. De ce lac, où viennent se perdre plusieurs rivières, on voit encore sortir deux tributaires de l'Amazone; l'un deux s'unit à *lui* à deux lieues au-dessus de l'embouchure de la Madeira, et l'autre, que l'on appelle le *Paratary*, sort environ à trente lieues plus à l'ouest.

A cinq lieues au-dessus de la principale bouche du Rio Negro, on rencontre le lac d'El-Rey, près de la rive méridionale de l'Amazone.

Les Indiens *Purpurus*, qui habitent le centre du pays, donnent à leur chef le nom de *Maranuxauha* (1).

Les rives de l'Amazone, à partir du Rio Negro, sont infestées d'une espèce de moustique nommé *pium*, dont la piqûre, qui est extrêmement dou-

(1) Ce sont ces Indiens Purpurus ou *Purpuri* que M. Leblond, médecin françois, a visités et décrits.

(*Note de l'éditeur.*)

loureuse, laisse sur la peau une rougeur accompagnée d'une démangeaison insupportable, qui ne tarde pas à devenir un petit ulcère.

On pense que ce district peut avoir au nord environ cinquante lieues de largeur. *Crato*, qui est, pour ainsi dire, sa capitale, n'est qu'un bourg peu considérable, mais situé avantageusement au-dessus de Borba. Ses habitans sont presque tous Indiens ou Metis; ils récoltent en abondance du cacao, du cuchéri, de la salsepareille et des denrées de première nécessité; ils pêchent une grande quantité de tortues sur le rivage de Tamandoa, à environ quatre lieues au-dessus de la cascade Santonio; ils les conservent dans des espèces de sacs au fond de l'eau. Cratto est un point de relâche pour les canots de Matto-Grosso. Une foule de circonstances semblent concourir à rendre un jour ce bourg un des plus florissans du Solimoens.

Coary.

Ce district se trouve situé entre le fleuve qui lui donne son nom et le bras principal du Puru; il peut avoir, vers la partie septentrionale, environ trente-quatre lieues de largeur. Les Muras sont maîtres des rives du Solimoens; mais les Purupurus et les Catanixis se partagent, avec plusieurs autres nations indomptées, le centre du pays.

par les crues du fleuve, qui enlèvent au contraire dans le nord une grande portion du terrain, parce qu'il y est infiniment plus bas.

Le Rio Coary se perd dans une anse de l'Amazone qui peut avoir environ deux lieues de largeur, et l'on voit sortir, non loin de son embouchure, l'Urucuparanna et l'Urauha, tous deux d'une navigation assez peu étendue. Douze lieues plus haut, le Solimoens reçoit le Catua, et six, plus à l'ouest, le Gayama, dont les rives sont couvertes de salsepareille. La Giticaparana, qui signifie rivière des patates, sort à cinq lieues au-dessous du Teffe.

Le nombre des Portugais qui défrichoient les forêts est tellement diminué, que le pays offre encore aujourd'hui aux navigateurs de l'Amazone le même aspect qu'il présentoit lors de sa découverte; cependant la grosseur prodigieuse des arbres de toute espèce que l'on y rencontre, prouve d'une manière assez évidente la fertilité du territoire où ils s'élèvent.

Les eaux du Teffe sont un peu limoneuses comme celles du Coary; ses alentours sont couverts de salsepareille et d'autres plantes précieuses.

Ega est un bourg assez peu considérable, heureusement situé sur la rive droite du Rio Teffe, à environ deux lieues de l'Amazone. Ses habitans, presque tous descendans des Indiens Uayupys, Sorimoens, Coretus, Cocurunas, Jumas, Hyu-

piuhas, Tamanuas et Achouaris, s'occupent principalement de la culture du manioc, des haricots, du riz, du maïs et des plantes potagères ; ils recueillent du miel, de la salsepareille, du cuchéri, du pechurim, du cacao en petite quantité; ils échangent tous ces objets contre des outils en fer et des toiles pour s'habiller. Les femmes filent cependant le coton et en font des hamacs ou des étoffes grossières.

Ce bourg a d'abord été fondé dans l'île dos Veados, située un peu au-dessus de l'embouchure du Rio Hyurua.

Hyurua.

Ce district est borné au nord par le Rio Solimoens, à l'ouest par le Hyurua; il confine au sud avec les possessions espagnoles, et à l'est avec le Teffe, qui le sépare de la province de ce nom. On donne à sa partie septentrionale vingt-quatre lieues de largeur. Les portions connues sont couvertes de bois magnifiques, mais l'on n'y rencontre pas une seule pierre. On trouve, dans les fleuves dont nous venons de donner le nom, les mêmes poissons que dans l'Amazone. Les forêts sont peuplées de toute espèce de gibier et d'une foule de bêtes féroces qui lui font une guerre continuelle, de concert avec les indigènes dont on ne connoît guère que le nom.

Nogueyra est situé sur les bords du Rio Teffe, presque en face d'Ega, à deux lieues du Solimoens. Les maisons sont bâties au milieu des orangers, et l'on diroit un superbe jardin dont les rues forment les allées. Ses habitans, presque tous descendans de diverses nations indiennes, y respirent continuellement un air frais et embaumé; ils récoltent en abondance toutes les denrées du pays et possèdent déjà un assez grand nombre de têtes de bétail; on les voit aussi s'occuper beaucoup de la pêche.

Noguyera fut primitivement fondé plus au couchant sur la rive mérdionale du Solimoens pour y rassembler un grand nombre d'Indiens de différentes nations, tels que des Jumas, des Ambuas, des Cirus, des Catanixis, des Uayupes, des Hyauhauhays et des Marianas, convertis par les religieux du mont Carmel. De là il fut établi sur la pointe Parauary, une lieue et demie au-dessus de la même rive du Solimoens. C'est dans cet endroit où La Condamine le visita en 1743. Il portoit alors le nom du pays environnant; dix ans après, il fut transporté dans le lieu qu'il occcupe maintenant.

Les termes employés dans la prise de possession pour la couronne de Portugal, publiée solennellement le 16 août 1639 par le capitaine Pedro Teyxeira, à son retour de Quito, vis-à-vis de l'embouchure du Rio d'Oiro, près d'un canton qu'il nomme Franciscanna, sont loin d'appuyer l'opinion

de La Condamine, qui prétend que ce fut près de Parauary, qu'il nomme Paragoary, dans l'endroit où étoit établi de son temps le bourg de Nogueyra.

Alvarens, qui a aussi le nom de *Cahissara*, est un petit bourg fondé sur un lac voisin du Solimoens, à cinq lieues au-dessus du Rio Teffe. Sa population se compose, comme celle des autres bourgades de cette capitainerie, d'Indiens de différentes nations et de Metis. Ils s'occupent de la culture des denrées auxquelles le sol est le plus propre; le cacao et la salsepareille forment leur principale richesse. Ils sont extrêmement incommodes par les puim et les fourmis.

Ce bourg a, comme les autres, changé sa position : c'est en 1758 qu'il a été transporté dans l'endroit qu'il occupe maintenant.

Il y a à Nogueyra un canal ouvert par la nature, sur lequel l'on peut s'embarquer pour Alvarens quand les rivières sont assez pleines pour lui donner une quantité d'eau suffisante.

Le Rio Hyurua forme une grande chute d'eau et communique avec le lac Cupaca. Entre cette rivière et la pointe Parauary, on en voit sortir trois qui vont se perdre dans le Solimoens; elles reçoivent le nom de Hyauhato, d'Accary-Coara et de Guara; la seconde s'écoule par deux bouches différentes.

Hyutahy.

Ce district confine au nord avec le Solimoens ; à l'ouest, avec le fleuve de son nom ; au sud, avec les possessions espagnoles, et à l'est avec l'Hyurua. Il peut avoir dix-huit lieues en largeur le long de l'Amazone.

La partie méridionale et celle du centre ne sont pas mieux connues que les mêmes portions des provinces limitrophes ; elles sont habitées par différentes hordes d'Indiens, parmi lesquelles on remarque les *Marauhas*, les *Catuguinas*, les *Urubus*. les *Gauaxis*, les *Uacarauhas*, les *Gemias*, les *Toquedas*, les *Maturuas*, les *Chibaras*, les *Buges* et les *Apenaris*. Ces sauvages passent souvent d'une province à l'autre en traversant les rivières qui les séparent. Ils se servent à la guerre de l'*esgaravatana*, et ont aussi des flèches et des lances empoisonnées.

L'Hyurua, l'Hyutahy, le Teffe et le Puru, qui ont tous trois cents toises de largeur, et même beaucoup plus à leur embouchure, ne descendent point des montagnes du Pérou, comme quelques personnes le prétendent ; et on peut le prouver par l'existence d'une communication entre l'Ucayale et le Mamoré par le Rio da Exaltação et le lac Rogagualo ; mais sortent-ils de ce lac, comme d'autres le prétendent, ou bien ont-ils

leurs sources plus au nord, c'est ce que nous ne pouvons point affirmer. Il est certain cependant que le volume considérable de leurs eaux indique assez qu'ils viennent de fort loin; mais l'on ne connoîtra peut-être pas de sitôt leurs sources, parce que l'on n'ose point s'éloigner des lieux habités et aller dans l'intérieur parmi les Indiens avec lesquels on n'a point encore eu de communications.

Fonte-Boa est un bourg peu considérable, situé sur la rive orientale de la rivière Cayarahy, à près de deux milles au-dessus de l'endroit où elle décharge ses eaux, un peu plus de six lieues plus haut que l'embouchure du Hyurua, et à onze au-dessous de celle de l'Hyutahy. Après plusieurs changemens, Fonte-Boa fut établi dans un endroit appelé Taracoatyba, un peu au-dessous du Rio Mahanna; c'est là où La Condamine le vit; il fut ensuite construit de nouveau à la place qu'il occupe maintenant.

On ignore quels étoient ses premiers habitans; mais le père Jean de Saint-Jeronymo leur joignit les Indiens Pacunas, qui campoient sur la rive orientale de l'Icapo, à une demi-journée de l'Amazone; par la suite, ils reçurent les Araycas, les Marauhás, les Momanas, et, en dernier lieu, les Tacunas, les Tumbiras et les Passés.

Entre Fonte-Boa et le Rio Hyurua, on voit

sortir la rivière Annamapia ; et, dans l'espace qui existe entre ce bourg et l'Hyutahy, le fleuve en reçoit cinq autres ; savoir : la Campina, le Gurumaty, le Puruini, le Mannarua et l'Icapo, où les canots vont se mettre à l'abri quand il s'élève des tempêtes sur l'Amazone.

L'Hyabary.

Ce district est le plus occidental ; il est borné, comme les autres, au nord, par le Solimoens ; à l'ouest, par l'Hyabary qui le sépare des possessions espagnoles, avec lesquelles il confine au sud ; à l'est, il est baigné par l'Hyutahy, à partir de l'embouchure duquel, jusqu'à celle de l'Hyabary, on compte cinquante lieues.

Ces deux rivières, qui fournissent les mêmes poissons que le Solimoens, sont d'une navigation assez étendue et permettent de transporter facilement d'un lieu dans un autre les denrées du pays. On trouve dans leur voisinage du cacao et de la salsepareille ; on ignore encore quels sont les eaux tributaires qui viennent les grossir.

Les immenses forêts qui couvrent leurs rives renferment des bois précieux qui s'y perdent faute d'être employés. Les pécaris, les tapirs et les cerfs, qui s'y trouvent en abondance, servent à la nourriture des Indiens *Marauhas*, *Uayrayçus* et *Tapaxanas*, qui habitent la partie

inférieure du pays voisin de l'Amazone. A une plus grande distance, on rencontre des *Pannos* et les *Mayurunas*. Ces sauvages se font une espèce de tonsure sur le sommet de la tête et laissent prendre à leurs cheveux toute leur longueur naturelle; ils se percent aussi le nez et les lèvres pour s'y introduire de longues épines, et portent aux deux côtés de la bouche des plumes d'arara. Souvent ils suspendent, à la lèvre inférieure, au bout du nez et aux oreilles, des espèces de petits colliers de coquillages. Ils sont anthropophages; et l'on assure même que, quand leurs parens sont gravement malades, ils les tuent pour les manger. Les Chimanos et les *Culinos* sont faciles à reconnoître parmi les autres nations indiennes, parce qu'ils ont les yeux extrêmement grands et le visage très-rond.

Castro d'Avelaens est situé sur les bords du Solimoens, à six lieues au-dessus de l'embouchure du Rio Ica. Sa population est composée d'Indiens qui ont changé cinq à six fois le lieu de son établissement. Dans l'intervalle, existant entre ce bourg et le Rio Hyutahy, on voit se perdre dans le Solimoens les rivières Capatana, Aruty, Matura, Maturacupa et Patia.

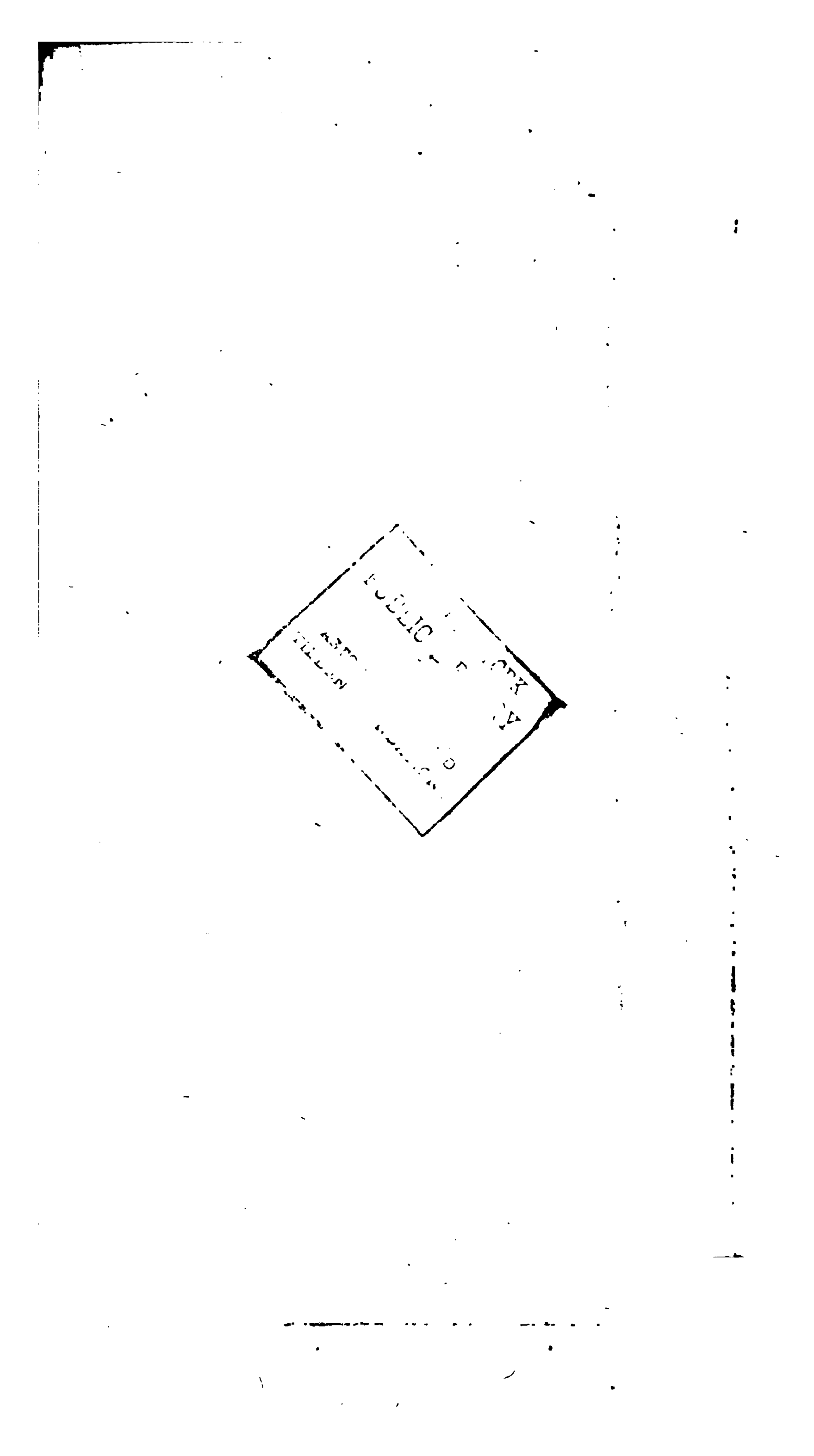
Olivença est encore désigné quelquefois sous le nom de San Paulo. Quoique peu considérable, il a l'avantage d'être bien situé sur les bords du Solimoens, à douze lieues au-dessus de Castro

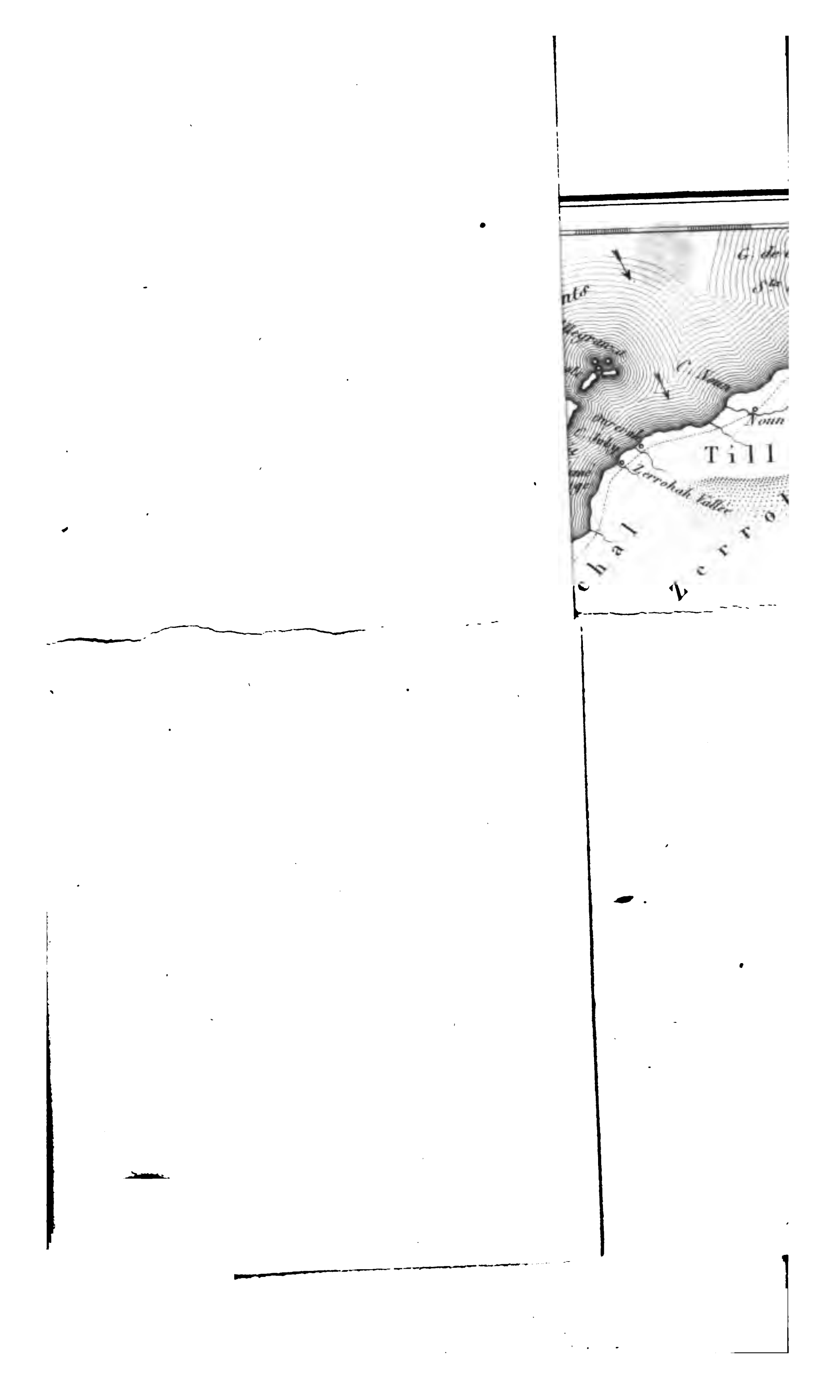
d'Avelaens, et à six au-dessous de San Jozé. Il a souvent changé de place; ses premiers habitans étoient Camberas, Tecunas, Juris et Passès.

Entre Avelaens et Olivença, le Solimoens reçoit les rivières Acuruhy et Jandiatiba.

Le bourg de San Jozé, situé sur la rive du Solimoens, à dix lieues au-dessus d'Olivença et treize au-dessous du Rio Hyanary, est peuplé d'Indiens Tacunas, qui cultivent les produits les plus propres au terrain, et s'occupent de chasse et de pêche.

C'est entre ce bourg et Olivença que plusieurs rivières, telles que l'Acuty, la Camatia, la Pacuty, la Macapuana et l'Hyuruparitapera, ont leurs embouchures. Le lac Maracanatyba est plus rapproché de l'Hyauary. On rencontre aussi, près de ce fleuve, le presidio de Tabatinga. Les canotiers comptent quatre cent quatre lieues depuis le Pará jusque-là, et emploient quatre-vingt-sept jours à y parvenir.




nts
C. Noun
Noun
Till
Zerrohah Vallee
C. Juby
chal
Zerro

RELATION

la captivité d'Alexandre Scott *chez les*
rabes du grand désert d'Afrique pendant
e période d'environ six années ; suivies
Observations géographiques sur sa route et
r les courans de l'Océan le long des côtes
rd-ouest de l'Afrique ;

Par le major RENNEL.

suite et fin.—*Voyez* Tome VIII, pag. 321.)

---

iron un mois après leur arrivée au Bahar, oupe dont Scott faisoit partie ayant pris é de quelques-uns des pélerins, en leur pre- la main et en baisant le sommet de leur quitta *El-Tha-Sidna-Mahommed-El-Hêzsh* ; 'embarqua dans la même barque qui l'avoit né, et qui, pendant cet intervalle, avoit été loyée à transporter d'autres passagers à me- qu'ils arrivoient.

ott remarqua que la rive opposée du lac n'é- pas visible d'El-Hêzsh, même par le temps le

plus serein, parce qu'elle est fort basse. Comme il faisoit plus de vent qu'à l'époque de leur premier passage, et que le temps étoit beau, les Arabes formèrent une sorte de mât par le moyen de deux rames placées en croix, sur lesquelles ils étendirent, en guise de voile, une de ces pièces d'étoffe longues et étroites dont ils s'enveloppent le corps. Ils quittèrent le rivage d'El-Hêzsh un peu après midi, et arrivèrent sur la rive opposée le lendemain à la pointe du jour (vers six heures, à ce qu'il suppose). Ils eurent, pendant cette traversée, l'avantage de pouvoir se servir de la voile et des rames, et continuèrent à marcher toute la nuit.

Pendant le second voyage sur le Bahar, Scott n'eut aucune conversation avec ses compagnons. Son refus de changer de religion fit qu'on ne lui permit pas de leur parler et qu'on n'eut pour lui aucune indulgence.

En débarquant, on reconnut que plusieurs chameaux étoient morts, ce que Scott attribue à ce qu'ils avoient avalé des pierres et du sable en paissant des broussailles qui touchoient de si près à la terre, qu'il leur étoit presque impossible de les brouter sans prendre en même temps du sable, dont on trouva une grande quantité dans leur estomac après qu'on les eut ouverts. Dès qu'on eut soldé le prix du passage, qui monta à trois chameaux par famille pour les deux traversées, la troupe se mit en marche en reprenant la

même route qu'elle avoit suivie pour venir au Bahar. Les Arabes voyagèrent un mois sans événement particulier, et arrivèrent alors au bois dont il a été question. En le traversant, ils virent quelques nègrès, nommés Bambarras, qui étoient armés d'arcs et de flèches, et entièrement nus. Ils les attaquèrent, et ceux-ci ne firent qu'une courte résistance. Plusieurs Arabes furent blessés ; mais enfin les nègres fnrent battus, et huit d'entre eux furent faits prisonniers. On les conduisit dans les tentes, pieds et poings liés ; et, le lendemain, les Arabes se remirent en route, et les emmenèrent avec eux. Ces nègres étoient tatoués, c'est-à-dire avoient trois cicatrices diagonales sur chaque joue, et une horizontale à travers le front.

La caravane voyagea ensuite environ un mois et demi sur un terrain dur, parsemé de petites collines couvertes de broussailles, mais sans aucun arbre ; les Arabes en trouvèrent pourtant de très-grands sur les terres basses qn'ils traversoient de temps en temps ; ils arrivèrent alors dans une grande vallée ; il y avoit beaucoup plu, et ils y trouvèrent une quantité considérable d'eau fraîche. Les arbres et les arbrisseaux y étoient d'une très-belle verdure. Il n'y croissoit pas d'herbe ; mais on y voyoit une plante semblable à celle qu'on appelle en Angleterre *sauge-verte*, une fleur ressemblant à la marguerite commune, et une

autre fleur jaune qui s'élevoit à huit ou neuf pouces, et dont les chameaux, les moutons et les chèvres faisoient leur pâture. La *sauge-verte* et le lait de chèvre étoient la principale nourriture des voyageurs. Ils restèrent environ six mois dans cette vallée; mais, pendant ce temps, les hommes en sortoient souvent pour faire des expéditions, et ils y ramenoient des chameaux, des grains, enfin les produits de leurs pillages. Quand ils n'y trouvèrent plus de pâture pour leurs bestiaux, ils firent partir un détachement pour chercher un autre lieu propre à y camper; et, lorsqu'ils eurent découvert un endroit convenable, toute la troupe se mit en route, et employa trois jours pour se rendre dans ce nouveau district. Les Arabes y passèrent deux ou trois mois sans événement remarquable. Enfin, les arbres commencèrent à perdre leurs feuilles, tous les végétaux se flétrirent, la terre se dessécha, et alors toute la caravane se mit en route pour El-Ghiblah.

Pendant une semaine ou deux, les Arabes marchèrent sur un terrain dur, puis ils arrivèrent dans des vallées sablonneuses tout-à-fait stériles et n'offrant d'autres végétaux que l'El-Myrreh, arbre ressemblant au palmier, dont il a déjà été parlé. Ils ne mirent guère qu'une semaine à traverser ce canton de sables, et, environ huit jours après, ils arrivèrent à El-Ghiblah, mais non pas tout-à-fait dans l'endroit d'où ils étoient partis.

Ils dressèrent pourtant leurs tentes près de quelques puits, et semblèrent se regarder comme chez eux. Ils évitoient toujours de s'avancer trop vers le nord, de peur d'être pris par les maures ou sujets de l'empereur de Maroc, entre lesquels et les Arabes errans, ou maures du désert, il existe une haine mortelle et une guerre perpétuelle. La tribu avec laquelle Scott vivoit étoit souvent aussi en guerre avec des Arabes du côté du sud (1). Dans le district d'El-Ghiblah, les nègres faits prisonniers lors de la rencontre avec les Bambarras furent vendus à des habitans de Wadnoun, qui les payèrent à raison de quatre-vingts piastres par tête.

(1) Pendant ces longs voyages, Scott vit divers animaux dont il n'est point parlé dans les pages qui précèdent, comme des singes, des écureuils, des porc-épics, des loups, des renards, des léopards qui sont des animaux fort timides, des lièvres, des daims avec et sans cornes, différentes espèces de bestiaux sauvages, un animal ressemblant à l'ours et des oiseaux appartenant au genre de l'aigle; il en vit un fort grand emporter de jeunes chevreaux; il rencontra diverses espèces de faucons et de corbeaux; il vit un oiseau semblable à l'aigle, mais plus grand, qui ne se nourrit que de lièvres. On y voit en grande quantité des autruches, des paons, des cigognes, des perdrix rouges, des perroquets, des oiseaux verts et rouges à longues queues, un grand oiseau vert ayant la partie inférieure du bec semblable à une cuiller.

Cette tribu fut alors beaucoup plus respectée de ses voisins qu'elle ne l'avoit été avant son voyage dans l'intérieur, et les hommes furent appelés *Sidi-El-Hêzsh-Hezsh*. Mais ce voyage fut une source de désagrémens pour Scott; car, depuis qu'il avoit refusé de se faire mahométan, on le traitoit avec beaucoup plus de cruauté, et il se passoit à peine un jour sans qu'il reçût des coups de bâton. Il reconnoît pourtant que ce châtiment lui étoit quelquefois infligé, parce qu'on trouvoit qu'il se levoit trop tard, quand on pensoit qu'il auroit dû être déjà occupé à surveiller les bestiaux.

Scott dit que le district dont les Arabes sont en possession commence à quelque distance de Wadnoun et se divise en quatre parties; celle qui est au nord se nomme Till; elle est à environ cent milles au sud de Wadnoun, et arrosée par une petite rivière nommée Ourerah; elle est traversée dans sa longueur par une vallée. La partie occidentale se nomme Sachal; elle est séparée du Till par la grande vallée nommée Zerrohah, ces deux districts étant éloignés l'un de l'autre d'environ dix à douze journées (1). Cette vallée ne forme qu'une partie d'un canton beaucoup plus étendu, qu'on nomme aussi Zerrohah, et qui est à l'est du Till et

(1) Il y a dans ce calcul quelque chose qui n'est pas bien clair, Scott n'ayant jamais pu bien expliquer depuis quel point du Till jusqu'à quel point du Sachal il s'étend.

du Sachal. Le terrain y est élevé, mais non montagneux, et il s'y trouve, comme on l'a déjà dit, une grande vallée qui s'étend jusqu'à la mer.

El-Ghiblah, qui forme la quatrième division, est situé au sud, et est séparé de Sachal par la vallée de Seyghe (1). Les tribus se distinguent en général par le nom du district qu'elles occupent ordinairement, comme les Till-iens, les Sachal-iens, les Ghiblah-iens. Cependant des tribus particulières se trouvent éparses dans chacune de ces divisions, et Scott se rappelle les noms de quelques-unes; savoir: les tribus de Mujatts et de Zurghiêm qui habitent le Till, et qui sont toujours en guerre avec les Ulled-D'Leims; celles d'El-Arosiem et d'Ulled-Missebah qui appartiennent au Zerrohah; celle de Toborlet, entre les mains de laquelle Scott tomba, celles de Lemmiheir, de Fyeketts, d'Ulled-Tiderary, d'Ulled-Emouksor et d'Ulled-Emiâra, se trouvent dans le Sachal, ou, comme on l'appelle quelquefois, le Sachara, et on les considère comme des peuplades fort paisibles. Dans El-Ghiblah sont les tribus d'Ulled-D'Leim, d'Ulled-Edouochala, d'Ulled-Teggadon et d'Ulled-Emouss. Scott parle aussi des Orghebets et des Seamas, tribus arabes qui habitent l'El-Sharrag, près du Bahar-El-Tieh. Il a vu sou-

(1) Ce fut sur la côte de Sachal que *le Montézuma* fit naufrage.

vent la première de ces tribus éloignées, et quelquefois la seconde, dans El-Ghiblah et dans le Sachal, où elles étoient venues, soit pour des expéditions guerrières, soit pour se procurer des grains. Cela lui parut d'autant moins extraordinaire, que son propre maître s'étoit une fois absenté plus d'un an pour une expédition du même genre, et que les habitans d'El-Ghiblah vont quelquefois très-loin vers le sud dans un pays nommé *Llumgaufra*, dont le chef s'appelle *Wildibacaab*, et où les Arabes échangent des chevaux contre des esclaves nègres dans la proportion de trois ou quatre esclaves pour un cheval. Ces esclaves se rendent ensuite à Wadnoun. On dit aussi à Scott qu'il existe à Llumgaufra une très-grande rivière qui coule assez long-temps dans ce pays, et que les habitans de l'autre rive ne sont pas mahométans (1). On ne put lui désigner cette rivière que sous le nom général de *Bahar-El-Tieb*, nom qu'on ne donne jamais à de petites rivières. On appelle celles-ci *Illimon-Sackarah*, ou *eau courante*.

Scott trouva aussi que les hostilités sont toujours commencées par les Arabes; car les nègres ne se présentent jamais à eux en ennemis.

Les Arabes restent en général dans l'endroit où ils dressent leurs tentes, tant que leurs bes-

(1) Cette rivière ne seroit-elle pas le Niger?

tiaux y trouvent de la pâture. Quand l'herbe est épuisée ou desséchée, la tribu déloge, et tue quelques chèvres ou quelques moutons pour les manger. On prend un soin tout particulier pour les écorcher : on commence par leur couper la tête ; et, tandis que le corps est encore chaud, on introduit la main sous la peau du cou et on la détache tout autour jusqu'à ce qu'on ait retiré les deux pieds de devant ; on achève alors de dégager la peau en la retroussant, de manière à n'y faire aucune ouverture, et l'on en fait ainsi une espèce de sac qui sert à transporter de l'eau ou tout autre liquide (1).

Le costume des Arabes n'est autre chose qu'une pièce d'étoffe ou un schall qui leur enveloppe le corps. Il en existe deux espèces : l'une, forte et épaisse, nommée *Lixsa ;* l'autre, plus fine, nommée *Haïck*. Le turban est porté par ceux qu'on appelle *Sidi*, qui sont ordinairement des gens âgés (2), et par les principaux personnages de la tribu, jeunes ou vieux.

(1) Cet usage paroît extrêmement ancien ; il est conservé par les Espagnols, qui l'ont probablement reçu des maures, leurs conquérans ; c'est dans des sacs de cette espèce que le vin se transporte d'un endroit à l'autre dans toute la péninsule.

(2) Ne seroient-ce pas les descendans de la famille de Mahomet ? (Non ; les descendans de Mahomet s'appellent *scherifs*.) (*Note du rédacteur*.)

La même pièce d'étoffe sert de vêtement aux femmes. Les coins en sont retenus sur les épaules par des agrafes d'argent, et elle est fixée sur les hanches par une ceinture. Elles portent généralement une espèce de mouchoir bleu sur la tête. Les femmes des tribus errantes ne se couvrent pas le visage d'un voile ; elles ont la taille déliée, et les vieilles sont fort ridées.

Aucunes formes particulières ne solennisent le mariage dans ces tribus errantes : celui qui veut avoir pour femme la fille de son voisin, s'adresse au père et lui donne un certain nombre de chameaux, peut-être une dizaine. Le mariage est alors conclu, et la fille vit avec son mari. Scott pense que les époux peuvent se séparer quand bon leur semble, et un homme peut avoir autant de femmes qu'il lui plaît. Les enfans des deux sexes sont beaucoup plus blancs que les personnes d'un âge plus avancé, dont la peau a été exposée aux intempéries de l'air. La nubilité est précoce dans les deux sexes, et les filles se marient quelquefois à dix et douze ans.

Les funérailles de ces Arabes ne sont accompagnées d'aucunes cérémonies particulières : on lave le corps, on le met en terre le jour même de la mort, et l'on place sur sa sépulture des broussailles et des pierres, pour que les bêtes féroces ne puissent pas le déterrer.

Pour apprendre aux enfans à écrire, on se sert

d'une encre noire faite avec du lait et du charbon, et on l'applique sur une planche bien unie avec un roseau fendu au lieu de plume (1).

Dix ou douze jours après l'arrivée dans El-Ghiblah, elle partit pour une expédition de pillage, et Scott y fut emmené. Les Arabes étoient armés de mousquets et d'une arme ayant la forme d'un sabre dont la lame étoit moins longue, mais aussi large, ayant une gaîne, et garnie d'une poignée de cuivre. Le chef de la tribu avoit une paire de pistolets et une épée qui provenoient du *Montézuma*. Au bout de trois jours, ils arrivèrent aux tentes qu'ils avoient le projet de piller. Ils avoient dessein de les attaquer pendant la nuit; mais les chiens donnèrent l'alarme et empêchèrent la surprise, et les deux tribus se battirent le matin. Les compagnons de Scott furent vainqueurs; ils tuèrent plusieurs de leurs ennemis, prirent leurs chameaux et brûlèrent leurs tentes; mais, cinq

(1) On apprit à Scott à écrire ainsi; mais, d'après les échantillons qu'il a donnés de son savoir faire, il ne paroît pas avoir profité beaucoup des instructions qu'il a reçues. Ses talens ne vont pas jusqu'à savoir former tous les caractères de l'alphabet arabe; il peut cependant en écrire plusieurs lettres, et il sait les noms des autres; mais les tentatives qu'il a faites pour écrire prouvent qu'il n'est pas habile écrivain; cependant il parle couramment le dialecte d'El-Ghiblah, qu'on dit être un arabe corrompu.

jours après, ils furent attaqués et battus à leur tour, obligés de prendre la fuite et d'abandonner tout ce qui leur appartenoit. Ils se réfugièrent dans la vallée de Seyghi, sur le bord de la mer, et ils y furent quelque temps dans la plus grande détresse, faute de vivres. Scott dit qu'il leur fut alors très-utile; car les Arabes ont une si grande aversion pour l'eau de la mer, qu'ils n'y mouilleront pas même leurs pieds, s'ils peuvent l'éviter; et, quand la nécessité les y force, ils se lavent les pieds dans l'eau fraîche à la première occasion qu'ils en trouvent. Le poisson étant alors leur seule ressource, ils descendoient Scott du haut des rochers sur le bord de la mer, et celui-ci leur ramassoit des moules et d'autres poissons.

Ils quittèrent enfin la vallée de Seyghi, et, s'étant procuré de nouvelles armes, ils allèrent chercher leurs anciens ennemis; ils les trouvèrent au bout de quatorze jours, et ils les attaquèrent; mais ils éprouvèrent une résistance vigoureuse. Dans cette action, Scott fut placé près de son maître, qui le menaça de le tuer, s'il ne faisoit feu; ce qu'il avoit négligé de faire dans une autre occasion. Le chef des ennemis attaqua le maître de Scott, qui le tua d'un coup de pistolet; un autre s'avança en même temps vers Scott, et son maître lui ayant ordonné de tirer, il obéit, et son ennemi tomba de cheval. Leurs adversaires furent battus et dispersés. On fit courir le bruit, en cette

occasion, que Scott avoit tué le chef des ennemis, ce qui n'étoit pas vrai; cependant on le regarda comme digne de porter un nom particulier, attendu qu'il avoit tué un ennemi dans le combat; et, au lieu de le nommer *Chrétien* ou *Alewk*, car c'étoit ainsi qu'ils prononçoient le nom d'Alexandre qu'il leur avoit dit être le sien, on l'appela, depuis cette époqne, *Mahommed le Chrétien.*

Une autre fois, Scott fut envoyé en maraude avec trois Arabes. En arrivant près des tentes de l'ennemi, ils s'arrêtèrent pour attendre le point du jour, et voler ensuite ce dont ils avoient besoin. Mais comme ils en approchoient, un chien aboya; ils prirent la fuite; on les poursuivit, on les atteignit, et on les fit prisonniers; on prit leurs armes, on les enferma dans une tente où ils restèrent trois jours, et l'on menaça Scott de le tuer. Vers le milieu de la troisième nuit, un des compagnons de Scott ayant avancé la tête hors de la tente, vit leurs gardes endormis; ils profitèrent de cette occasion pour s'échapper. Etant sortis de la tente, ils virent cinq hommes armés de fusils, mais endormis; ils les tuèrent, prirent leurs armes, s'emparèrent de vingt-sept chameaux, et s'enfuirent. On se mit à leur poursuite; un des compagnons de Scott fut tué; un autre blessé, et ce ne fut pas sans peine qu'il se sauva avec le troisième. Après avoir erré pendant cinq jours, sans autre

nourriture que l'herbe qu'ils pouvoient trouver, ils arrivèrent le sixième à leurs tentes.

Peu de temps après cette dernière aventure, Scott, en conduisant les troupeaux à des puits voisins du rivage, ayant aperçu un brick en mer, conçut l'idée de s'échapper et prit la fuite. Il se réfugia pendant la nuit dans une caverne sous des rochers, et que, d'après quelques traces qu'il vit à l'entrée, il regarda comme devant être le repaire de quelque bête féroce (1). Mais les Arabes le suivirent à la piste, le reprirent, et lui donnèrent sur la plante des pieds une bastonnade si sévère avec une verge de fer chaud, qu'il se ressentit deux ou trois mois des suites de cette punition (2).

Depuis cette époque jusqu'à l'instant où il

(1) Il est probable que la crainte d'être repris par les Arabes l'emporta sur toute autre; mais Scott attribue en partie sa résolution à la croyance que la poudre à tirer qu'il avoit sur lui étoit une protection suffisante, même contre le lion, à qui l'on suppose la plus grande antipathie pour cette odeur.

(2) On a plusieurs fois demandé à Scott si, en cette occasion ou en quelque autre, il avoit remarqué quelque chose de particulier dans l'état de ses blessures, et notamment si celles qu'il avoit sur les jambes (ce qui n'étoit pas rare) montroient l'*os blanc*; mais il dit que toutes ses blessures étoient *rouges*, quoique quelques-unes de celles qu'il avoit sur les jambes fussent sérieuses, et que toutes se guérirent aisément.

réussit enfin à se sauver, il continua de rester avec cette tribu, qui erroit toujours de place en place pour trouver de la pâture pour les bestiaux ; tantôt attaquant les tribus voisines, tantôt en étant attaqués ; quelquefois battant et pillant, quelquefois battus et pillés. A la fin de juillet ou au commencement d'août 1816, ils étoient campés dans un endroit nommé Lah-Thinn, un peu au sud de la vallée d'Ourera, dans le district de Till. Scott étoit à l'ordinaire chargé du soin des chèvres et des brebis ; et, un jour qu'il les gardoit avec la fille de son maître, ils s'endormirent tous deux. Pendant ce temps, un loup survint, tua trois moutons, dispersa le reste du troupeau; et, quand les dormeurs s'éveillèrent, ils ne virent autour d'eux que les trois moutons morts.

Craignant le châtiment que cette négligence attireroit certainement sur lui, il forma de nouveau la résolution de tâcher à s'échapper. Il dit à la jeune fille de chercher le troupeau d'un côté, tandis qu'il le chercheroit de l'autre ; et, courant du côté de la mer, il en suivit les bords pendant quatre jours et quatre nuits en marchant vers le nord.

Il n'eut pendant ce temps d'autre nourriture qu'un peu d'eau fraîche. Le cinquième jour, il vit, de bonne heure, dans la matinée, une grande fumée du côté de l'est, et quelques montagnes fort élevées. Il se dirigea de ce côté, et trouva

dans un vallon creux quelques maisons bâties en pierres d'où sortoit la fumée. Il y rencontra un maure qui, le couchant en joue, lui ordonna de jeter à terre son coutelas et de se dépouiller de ses habits. Comme il n'obéissoit pas, cet homme le menaça de faire feu sur lui, et Scott répondit qu'il pouvoit le tuer si bon lui sembloit. Le maure, entendant qu'il lui parloit en arabe, remit son fusil sur son épaule, et lui demanda qui il étoit. Scott satisfit à cette question en peu de mots; et le maure, s'avançant vers lui, lui prit la main, lui dit de ne rien craindre, l'emmena chez lui et lui donna à manger.

Il l'engagea ensuite à écrire au consul d'Angleterre à Mogador, et Scott suivit ce conseil. Le maure, le laissant aux soins de son frère et de son fils, partit avec la lettre, et, après une absence de huit jours, revint avec la réponse de M. William Willshire, consul d'Angleterre à Mogador (1), qui envoya à Scott un cheval pour faire son voyage, et 27 piastres pour acheter des provisions.

(1) Scott, Riley et d'autres infortunés reconnoissent avec gratitude les attentions et l'humanité de cet homme estimable; et la bonne volonté avec laquelle le maure se prêta à faire des démarches pour rendre à Scott la liberté, est la meilleure preuve de l'empressement avec lequel le représentant de l'Angleterre à Modagor s'acquitte du devoir important de racheter les chrétiens de l'esclavage.

Après s'être reposé encore trois jours, Scott partit, accompagné du maure, et il arriva sans accident à Mogador en cinq jours, pendant lesquels ils marchèrent à raison de trente milles au moins par jour.

Comme l'endroit où Scott rencontra le maure n'est guère qu'à un mille et demi de Wadnoun, cette place peut être regardée comme étant à 130 milles de Mogador. Près de la maison de ce maure couloit une rivière aussi large que les canaux le sont ordinairement en Angleterre. Cette rivière traverse la ville de Wadnoun, et l'eau en est douce jusqu'à ce qu'elle rencontre la marée.

Des environs de Wadnoun, Scott vit à l'est des montagnes dont le sommet étoit couvert de neige, et on lui dit qu'il en étoit de même pendant toute l'année (1).

Scott donne le nom de Schlech (2) à la langue qu'on parle à Mogador et à Wadnoun. Pendant son séjour à Mogador, il éprouva toutes les attentions possibles de la part de M. Willshire, qui paya sa rançon au maure pour le compte de la compagnie des marchands de fer de Londres. Scott arriva à Mogador le 31 août 1816; il en partit le 11 novembre sur le brick l'*Isabelle*, d'Aberdeen, capi-

(1) La chaîne de l'Atlas.

(2) Le major Rennell pense que ce nom peut être Schilah.

Sachal, canton dont la vallée de Zerrohah est la frontière septentrionale.

On sait que la province du Till s'étend au nord jusqu'aux environs de Nun, nom d'une ville et d'un cap bien connus dans la géographie d'Afrique, et elle comprend, du côté du sud, la vallée d'Ourerah dont il est souvent fait mention dans le cours de la relation, et d'où Scott se sauva à Nun après avoir voyagé quatre jours et quatre nuits, et une partie du cinquième jour, probablement en marchant aussi vite qu'il le pouvoit. En supposant donc qu'il ait fait en droite ligne cent à cent dix milles géographiques, cela placera la vallée d'Ourerah à cette distance au sud-ouest de Nun, et précisément en face de Fortaventure, celle des îles Canaries qui est la plus voisine du continent africain, et un peu au nord du cap Juby (1). On ne sait jusqu'où la province du Till peut s'étendre au sud d'Ourerah; mais il est à présumer qu'elle ne va pas bien loin, puisqu'une si grande partie en est située au-delà du côté du nord-est, conjecture qui est fortifiée par le gisement général des côtes en cet endroit, qui peut contribuer à faire découvrir la cause supposée du naufrage; car ce fut sans doute l'effet d'un courant du sud-est qui porta le vaisseau vers

(1) Il peut se faire que l'Arca de M. de Lisle soit l'Ourerah.

la terre par une force graduelle, quoique imperceptible, pendant tout le chemin qu'il fit depuis la latitude du cap Finistère (1). Sa course devant naturellement se diriger vers le sud-ouest, la partie de la côte, ayant sa direction vers l'ouest, devoit plus vraisemblablement arrêter la marche du bâtiment que celle qui se dirige vers le sud, et ce changement de direction a lieu à peu de distance du cap Juby. Il semble donc probable que le navire a échoué dans ces environs, et il est à remarquer que c'est là qu'arrivent la plupart des naufrages. Si le vaisseau avoit été plus avancé du côté du sud, sa marche l'auroit conduit parallèlement à la côte et à vue de terre, pendant la journée précédente, au lieu qu'il se trouva probablement tout ce jour au nord du cap Juby, où la côte se retire considérablement à l'est et hors de vue de terre.

Telles sont les raisons qui nous portent à placer le lieu du naufrage, et par conséquent la vallée de Zerrohah dans les environs du cap Juby, opinion qui tire une nouvelle force de la circonstance qu'Ourerah est dans le voisinage de ce cap.

Il paroît, d'après la relation, qu'on employa dix-sept jours pour se rendre du lieu du naufrage à El-Ghiblah, campement peu éloigné des bords

(1) *Voyez* plus loin les remarques sur ce courant, page 319.

de la mer, dans la province du même nom, annoncée comme la plus méridionale des quatre provinces occupées par les Arabes errans avec lesquels notre voyageur eut des relations. Si l'on calcule ce voyage de dix-sept jours d'après la marche ordinaire des caravanes, on aura de 250 à 260 milles géographiques en droite ligne, ce qui conduira à la rivière del Ouro des Portugais. S'il faut lire quinze jours au lieu de dix-sept, la chose paroissant douteuse d'après le manuscrit, il faudra en déduire trente milles, et le campement d'El-Ghiblah se trouvera rapproché d'autant du côté du nord; ce qui est presque sans importance pour la ligne générale du voyage à travers le désert. On prend ici pour taux moyen la marche des caravanes, parce que la troupe étoit peu nombreuse, n'étant composée que d'une seule famille et n'ayant avec elle que trois chameaux; au lieu que le voyage à travers le désert fut fait par une troupe beaucoup plus considérable, traînant à sa suite 2,500 animaux de différentes espèces, et dura plus de six fois aussi long-temps. Le temps employé pour ce voyage est donné rondement *en mois*, à l'exception de trois intervalles de onze, de cinq et de deux jours, et parconséquent on ne peut prétendre à une exactitude rigoureuse. Probablement les nouvelles lunes lui servirent pour la division du temps; mais, après tout, il

falloit qu'il se fiât à sa mémoire, et il ne seroit pas raisonnable d'attendre un résultat plus plausible que celui que nous allons donner.

On peut fixer le nombre total des jours à 106, à moins que les trois jours de halte dans le bois ne doivent être compris dans le nombre de ceux donnés en gros pour la marche (1).

Il faut faire attention que la troupe se compo- soit de 115 à 120 personnes, hommes, femmes et enfans (à la manière des patriarches), et que les femmes et les enfans marchoient quelquefois à pied. Ajoutons qu'il y avoit environ mille chèvres, sans parler d'autant de moutons et de cinq à six cents chameaux, et que les chèvres ne pouvoient suivre les chameaux que lorsqu'elles avoient une pâture suffisante, et que les chameaux ne font par heure qu'environ deux milles et demi d'Angleterre. Il est donc probable qu'on peut fixer le taux moyen de la marche à deux milles ou deux milles un quart par heure, puisque les moins bons marcheurs devoient nécessairement la ré-

(1) Le temps employé pour leur retour ne diffère pas matériellement de celui du premier voyage; il n'est plus court que de quelques jours, et il faut avoir égard à la manière peu précise dont il est donné, ce qui ne pouvoit guère être autrement. Cette observation tend à raccourcir le surplus des distances résultant des calculs qui vont suivre.

gler (1); il faut aussi prendre en considération que près des deux tiers du chemin ne traversoient pas des sables, et par conséquent ne convenoient pas aussi bien aux pieds des chameaux, dont un grand nombre étoient chargés. On ne parle d'aucune halte, à l'exception des trois qui eurent lieu dans le bois dans une occasion extraordinaire, et il paroît probable que leurs marches journalières étoient assez courtes pour les mettre en état de continuer leur voyage sans endurer un degré de fatigue qui auroit rendu indispensables de fréquentes haltes.

Peut-être donc leur marche étoit-elle plus lente que celle des grandes armées, qu'on calcule, sur des routes ordinaires et dans de longues marches, à raison de quatorze milles et demi d'Angleterre, mais qu'on réduit à dix milles et demi par jour en droite ligne et en milles géographiques. Peut-être, dans le cas dont il s'agit, ne faut-il pas calculer la marche à plus de dix milles par jour.

On ne peut attendre plus d'exactitude sur la direction générale de la ligne de la marche que sur la distance parcourue, et peut-être en trouvera-t-on encore moins. Le soleil auroit pourtant fourni à M. Scott de bons indices, matin et soir,

(1) Il paroît que, dans ce pays, les moutons marchent plus vite que les chèvres.

s'il avoit eu égard à sa grande déclinaison dans cette saison ; car ce fut vers le mois de juin qu'ils partirent. Il dit qu'à leur départ ils marchoient vers l'est en tendant un peu vers le sud, et que, graduellement, leur marche inclina davantage vers le sud à mesure qu'ils avançoient ; ce qui est aussi clair qu'on pourroit le désirer. Si donc nous supposons une ligne courbe de ce genre, elle se terminera dans la direction du lac Dibbie de M. Park, et ne s'en écartera pas beaucoup quant à la distance, eu égard à ce que les calculs géographiques, de part et d'autre, sont basés sur des lignes de distance très-étendues ; car la situation du lac Dibbie, d'après les rapports faits à M. Park, quant à la distance, est placée entre ses plus basses stations sur le Niger et Tombouctou, tandis que celle de cette ville est déterminée par le croisement de lignes de distance partant de Maroc, de Tunis et de Tripoli ; ce qui ne diffère pas beaucoup, quant à la latitude, de celle résultant des gisemens qui lui avoient été donnés pendant sa marche vers l'est.

On peut donc mesurer sur la carte (1) environ 1,000 milles géographiques, en traçant une ligne courbe à travers le désert, entre le campement d'El-Ghiblah et le lac Dibbie, tandis que

(1) *Voyez* la carte générale d'Afrique dans les Voyages de M. Park.

les 106 jours, à raison de dix milles, en donnent 1,060, c'est-à-dire 60 de plus que la carte. Il seroit inutile de raisonner sur le fondement de telles données; car, d'après les noms et les positions générales des lacs décrits respectivement par MM. Park et Scott, il semble impossible de douter qu'il s'agisse du même des deux côtés. La lettre *D* se change souvent en *T*, et *Tieb* ou *Tie-eb* diffère peu, par sa racine, de *Dibbie*. Les 1,000 milles géographiques, au lieu de dix milles pour chaque jour, n'en donnent qu'un peu moins de neuf et demi,

Le lac, tel que le *décrit* M. Park, est beaucoup plus petit que celui que Scott *a vu;* mais personne ne regardera les deux relations comme devant avoir la même autorité. M. Park dit : « Relativement à l'étendue du lac Dibbie, ou du lac Noir, tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdent la terre de vue pendant un jour entier. » D'une autre part, M. Scott compte, pour sa traversée, vingt-neuf heures, à raison de deux milles par heure. Il est pourtant difficile de concevoir qu'un bâtiment, capable de transporter deux cents personnes à travers une si vaste étendue d'eau, puisse marcher à la rame, conduit par six rameurs, toujours les mêmes, à raison de deux milles par heure. Au lieu de cinquante-huit milles, quarante-trois suffisent probablement. On peut

conclure que cette traversée se fit du nord-ouest au sud-est, M. Park ayant été informé qu'en allant à Tombucton, on le traversoit de l'ouest à l'est, ce qui est en effet la diretion générale du cours du Niger; conséquemment, elle eut lieu dans sa plus grande largeur; car les lacs traversés par les rivières, occupant une partie des vallées et des terrains creux par où elles passent, ont leur plus grande largeur dans la direction du cours de ces rivières. On peut donc supposer que Scott l'a traversé dans sa largeur, et ce doit par conséquent être un grand lac.

Le bâtiment jeta l'ancre deux fois, et Scott ne remarqua point de courant dans le lac; mais la proue se dirigeoit vers l'est, quoique le temps fût calme. Dans un lac de cette étendue, le courant de la rivière devoit être élargi, et c'est pourquoi il est difficile de rendre compte de la position constante de l'embarcation. Peut-être faisoit-il quelque peu de vent, ce dont il ne se sera pas aperçu. Il ne pouvoit y avoir de contre-courant au milieu d'un si grand lac. A l'égard de ce que les bateliers dirent sur ce lac, il faudroit y faire grande attention, si on pouvoit leur supposer quelques connoissances du cours ultérieur du Niger. Mais, leur langue naturelle étant le *Shilah*, ils venoient sans doute du nord de l'Afrique, et ils ne pouvoient rien savoir sur ce sujet que par ouï dire. L'opinion des habitans du nord de l'Afrique a été, dans

tous les temps, en faveur de la communication du Niger avec le Nil d'Egypte; ce qui vient probablement de l'idée qu'il doit se jeter dans la mer quelque part. On peut remarquer en même temps que, dans l'intérieur de la Barbarie, entre Maroc et Tunis, il n'y a pas moins de cinq rivières considérables, se dirigeant vers le Sahara, qui forment de petits lacs sur les frontières du désert, et dont les eaux s'évaporent ou sont absorbées par les sables.

Quant à la qualité du sol dans la partie centrale du Sahara, dans la ligne de la route déjà mentionnée, on peut observer qu'on trouve déjà sur les cartes deux districts marqués comme des îles, des oasis, ou du moins d'une nature différente de celles des contrées sablonneuses. On les nomme *Gualata* et *Taudeny*. Il peut se faire qu'ils fassent partie des endroits désignés par Scott comme dénués de sable; et, quoiqu'ils soient placés bien au nord de la route qu'il a suivie, il est possible qu'ils soient situés plus au sud, ou que la route de M. Scott se soit plus rapprochée du nord. Étant parti en juin, quand la déclinaison septentrionale du soleil étoit très-considérable, il peut n'y avoir pas fait assez attention en calculant les points cardinaux de l'orient et de l'occident. La vallée arrosée par un ruisseau, et dans laquelle ils séjournèrent si long-temps, est très-voisine de la partie occidentale du *Gualata*.

Il paroît qu'ils revinrent à peu près par la même route, jusqu'aux environs de cette vallée, qui étoit environ aux trois quarts de la totalité du chemin. Mais alors ils en changèrent évidemment, car ils traversèrent les sables en sept jours, au lieu d'en employer onze, comme ils l'avoient fait en allant, et ils arrivèrent à un campement différent de celui d'où ils étoient partis.

Remarques sur les courans qui règnent entre les latitudes du cap Finistère et des îles Canaries, et qu'on peut supposer avoir fait dévier le Montézuma de sa course; par le major Rennel.

Je me regarderois comme grandement coupable, si je négligeois de mettre les navigateurs sur leurs gardes, en leur faisant part du résultat de mes recherches sur le courant qui paroît avoir causé le naufrage du Montézuma, et d'un grand nombre d'autres vaisseaux de toutes les nations, sur la côte occidentale de Barbarie; ayant examiné les journaux d'une multitude de vaisseaux qui ont fait voile dans les mêmes parages, ayant à bord des montres-marines, et qui avoient aussi, quand l'occasion s'en présentoit, corrigé leurs calculs par des observations astronomiques.

Le résultat général est que les navigateurs qui

quittent le parallèle de la partie méridionale de la baie de Biscaye, c'est-à-dire le 45e degré de latitude, et qui font voile vers le sud par la route ordinaire, rencontreront d'abord un courant de sud-est, puis un autre venant de l'est, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé la latitude du cap Finistère. Le courant redeviendra alors graduellement sud-est, et retournera encore à l'est quand ils auront doublé le cap Saint-Vincent, ce qu'il faut, sans aucun doute, attribuer à l'attraction du détroit de Gibraltar; et ce courant d'est est à peu près général dans toute l'embouchure de la baie, entre le cap Saint-Vincent et le cap Cantin.

Au-delà de cette baie, qu'on peut regarder comme l'entonnoir dont le détroit lui-même est le goulot, le courant redevient sud-est et même vient encore davantage du côté du sud, de même qu'il vient davantage du côté de l'est, à la hauteur du cap Finistère; il continue ainsi jusqu'au vingt-cinquième degré de latitude, et on le sent encore au-delà de Madère, du côté de l'est, c'est-à-dire à cent trente lieues au moins de la côte d'Afrique. Plus loin on trouve un courant sud-ouest, ce qui est dû sans doute à l'opération des vents alisés du nord-est.

Le taux du mouvement de ce courant varie considérablement à différentes époques, c'est-à-dire de douze à vingt milles et plus en vingt-quatre heures. Je regarde seize milles comme un peu

au-dessous du taux moyen. J'ai un exemple de déviation de 140 milles en huit jours dans un des vaisseaux de sa majesté, et un autre où elle n'a été que de douze. Dans un journal très-bien tenu d'un navire de la compagnie des Indes orientales, je l'ai trouvé de 170 milles en neuf jours à Madère, ce qui fait dix-neuf milles par jour. La direction du courant varie aussi, mais elle tend toujours vers le sud plus que vers l'est, quand on a passé l'embouchure du détroit.

Près des côtes d'Espagne et de Portugal, communément appelées la muraille, le courant vient toujours davantage du sud, ce qu'il faut peut-être attribuer à la grande masse d'eau amenée par le courant du sud-est, et qui tombe obliquement sur le rivage, d'où elle ne peut s'échapper que vers le sud, en doublant le cap de Saint-Vincent, du côté de l'embouchure du détroit; et, parmi les îles Canaries, comme, entre elle et la côte de Barbarie, les courans sont moins réguliers, j'ai tâché d'en donner une idée sur la carte.

On peut regarder comme constant que toute la surface de la partie de l'océan Atlantique, contenue entre les 30° et 45° degrés de latitude, jusqu'à une distance de 100 à 130 lieues du rivage, est en mouvement vers l'embouchuure du détroit de Gibraltar.

D'après ce qui a eté dit dans le cours des remarques qui précèdent, on doit s'attendre qu'un

vaisseau faisant voile par la route ordinaire pour Madère ou pour les Canaries, sera porté au sud-est à raison de seize milles par jour; c'est-à-dire que, même s'il a le vent favorable, il sera entraîné par le courant à 150 ou 160 milles au sud-est; dans le cours de son voyage à Madère ou aux Canaries, et par conséquent dans une course sud-est-quart-d'est, il sera porté à 80 ou 90 milles à l'est du port où il veut aborder. Si nous supposons une course sud-est, l'erreur, du côté de l'est, ne sera pas de moins de 109 milles, ce qui conduira à Allegranza ou à Fortaventure le navire qui veut se rendre à Ténériffe, et sur la côte d'Afrique celui qui veut aborder à Allegranza. Les François et les Espagnols disent que leurs vaisseaux se sont souvent trouvés à la hautéur d'Allegranza quand ils se croyoient sur la ligne de Ténériffe. Il faut ajouter que, si un navire avoit une longue traversée, l'erreur seroit d'autant plus grande en proportion, et pourroit monter à 200 milles vers l'est.

Il seroit donc convenable que tout bâtiment allant aux Canaries, ou voulant faire voile entre ces îles et la côte d'Afrique, et n'ayant pas à bord de montre-marine, ce qui est le cas de presque tous les vaisseaux marchands, ajoutât chaque jour au calcul de sa marche, *dix milles du côté de l'est.* D'abord cela les empêcheroit de se tromper sur leurs marches, de même qu'il vaut mieux faire

avancer une montre que de se charger constamment la mémoire de la quantité de minutes dont elle retarde. Dix milles, comme mesure de précaution, ne paroissent pas trop, puisqu'un navire a été porté récemment à 99 milles à l'est en huit jours sur cette route. Quelle n'auroit pas été l'erreur, s'il avoit eu une traversée un peu longue !

C'est ce courant qui a fourni aux Arabes errans du désert des victimes de toutes les nations, et au digne M. Willshire des sujets de bienfaisance.

OBSERVATIONS

SUR LES

CONTRÉES DE CONGO ET DE LOANGO,

PAR M. MAXWELL,

AUTEUR DES LETTRES A MUNGO-PARK, etc.

Traduit de l'anglois.

Princesses de Cabenda.

Dans le royaume de Cabenda ou d'Angola, les princesses du sang royal sont investies d'un pouvoir despotique, et, suivant toutes les apparences, sont dépourvues de cette douceur modeste qui, en d'autres pays, est un des plus beaux ornemens du sexe féminin. Elles possèdent le privilége extraordinaire de pouvoir forcer tout sujet qui n'a pas le rang de prince à les épouser, et à renoncer pour elles à leurs femmes et à leurs enfans. Les plus riches négocians sont principale-

ment exposés à leur rapacité. Quand le malheureux individu qui a été honoré de leur choix a été dépouillé de sa fortune, et qu'une autre victime du pouvoir arbitraire a été choisie pour le remplacer, le retour à la vie privée lui est permis, et l'on a la politesse de lui laisser la consolation de pouvoir porter le titre de prince. Tant qu'il est dans ce splendide esclavage, il ne peut, sous peine de mort, se trouver en compagnie d'aucune autre femme. Le même châtiment menace également toute femme que le hasard ameneroit en sa présence. Aussi, pour éviter autant qu'il est possible de pareils accidens, il est toujours accompagné d'une garde d'honneur dont une partie, quand il fait une visite ou qu'il est en voyage, le précède à une distance considérable, en battant le chingonga, instrument composé de deux petites cloches attachées aux deux bouts d'un bâton semi-circulaire. Les femmes en reconnoissent le son aussitôt, et elles se cachent jusqu'à ce que l'objet de leur terreur soit passé. Je connois plusieurs négocians qui ont été anoblis de cette manière par une alliance avec ces amazones, de la tyrannie desquelles ils se plaignent amèrement. Malgré le manque de circonspection dans leur propre conduite, elles exigent de leurs maris le plus scrupuleux décorum dans la leur.

Je ne sache pas qu'une pareille coutume ait lieu dans la province de Chimfouka, voisine de

Cabenda, ni sur aucune autre partie de la côte entre Mayumba et le Congo.

Prêtres.

Le patriarche, ou grand-prêtre, Bounzie, réside à Maccatala. Sa juridiction spirituelle s'étend fort loin, et sa personne est regardée comme si sacrée, que personne, quelque élevé que puisse être son rang, n'ose s'en approcher ni lui parler, quand on est admis en sa présence, avant d'en avoir reçu la permission par un *signe*; et alors le respect qu'on lui témoigne approche de l'adoration.

Chaque audience est accompagnée d'un présent proportionné à la fortune de celui qui vient réclamer justice ou protection; mais comme Bounzie est supposé incapable de se laisser corrompre, il est seulement prié de jeter les yeux sur le présent. Quand il a fait son inspection, on remet le tout en paquet; mais les objets qu'il a distingués sont si mal attachés, qu'ils tombent par terre pendant qu'on emporte le surplus.

Aucun prince, jusqu'à une distance considérable de Maccatala, ne se regarde comme en sûreté, s'il a encouru le blâme du patriarche. Sa résidence attire donc constamment la foule, et sa place devient ainsi une source de grands profits.

Toutes les nations voisines regardent le district de Maccatala comme sacré, et l'on s'estime heu-

reux quand on peut déposer les restes d'un parent ou d'un ami dans ce saint territoire. On peut voir tous les jours à Embomma des canots qui descendent la rivière pour porter quelque cadavre à Maccatala. Ils sont toujours distingués des autres par quelque marque qui annonce la nature de leur cargaison.

Le patriarche actuel a environ soixante ans. C'est un homme d'un aspect vénérable et plein de dignité, mais son costume ne le distingue en rien des autres chefs. Ce fut la première personne avec qui j'eus une entrevue en remontant la rivière; et, sans la sainteté de son caractère, sur laquelle il appuyoit fort, j'aurois eu beaucoup de difficulté à amener les naturels à un pourparler. Ayant jeté l'ancre près du havre aux huîtres (*oyster-haven*), nous découvrîmes quatre personnes sur l'île de l'Espérance (l'île de *Hope*); et, désirant avoir une conférence avec elles, j'y envoyai le lieutenant et quatre hommes dans une petite barque, avec quelques présens à leur distribuer. Les naturels, comme nous pûmes le voir du vaisseau avec nos lunettes d'approche, virent avec tranquillité la barque s'avancer; mais quand on cargua la voile et qu'on prit la rame, ils mirent leur canot sur leurs épaules, et, fuyant précipitamment de l'autre côté de l'île, ils gagnèrent, à force de rames, la rive de Maccatala. Le

lendemain, à midi, ayant aperçu un canot qui louvoyoit près du rivage septentrional, je m'avançai dans la petite barque de ce côté; mais comme je m'en approchois, il se retira lentement vers l'entrée d'une petite crique. Notre air pacifique le détermina enfin à nous attendre; un homme étoit debout sur la proue, parlant à haute voix et faisant beaucoup de gestes. C'étoit Bounzie lui-même. Il prononça une longue harangue, dans laquelle il eut soin de se faire connoître, et finit par me dire que si je lui faisois quelque injure, Enzambi Empoungu m'en puniroit. Je calmai ses craintes par un présent de grains de colliers, de drap et d'eau-de-vie, et il me donna en retour une belle chèvre et des plantains, et demanda que son fils, Chimpola, m'accompagnât à bord.

Maccatala est riche en superbes paysages, et offre les plus beaux points de vue champêtre. Les villages sont construits dans des clairières cultivées qui se trouvent dans les bois, et entourés de plantations de cassave, de bléd'inde, de plantains, de pois, de tabac, etc. Chinganga Bounzie, prêtre d'un rang inférieur, demeure dans une de ces solitudes agréables.

Jugement par épreuve.

Quand quelqu'un est faussement accusé d'un

crime atroce, il ne peut prouver son innocence qu'en sortant victorieux de l'épreuve judiciaire du çassah. Cette épreuve consiste à avaler une certaine quantité de cassah, qui est administrée par une personne portant le titre de Ganga Emcassah. Le jour fixé, l'accusé comparoît et demande à boire le cassah. Le Ganga lui administre cette potion en présence d'un grand concours de peuple qui, se rangeant en cercle autour de lui, attend avec impatience l'effet du poison: s'il lui cause de grandes douleurs et des étourdissemens, il est déclaré coupable; mais, dans le cas contraire, ou s'il n'excite que le vomissement, son innocence est proclamée sur-le-champ, on le revêt d'une marque de distinction sur le lieu même, et il passe à l'avenir pour être digne d'une confiance sans bornes. L'attestation de son innocence consiste simplement en un morceau d'écorce de calebasse, peint en blanc, de la grandeur d'une piastre, qu'on lui fixe sur la tempe droite par le moyen d'un bandeau qui embrasse la circonférence de sa tête.

Mon ami, le capitaine J. V. Aubinais, de Nantes, assista à une de ces épreuves judiciaires. Il s'agissoit d'une femme accusée d'infidélité par son mari. Du moment qu'elle commença à se trouver mal et à chanceler, les spectateurs se précipitèrent dans le cercle, et la massacrèrent à coups de couteaux et de poignards, après lui avoir abattu

le sein. Une telle coutume est trop barbare pour donner lieu à des réflexions. Il paroît évident que le sort du malheureux accusé est déterminé d'avance, suivant sa richesse et son crédit, et que lorsqu'ils sortent triomphans de cette épreuve, c'est qu'on a subbstitué au cassah quelque drogue moins pernicieuse. Ce poison est d'un rouge brillant. On le prépare avec l'écorce d'un arbre qui, lorsqu'on la casse, offre une apparence résineuse.

Palmier.

Le palmier est le plus précieux des arbres d'Afrique; indépendamment du vin, on en tire une huile douce bonne à manger. Les naturels emploient ses feuilles pour couvrir leurs maisons, et les filamens déliés qui sortent de ses branches servent de cordes pour leurs instrumens de musique. Il seroit trop long de récapituler tous les services qu'ils en tirent. Il atteint quelquefois la hauteur de cent vingt pieds; mais le tronc en est toujours mince, eu égard à sa hauteur. Il perd ses branches tous les ans, et elles laissent en place des nœuds semblables à ceux qu'on voit sur la tige du chou.

Les naturels de cette partie de l'Afrique aiment passionnément le vin de palmier qui est fort agréable au goût quand on le boit frais tiré de l'arbre; mais ils

le boivent rarement avant qu'il ait fermenté. Alors, quoiqu'il plaise moins au palais d'un Européen, ils l'aiment beaucoup davantage, et c'est peut-être parce qu'il a acquis une qualité enivrante.

On obtient ce vin en faisant une incision dans le bois tendre à la tête de l'arbre, et on le recueille dans une calebasse dans laquelle il est conduit par le moyen d'un éclat de bois introduit dans la fente. On a soin de couvrir légèrement d'herbes sèches l'ouverture de la calebasse pour en écarter les essaims de mouches et de guêpes. On laisse ces calebasses le temps que l'expérience a appris être nécessaire pour qu'elles soient à peu près remplies. Alors un homme monte à l'arbre avec des calebasses vides attachées à sa ceinture, et il les substitue à celles qui sont pleines qu'il rapporte de la même manière. Cette opération se fait assez facilement, malgré la hauteur de l'arbre. Celui qui y monte se pourvoit d'un cerceau de bois dur dont la circonférence embrasse le tronc de l'arbre et son corps, mais avec assez d'espace entre deux pour lui permettre de s'en écarter de la longueur du bras, ce qui lui permet de fixer les pieds solidement sur les nœuds dont l'arbre est couvert. Par le moyen de ce cerceau, qu'il fait avancer en même temps que lui, il monte très-rapidement.

On recueille toujours le vin sur l'arbre mâle. Le palmier femelle, qui porte les fruits, est trop

précieux pour qu'on l'emploie à cet usage. Ces fruits ont à peu près la taille et la forme d'une noix. Chaque arbre en produit trois ou quatre grappes, et elles sont quelquefois si grosses qu'on en a vu qui pesoient plus de cent livres.

TABLEAU POLITIQUE

DE

L'EUROPE

AU COMMENCEMENT DE L'AN 1821;

PAR M. MALTE-BRUN.

(SUITE ET FIN. — *Voyez* le Volume VIII, page 209.)

Nous avons nommé la *Suisse* et les *Pays-Bas*. Ces deux états n'ont éprouvé aucun changement, aucune commotion dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, mais ils n'ont pas non plus fait aucun progrès dans leur prospérité intérieure et extérieure.

Privée, par les douanes des états voisins, de débouchés pour les produits de ses fabriques, la *Suisse* éprouve toujours les embarras les plus cruels; elle a arraché ses robustes enfans à la vie pastorale, pour les enfermer dans des ateliers. Ils

ne peuvent plus retourner à leurs troupeaux ; ils ne peuvent plus trouver de l'occupation dans une industrie languissante. Le Rhin est couvert de leurs tristes émigrations; et les seuls républicains qui restoient en Europe, traversent l'Océan atlantique pour devenir indistinctement citoyens des États-Unis, ou sujets du roi du Brésil. Pourquoi les hommes d'état que la Suisse possède encore, n'ont-ils pas pensé à réunir toutes les émigrations suisses (en y joignant même celles de l'Allemagne) vers un seul et même pays, par exemple vers les bords de Columbia, ou vers les belles îles de l'Océanie, afin d'y former une nouvelle Suisse indépendante loin de notre civilisation corrompue et loin de nos grandes monarchies? Les 10 ou 12,000 individus, émigrés de la Suisse depuis cinq ans, auroient suffi pour fonder un état respectable. S'il existe encore des descendans de Tell et d'Erlach, leur cœur appréciera ce vœu.

Les observations que nous avons faites l'année dernière sur l'insuffisance des limites de la confédération suisse, sous le rapport de l'indépendance politique et de la défense militaire, subsistent toujours dans toute leur force. Cet état qui, moyennant quelques foibles agrandissemens, pourroit redevenir un élément important du système de l'équilibre européen, reste toujours trop ouvert à ses puissans voisins. Nous croyons que les cabinets de Turin, de Munich, de Stutgard et de

Carlsruhe ont commencé à faire attention à l'intérêt évident qu'ils ont à combiner leur politique entre eux et avec la Suisse. Un mémoire a été présenté à une de ces cours, pour développer l'idée d'une quintuple alliance entre le Piémont, la Suisse, la Bavière, le Wurtemberg et Bade; états qui, pris ensemble, renferment une population de onze millions d'habitans belliqueux, capables de mettre en campagne une armée de 150,000 combattans. Les cinq états que nous venons de nommer présentent la plus imposante masse de puissances secondaires qui se trouve réunie en Europe. Si les deux Hesses et la Saxe, tant royale que ducale, s'y joignent, cette fédération, forte de quatorze millions d'habitans, pourroit mettre de justes bornes à l'ambition de grandes puissances voisines; mais même sous les Hessois, les Saxons et le Piémont, les états de l'Allemagne méridionale, réunis à la Suisse, offriroient un ensemble de forces très-respectable.

Les traités existans, et notamment l'acte de la fédération germanique, défendent aux états de l'Allemagne de former publiquement une alliance avec la Suisse; mais qui pourroit empêcher un jour cette agrégation naturelle de se former, en dépit des traités mal combinés et plus mal exécutés? Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de l'Allemagne.

Cette idée est considérée de très-mauvais œil

par les grandes puissances ; elles ne parlent que de la *neutralité* de la Suisse, garantie par l'*Europe* entière ; c'est très-beau, mais c'est un peu vague. Ce qui est plus positif, c'est la protection que doivent aux cantons les puissances qui en tirent des troupes mercenaires; mais ce débris de la vieille politique menace ruine.

Les *capitulations militaires* entre la France et la Suisse continuent à être vivement attaquées dans nos chambres par le parti qui prétend au titre exclusif de constitutionnel. Les régimens suisses au service d'Espagne sont réduits à rien, et les cortès ont décidé leur suppression. Les cours italiennes n'ont pas renouvelé leurs capitulations. La Hollande a eu à se plaindre d'un régiment suisse. Dans l'intérieur même de la Suisse, le service mercenaire dans l'étranger ne séduit que peu de monde. Cette anomalie d'une république qui loue des soldats va donc disparoître dans le cours des événemens très-prochains.

En revanche, la Suisse cherche à se former une armée nationale respectable; elle tient sur pied une force nominale de 32,000 hommes, et les lois féodales en ordonnent le doublement en cas de danger. L'école militaire, établie à Thoun, doit fournir à cette armée des officiers habiles.

La douceur des gouvernemens aristocratiques de Berne, de Zurich, de Bâle et de Lucerne n'empêche pas qu'il n'y ait dans ces cantons quelques

partisans de la démocratie absolue; mais c'est surtout à Lausanne, Araco, Genève que règne l'attachement aux théories de l'égalité et de la souveraineté populaire. C'est parmi les démocrates que se cachent à présent les partisans de la ci-devant *république helvétique* et les ci-devant buonapartistes. Si quelque chose pouvoit exposer la Suisse à tomber sous le joug d'un souverain, ce seroient les imprudences de ce parti démocratique moderne, philosophique et révolutionnaire, qui n'a aucun rapport avec les antiques et simples communes de Schuytz, d'Uri, d'Unterwald; communes où l'on sait très-bien, par l'instinct du bon sens, que la participation au pouvoir politique n'appartient de droit qu'à ceux à qui les lois fondamentales la donnent, et que ce privilége n'est pas plus que toute autre propriété le bien commun de ceux qui n'en ont pas hérité. L'esprit aristocratique de Berne et de Zurich offre à la liberté des Suisses en général un de ses boulevards les plus solides. On nous assure que, depuis l'agrandissement du territoire de Genève, le sentiment de la nécessité de quelques prérogatives pour la ville, et la répugnance à admettre les catholiques à une égalité absolue, a fait prendre aux politiques genevois l'esprit d'une aristocratie raisonnable.

Les *Pays-Bas*, quoique tranquilles sous un gouvernement équitable, ont continué à offrir des preuves journalières de la vérité des obser-

vations que nous avons présentées dans notre tableau précédent sur l'absurdité d'une réunion intime et absolue entre la Belgique et la Hollande. Nous avons insisté sur l'opposition de l'intérêt commercial des Hollandois avec l'intérêt agricole des Belges, sur l'impossibilité d'avoir une assemblée délibérante unique dans un pays où il existe quatre ou cinq idiomes dont aucun ne peut être aboli (1), enfin sur le peu de compatibilité d'une dynastie protestante avec une majorité de sujets catholiques. Nous avons indiqué un remède; nous n'avons rien à y ajouter. Le but du congrès de Vienne, de placer aux portes de la France une puissance secondaire susceptible d'une résistance quelconque contre l'ambition d'un nouveau Louis XIV, est tout-à-fait manqué.

Ce royaume nouveau n'a pas même un nom, adopté en commun par les habitans; car ceux qui le nomment les Pays-Bas et ceux qui l'appellent le *Neerland*, se traitent réciproquement d'étrangers et d'ennemis.

Une simple discussion législative a fait éclater aux yeux des observateurs attentifs ce schisme moral et politique de la Hollande et de la Belgique, ou, comme on dit ministériellement, des

(1) Le *hollandois* est parlé par deux millions; le *françois* par un; le *wallon* ou françois gaulois par un million et demi, et le *flamand* par six à sept cent mille.

provinces septentrionales et des *provinces méridionales*. Un jurisconsulte savant, M. Kemper, avoit été chargé par le gouvernement de rédiger un nouveau code civil; il y a mis bien du savoir, de la prudence et du talent; ses définitions générales préalables étoient d'une justesse et d'une précision admirables, quoique peut-être trop minutieuses; elles étoient en partie tirées de Domat, de Pothier. On pouvoit les modifier, les repousser même comme inutiles; mais tout a été décidé par un motif que l'esprit de parti pouvoit seul dicter. « Le code civil *françois* est ce qu'on a vu » de plus parfait en législation. Comment un » *Hollandois, un Neerlandois* a-t-il pu le réformer? » Qu'il retourne dans ses marais! Ce n'est pas » aux *Neerlandois* à donner des lois à un peuple » hautement civilisé, à un peuple qui a participé » aux immortels lumières de la révolution fran» çoise! » Telles sont les déclamations par lesquelles on repousse la révision d'un code que personne n'admire en France, pas même les libéraux les plus ignorans, d'un code particulièrement contraire aux intérêts d'un pays agricole comme la Belgique. Mais il faut soutenir la révolution françoise et proclamer la haine contre les Hollandois; voilà tout le système du *parti françois* à Bruxelles.

Comme cette discussion continue encore et continuera long-temps, il faut voir si, lors de la

présentation des articles positifs, le bon sens des Belges ne prévaudra pas sur l'esprit de parti.

On a vu, dans les discussions des états-généraux des Pays-Bas, combien une circonstance, puérile en elle-même, peut donner d'audace aux esprits essentiellement faux et légers qui adoptent aveuglément les systèmes de la révolution françoise. Parler et écrire le françois avec correction, avec élégance, est assurément un mérite essentiel dans un *François;* mais, dans tout autre Européen, c'est un avantage étranger aux grandes qualités de l'homme public, du savant, et même du littérateur. M. Pitt et M. Fox, avec leur accent anglois, étoient certainement des hommes d'état fort supérieurs à tel prince russe qui enchante les dames parisiennes par son ton et son langage; les poèmes de Byron, de Gœthe, d'Alfiéri, survivront assurément aux vers françois de Frédéric II et du prince de Ligne. Eh bien! le parti de l'opposition à Bruxelles est d'avis que, lorsqu'on ne parle pas le françois avec toute la pureté brabançonne, on n'est pas digne de donner des lois aux Belges. Des hommes d'état hollandois ont eu la foiblesse de vouloir s'exprimer dans une langue qui leur est étrangère. Chaque faute de grammaire qui leur est échappée a été considérée comme une preuve du peu de capacité de ces pauvres *Neerlandois*. Nous qui lisons avec la même impartialité les discours dans l'une et

l'autre langue, nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître dans les Hollandois plus de vues politiques et plus de connoissances administratives que dans leurs concitoyens méridionaux.

Nous parlerons, dans un autre endroit, des relations coloniales de ce royaume.

Nous passerons rapidement sur les états du nord et de l'est de l'Europe, puisqu'ils n'ont éprouvé aucun changement notable.

Le *Danemark* n'a été nommé dans les fastes de cette année 1820 qu'à l'occasion d'un docteur en théologie, devenu fou, et qui avoit communiqué à un forgeron des plans de révolte. La *Suède* et la *Norvège* n'ont pas même offert une semblable aventure; mais il est à remarquer qu'un refroidissement sensible entre les cabinets de Stockholm et de Pétersbourg a produit un rapprochement entre la Suède et l'Angleterre; c'est la politique juste et naturelle de ce pays. La diète norvégienne fournira peut-être un article intéressant à notre tableau prochain; nous reviendrons alors sur toute la Scandinavie.

Le vaste empire de *Russie* a vu s'achever l'affranchissement des paysans de Livonie, les jésuites par leur prosélytisme s'attirer un bannissement général, et, en revanche, la communion religieuse des protestans recevoir de la main protectrice de l'empereur une organisation hiérar-

chique. L'église grecque de Russie est tolérante envers ceux qui n'aspirent pas à dominer. L'empereur de même aime la liberté modeste et calme; il maintient au grand-duché de Finlande ses états-généraux formés sur le pied suédois, ce qui est assurément le meilleur moyen de s'attacher cette possession importante; il maintient aussi au royaume de Pologne sa constitution nationale; mais le poids de l'entretien d'une armée considérable, le chagrin de ne pas voir réunies à cette Pologne renaissante toutes ses anciennes provinces; enfin, la vivacité extrême des orateurs polonois dans la discussion d'un projet de code, ont fait naître des scènes désagréables dans la dernière diète. Alexandre, le législateur, doit pourtant sentir que le gouvernement représentatif ne peut subsister qu'avec ses inconvéniens inséparables parmi lesquels les abus de la tribune et de la presse sont ceux auxquels il faut surtout savoir se soumettre avec grâce.

Si la Pologne a besoin d'une éducation politique avant de pouvoir jouir de la plénitude de sa liberté constitutionnelle, que son régénérateur prenne franchement la *dictature;* c'est souvent une institution nécessaire pour créer de nouveau une société tombée en dissolution. Mais les efforts de cette politique mitoyenne qui voudroit réconcilier le pouvoir absolu avec les institutions

de la liberté, ne produisent jamais qu'une réunion des inconvéniens de l'une et de l'autre de ces deux situations incompatibles.

La grande affaire de l'intérieur de le Russie, c'est l'affranchissement des paysans. Cette révolution pacifique, accomplie, depuis une année, dans la Livonie, l'Esthonie et la Courlande, rencontre des obstacles de plus d'un genre dans les provinces russes proprement dites. Beaucoup de paysans ne trouvent aucun avantage à échanger leurs corvées contre des redevances en argent, et bornent tous leurs vœux à un bon code rural, bien exécuté; mais l'exécution des lois, dans les provinces, et envers la caste dominante, est encore, d'après les rapports des voyageurs, loin de répondre aux intentions du gouvernement.

Le règne d'Alexandre est le premier en Russie qui n'offre ni changemens continuels dans le ministère, ni exil de favoris, ni rebellion sanglante, ni supplices cruels, enfin qui présente un caractère européen, quoiqu'ayant commencé par une révolution asiatique. Ce règne compte déjà vingt ans. La Russie a donc son Titus, son Marc-Aurèle; mais Rome en eut aussi: et que resta-t-il de leur règne? un glorieux et stérile souvenir. Ils n'avoient pu reconstituer l'état par des lois fondamentales. Alexandre, dit-on, a médité une constitution pour son vaste empire; mais il ne pourra la mettre en activité avec espoir de succès

avant qu'il n'existe une bourgeoisie plus forte, plus puissante, et une nombreuse classe de paysans libres et éclairés. Cette époque est éloignée; espérons qu'elle pourra encore arriver avant le terme naturel de ce règne heureux. S'il en étoit autrement, la Russie pourroit un jour éprouver de violentes secousses et des guerres intérieures. L'émeute purement militaire d'un régiment de la garde vient de manifester cet esprit d'une fraternité orgueilleuse qui anime toute l'armée russe, et qui, entre les mains de chefs ambitieux et habiles, peut amener des luttes auxquelles la politique de beaucoup de grands cabinets applaudiroit.

L'avenir de l'Europe dépend, plus qu'on ne le pense communément, de cette question : *La Russie peut-elle devenir une monarchie constitutionnelle ?*

Si la Russie étoit susceptible d'une organisation, je ne dis pas rapprochée de celle des états occidentaux, mais semblable à celle de la Hongrie, mais fixe, légale, indépendante du caprice d'un souverain, on verroit la politique du cabinet russe prendre une marche uniforme, calculée pour des siècles et à laquelle rien ne pourroit résister. Elle chercheroit d'abord à dissoudre la Turquie et la Prusse, en même temps qu'elle protégeroit et caresseroit les états secondaires du Nord, de l'Allemagne et de l'Italie ; elle saisiroit les momens favorables pour s'incorporer la Scan-

dinavie, la Prusse, la Gallicie, l'ancienne Dace; mais, sage et tolérante, elle respecteroit partout les lois, les mœurs et les religions ; habile autant qu'ambitieuse, elle arrêteroit l'essor de ses aigles sur les rives du Sund et du Bosphore, le long des bords de l'Elbe, des monts Carpathiens, ou du cours du Danube. Maîtresse de ce monde séparé, commandant à 80 millions d'hommes belliqueux et intelligens, la Russie verroit à ses pieds toute l'Europe civilisée d'un côté, et, de l'autre, toutes les nations semi-civilisées de l'Asie; sans posséder l'univers, elle le domineroit.

Voici jusqu'où une aristocratie bien constituée, unie et habile, peut élever l'empire russe dans moins d'un demi-siècle.

La prépondérance actuelle de la Russie n'a rien de nécessaire, de stable. Alexandre, se plaçant à la tête des idées vraiment libérales, comprime personnellement les deux mauvais génies qui, selon l'heureuse observation du lord Liverpool, menacent l'Europe, le génie de la révolution françoise et celui du despotisme; mais le caractère d'un homme n'est pas un système politique.

Un phénomène remarquable, c'est l'activité avec laquelle les Russes étendent leurs relations commerciales en Tartarie, vers les sources de l'Oxus et de l'Indus, dans le centre de la vieille Asie et le long de ces côtes américaines si récemment découvertes, qui s'étendent depuis les con-

fins du Kamtchatka jusques à ceux du Mexique. Nous avons donné quelques nouvelles sur l'expédition de Bucharie; elle n'inquiète pas directement les intérêts de la compagnie angloise des Indes, mais elle a dû éveiller son attention. Si les peuples de l'Afghanistan, du Cachemire, du Petit-Tibet, entroient dans un commerce régulier avec une nation européenne, ils pourroient en recevoir des armes qui rendroient possibles, sinon la conquête des Indes orientales, du moins des incursions dévastatrices et propres à reculer le grand œuvre de l'organisation civile de ces riches contrées, aujourd'hui si vivement poursuivi par l'administration britannique. Les progrès de la compagnie russe d'Amérique vont amener des conflits immédiats entre la Russie, l'Angleterre, l'Espagne et les États-Unis. Dans un espace plus vaste que l'Europe entière, et comprenant des contrées très-riches en pelleteries, garnies de beaux sapins et susceptibles de la culture des céréales, les droits respectifs de ces quatre puissances ne sont pas du tout fixés; leurs prétentions sont sans bornes. L'Espagne, qui a les droits les mieux fondés, puisqu'elle a tout découvert (au moins jusqu'à 55 degrés de latitude), est celle qui insiste le moins sur ses droits; les Etats-Unis, au contraire, qui au fond n'ont que de foibles prétextes, mettent autant d'activité à s'établir dans l'intérieur du *district*

de Colombia, que les Russes à s'étendre sur la côte.

La *fédération germanique*, si elle existoit, si elle pouvoit exister comme puissance bien unie, bien organisée, feroit plus que balancer l'influence du colosse russe sur l'Europe occidentale, elle l'en excluroit tout-à-fait; mais nous avons indiqué dans notre tableau précédent les causes politiques et naturelles qui rendent impossible une sincère et solide union entre les états d'Allemagne. La disproportion qui existe entre l'Autriche et la Prusse d'un côté, et les états secondaires de l'autre, est une source intarissable d'humiliations et de jalousies; la disproportion qui existe encore entre l'Autriche et la Prusse rend même une parfaite intelligence entre ces deux têtes de la fédération contraire aux règles ordinaires de la politique. On a vu la diète, après une délibération de deux ou trois ans, décréter enfin l'*organisation militaire de la fédération;* les principes de l'égalité y sont mis en application, et il est permis à la fédération de choisir un généralissime bavarois ou hessois pour exécuter les projets politiques de la Prusse ou de l'Autriche; car ces deux puissances, pouvant seules, à raison de leurs possessions *extra-fédérales*, conclure des alliances offensives et défensives indépendantes de la fédération, sont évidemment maîtresses d'amener des circonstances qui peuvent forcer le reste de la fédé-

ration à des guerres ou à des conventions contraires à ses intérêts. Nous ne méconnoissons pas que le grand nombre de voix, assigné aux états secondaires, ne soit un frein opposé à des plans ambitieux de la part de l'Autriche et de la Prusse; cette mesure indique, de la part des cabinets, la meilleure volonté de garantir à l'Allemagne autant que possible les bienfaits d'une neutralité imposante; peut-être même cette neutralité est-elle assurée pour un ou deux *decennia*. Mais la volonté la plus pure ne peut changer la nature intime des choses, et à la longue la fédération germanique se ressentira des vices fondamentaux de son institution; ou les états de Bavière, de Hesse, de Wurtemberg, etc. etc., s'en détacheront pour former une véritable fédération (ce qui flatteroit les intérêts de la France, de l'Angleterre et des Pays-Bas), ou bien ces états, cessant tout-à-fait d'avoir une existence européenne, deviendront une espèce de grandes vice-royautés, décorées de quelques priviléges constitutionnels pour conserver une apparence de souveraineté.

Ces deux tendances entre lesquelles flotte la fédération germanique ont été clairement indiquées et habilement discutées par des écrivains politiques allemands; circonstance qui déjà les rend moins dangereuses, car une révolution prévue est une révolution adoucie et tempérée. Le baron de Stein, M. Justus Gruner et M. Gœrres,

conseilloient d'organiser sur-le-champ cette *unité impériale* vers laquelle tend, selon eux, la nation germanique; c'étoit incontestablement le point de vue le plus politique, le plus élevé, le plus généreux; mais il étoit impossible d'y atteindre, à travers tant d'intérets et tant de prétentions des cours allemandes, et notamment sans faire descendre la Prusse sous le niveau commun. M. Lindner (auteur du *manuscrit venu de l'Allemagne méridionale*) et quelques autres écrivains, sous les auspices de M. de Montgelas, ont appuyé l'idée d'une fédération indépendante dans le Midi, système dont la réalisation dépend de causes étrangères à la volonté des peuples et des princes allemands.

Deux moyens peuvent retarder ces catastrophes: l'une, c'est le maintien ferme de l'autorité suprême judiciaire ou plutôt arbitrale de la fédération sur ses membres; l'autre, le développement prompt et complet des institutions constitutionnelles dont jouit maintenant tout le midi de l'Allemagne.

La décision de la diète entre Oldenbourg et Brême, celle que les tribunaux de Bavière doivent prononcer dans une autre affaire contentieuse, fournissent des exemples de soumission à cette justice suprême, mais seulement de la part des petits états. Pour que l'Allemagne et l'Europe y croient, il faut que les grandes puissances même

viennent reconnoître un tribunal fédéral suprême. L'occasion se présente ; le *duché d'Anhalt*, enclavé dans le territoire prussien, ne peut y faire entrer les marchandises dont il a besoin, ni exporter ses productions sans passer par la ligne des douanes prussiennes. Ces douanes arrêtent au passage les voitures et les bateaux d'Anhalt pour lever sur eux les droits fixés par les tarifs prussiens, gêne qui équivaut à une soumission absolue du pays d'Anhalt à la législation de la Prusse. Les principes de l'équité naturelle et ceux de la bienveillance mutuelle entre des confédérés, semblent ne laisser aucun doute sur la décision que devoit prendre une autorité équitable et indépendante.

Mais la diète n'est pas un tribunal véritable ; elle choisit seulement des *juges austrégaux* ou arbitres. Cette méthode de procéder réunit la lenteur à l'incertitude ; où en trouver une meilleure ? étoit-il donc impossible de rétablir l'ancien tribunal de l'empire ?

Le nombre des constitutions s'est accru depuis que le grand-duc de *Hesse-Darmstadt* a donné à ses sujets un pacte fondamental, calqué en grande partie sur ceux de Bavière et de Wurtemberg ; pacte approuvé par l'empereur de Russie, mais qui, à Vienne et à Berlin, a été jugé trop populaire. Déjà une session de la diète de Darmstadt, par des discussions sages et utiles, a donné un démenti aux inquiétudes que l'on avoit cherché à exciter

au sujet de cette innovation. On s'attend encore à deux nouvelles accessions au système constitutionnel. Le grand-duc d'Oldembourg a fini de rédiger la constitution qu'il veut accorder à ses sujets. La mort a enlevé le plus grand ennemi des innovations politiques, feu l'électeur de Hesse-Cassel. Il a laissé un trésor de 90 à 100 millions de francs, fruit des subsides, c'est-à-dire de la location de troupes et des sommes placées à intérêt dans les grands emprunts faits par d'autres états. Son successeur, quoique obligé de prendre le titre suranné et insignifiant d'*électeur*, paroît suivre des maximes plus paternelles; il modifiera probablement la constitution des anciens états-généraux de Hesse. La diète de Wurtemberg a continué à offrir le spectacle le plus touchant d'une entière union entre le gouvernement et le peuple. Cette classe d'hommes de loi-administrateurs, connue sous le nom de *schreiber*, espèce de mandarinat et de puissance oligarchique inconstitutionnelle, vient d'être entièrement paralysée par des lois qui séparent rigoureusement le pouvoir administratif, les fonctions judiciaires et celles du notariat. A Weymar, le grand-duc a proposé aux états-généraux de rendre leurs séances publiques; l'assemblée elle-même a renoncé, pour le moment, à ce grand moyen de pouvoir, afin de ne pas s'attirer les importunes censures des partisans du despotisme. Reconnoissons que les Allemands possè-

dent ce bon sens, cette habitude de penser et d'écouter, cette pénétration calme, cet amour de l'équité et de la justice sans lesquels le système représentatif paroît un présent très-dangereux à faire à un peuple.

Pendant que les petits états d'Allemagne se fortifient ainsi par des institutions qui unissent les rois à leurs peuples, que fait la grande monarchie du nord de l'Allemagne? Habile ministre, le prince de Hardenberg a profité des circonstances même les plus malheureuses pour mettre toutes les relations civiles des Prussiens sur un pied conforme à l'état général de la société; les droits féodaux ont été rendus rachetables, à des conditions très-faciles; l'égalité des impôts, celle des devoirs militaires ont été établies; on a encouragé la création des petites propriétés; l'admissibilité des bourgeois à toutes les places est devenue une maxime de tous les jours. Tout abus d'autorité de la part des seigneurs étoit déjà sévèrement réprimé par les codes, toute vexation de la part des administrations a été rendue difficile par la surveillance méthodique des ministères; enfin les communes et les provinces ont été investies du droit de régir leurs biens, de veiller à leurs intérêts. Mais la *constitution générale*, si solennellement promise, n'est pas donnée. Les amis du despotisme militaire disent, en triomphant, « que le roi, éclairé sur les dangers des systèmes libéraux,

veut éluder sa parole donnée. » Malheureux qui, en adorant la royauté, ne savent que l'outrager par leur vil encens! Non, le généreux descendant de tant de héros et de chevaliers ne faussera pas sa parole. Mais ayant déjà sanctionné par tant de lois les bases d'un nouvel ordre politique et réalisé tous les bienfaits civils que cet ordre doit garantir, ne peut-il pas avoir raison de s'arrêter un moment pour contempler ce vaste édifice avant d'en couronner le faîte? N'est-il pas prudent d'en examiner en détail toutes les parties pour savoir si elles répondent à l'intention de l'architecte, ou si elles ont besoin d'être corrigées? Les institutions d'un peuple ne reçoivent leur véritable vie que de ses mœurs, et celles-ci ne se reforment pas en peu d'années; si les institutions nouvelles de la Prusse ont encore besoin de se développer, un trop grand empressement à poser sur cette base encore mal affermie tout le poids d'une constitution pourroit les faire crouler ensemble. Telles paroissent être les paternelles inquiétudes du monarque prussien, prince d'ailleurs naturellement consciencieux, craignant de mal faire, peu confiant dans la fortune et dans lui-même. Son peuple en masse est loin de méconnoître ses intentions; toutes les grandes classes de la nation vivent tranquilles; l'agitation des factions est violente à Berlin; elle peut même effrayer un observateur passager, mais elle ne s'étend ni à une grande

distance ni à une grande profondeur, surtout depuis qu'on ne recherche plus ces prétendues conjurations de professeurs et d'écoliers. Nous ne voyons qu'un argument très-pressant pour l'introduction d'une loi fondamentale; c'est l'urgence de gagner l'entière confiance des états secondaires d'Allemagne, afin d'être plus forts envers ce colossal empire de Russie qui pèse spécialement sur la Prusse. Il est aussi reconnu, même dans les actes du gouvernement, qu'une représentation nationale est la condition essentielle pour un crédit public durable. Or, ce qu'il y a en Prusse de plus artificiel, par conséquent de plus fragile, c'est la prospérité financière d'un pays médiocrement fertile, n'ayant qu'une industrie peu lucrative et un commerce gêné par des obstacles physiques (1). Pour une monarchie de onze millions

(1) La Prusse envoie ses draps à travers la Russie jusqu'en Chine, et les ouvrages en fer du duché de Berg pénètrent jusque dans l'Egypte et la Nubie; mais ces longs transports prouvent précisément l'absence d'un débouché rapproché et lucratif. Pourquoi les états voisins de la Prusse consomment-ils si peu? Parce qu'ils sont pauvres comme elle. Pourquoi sont-ils pauvres? Parce qu'ils entretiennent trop de soldats. Pourquoi entretiennent-ils tant de soldats? Parce que la Prusse est obligée d'être une puissance militaire. Le système des douanes, destiné à soutenir ses fabriques, la met dans une position hostile entre l'Angleterre, le Hanovre, la Saxe et l'Allemagne méri-

d'habitans, il seroit même, avec de plus grandes ressources, difficile à soutenir le rôle coûteux d'une grande puissance militaire.

Tandis qu'une politique foible ou fausse prolonge les agitations de l'Europe, la nature l'a, généralement parlant, comblée de ces dons pendant l'année qui vient de s'écouler; mais la récolte abondante des céréales, en produisant le bas prix, a, dans beaucoup de pays, réduit le cultivateur à de grands embarras. On parle de la bizarre générosité d'un grand propriétaire de l'Ukraine qui a fait brûler ses propres moissons, afin de laisser à ses paysans quelque espoir de vendre les leurs. Un phénomène unique, réservé à cette année, a été de voir la Suède exporter du seigle et même du froment pour des régions méridionales. L'industrie a produit un autre genre d'abondance ; les produits des manufactures, accrus bien au-delà des besoins réels, ont inutilement encombré la plupart des marchés. Voici un exemple des relations singulières qui existent entre les besoins des peuples : Les Américains du Nord, n'ayant pu vendre leurs farines, ont diminué leurs demandes

dionale. Quant à la navigation, que sont tous ces ports prussiens situés sur une mer intérieure long-temps glacée et d'une sortie difficile? C'est Hambourg (vassale de l'Angleterre) qui est le débouché naturel de la Prusse. Quelle position compliquée et gênée !

de *bouclés* à Birmingham, et cette diminution est une des calamités dont cette grande ville de manufacture se plaint le plus. Les lamentations des fabricans ont partout remis en crédit le système prohibitif, si contraire aux idées libérales. En Allemagne, en France, en Belgique, en Espagne, en Portugal, les plus ardens amis de la liberté crient contre la libre introduction des marchandises manufacturées dans l'étranger, même les plus agréables et les plus utiles au consommateur. Cet esprit d'hostilité mercantile, a dit un membre du ministère anglois (M. Robinson), domine tellement l'opiuion publique en France et en Angleterre, que les deux gouvernemens n'ont pas osé conclure un traité de commerce qu'ils désiroient tous les deux et qui eût permis l'échange des vins françois contre des cotonnades angloises. Tandis que les moyens d'occupation ont diminué, la population de l'Europe s'est accrue sur tous les points, d'où il est parvenu des listes de naissances et de mortalités. Le saine politique ordonne de disperser cette population superflue; mais l'Angleterre seule a eu les moyens d'en tirer un grand parti, en fournissant à plus de cinq mille individus les moyens de se transplanter dans le fertile district, nommé *Albany*, dans l'est de la colonie du Cap où déjà ils ont fondé des fermes florissantes. Les gouvernemens allemands laissent le torrent de l'émigration descendre à Hambourg

et à Amsterdam pour se disperser ensuite au hasard ; ils devroient le diriger vers une seule et même contrée qui, devenue une nouvelle Germanie, auroit servi d'écoulement aux draps de la Saxe, aux couteaux de Solingen, et, avec le temps, aux systèmes de philosophie, et enfin à tout ce que l'Allemagne a de trop. En Hollande, le *village colonial* de Frédéricsoord, fondé sous les auspices d'un prince philantrope, vient d'offrir un modèle d'un établissement de refuge pour les indigens.

En parcourant les listes de naissances de l'année qui vient de s'écouler, on observe avec douleur le constant accroissement du nombre des enfans nés hors du mariage. A Paris, à Stockholm et dans quelques autres grandes villes, la proportion se maintient à peu près comme elle étoit en 1819, c'est-à-dire qu'un tiers des enfans est illégitime; mais, à Lyon, elle s'est élevée jusqu'à deux cinquièmes, d'après les listes publiées dans les journaux de cette ville.

Les relations politiques et commerciales de l'Europe avec les autres parties du monde ont éprouvé peu de changemens. La grande république des *Etats-Unis*, aujourd'hui peuplée de plus de dix millions d'habitans d'après le recensement de cette année même, est animée d'un esprit commercial insatiable, accompagné d'un égoïsme extrême des individus et d'une disette d'hommes d'état instruits. Elle se heurte donc

souvent avec les peuples commerçans et navigateurs de l'Europe ; mais, comme elle ne veut pas faire la dépense d'une grande marine, elle les embarrasse sans leur en imposer. D'ailleurs, plusieurs causes concourent à corrompre les institutions politiques déjà si foibles de cette république ; telles sont la dissémination de la population vers l'ouest, l'opposition croissante entre les états, l'affoiblissement du principe religieux et moral, la funeste continuation de l'esclavage et la formation d'une classe de familles riches, sans l'éducation libérale et sans les lumières politiques de la *gentry* angloise. C'est une société de fermiers, de colons, d'esclaves, d'armateurs et de matelots ; société immense, heureuse par sa position, mais ce n'est que dans un sens imparfait une nation. Les *Etats-Unis* ont essayé de former un établissement dans la Méditerranée ; ils ont, dit-on, demandé à acheter Syracuse avec son excellent port ; il est plus certain qu'ils ont élevé et abandonné des fortifications dans le golfe de Bonba, en Cyrénaïque ; mais ce sont des idées isolées de quelques hommes d'état que le congrès ne contient pas. L'acquisition des Florides, en arrondissant leurs frontières, leur a ôté tout sujet immédiat de contestation avec l'Espagne ; mais leurs limites du nord et du nord-ouest peuvent amener une vive querelle avec l'Angleterre.

L'immense *Amérique espagnole* compte encore

moins dans le jeu du monde politique ; après dix ans de guerre civile, entretenue surtout par des intrigans étrangers, des recruteurs étrangers, des pirates étrangers, il n'existe encore aucun gouvernement indépendant tant soit peu consolidé et puissant. Buenos-Ayres, cette *ville glorieuse*, cette « Rome nouvelle », est la proie infortunée de vingt chefs militaires qui s'en arrachent tour à tour la domination éphémère ; le parti le plus sage donne des regrets inutiles au gouvernement modéré de Puyrredon, républicain de l'école de Washington, et qui, s'étant convaincu de l'impossibilité de consolider cette forme de gouvernement, appeloit de ses vœux et de ses efforts une monarchie constitutionnelle sous le jeune et vertueux prince de Lucques (ancien roi d'Etrurie), projet qui, découvert et dénoncé, a valu à son auteur un honorable exil, mais qui méritoit à beaucoup d'égards l'appui des puissances européennes, et notamment celui de l'Espagne et de la France. Le Chili n'obéit que par force à un général, San Martin, qui ne sait pas les élémens de la tactique, et au pirate Cochrane dont les grands talens et le courage indompté sont dignes d'une meilleure cause. Les *gauchos* d'Artigas sont toujours une véritable horde de cosaques américains. Las d'errer d'une conquête éphémère à une autre, sans pouvoir fixer sa destinée, Bolivar vient de donner la main à Morillo. Enfin, la grande masse

principale, le Mexique et le Pérou avec la Havane reconnoissent paisiblement la constitution des cortès, et font partie intégrante de la monarchie. Si les cortès ménagent les intérêts commerciaux de ces immenses provinces, leur fidélité ne sera pas ébranlée par des officiers affamés ou d'avides contrebandiers qui viennent piller quelques points des côtes sous prétexte de les délivrer. Personne ne montera de sitôt sur le trône de Montezuma, ni sur le siége pontifical des Incas; le curé Hidalgo, en 1811, et Tupac-Amara, en 1781, hommes à vues hardies, en avoient pris le seul bon chemin; ils avoient armé les Indiens, mais ils n'ont pas eu des successeurs; probablement les cortès aviseront à des moyens pour adoucir le joug du vasselage que le grand Fernando Cortès imposa aux Mexicains, et qui, en effet, étoit un bienfait comparé à l'état d'esclavage absolu où Montezuma les avoit plongés, mais dont les abus provoquèrent bientôt les plaintes infructueuses du généreux conquérant du Mexique.

Toutefois, après avoir d'abord servi de point d'union entre la métropole et les colonies, la constitution des cortès doit produire dans celles-ci les effets qui résulteront nécessairement de ses vices, de ses principes contradictoires. Les juntes provinciales et les corps municipaux, investis par la constitution de tant de droits importans, trouveront, dans ces pays éloignés, mille prétextes pour

étendre paisiblement leur pouvoir, pour le consolider même avec l'appui de la métropole. Dans l'espace d'une génération, ces corporations aristocratiques ou oligarchiques régneront de fait sur l'Amérique, et pourront, dès que leur intérêt ou leur orgueil l'exige, briser le nœud apparent entre l'Espagne ancienne et la nouvelle.

Nous avons parlé de la nouvelle colonie angloise au Cap ; elle peut ouvrir des communications importantes avec l'intérieur méridional, surtout depuis que des missionnaires ont découvert, au-delà de *Litakau*, des peuplades policées et industrieuses, qui paroissent désirer des liaisons avec les Européens (1). Les autres puissances européennes ne semblent avoir aucune vue sérieuse sur l'Afrique méridionale. Les voyageurs françois, qui devoient explorer la grande île de Madagascar, ont été enlevés par une mort prématurée. Les relations commerciales entre l'île de Bourbon et Madagascar vont probablement diminuer à la suite des difficultés que les croiseurs anglois opposent à la traite des nègres. Les Anglois viennent même de conclure avec un prince *Radama*, qu'ils qualifient de *roi de Madagascar*, une convention par laquelle ce *roi* s'oblige à faire fusiller tout individu exerçant le commerce d'esclaves. Comme l'île de Madagascar est divisée en beaucoup de

(1) *Voyez* ci-après le *Bulletin*, article *Nouvelles*.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

tendie ou le Cap-Blanc une communication directe avec Tombouctou (1), soit en se mettant en possession du Bénin et d'Ouari, où paroissent exister les embouchures d'un grand fleuve quelconque de l'intérieur. On attend encore, et en vain, des nouvelles certaines de la dernière légation angloise à Aschantie; si elle a réussi à conclure un traité solide, cet empire tyrannique, recevant des armes par les factoreries angloises, deviendra redoutable à toutes les petites nations de la côte de Guinée, et finira par refuser à l'Angleterre elle-même cette libre communication qu'elle espéroit se frayer vers l'intérieur.

Les Etats-Unis n'ont pas réussi à fonder un établissement sur les côtes africaines de Sherbro, établissement qu'on disoit calqué sur celui des Anglois à Sierra-Léona. Les François, les Hollandois et les Danois conservent les leurs; mais les deux premières nations paroissent faire de vains efforts pour y introduire des cultures utiles, et pour y former un commerce étendu. La discorde a surtout régné dans la colonie françoise du Sénégal. Parmi les Danois, plusieurs particuliers ont établi avec succès diverses sortes de culture, entre autres, du coton et des végétaux alimentaires; mais leur gouvernement, soit dé-

(1) *Voyez* la *Carte* jointe à ce cahier, et la *Relation d'Alexandre Scott.*

(

principautés, les ordi-
dront pas partout forc
ils pas être injusteme
de l'île de Bourbon .
bestiaux ou pour dis-
çoises?.... Le projet
anglois au Port-Lou
tion angloise de l'Ile
paroît occupée, m
lever aux François
pour la consolidat
peuples madecasse
gais ; ils possèdent
Angola, Benguéla ;
sisteroit pas à deux
gante politique d
ne tend pas à r
de cette monarch
dépendance du (

Dans la part
progrès des A
Nous avons, d
quelques détai
échouer leurs
gions du Nige
autre nation le

(1) *Voyez* ci-a
car, dans le *Bul*.

[illegible] que dans ses états d'Amérique. [illegible] bles appuis et exemples, il est [illegible] cher les particuliers des autres [illegible] dre part à ce commerce. Les An- [illegible] au moyen d'une croisière, à [illegible] lition décrétée au congrès de [illegible] plus les vaisseaux-négriers sont [illegible] ftés des croiseurs anglois, et plus [illegible] ndre leur lucre immense et leur [illegible] difficile; dans ce but, on les a vus [illegible] infortunés esclaves dans des ton- [illegible] pouvoient se mouvoir, et, à l'ap- [illegible] timent anglois, les rouler dans la [illegible] aussi les vaisseaux-négriers se [illegible] ceux qui veulent les arrêter; et, [illegible] équipage se forme une espèce de [illegible] orps des esclaves enchaînés. Le mode [illegible] ver et d'emmener les Africains est [illegible] barbare à mesure que le commerce [illegible]

[illegible] le lieu naturel de dire quelques mots [illegible] ports entre l'Europe et les îles des [illegible] dentales, considérées comme colonies [illegible] et à sucre. Excepté cette dernière [illegible] paroît prouvé que les productions de [illegible] méricain peuvent être avantageuse- [illegible] ivées par des bras européens ou du [illegible] res. Mais l'augmentation rapide de la

production du sucre, tant en Amérique qu'au Bengale et à Java, en a déjà réduit tellement le prix que, vu la cherté des nègres, le bénéfice du cultivateur a cessé d'être un appât séduisant. Toutes les autres cultures coloniales sont aussi beaucoup moins lucratives qu'avant l'époque de la révolution. Dans beaucoup d'années, le défaut de consommation et la surabondance des denrées ont produit des pertes considérables. Les gouvernemens n'osent pas imposer des droits élevés à une branche d'industrie déjà souffrante; et l'intérêt qui lie l'Europe à ce genre de colonies, va donc en s'affoiblissant.

Si la canne à sucre (peut-être préférablement celle des bords de la mer Caspienne) étoit cultivée en Sicile, en Égypte, en Syrie, les îles de Christophe Colomb ne vaudroient plus une occupation militaire, toujours précaire et subordonnée à la volonté d'une puissance navale prépondérante.

Or, sans cet appui d'une force militaire européenne, les colons ne pourroient guère se maintenir contre une immense population nègre, enflammée par l'exemple de Saint-Domingue, accoutumée aux armes à feu, et qui, aux vices inhérens à une race barbare, a joint ceux de la civilisation.

C'est au milieu de tant de dangers pour les Indes occidentales que l'île de Saint - Domingue

vient d'être la scène d'une nouvelle et grande révolution. *Christophe*, qui se nommoit « *le roi Henri Ier*, » a péri de la mort la plus naturelle où puisse aspirer un tyran. Ce nègre, d'un caractère ferme, mais dénué de toute humanité, avoit fait fléchir sous son sceptre de fer l'humeur indocile de ses compatriotes africains ; son gouvernement, quoique décoré de tout l'éclat de titres et de dignités dont s'amusent les cours de la vieille Europe, n'étoit pourtant au fond qu'un despotisme aussi absolu et aussi barbare que celui des rois de Dahomey ou de tel autre prince africain. Couvert du sang d'innombrables victimes, Christophe maintenoit pourtant son odieux pouvoir ; et ce ne fut que lorsqu'une maladie l'eut mis lui-même dans l'état le plus languissant, que les mécontens osèrent éclater. A la nouvelle de la défection de ses troupes, le tyran se donne la mort d'un coup de pistolet. Alors le peuple et la soldatesque pénètrent sous les voûtes de ce palais d'où sortoient naguère des ordres irrésistibles ; on traîne le corps de Christophe sur un coin des remparts où il est abandonné tout nu, mais sans que personne eût osé le mutiler, tant le souvenir de sa puissance comprimoit encore la fureur de la multitude. Des individus de sa famille l'ont en secret couvert d'un peu de terre ; mais un voyageur américain vit encore, six se-

maines après, le visage du tyran qui, tout décomposé, lui parut présenter encore une physionomie effrayante.

La partie de Saint-Domingue (ou Haïti), qui formoit le *royaume* de Christophe, est maintenant réunie à la *république* dont le général Boyer est le président, et dont la constitution, très-démocratique, ne laisse que peu de pouvoir au gouvernement central. Boyer, homme doux, instruit et habile, a senti que l'existence de l'état dont il est le premier magistrat ne pourroit se consolider que par un traité qui lui assureroit une reconnoissance formelle de la part de la France. Le droit rigoureux de reprendre Saint-Domingue ne sauroit être contesté à la France; son droit de souveraineté ne sauroit être douteux, et les moyens d'y rentrer sont encore plus forts que ne le pensent les amis des nègres. Nous avons perdu, il est vrai, la facilité que la division de l'île entre un despote et une république offroit pour profiter d'une guerre entre ces puissances, naturellement ennemies. Mais il seroit encore facile, avec quelque habileté politique, de susciter des schismes ouverts entre les divers cantons républicains. Enfin, la France a toujours le moyen et le droit de bloquer les ports de cette colonie rebelle, et par conséquent de réduire ceux qui l'occupent à un état de gêne et de dé-

nuément auquel, avec leur goût pour les objets de commodité et de luxe, ils ne pourroient s'accoutumer (1).

Mais il n'est pas de l'intérêt de la France de faire valoir rigoureusement ses droits de souveraineté sur Saint-Domingue. Elle peut avantageusement les céder en tout ou en partie; elle peut aussi honorablement les échanger contre une somme d'argent qu'elle a pu, au commencement du dix-huitième siècle, vendre la petite île de Sainte-Croix au Danemarck. Or, le président Boyer a, dit-on, trouvé 40 millions de piastres dans le trésor de Christophe, et il offre cette somme en tout ou en partie à la France pour prix de la cession des droits de souveraineté. Cette offre mérite sans doute la plus sérieuse attention. Il est d'une saine politique de l'écouter avec bienveillance, de la discuter avec égards, et de prêter la main à tout

(1) Il est ridicule de supposer, avec le vulgaire des raisonneurs politiques, que l'Angleterre s'opposeroit à l'exécution de projets semblables. L'Angleterre a jusqu'à présent rempli consciencieusement le traité de 1814: peut-on craindre qu'elle violeroit l'article relatif à Saint-Domingue? Quel seroit son motif? Peut-elle vouloir proclamer le principe de la révolte des nègres? Les foibles profits du commerce avec les nègres, profits partagés avec les États-Unis et les Danois, ne peuvent pas influer sur une détermination politique d'un grand cabinet. Toute cette supposition n'est qu'une calomnie gratuite.

ce qui pourroit en faciliter le succès; car une semblable négociation même, en ne pas réussissant pour la première fois, laisseroit dans l'esprit des habitans actuels de Saint-Domingue une impression favorable au gouvernement françois, impression qui, un peu plus tard, pourroit amener de nouveaux rapprochemens. Si la somme n'est pas jugée suffisante, ne pourroit-on pas espérer de faire comprendre aux chefs des nègres qu'une république aussi foible que la leur, sans perdre sa liberté intérieure, gagneroit en sûreté et en bonheur, si elle reconnoissoit la protection de la France, et par conséquent n'admettoit dans ces ports que le pavillon françois?

Tout arrangement semblable entre la France et la république d'Haïti auroit, pour l'une et l'autre des parties contractantes, les résultats les plus salutaires. Le commerce françois recouvreroit sans coup férir tous les profits qu'il tiroit de l'ancienne colonie; l'exportation des objets manufacturés seroit même plus considérable qu'autrefois, attendu que des colons libres en consommeront plus que des esclaves. Les Haïtiens, par la protection de la France, se verroient délivrés des pirates qui infestent impunément leurs rivages. Il pourroit être jugé plus avantageux pour la France de maintenir l'indépendance de Haïti, afin d'ôter aux autres puissances, dans des guerres futures, tout motif pour envahir la colonie, qui

d'ailleurs ne peut être mieux défendue que par de soldats libres et indigènes.

Un objet essentiel pour amener cette réconciliation, seroit de tranquilliser les Haïtiens sur tout retour de l'esclavage, et par conséquent de ceux qui ne peuvent pas concevoir une colonie sans esclaves. Je veux parler de quelques anciens colons, hommes fort dignes de respect et d'intérêt, mais dont les inutiles vœux pour le rétablissement de l'ancien ordre de choses à Saint-Domingue peuvent empêcher ou retarder tout arrangement avec les nègres, en semblant prescrire impérieusement au gouvernement une guerre de conquête. Il est cependant évident que le droit public et privé ne leur en donne pas même le prétexte. Les colons dépossédés sont sujets de la couronne, et ne peuvent pas refuser de se soumettre aux lois de l'état; ce sont des sujets auxquels l'état ne peut pas rendre leurs propriétés, et auxquels, par conséquent, il doit d'équitables dédommagemens. Voilà ce qu'ils ont droit de demander. Sans doute, l'immense majorité des colons dépossédés accepteroit avec joie les indemnités qui pourroient résulter de la somme offerte par la république d'Haïti.

Que pourroit-on opposer à ces considérations de haute politique? .... Le dangereux exemple d'une révolte légitimée! ..... Mais il est notoire

que les nègres ne se sont jamais *révoltés*, dans le vrai sens du mot; ils ont exécuté des lois d'état qui leur étoient imposées par l'autorité à laquelle la France elle-même obéissoit; ce sont les décrets des assemblées nationales françoises; ce sont les commissaires du roi de France qui ont les premiers brisé les chaînes des esclaves, renouvelé tout l'ordre civil de la colonie, soulevé toutes les espérances, armé toutes les passions et préparé jusqu'aux élémens de l'indépendance. Ce ne sont pas les nègres qui ont fait la révolution; ils s'y sont soumis; et, une fois placés dans leur nouvelle situation, ils ont eu le *droit* de s'y maintenir. Toutes les scènes de désolation qui ont souillé l'histoire des années suivantes, ont été d'abord l'ouvrage des révolutionnaires blancs ou mulâtres, et ensuite le résultat nécessaire de cette funeste expédition entreprise pour reconquérir l'île, et qui, en manquant son but, devoit enflammer le courage et exaspérer la haine de ceux qu'elle menaçoit de la perte de leurs droits et de leur liberté.

Telle est l'opinion d'un des hommes les plus distingués qui aient écrit sur les révolutions de Saint-Domingue, le général Pamphile Lacroix. Ce langage de l'impartiale justice dans la bouche d'un brave guerrier, d'un habile homme d'état, qui fut témoin oculaire des scènes qu'il décrit, doit peser plus dans la balance politique d'un

roi sage et bon, d'un monarque législateur, que les vaines déclamations de quelques hommes dominés par l'orgueil et l'intérêt.

Toussaint-Louverture, dont M. le baron Lacroix trace le portrait, étoit certainement un de ces hommes extraordinaires que l'union des grands talens et des grandes vertus appelle à régner sur leurs semblables. La France et l'humanité déploreront long-temps la conduite aussi inhumaine qu'impolitique par laquelle Napoléon, d'après les mauvais conseils des colons, répondit aux généreuses propositions de cet immortel nègre, le Moreau, le Washington de sa race.

Le président Boyer, qui, par les principes sages de son gouvernement, rappelle la mémoire de Toussaint-Louverture, n'a pas à négocier avec un usurpateur orgueilleux et inhumain; il trouve sur le trône de France le père légitime de la grande famille françoise; ses nobles vœux pour le bonheur de Haïti ne seront pas déçus.

Si, par une convention quelconque, la France et son ancienne colonie se réconcilient, nous espérons voir le gouvernement de Saint-Domingue ouvrir une issue à tous ceux parmi les nègres que tourmenteroit l'ambition politique ou militaire. Qu'ils retournent en Afrique, et que là, unis à des François de la même humeur, ils partent des bords du Sénégal pour aller découvrir, en les conquérant, les royaumes qu'arrose le Niger!

Toutes les nations de la Nigritie ne sauroient résister à une semblable armée, ne fût-elle que de 3 à 4,000 hommes. Les troupes haïtiennes sont très-avancées dans la discipline et la tactique européenne, elles n'auroient rien à craindre du climat africain. L'empire qu'elles iroient fonder à Tombouctou, à Haoussa, seroit toujours *un pays françois*, puisque les Haïtiens ne parlent d'autre langue. Voilà une grande et salutaire conquête que la France pourroit devoir à la paix avec Saint-Domingue.

Les mers de l'Inde et de la Chine voient toujours flotter en dominateur le pavillon britannique. La politique, aussi éclairée qu'ambitieuse de la compagnie des Indes, mesure chaque obstacle, prévoit chaque danger, découvre chaque source de bénéfice; elle forme des liaisons avec l'Égypte, avec l'Abyssinie et l'Yémen, pour s'assurer le commerce de la mer Rouge; elle soutient la petite puissance navale de l'iman de Mascate (1), qui ne sauroit lui faire ombrage et qui tient en séquestre les ports de l'Afrique orientale (Zanguebar, etc.), ainsi qu'une partie des côtes de l'Arabie, où d'autres nations européennes pourroient avoir le désir de s'établir; elle purge le golfe Persique des pirates arabes qui, en l'in-

(1) *Voyez*, dans le Vol. VIII des Nouvelles Annales, l'*Histoire de Seyd-Sayd*.

festant, interceptoient au commerce de Bombay la route de Bassora; c'est elle qui maintiendra aussi long-temps que possible l'équilibre de deux monarchies entre lesquelles la Perse est partagée; tandis que les ambassadeurs anglois paroissent avec éclat à Caboul et à Téhéran, des officiers audacieux et instruits parcourent ces déserts du Mékran, où, depuis Alexandre, aucune armée européenne n'a pénétré. Dans l'Inde même, la puissance politique angloise se consolide à la fois par les moyens de la douceur et par ceux de la force; l'ordre administratif, établi dans les provinces soumises à la domination immédiate de la compagnie, y produit un état de tranquillité et de prospérité qui étonne les autres nations de l'Inde encore exposées aux rapines des sultans et des nabobs indigènes; le revenu de la compagnie s'accroît en même temps que les préjugés nationaux des Hindous diminuent (1); d'une autre part, depuis la dispersion des Pindaris (2), depuis la destitution du Peichwa et l'enlèvement de l'artillerie de Scindiah, il n'existe pas un seul point de réunion où puissent aboutir les vœux, les intrigues, les mouvemens des princes et chefs

(1) *Voyez* ci-après l'article *sur les Missions angloises*, dans le *Bulletin*.

(2) *Voyez* Nouvelles Annales des Voyages, Vol. V, pag. 355.

indiens mécontens et ambitieux. Une coalition contre le pouvoir anglois, ou une révolution nationale sous un grand homme indien, est donc au rang des événemens les moins probables pour l'époque présente, quoique, sans doute, à une époque éloignée, la civilisation perfectionnée, introduite par les Anglois, doive amener ou l'un ou l'autre. Au milieu de tant de prospérités, la politique du marquis d'Hastings (lord Moira), qui actuellement gouverne ce vaste empire, n'oublie pas les agrandissemens qui restoient encore à faire. Les nations belliqueuses des montagnes de Népaul, de Kémaoun et autres, sont tenues en observation par des corps anglois qui, dans ces régions, retrouvent l'air salubre de l'Europe. En même temps nous voyons une armée angloise marcher dans le *Sindh*, ce delta de l'Indus où des frères ennemis se disputent un trône, jusqu'ici peu important, mais où des Européens, en profitant de la situation géographique, peuvent établir un royaume florissant, tant par l'agriculture que par le commerce et la navigation. En bien réfléchissant sur ces deux mouvemens simultanés des armées angloises, il est impossible d'en méconnoître le but définitif.

La compagnie angloise veut enfermer toute l'Inde, depuis les monts Himalaya, depuis les vallées de Cachemire et de Népaul, jusqu'à l'embouchure de l'Indus et jusqu'au cap Comorin,

dans une chaîne de positions militaires, afin d'y exercer un empire non contesté, et dont aucune autre puissance ne pourroit même aspirer à envahir la moindre portion.

Le but est immense, mais il est presque atteint; les moyens sont proportionnés à l'entreprise; aucune puissance ne peut susciter des obstacles sérieux: mais le difficile sera de conserver et même d'exploiter un empire aussi étendu et aussi riche.

Déjà les Américains, spéculateurs infatigables et qui ne dédaignent rien, se sont fait les voituriers du commerce des Indes britanniques. Dans l'impossibilité de tout apporter ou exporter eux-mêmes, les Anglois sont forcés, pour l'intérêt même de leurs possessions, d'y admettre le pavillon des autres nations. Mais les Américains sont allés plus loin: ils se sont introduits à Canton, où la compagnie angloise auroit bien voulu trafiquer seule avec la Chine. On délibère toujours à Londres sur le seul moyen connu d'arrêter les progrès des Américains; c'est de rendre la navigation de ces mers entièrement libre pour tous les sujets anglois. On pense que, grâce à cette mesure, toutes les productions de l'Inde et de la Chine ne seroient transportées en Europe que sur des bâtimens anglois, vu les avantages qu'ils auroient sur les Américains; car, à l'égard des objets qu'on tire de la Chine, le thé, qui en est l'article prin-

cipal, se débite surtout en Angleterre et dans le Nord, où les marchands anglois dominent; à l'égard des productions de l'Inde, un Anglois auroit toujours le moyen de les obtenir à meilleur marché à Calcutta ou à Madras qu'un étranger; il semble donc que la libre concurrence de tous les navigateurs anglois au commerce de l'Inde et de la Chine assureroit à l'empire britannique, à la nation en masse, un avantage décidé sur les concurrens étrangers.

Nous croyons qu'on ne peut opposer à ces raisonnemens que des argumens illusoires; cependant la compagnie des Indes, en convenant de l'utilité de l'admission libre de tous les Anglois à tous les genres de commerce dans les Indes, prétend que le même principe, appliqué au commerce de la Chine, commenceroit par y ruiner les affaires de la compagnie, et finiroit par y détruire le commerce anglois tout entier. Il faut, dit-on, à Canton, cet ordre, cet ensemble, cette marche constante et uniforme qui n'appartient qu'à une compagnie à monopole. Il nous paroît, à la vérité, très-naturel que le *Hong* ou la compagnie chinoise privilégiée de Canton s'entende très-bien avec une compagnie privilégiée européenne; ce sont deux grandes maisons de commerce qui ont d'anciennes liaisons, d'anciennes intelligences; peut-être le public ne connoît-il pas tous les détails de ces liaisons, de ces intelligences: mais

comment se fait-il que les Américains, agissant comme spéculateurs isolés, réussissent si supérieurement dans le commerce de Canton?

La liberté de la presse, établie dans les Indes britanniques par la haute politique du marquis d'Hastings et de M. Canning, produira bientôt un faisceau de nouvelles lumières relativement à ces questions plus ardues, plus compliquées et plus étendues que ne le pensent les légers écoliers du déclamateur Raynal.

Tant que les Anglois n'auront pour rivaux que des François de l'école de Raynal, de De Pradt, de Volney et de leurs semblables, ils n'auront pas besoin des grandes conceptions politiques. Mais ne peut-il pas naître en France un homme de génie qui parvienne au ministère de la marine et des colonies? D'autres nations ne peuvent-elles pas entrer dans l'immense carrière que présentent les Indes?

Un coup d'œil sur la carte nous apprend que des contrées très-vastes et très-fertiles dans l'est de l'Asie ne sont pas encore soumises à l'influence des Anglois. La péninsule à l'est du Gange (que nous avons nommée *Indo-Chine*), l'empire chinois, celui de Japon, et ces innombrables archipels que la science et le goût désignent généralement sous le nom d'*Océanie*, sont-ils donc remplis de colonies, de factoreries, de garnisons angloises? Je ne vois que de loin en loin quelques

jalons posés par le génie prévoyant et actif de la politique angloise; c'est la plantation de poivre, de muscades et de girofles à Bencoulen, en Sumatra; c'est l'intéressante île de Poulo-Pinang, acquise à l'Angleterre par le patriotisme d'un capitaine marchand; c'est l'occupation de la superbe position de Sincapora sur le détroit de Malaca, conseillée et exécutée par le savant et habile Stamford-Raffles, et qui, si l'Angleterre y persiste, rendra la possession de la ville de Malaca inutile aux Hollandois; c'est la croissante colonie de la Nouvelle - Galles du Sud, dont les limites viennent encore de s'agrandir par les courses de M. Throsby, successeur de M. Oxley, qui a découvert, à l'ouest des Montagnes-Bleues, un lac considérable nommé *Werrewah* par les indigènes; c'est la mission d'Otaïti et celle de la Nouvelle-Zélande qui ont déjà converti des peuplades entières au christianisme, en les accoutumant en même temps aux arts et aux mœurs de la vie civilisée. Ces chaînons épars se lieront dans un siècle d'ici, et alors un vaste réseau de postes anglois enveloppera l'Océanie. Les *hommes d'état* du continent se plaindront alors, comme aujourd'hui, de l'ambition britannique. Rien cependant n'empêche les autres nations de fonder des colonies dans les immenses intervalles qui séparent encore ces établissemens anglois; mais il faudroit que les ministres et les chefs de bu-

veau sur le continent eussent autant d'idées sur la politique coloniale qu'un simple négociant dans la cité de Londres, et autant d'activité patriotique qu'un jeune *midshipman.*

La France est appelée, par beaucoup de souvenirs, à jouer un rôle dans le commerce de ces mers orientales, où elle peut retrouver tout ce qu'elle a perdu dans l'Inde, en-deçà du Gange. Il faudroit seulement écouter les négocians éclairés et instruits, tels qu'un Blancard à Marseille, un Balguerie à Bordeaux, des savans observateurs tels que les Charpentier-Cossigny, les Lescallier, les Poivre, et d'autres dont les annales maritimes conservent la mémoire, mais qui pendant leur vie sont d'ordinaire peu consultés.

Il est juste de consigner honorablement les mesures prises par le gouvernement françois pour ouvrir des communications avec la Cochinchine, pays où l'évêque d'Adran a rendu le nom françois respectable, y a envoyé des missionnaires et un agent consulaire; on a favorisé dans le tarif de douanes l'importation des sucres cochinchinois; mais on n'a pas encore formé un établissement militaire sur cette côte où il y a de beaux ports et des positions d'une défense facile sur lesquels la France, par le traité de l'évêque d'Adran, avoit acquis des droits. Or, par suite de la situation hydrographique de la Cochinchine, toute entreprise pour s'y introduire est si patente, si propre à

exciter l'attention et la concurrence des autres nations, qu'elle doit être promptement achevée pour ne pas courir des risques.

Nous nous bornerons à rappeler le *Mémoire* contenu dans les anciennes *Annales des Voyages*, etc., sur l'île de Formosa et les îles qui en sont voisines. Les Anglois paroissent fixer les yeux sur ces régions, et plus particulièrement sur les îles Lieukieu, séjour d'une peuplade paisible, innocente, sans richesses superflues et presque sans moyens de défense; c'étoit précisement le point où, selon notre projet, devoit commencer l'établissement. La découverte d'un port excellent (celui de *Napakiang*) est décisive en faveur de ces îles, d'où l'on peut, avec une égale facilité, former des entreprises sur les côtes du Japon, de la Corée, de la Chine et de Formosa. Il y a plus d'un moyen, soit de tromper, soit de dompter l'orgueil inhospitalier des Chinois et des Japonois. Les Hollandois seuls ont à présent, comme autrefois, le droit de venir à Nangasacki faire un commerce très-borné, mais qui probablement doit leur offrir une grande perspective pour l'avenir, puisqu'ils se soumettent patiemment aux insultes méthodiques des autorités japonoises. La Russie, après avoir en vain tenté de s'introduire dans le Japon, semble fixer son attention sur les îles Kuriles et sur celle de Yesso, où il sera facile à un *poulk* des cosaques de Sibérie de braver toutes

les ordonnances imposantes et toute la mauvaise artillerie de l'empire japonois. Nous n'avons pas, dans le cours de l'année 1820, entendu parler de cette bande de pirates chinois qui bravoit depuis long-temps le *céleste empire.* Il est probable qu'elle existe encore ; elle offre un élément utile à une entreprise qui auroit pour but d'envahir quelques parties de la Chine.

Une grande révolution, n'en doutons pas, menace d'un moment à l'autre les parties orientales de l'Asie, et surtout les grandes et superbes îles qui bordent ce continent. Les armes ou la politique éuropéenne y pénétreront. Nous avons, depuis douze ans, tracé le plan que la France pourroit suivre pour en profiter (1).

Les *Pays-Bas* sont rentrés en pleine possession des anciennes possessions hollandoises à l'est du golfe de Bengale et de la mer des Indes. La magnifique île de Java, plus libéralement administrée par les Anglois, est revenue aux Hollandois bien mieux cultivée et bien plus peuplée qu'elle ne l'étoit au moment où ils la perdirent; la

(1) Dans un mémoire manuscrit, contenant les développemens de celui qui est imprimé dans les Annales, et accompagné de cartes et plans détaillés. Ce mémoire, remis entre les mains du chef du gouvernement d'alors, doit exister dans les dépôts du gouvernement, à moins qu'il n'en ait été enlevé en 1814 ou 1815.

ville de Batavia est maintenant presque assainie, le gouverneur hollandois, *Vander-Capellen*, ayant achevé les desséchemens et les autres ouvrages projetés ou commencés par M. Stamford Raffles. Les petits rois de Célèbes, des Moluques, de la partie méridionale de Bornéo, après quelques disputes sanglantes, ont repris le joug du vasselage que la compagnie hollandoise leur avoit imposé; c'est du moins ce que disent tous les journaux des Pays-Bas; peut-être faut-il en rabattre quelque chose. Enfin, le sultan de Palembang, dans l'île de Sumatra, est le seul qui, parmi tous ces princes de l'archipel *malaïque*, ait osé refuser aux troupes des Pays-Bas l'entrée de ses états: stimulé, disent les Hollandois, par le gouverneur anglois de Bencoulen (M. Raffles), et aidé même par des artilleurs anglois, le monarque de Palembang s'est permis de renvoyer à coups de canon les commissaires royaux qui venoient de Batavia lui annoncer qu'il étoit de nouveau tributaire d'une nation européenne. Des négociations existent à ce sujet entre les cabinets de Saint-James et de La Haye; on croit que l'Angleterre renonce à toute prétention de maintenir l'indépendance de Palembang. En laissant les foibles Hollandois maîtres exclusifs de toutes les mers entre Malaca et la Nouvelle-Guinée, entre Manille et Batavia, la politique angloise se montre plus habile encore que magnanime; elle sait que cet empire insu-

laire, quelque beau, quelque riche qu'il soit, quelques profits qu'il puisse procurer à la métropole, ne sera jamais assez puissant pour rivaliser avec les Indes britanniques; car, quand est-ce que la lente sagesse des Hollandois concevra le plan de s'attacher les indigènes, de les civiliser, d'en former de redoutables armées, comme les Anglois ont fait de leurs braves et fidèles cipayes? Quand est-ce que le timide et tiède patriotisme d'un administrateur batave pensera à construire des bâtimens de guerre en bois de *teak* ou à cultiver le lin de la Nouvelle-Zélande? L'Angleterre peut laisser les *Indes bataves* se consolider, s'arrondir, sans en avoir rien à craindre; mais cet empire hollando-asiatique exclut les autres nations européennes des îles malaies, et rend plus difficiles les établissemens qu'elles pourroient former dans les régions voisines. Assurément, ce ne sera pas l'Angleterre, mais les Pays-Bas qui éprouveroient de la jalousie et de la méfiance, si le Portugal s'avisoit de vouloir tirer un plus grand parti de ses possessions dans l'île de Timor et dans celle de Florie; si l'Espagne, fortifiant sa foible domination sur les Philippines, essayoit de réaliser les anciennes tentatives angloises sur les îles Soulou; si la France vouloit cultiver les épiceries dans la Nouvelle-Guinée; si le Danemarck renouveloit ses anciens projets de s'établir à Bornéo. En même temps les Hollan-

dois semblent oublier qu'il y a un peu au sud de Java une immense terre, la *Nouvelle-Hollande*, sur laquelle ils ont le droit de première découverte et de première occupation; auroient-ils peut-être promis, par quelque article secret, de ne pas y penser? Mais non! L'Angleterre peut se fier à leur défaut d'activité.

Ainsi cet empire indo-batave, quelque imposant qu'il soit, lorsqu'on le compare aux insignifiantes possessions des Portugais, des Espagnols, des François et des Danois, n'est pourtant, vis-à-vis de la compagnie angloise des Indes, qu'une puissance secondaire, tolérée et précaire.

Nous avons parcouru toutes les régions lointaines où l'Europe a planté ses colonies; nous avons retracé les intérêts politiques qui résultent du conflit de ces établissemens; nous avons indiqué les chances probables qui menacent ou flattent ces intérêts. Il ne nous reste qu'à faire remarquer à nos lecteurs un nouveau point de vue sous lequel désormais la politique européenne doit considérer les établissemens coloniaux.

Le mal qui agite la société européenne, est un accroissement de forces physiques et de forces intellectuelles, hors de proportion avec les forces morales qui doivent imprimer à l'ambition, à l'amour des richesses, au désir des jouissances une direction conforme à l'ordre moral du monde. Sans cette direction, l'augmentation des produits

de la culture, de l'industrie et du commerce, l'accumulation des signes représentatifs de ces valeurs, l'accroissement des revenus publics, le renforcement des armées et des flottes, n'est en définitif qu'une augmentation des moyens de faire des guerres injustes de gouvernement à gouvernement, ou des révolutions qui sont des guerres entre peuples et gouvernemens. Ce sont des sucs nourriciers qui, venant se corrompre dans un corps malade, ne font que donner plus d'intensité à la fièvre qui le dévore. Si les neuf dixièmes de la génération vivante sont pleins d'indifférence ou même de haine pour les institutions légitimes des divers pays de l'Europe (et qui pourroit nier ce triste fait?); si un grand nombre d'hommes actifs, courageux et habiles, est disposé à commencer, à appuyer, ou du moins à seconder indirectement les révolutions violentes, et en général à tout ce qui peut embarrasser, affoiblir, avilir les autorités légitimes (et qui oseroit encore nier ce fait déplorable?); c'est que, révolutionnaires ou indifférens, mécontens actifs ou passifs, tous ils ne voient dans les institutions qu'un obstacle à leurs désirs de richesse, de pouvoir et de considération; c'est qu'ils regardent nos établissemens politiques comme un héritage que certaines familles et un certain nombre d'individus, favorisés, exploitent à leur profit personnel et nullement à celui de la

société ; c'est qu'ils calculent la chance de voir sortir d'un bouleversement de la société politique actuelle une nouvelle société plus conforme à leurs interêts personnels. Qu'opposent les gouvernemens à cette corruption générale, à cet aveuglément universel ? Hélas ! n'étant pas eux-mêmes exempts de cette corruption, de cet aveuglement, ne comprenant pas eux-mêmes les principes de la légitimité, dans leur vrai sens et tels que nous les avons exposés (1), ils défendent les institutions sociales, ce bien public des nations, comme si elles n'étoient que le patrimoine des gouvernans ; ils ne le soutiennent que dans un intérêt personnel et par des moyens calculés d'après des vues étroites ; les uns cherchent dans la douceur et la modération l'espoir d'une trève passagère avec le génie révolutionnaire qui n'a jamais accordé de trève que pour mieux assurer sa conquête ; les autres, pleins d'un orgueil qui n'exclut ni la peur ni la bassesse, ne pensent qu'à maintenir ou rétablir par la simple force des armes un pouvoir absolu, et par conséquent illégitime ; aucun d'eux ne saisit avec l'énergie et la promptitude nécessaires le seul moyen qui reste pour sauver l'ordre social et moral de l'Europe, l'*établissement complet et franc de la monarchie cons-*

(1) *Voyez* le *Tableau de l'Europe au commencement de* 1820 dans notre volume IV.

titutionnelle composée *de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie légitimes.*

L'opinion dominante en Europe étant parvenue au point de considérer les gouvernemens comme un *mal*, les institutions actuelles comme des *abus*, il est évident qu'en appelant une aussi grande portion des particuliers que possible à la participation au pouvoir gouvernant, on rend les nations elles-mêmes responsables du mal et des abus qu'elles ne pourront pas plus que les gouvernemens extirper entièrement de cette terre où nous sommes. L'autorité paternelle conserve tout ce qu'elle peut conserver en appelant les enfans, devenus majeurs, à résoudre eux-mêmes les difficultés dont la famille se trouve enveloppée.

Mais, pour rendre plus facile, plus paisible et plus exempte de dangers cette transition, désormais indispensable, que pourroient les gouvernemens européens désirer de mieux que de se débarrasser de la présence d'hommes turbulens, insatiables, et d'un caractère incompatible avec toute supériorité ?

Ouvrez donc une vaste carrière à toutes ces ambitions ; livrez-leur tout ce qui reste encore à conquérir dans des climats lointains ; encouragez à la fondation des colonies indépendantes tous ceux qu'agite un esprit dominateur et créateur ; donnez-leur des vaisseaux, des bataillons, que dis-je, des flottes, des armées ; aidez à régner

chez les antipodes ceux dont l'absence vous aidera à régner en Europe.

Des colonies nouvelles indépendantes sont un moyen sûr et peu dispendieux de donner un écoulement à ce trop plein d'ambitions gigantesque qui troublent notre partie du monde.

Ces colonies nouvelles, devant être indépendantes, ne coûteront rien à entretenir, à défendre. Mais devant être fondées par des hommes à sentimens exaltés, elles conserveront un vif attachement à la nation-mère; leur commerce agrandira le sien, et un jour peut-être leur jeunesse vigoureuse soutiendra sa vieillesse languissante.

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Carte de Madagascar et de l'archipel au nord-est de l'Ile-de-France, dressée par ordre de S. Exc. Robert Townsend Farqhar, capitaine général de l'Ile-de-France, vice-amiral, etc., etc., par M. Lislet Geoffroy, membre de la société d'émulation de la même île, correspondant de l'académie des sciences de Paris, etc.

Ce précieux morceau d'hydrographie, dont nous devons un exemplaire à la munificence de M. le vice-amiral Farqhar, est en même temps un nouvel exemple de ce système de publicité que le gouvernement anglois a adopté, et qui favorise tant le progrès des connoissances. M. le vice-amiral et capitaine général, dans une lettre dédicatoire au comte Bathurst, ministre des colonies, dit avec raison qu'il a cru rendre service au commerce anglois en faisant publier une carte, plus exacte que celles qu'on possédoit, des mers qui s'étendent au nord de l'Ile-de-France; ce ne sont pas seulement les navigateurs qui se rendent dans l'Inde ou à Madagascar qui en tireront parti; elle peut encore servir à faciliter au commerce anglois « l'accès de ces vastes contrées de l'Afrique orien-« tale dont on a vanté les richesses depuis le temps de Sa-

« lomon, mais qui sont encore séparées du commerce gé-
« néral par une barrière de ténèbres que la lumière des
« sciences peut seule faire disparoître. » M. Farqhar, pour faire composer cette carte, a non seulement fait compulser tous les matériaux qu'avoit réunis l'administration françoise, mais il a encore envoyé faire des reconnoissances nouvelles. Il nous donne l'espoir « que ces travaux
« seront continués non seulement dans l'intérêt britan-
« nique, mais dans l'intérêt plus élevé de la civilisation
« générale. »

Voilà le langage, et, ce qui vaut mieux encore, la conduite d'un homme d'état philosophe!

Puisque le destin a voulu que les habitans de l'Ile-de-France cessassent de porter un nom dont ils étoient si dignes, félicitons-les d'avoir obtenu pour chef un homme aussi habile et aussi éclairé que M. de Farqhar.

Le savant hydrographe, M. Lislet-Geoffroy, qui a été chargé de dresser cette carte, donne, sur les matériaux et les observations qui l'ont guidé, les éclaircissemens suivans :

1° *Relativement à l'île Madagascar.*

« Les positions de plusieurs points de cette grande île avoient été déterminées, sur les observations de plusieurs astronomes, entre autres MM. Rochon, Le Gentil et d'Agelet, à la côte de l'est et à celle de l'ouest, par des marins anglois qui fréquentent depuis long-temps ces parages.

« La baie Saint-Augustin est placée, par M. Daprès de Manevillette, par 40° 49′ de longitude à l'est du méridien de Paris; dans les *Tables Réquisites*, on trouve la même longitude, ainsi que dans la Connoissance des Temps; enfin est

venue la carte angloise de Horsburgh, qui la met à 43° 55′ à l'est du méridien de Greenwich, ce qui répond à 41° 35′ de celui de Paris.

« En 1804, M. Capmartin, adjudant à bord du vaisseau *le Marengo*, a conclu la longitude de l'entrée de la baie par le moyen du chronomètre de Berthoud, nos 6 et 38, de 41° 33′ 38″; cependant j'ai adopté celle de 41° 20′, indiquée par le même M. Capmartin comme résultat moyen entre lui et les navigateurs anglois qu'il a consultés.

« La longitude de l'ancien établissement de la baie du fort Dauphin a été observée par M. Le Gentil, de l'académie royale des sciences de Paris, en 1761; il l'a déduite de l'angle horaire de la lune. A son retour en France, il remit ses observations à M. d'Agelet, qui, les ayant recalculées sur les nouvelles tables, a trouvé les mêmes résultats, à une demi-minute près: terme moyen, 44° 29′ 8″; la latitude est de 25° 1′ 4″.

« Voilà donc deux positions sur lesquelles on peut compter dans le sud de l'île; l'une à l'est, près de son extrémité, et l'autre à l'ouest.

« La détermination de Foulpointe paroît ne rien laisser à désirer; MM. d'Agelet et Le Gentil ont trouvé les mêmes résultats; ce dernier s'est encore servi de l'angle horaire de la lune pour avoir la longitude, et il a eu aussi occasion d'observer une occultation d'Antarès, le 8 octobre 1763, terme moyen; longitude, 47° 33′ 15″, et la latitude, 17° 40′ 14″.

« En juillet 1814, six jours après être parti de l'Ile-de-France, avec M. Samuel Nolbrou, lui et moi avons trouvé pour la longitude de Tamatave, lui par des observations, ⊙ ☾ 47° 20″, et moi par la montre marine, 47° 17′ 30″.

« C'est au Port-Choiseul, au fond de la baie d'Antongil, que MM. Rochon et Le Gentil, tous deux de l'académie

25*

des sciences, venus dans ces mers pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, de 1761 à 1769, ont déterminé, à des époques différentes, la longitude de ce port.

«L'observatoire de M. Le Gentil étoit situé sur la pointe sud de l'embouchure de la rivière d'Antsianac; le résultat de ses opérations a donné 48° 4′ 45″ de longitude, et 15° 17′ 23″ de latitude sud.

« Sur ces quatre positions, j'ai établi la carte générale de l'île de Madagascar; les autres n'ont pas le meme degré de précision, mais doivent peu s'en écarter, étant déduites des premières.

« La côte, depuis Nossé-Béhente à l'entrée de la baie d'Antongil, en allant vers le nord, sur une étendne d'environ un degré, a été relevée par M. Delacour; et, d'après ses observations, M. Le Gentil a placé le cap de l'Est, sur la carte, par 48° 55′ de longitude et 15° 15′ de latitude. Cette position coïncide avec les détails que donnent MM. Cordé, commandant la corvette *le Nécessaire*, et Marguerite, capitaine du *Lézard*, chargé, en 1773, d'explorer la côte depuis la baie de Vohëmare jusqu'au cap d'Ambre: or, d'après eux, ce dernier cap seroit par 47° 39′ de longitude et 12° 12′ de latitude, et c'est cette position que j'ai adoptée.

« En 1814, Son Excellence le gouverneur expédia de l'Ile-de-France la corvette de Sa Majesté *le Magnet*, capitaine Vine, pour visiter le port Louquez; je fus du voyage, et chargé de lever le plan de la baie et du port; il nous a été impossible de prendre des distances pour en déterminer la longitude; l'état du ciel ne l'a pas permis: nous nous sommes servis de la montre de M. Nolbrou, qui nous a donné 48° 8′ à l'est du méridien de Paris. Cette longitude ne doit pas beaucoup s'écarter de la

vérité, puisqu'en vérifiant la montre à notre retour à Tamatave, après cinquante-quatre jours, il ne s'est trouvé que trois milles d'erreur; cette position est aussi celle que l'on trouve dans la carte de Steel, édition de 1813.

« Les détails de la côte, depuis Tamatave jusqu'à Mananzari, sont de M. le chevalier Grenier, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *l'Heure du Berger*, expédiée, en 1768, pour l'explorer. Ce même officier a aussi parcouru la côte jusqu'au fort Dauphin, et placé la baie de Sainte-Luce par 24° 24′ de latitude sud; et je me suis assuré, par mes propres observations, lorsque je fus envoyé, en 1787, sur la corvette *le Duc de Chartres*, pour visiter les eaux thermales de la vallée d'Amboule, et lever les plans de la baie de Sainte-Luce, que celle-ci étoit par 24° 44′ de latitude.

« La partie sud de Madagascar, du fort Dauphin à la baie Saint-Augustin, n'est pas très-bien connue; il reste encore de l'incertitude sur la position du cap Sainte-Marie; aucune partie de cette côte n'a été beaucoup fréquentée.

« Le pays entre la baie Saint-Augustin et Bombetoc a peu de relations extérieures; ainsi les détails n'en peuvent être bien exacts. Je me suis servi, pour cette partie, de la carte de Steel déjà citée, et il reste encore quelques doutes sur les longitudes de Bombetoc et des caps Saint-Vincent et Saint-André. Toute cette côte est défendue par des hauts fonds et des rochers très-multipliés; on retrouve les mêmes dangers jusqu'au cap d'Ambre.

« A dix ou douze lieues au sud du cap Saint-Sébastien se trouve Nossé-bé, qui offre un beau port. Il est couvert par l'île Mimi, sur laquelle on trouve abondamment d'excellente eau et de beaux bois.

« Entre le cap d'Ambre et celui de Saint-Sébastien, il

y a des bancs et des rochers qui s'étendent fort au large; étant mouillé à mi-distance entre les deux caps, on aperçoit un enfoncement considérable ayant l'apparence d'une grande baie entourée de hautes montagnes : cet enfoncement nous restoit S. S. O. *Le Magnet* était mouillé par sept brasses, à deux milles environ d'une petite île de sable. Ayant fait tête, l'ancre dérapa, et, immédiatement après, nous n'eûmes point de fond à cinquante brasses.

2° *Relativement aux îles et bancs de l'Archipel.*

« M. Capmartin, dans le voyage dont j'ai parlé, et M. Willaumez, commandant la frégate *la Régénérée*, ont observé la longitude au mouillage de l'île d'Anjouan. L'un a trouvé pour terme moyen, entre sept observations de distance, ☉ ☾, 42° 20′ 30″, et l'autre, par le chronomètre, 42° 14′ 50″. D'après la première, on a conclu celles des îles Mayotte et Moëly.

« La longitude de l'île de Sable a été déterminée par M. Legentil, dans l'un de ses voyages à Madagascar, par 52° 23′ or., et la latitude 15° 53′.

« Il y a deux ans, M. Arnoux, commandant le brick *la Petite-Fille*, parcourut un banc qui tient à l'île de Sable. D'après une note insérée dans la gazette de Bourbon, du 2 août 1817, par M. Wetzell, hydrographe, il faisoit route au N. N. E. Passant à vue de cette île, il eut la sonde depuis 25° de latitude jusque par 13° 40′, trouvant depuis huit brasses jusqu'à trente-cinq. Ce doit être l'un des bancs de Nazareth, que l'on ne retrouvoit plus depuis long-temps.

« La côte d'Afrique ne m'a présenté qu'une seule position bien certaine; c'est celle d'Oybe, que M. Laborie a conclue de plusieurs observations de distance ☉ ☾. J'ai

suivi, pour les gisemens de la côte, 1° la carte de M. Daprès, de Quiloa vers le nord; 2° les détails qui m'avoient été donnés par Marquer aîné, pour les environs du cap Delgado; 3° j'ai enfin fait usage de la carte de Steel, pour les côtes au sud de Mozambique. Il paroîtroit que la baie de ce nom est portée un peu trop à l'ouest; mais je n'en suis pas certain. M. le capitaine Beaver, commandant la frégate de Sa Majesté *le Nisus*, m'avoit promis des données sur sa position; j'en ai été privé par la mort de cet officier distingué. Ses journaux auront probablement été envoyés à sa famille ou à l'amirauté.

« La position de l'île de l'Assomption a été déterminée par M. Villaumez, en 1797, par des observations astronomiques et celles du Garde-Temps, dont le résultat a été 44° 20′ 18″ de longitude et 9° 44′ 43″ de latitude australe; de celle-ci il a déduit la situation des îles Aldabra, Cosmolédo, Natal et Astove. Cette dernière n'étoit point portée sur les cartes : c'est là que s'étoient perdus les vaisseaux françois *le Bon-Royal* et *la Jardinière*.

« La montre marine de M. David lui a donné, pour l'île Astove, 45° 30 minutes de longitude, et sa latitude est de 10° 10′ : elle gît au S. E. un quart S. de Cosmolédo, à sept lieues de distance.'

« Il paroît certain aujourd'hui qu'il y a identité entre les Douze-Iles et celles de Jean de Nove, placées près d'elles sur les anciennes cartes. M. Hodoul aîné a observé à Jean de Nove 49° 36′ de longitude et 10° 20′ de latitude sud; il n'a rien vu de là à l'île Saint-Laurent, qui en est à treize lieues dans le N. O.

« M. David m'a donné, pour la longitude de l'île de la Providence, 49° 57′, obtenue au moyen de son chronomètre; sa latitude est de 9° 12′ sud; ce qui s'accorde avec la

du 18 décembre 1815 jusqu'au 6 janvier 1816, y a trouvé le climat d'une salubrité remarquable. Point de chaleur excessive, point de brouillards, point d'ouragans; les indigènes n'ont aucun souvenir d'arbres déracinés par les vents subits, ni de maladie périodique. Le port, d'une sûreté parfaite, est environné de belles forêts, riches en bois de construction.

On trouve à la suite du mémoire de M. Lislet-Geoffroy des *Observations sur la côte de Zanguebar*, par M. *Saulnier de Mondevit* (elles ont été insérées dans les nouvelles Annales des Voyages, vol. VI), et une *Notice sur les vents régnans à Madagascar*, par M. *Barbarin*, qui, pouvant être très-utile à nos navigateurs, mérite d'être rapportée ici en entier.

« *Mai.* — Dans tout le courant du mois de mai, les vents soufflent du sud au sud-est; petit frais avec beau temps: mais, lorsqu'ils passent au sud-ouest, ce qui arrive fréquemment, ils sont accompagnés de pluie et de grains violens qui rendent la mer très-grosse.

» J'ai vu ces vents de sud-ouest durer huit jours. Aux nouvelles et pleines lunes, il tombe beaucoup de pluie, et le ciel se couvre de nuages épais. Quelquefois le vent varie au nord-est et dure ainsi tout le quartier, ce qui m'a plusieurs fois servi à remonter de Madagascar à Bourbon en quatre ou cinq jours. Il fait ordinairement le tour du compas par le nord, l'horizon est pris partout. Cela dure jusqu'à ce que le vent reprenne son cours au sud-est, ce qui se fait en vingt-quatre heures.

» Je puis dire avec vérité que, depuis que je fréquente Madagascar, j'ai vu presque toute l'année régner les vents de la partie du sud-est sur toute la côte, à l'exception de ce que j'ai dit ci-dessus, ce qui a lieu dans les changemens de lune.

Juin, juillet, août et septembre. — « De juin en septembre, les vents, comme je l'ai dit ci-dessus, soufflent à la côte de Madagascar, grand frais, et presque sans interruption ; du sud-sud-est au sud-est, l'horizon est très-chargé ; on essuie des grains très-violens, et la mer est toujours fort grosse sur cette côte, dans cette saison. Quelquefois cependant le vent tombe vers le soir, et la bise souffle petit frais du sud-ouest à l'ouest pendant toute la nuit, mais rarement cette bise de terre s'étend à plus d'une ou deux lieues au large. Il y a généralement un petit intervalle dans la matinée, mais vers neuf heures la bise recommence.

» Dans cette saison, j'ai vu à la baie d'Autongil et au Cap de l'Est les vents constamment du sud-ouest au sud, avec une pluie abondante ; mais toutes les années ne se ressemblent pas.

» Je fais observer ici que les vents qui règnent à la côte de Madagascar ne sont pas les mêmes qu'on trouve au large ; car, à dix ou quinze lieues de terre, on rencontre des vents de sud-est à l'est, et, en rapprochant la côte, on les voit se rallier du sud-est au sud, et même au sud-sud-ouest.

» *Octobre.* — Dans le mois d'octobre, le beau temps commence à Madagascar ; les vents règnent du sud-est à l'est ; petit frais ; le ciel est très-clair ; vers le soir, la brise tombe et varie toute la nuit du sud-ouest au nord-ouest. On commence, en ce mois, à éprouver des calmes.

» *Novembre.* — Les calmes sont fréquens, et le temps généralement beau. Les vents règnent du sud-est le matin, et pendant le jour ils inclinent vers le nord-est. La chaleur est très-forte. Les orages commencent dans ce mois ; vers les trois heures après midi, la terre se couvre de nuages épais, d'où s'échappent des éclairs continuels.

Au renouvellement de lune, les vents passent au nord-est avec force dans le jour; et, vers le soir, ils varient au nord, où ils se calment un peu pendant la nuit.

» *Décembre, janvier et février.* — Les vents, presque toujours variables du sud-est à l'est, calme ou forte brise; de la pluie de temps à autre. Quelquefois les vents règnent du nord-est plusieurs jours de suite; ils varient ensuite au nord-ouest et tombent de suite au sud-ouest. La chaleur est insupportable; les orages continuels. S'il survient des coups de vents, c'est toujours de la partie du sud-est; le ciel est alors chargé, et la mer très-grosse. J'ai vu, dans cette saison, de forts coups de vents durer trente heures. Les vents tombent en passant au nord-est et au nord, et l'on éprouve des calmes pendant plusieurs jours.

» *Mars.* — Le mois de mars est le plus à craindre à la côte de Madagascar; le vent est toujours variable du sud à l'est et au nord-est. C'est dans ce mois que j'ai éprouvé les plus forts coups de vents.

» La brise s'élève du sud-sud-est, accompagnée de grains et de pluie continuelle. Elle passe ensuite au sud-est, d'où le coup de vent se déclare. J'ai vu dans ce mois de fortes brises du sud-ouest.

» *Avril.* — En avril, les vents sont variables, et font souvent le tour du compas pour se fixer à l'est, où ils durent plusieurs jours de suite. C'est alors que le beau temps finit à la côte de Madagascar; vers la fin d'avril, les vents se rangent du sud au sud-sud-ouest, accompagnés de pluies.

» *Observations diverses.* — Pendant le mois de mai, et jusqu'en septembre, j'ai toujours vu, dans l'ouest du cap d'Ambre jusqu'au cap Saint-Sébastien, de foibles brises du sud-est au sud, qui se font sentir jusque par le travers de la baie de Bombetoc, où l'on commence à trouver les

vents du sud au sud-ouest toujours foibles; le temps est très-beau. J'ai vu de fortes brises du sud-ouest ne durer que vingt-quatre heures.

» Dans le mois d'octobre, il fait calme sur toute la côte de l'ouest de Madagascar; les brises de l'est, au nord, ne commencent qu'à la mi-novembre; alors le temps change. Lorsque les vents varient au nord-ouest, ils viennent par grains; l'horizon se charge du nord à l'ouest; assez généralement la brise se calme vers le soir; sur les neuf ou dix heures de nuit, il s'élève une petite brise de l'est; le temps se met à l'orage, il tonne fort, toute la terre se couvre de nuages très-sombres : cela dure une partie de la nuit.

» Le même temps continue jusqu'à la baie Saint-Augustin, où j'ai éprouvé de fortes brises du nord-ouest à l'ouest. Ces sortes de brises durent ordinairement plusieurs jours; des vents de l'est succèdent à ceux-là et soufflent grands frais, ce qui rend la mer agitée. »

Nous publierons bientôt de nouveaux mémoires sur l'île de Madagascar et celles qui l'environnent.

Corografia Brasilica ou *Relaçao historico-geografica do Reino do Brasil;* 2 vol. in-8°; par le père MANOEL AYRES DE CAZAL.

L'Europe possède une foule d'ouvrages de statistique, qui, en la faisant connoître de la manière la plus détaillée, servent également au voyageur et au négociant; mais malheureusement il n'en est point de même de l'Amérique du sud; et, faute de livres semblables, les personnes qui s'occu-

pent de commerce ou de géographie, sont nécessairement forcées de recourir à des voyageurs qui, tout en réunissant au mépris des fatigues beaucoup de lumières, ne peuvent cependant point décrire en particulier chaque province du pays qu'ils ont vu. Grâce à l'activité et aux soins du père Manoel Ayres de Cazal, on a maintenant une description complète du Brésil. Cet ouvrage publié il y a peu de temps à Rio Janeiro, où il a été accueilli avec empressement, offre vraiment à l'historien et au géographe des renseignemens de la plus grande importance.

L'auteur, dans une introduction assez étendue, commence par donner des détails curieux sur la découverte de l'Amérique : il combat avec avantage l'opinion d'Herrera, et de plusieurs auteurs espagnols, qui prétendent que celle du Brésil est due à Pinzon, leur compatriote; et il fait connoître ensuite, d'après des pièces originales, l'aspect de ces contrées, à l'époque où Pedro Alvarez Cabral y aborda pour la première fois. Après avoir tracé un tableau rapide des principaux événemens historiques qui ont eu lieu dans cette belle portion du nouveau monde, il donne un aperçu de la géographie générale, et termine en parlant de l'histoire naturelle, qui offre dans les provinces du nord encore tant de sujets d'observations nouvelles.

Après avoir suivi à peu près le même ordre dans la description séparée de chaque capitainerie, l'auteur en fait connoître les divisions qui la partagent entre plusieurs *comarcas* ou départemens, les chaînes de montagnes et les montagnes isolées, les lacs et les fleuves, à partir de leur embouchure jusqu'à leurs sources, et enfin les villes, les bourgs et les villages, qui s'y sont élevés depuis la découverte. Au milieu de tous ces détails purement topographiques, on en rencontre cependant de très-curieux sur les indigènes, leurs mœurs, leur caractère et leur reli-

gion ; en y réfléchissant, les amis de l'humanité verront avec un sentiment pénible combien peu d'individus sont restés des tribus différentes qui dominoient autrefois le pays; ils regretteront sans doute que ces malheureux Brasiliens, lorsqu'ils commencent à se civiliser, ne s'occupent pas davantage de l'agriculture, quand un sol riche et fertile leur fourniroit, par un léger travail, les moyens de se tirer de la misère dans laquelle ils languissent.

En lisant attentivement cet ouvrage, on se convaincra d'un fait qu'ont remarqué plusieurs voyageurs; savoir, que les provinces où se trouvent en abondance l'or et les pierres précieuses, ne sont véritablement pas les plus riches. Les bras destinés à la culture des terres y sont plus rares, et l'espérance d'une fortune rapide séduit un trop grand nombre de personnes qui autrement s'appliqueroient à un genre d'industrie moins prompt dans les résultats, mais offrant toujours plus d'avantages directs à la masse générale. On verra cependant avec satisfaction que l'agriculture a fait des progrès rapides dans plusieurs capitaineries où elle était fort peu avancée il n'y a que quelques années. Le *Gram-Para* et le *Solimoens* fournissent déjà en abondance plusieurs produits utiles; le cacaoyer, qui réussit moins bien dans les provinces du sud, y prospère (1) d'une manière extraordinaire, et promet de devenir, avec le *cucheri*, le *pechurim* et le *giroflier*, une source véritable de richesses.

Les personnes qui ont voyagé sauront apprécier mieux que qui que ce soit l'utilité d'un livre semblable, et l'on doit sentir en effet combien il est important pour ceux qui parcourent des pays aussi peu connus de pouvoir se diriger d'après un guide certain, sans perdre un temps

(1) *Voyez* ci-dessus la description du Para.

toujours précieux à recueillir des renseignemens qui seront désormais à leur disposition. Le géographe, nous le répétons, trouvera dans la *Corografia Brasilica* des matériaux précieux; il pourra déterminer surtout avec exactitude le cours des fleuves, qui est en général mal connu, et relever une foule d'erreurs qui se trouvent dans plusieurs cartes.

Tout en faisant l'éloge d'un ouvrage d'une utilité aussi générale, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'auteur n'y ait point mis tout l'ordre dont il était susceptible, et ne se soit pas associé un homme instruit en histoire naturelle, qui auroit mieux profité que lui des documens qu'il a été à même de se procurer sur cette science; il en parle, à ce qu'il nous semble, d'une manière bien peu satisfaisante pour ceux qui en ont fait une étude particulière; le style est en général assez peu soigné. Nos lecteurs seront du reste à même de juger du mérite de cette nouvelle chorographie, en lisant la description du *Gram-Para* et de *Solimoens*, que nous leur donnons dans ce numéro, et qui nous a paru contenir des détails intéressans, sur deux capitaineries encore bien peu connues.

F. Denys.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Testament du feu empereur de la Chine, Kia-King, le 20 septembre 1820.

« Le grand Empereur, à qui le ciel, et la nature constamment mouvante, avoient donné la souveraineté du monde, fait connoître par ces présentes, à l'Empire, ses dernières

volontés. Lorsque S. M. Kien-Long, le précédent souverain, remit à moi, l'Empereur, le sceau de l'Empire, et que je fus désigné son successeur au trône, je reçus, trois ans après, ses instructions personnelles sur les affaires du gouvernement. Je jugeai bientôt que les grands principes de l'ordre social consistent à respecter le ciel, à imiter ses prédécesseurs, à s'occuper sans relâche des travaux du gouvernement, et à chérir le peuple. Je compris que le ciel élève les princes pour le peuple, et que le devoir de prendre soin de son bonheur est imposé à un homme. Lors de mon avénement au trône, les rebelles, dans plusieurs provinces, n'avaient pas encore été ramenés à l'ordre; cependant ce but a été atteint par les premières autorités de l'état et par le moyen de la grande armée. Dans la dix-huitième année de mon règne, des hommes égarés excitèrent de nouveau des troubles et forcèrent la porte sacrée du palais; mais, dans l'intervalle de deux mois, la tranquillité fut rétablie dans les trois provinces où elle avoit été troublée. J'ai toujours vu que les opinions hétérodoxes sont nuisibles au peuple, et j'ai souvent donné des ordres pour faire respecter le gouvernement et lui attacher les cœurs des habitans.

« Le fleuve Jaune a été, de tout temps, par ses inondations, un fléau qui a fait souvent beaucoup de mal à la Chine; j'ai pris tous les soins et fait toutes les dépenses possibles pour obvier à ce malheur. Lorsque, dans quelques parties du royaume, il y a eu des pluies continuelles ou de funestes sécheresses, j'ai remis la taxe sur les terres, et j'ai fait distribuer des grains. Lorsqu'on m'a félicité, l'année dernière, sur le soixantième anniversaire de ma naissance, j'ai remis tout l'arriéré de l'impôt foncier, qui s'élevoit au-delà de vingt millions. Pendant l'automne, j'ai fait, suivant l'usage de mes prédécesseurs, une partie de chasse

à Muh-Lan. J'avois joui jusqu'à présent d'une santé robuste; mais hier, étant à cheval, j'éprouvai tout-à-coup une si forte chaleur, que je prévis une suffocation, et je sentis que je n'en reviendrais pas. A l'exemple de mes sages prédécesseurs, j'avais déjà fait antérieurement choix de mon successeur au trône. Lorsque, dans la quinzième année de mon règne, les rebelles tâchèrent de franchir les remparts du palais sacré, l'héritier impérial en tua deux de sa propre main, et mit les autres en fuite. Je le nommai alors roi, et lui donnai le surnom de *Sage*. Comme ma maladie actuelle va mettre fin à mes jours, j'ordonne à tous les ministres d'état et aux dignitaires de la couronne d'ouvrir le dépôt sacré de ma volonté. Le droit d'un prince souverain est de connoître le caractère des hommes et d'assurer le repos du peuple. L'accomplissement de ce devoir est réellement très-difficile.

« Attache-toi, mon fils, aux gens de bien et aux hommes vertueux, et affermis pour des milliers d'années la domination de notre dynastie sur notre grand héritage. Je suis parvenu au grand honneur d'être le fils du ciel. Le bonheur que j'ai eu d'atteindre soixante ans peut être regardé comme grand. J'espère que mon successeur conservera la paix dans le monde, et alors mes vœux seront accomplis. Lorsque j'ai reçu les sceaux de l'Empire, j'avois trois frères, qui étaient mes aînés, et un plus jeune que moi. Le dernier est mort ce printemps; les deux autres, pour s'être rendus coupables d'une offense, et s'être conduits d'une manière inconvenante, ont été privés de leurs dignités et de leurs avantages; mais cette punition leur doit être entièrement remise par ces présentes. Un de mes prédécesseurs, l'empereur You, mourut à la chasse; ma destinée a été semblable à la sienne. Le deuil de cour durera vingt-sept jours.

Annoncez ces dispositions à l'Empire, afin que tout le monde en ait connaissance. »

Moldavie et Valachie.

M. *Wilkinson*, qui a résidé long-temps à Bucharest, en qualité de consul de S. M. Britannique, a publié récemment un ouvrage intéressant sur les principautés de Valachie et de Moldavie. Dans les circonstances présentes, on n'en lira pas sans intérêt quelques extraits. L'auteur indique d'abord la position géographique et l'étendue territoriale des deux provinces. Il dit ensuite :

« Les princes de Valachie et de Moldavie, depuis que le choix tombe sur les Grecs, reçoivent l'investiture à la Porte, avec toute la pompe et les cérémonies observées à la création des pachas et des visirs. Le *kukkin* ou cimier militaire est placé sur leur tête par le Nuzhur-Aga, et le visir lui-même les revêt de la robe d'honneur. Ils reçoivent les honneurs des étendards et de la musique militaire ; ils prêtent leur serment de fidélité en présence du sultan, auquel ils sont présentés en cérémonie dans une audience publique. Ils se rendent, en procession solennelle et pompeuse, du sérail à l'église patriarcale, où il se fait des prières et rites semblables à ceux qui avoient lieu autrefois à l'inauguration des empereurs grecs.

« La forme du gouvernement en général a subi peu de changement dans les deux principautés, depuis l'expulsion des Voïvodes indigènes. Le prince est investi d'une autorité absolue, et jusqu'à une époque très-récente il étoit soumis seulement, dans ses opérations de finance, au con-

trôle du divan, qui représente le sénat. Néanmoins, pour la levée des contributions extraordinaires et la fixation du mode de perception, les signatures d'une majorité des membres sont encore requises pour la forme ; et, quoique leur défaut dût rendre ces actes illicites, cependant ils n'en seroient pas mis à exécution avec moins de rigueur.

« L'administration exécutive est divisée en plusieurs départemens réguliers. Le divan, composé de douze membres, est le conseil suprême, et il est présidé par le prince, qui nomme tous les ans les nouveaux membres, à l'exception du métropolitain, qui, par sa dignité ecclésiastique, a droit à un siége permanent. Le conseil est convoqué au moins deux fois par semaine, pour recevoir les appels dans les causes judiciaires, les examiner et y faire droit.

« Les décisious des princes sont sans appel pour les naturels du pays ; et, quelque irrégulières ou injustes qu'elles soient, elles ne peuvent être révoquées par leurs successeurs.

« Le nombre exact des habitans des deux principautés n'a jamais été constaté; mais l'approximation la plus certaine le porte à un million d'ames en Valachie, et à un demi-million en Moldavie, depuis la dernière paix de Bucharest.

« Cette population, dans chaque principauté, est divisée en trois classes distinctes : les boyards ou nobles de différens ordres, les commerçans de toute espèce, et les paysans qui, avec les autres, sont sujets aux taxes et contributions ordinaires.

« Tous les paysans sont, par naissance, sujets à l'impôt de capitation, depuis l'âge de seize ans; à l'exception d'un petit nombre qui forme un corps privilégié appelé *Sokolentiki*, ils sont partagés en associations appelées *Loards*, dont chacune est composée d'un certain nombre d'indi-

vidus de 5 à 10, selon leurs moyens respectifs, et paie au prince une somme fixe de 600 piastres annuellement. Selon les registres du *vestiaire* Valaque, en 1818, le total des *Loards*, dans les 17 districts, étoit de 18,000; ce qui, sur le pied de 600 piastres, donnoit un revenu annuel de 10,800,000 piastres. Ce revenu est considéré comme la propriété du prince régnant, et non comme dû par les habitans à la Porte-Ottomane, ainsi que l'ont dit quelques écrivains.

M. *Wilkinson* dit ailleurs que Bucharest est une ville considérable, sale et mal située, qui contient environ 80,000 habitans. Jassy, capitale de la Moldavie, est beaucoup mieux bâtie et plus agréable, et sa population est d'environ 40,000 ames. (Nous reviendrons sur cet ouvrage.)

Notice sur l'expédition du lieutenant Franklin.

L'expédition dirigée vers le nord de l'Amérique, sous les ordres du lieutenant *Franklin*, est arrivée, dans le mois de juin 1820, au lac d'Athapescow, où Hearne a passé l'hiver en 1771, et que Mackenzie a visité dix-huit ans après. Le *Gentleman's Magazine* contient, sur ce voyage, une lettre dont voici la substance :

« Nous avons effectué, dans l'espace de deux mois, le trajet (depuis le fort Churchill sur la baie d'Hudson) qui est de 800 milles. Je me dispense de vous décrire notre mode de voyager en traîneau attelé de chiens. Je ne parlerai pas non plus des rigueurs de l'hiver au fond de l'Amérique septentrionale; mais je sais maintenant ce qu'il en coûte pour apprendre à franchir la neige avec des raquettes,

à marcher, ayant les chevilles foulées et les pieds écorchés; ce sont des peines et des fatigues qu'une volonté ferme peut seule donner à un novice la force de surmonter. J'ai souffert pendant sept à huit jours; ensuite je n'ai plus rien ressenti.

» Vous pouvez vous imaginer la satisfaction qu'un voyageur éprouve quand, dans de pareilles circonstances, il arrive au lieu du campement; vous croyez sans doute que ce lieu est quelque place abritée, quelque bon gîte; mais non! tout ce qu'on fait pour disposer le local, consiste à écarter la neige et à couvrir le sol de branches de pin, sur lesquelles on étend ses couvertures et ses vêtemens, pour coucher à la belle étoile, autour d'un grand feu, par 40° au-dessous de zéro. Là, j'oublie bientôt tous les soucis, et m'endors, après le souper, en écoutant les récits de mes compagnons de voyage qui ne laissent jamais d'entamer l'inépuisable sujet de leurs aventures passées.

» En route, j'ai eu beaucoup le divertissement de la chasse au bison. Il est différentes manières de chasser ce gros et vilain animal. Celle qui demande le plus d'adresse et qui m'a le plus amusé, c'est quand un cavalier bien monté s'élance sur une troupe de ces animaux, et se choisit une bête qu'il détache et tient séparée des autres par des manéges habiles; dès qu'il s'en trouve assez près pour que la balle puisse percer la peau, il lui tire un coup de fusil à la cuisse et manque rarement de l'abattre. Cette chasse n'est pas sans danger; le cavalier peut tomber dans un des nombreux trous que les blaireaux creusent; quelquefois aussi le bison, seulement blessé, accourt furieux, se précipite sur le cheval et démonte le chasseur. Lorsqu'un troupeau de bisons se tient sur ses gardes, les chevaux ne sont d'aucune utilité. Alors le cavalier met pied à terre et se traîne sur la neige vers les

bisons, en ayant soin de ne faire aucun mouvement si quelque bison regarde de son côté. Vous concevez aisément que tout n'est pas plaisir dans cet exercice, lorsque le froid est tel que le mercure gèle : ce qui n'est point rare.

» Une autre manière employée par les Indiens consiste à construire un enclos. Il ne s'agit que de parvenir à faire entrer les bisons dans l'ouverture; alors la peur les fait avancer davantage, et des hommes, placés au fond, les couchent en joue et les tuent. Nous avons visité un de ces endroits près d'un campement indien; l'un de nous a dessiné assez exactement l'ensemble; il a surtout bien attrapé la figure des bisons qu'il importoit le plus de bien saisir, car rien en eux ne ressemble même faiblement au buffle. Les compagnons de Parry ont fait la même remarque.

» Dans les régions que ces animaux fréquentent (ce sont des plaines riches en herbe), les naturels sont beaucoup plus indépendans qu'ailleurs, parce qu'ils peuvent se procurer facilement la nourriture et l'habillement.

» Les nations, établies dans le sud de cette contrée, ont beaucoup souffert l'année dernière par des maladies qui y ont exercé de grands ravages, principalement parmi les enfans; elles en sont encore dans l'affliction. J'ai été témoin, la semaine passée, d'une preuve de sensibilité qu'on ne s'attendroit guère de rencontrer chez des hommes si peu civilisés. Une tribu entière a évité de dresser, pour la saison actuelle, ses tentes à un endroit où elles avoient eu long-temps l'habitude de camper l'été, dans la crainte que ce local ne réveillât trop vivement en eux le souvenir de la douleur qu'ils avoient tous éprouvée par la perte de tant de personnes chéries et de tant d'amis qu'ils ne devaient plus revoir. Les Indiens, les Chipeouays, d'un caractère gé-

néralement doux et timide, ont été parfaitement décrits dans les voyages de Hearne et de Mackenzie.

» Le froid a été plus fort qu'il n'avoit été depuis plusieurs années. Les anciens habitués, aussi bien que les Indiens, s'en sont beaucoup plaints. Je n'en ai pas souffert plus que je ne m'y étois attendu. Durant le voyage, je me suis toujours chauffé en marchant.

» Vous aimeriez ces nuits claires et glacées; les étoiles y brillent d'un éclat extraordinaire, mais le temps est trop froid pour qu'on puisse faire des observations avec quelque exactitude. Les aurores boréales sont quelquefois très-belles et variées à l'infini, tant par leurs mouvemens que par les accidens de la lumière et des couleurs. »

Massacre des Européens à Manille, dans les îles Philippines.

Le 9 octobre 1820, les indigènes de Benondo, faubourg de Manille, et les habitans des campagnes voisines, se soulevèrent contre les François qui y demeuroient, et qu'ils accusoient d'avoir *empoisonné les sources* et d'avoir par là causé l'épidémie qui, peu de jours auparavant, avoit commencé ses ravages. Un voyageur naturaliste, M. Godefroy, étoit en particulier accusé d'avoir acheté des serpens et d'autres animaux venimeux pour exécuter ces empoisonnemens. Pendant deux jours, la populace continua le massacre, d'abord des François, ensuite des autres étrangers, Anglois, Danois et même Chinois, qui étoient établis dans le faubourg; elle brûla ou dévasta leurs maisons, et porta au gouverneur plusieurs objets qui, à ce qu'elle

prétendoit, prouvoient la réalité du crime imputé aux étrangers.

Le gouverneur chargea un médecin espagnol de lui faire un rapport sur le prétendu *corps du délit*. Le voici :

« Très-illustre seigneur,

« Vous exigez, d'après votre lettre officielle du 13 du courant, que je vous transmette le procès-verbal dressé par les médecins et moi-même, relativement aux flacons et autres objets qui m'ont été présentés comme devant constater l'empoisonnement des eaux et des alimens auquel ajoutoit foi le *vulgaire sans expérience*, et auquel il attribuoit la cause de la mortalité survenue le 6 du courant. Je vais en tracer l'exposé, pour vous mettre à même de faire connoître au public le résultat de mes recherches.

« Afin de prouver l'existence du crime, les Indiens m'ont présenté quelques insectes et reptiles de différentes espèces, entre autres un serpent d'une grandeur ordinaire, du genre de ceux qu'on nomme domestiques (*Caseros*). Ce serpent étoit en état de dissection. Ils y ont joint quelques coquillages conservés dans des fioles de cristal, remplies d'esprit-de-vin; une fiole contenant deux grains de baryte muriatique, environ une demi-livre de quinquina, et une caisse de fer-blanc d'à peu près un *vara* de long, un *pan* de large et six doigts de hauteur, contenant des insectes déjà corrompus. Enfin, chez une femme que l'on accusoit de servir les François dans l'exécution de l'empoisonnement, on a trouvé de la poudre noire enveloppée dans un papier de la Chine.

» Tout homme pourvu d'une simple dose de bon sens comprendra, sans l'assistance des médecins, que les insectes et les coquillages disséqués ou conservés dans l'es-

prit-de-vin, ne peuvent contribuer qu'à enrichir les cabinets d'histoire naturelle. Les médecins ont ajouté, que les insectes, trouvés en état de corruption dans la boîte de fer, n'auroient pu même influer en rien sur l'épidémie.

» Le baryte muriatique, suivant les mêmes médecins, sert à décomposer les eaux minérales; au lieu d'être un poison, on l'emploie comme un médicament efficace dans plusieurs maladies.

» Le quinquina est le préservatif auquel nous avons eu tous recours contre le fléau épidémique.

» Les médecins ont également déclaré que la poudre noire, trouvée chez la femme dont il a été fait mention plus haut, n'a rien de venimeux; que c'est, ou une espèce d'éthiops minéral, ou une matière carbonique du règne végétal, qui sert à divers usages en médecine.

» D'après cet exposé, votre seigneurie peut voir que l'empoisonnement imputé aux François n'est qu'un conte absurde imaginé à dessein pour égarer le vulgaire.

» Nul doute que le prétendu empoisonnement n'ait eu son origine dans l'ignorance des Indiens; mais il n'est pas moins sûr que des scélérats, abusant de cette même ignorance, les ont portés à commettre les vols et les meurtres des journées désastreuses des 9 et 10 de ce mois.

» Une preuve incontestable de cette vérité, c'est qu'après les événemens du premier jour, lorsque ceux qui se croyoient offensés par les François, devoient avoir assouvi leur vengeance, le lendemain on n'en pilla pas moins les maisons et les magasins des Chinois, sous prétexte qu'on avoit arrêté un ou plusieurs Chinois qui s'occupoient d'empoisonnement, circonstance dont il n'avoit été nullement question jusque-là.

» Tels sont les éclaircissemens qui résultent du procès-verbal de mes recherches. Je n'ajouterai qu'un mot pour

convaincre le public ignorant que l'accusation d'empoisonnement ne reposoit sur aucune base raisonnable; c'est que, parmi trois cahiers qui m'ont été remis parmi des Indiens, cahiers pris sans doute chez le naturaliste françois, j'en ai trouvé un contenant des oiseaux, des poissons et des coquillages de nos îles, tous dessinés; ce qui doit prouver aux plus ignorans et aux plus superstitieux que la collection d'insectes et animaux faite par les François n'avoit pour but que l'intérêt des sciences naturelles. »

Fait à Sainte-Croix, le 15 octobre 1820.

Signé, le licencié José Mariano Jugo.

Voilà sans doute un déplorable exemple d'ignorance et de barbarie dans une colonie européenne et dans une ville chrétienne; mais il ne faut pas oublier que, d'après les relations détaillées de cet événement, le gouverneur espagnol paroît avoir montré beaucoup d'incapacité et de foiblesse.

État de quelques missions angloises.

La *Société des Missionnaires de l'église anglicane* a tenu, il y a une quinzaine, sa séance annuelle générale, sous la présidence de l'amiral Gambier.

M. Pratt, secrétaire de l'institution, a fait lecture de son rapport annuel. Il en résulte que les missions envoyées dans toutes les parties du monde pour y distribuer les Saintes Ecritures ont eu les plus grands succès, et particulièrement dans l'Inde et en Afrique. La Société a reçu, pour l'année qui vient de s'écouler, la somme de 34,000 l.

st., et ses dépenses ont monté à 55,000 l. Le rapport recommande de faire les plus vigoureux efforts pour la propagation de la foi chrétienne parmi les païens.

Le révérend M. Joel, qui est revenu dernièrement d'une mission sur les côtes de la Méditerranée, a rendu compte des progrès du christianisme, dans les pays qu'il a visités. Il a parlé de l'heureuse découverte faite dernièrement que la langue des naturels de l'île de Malte est celle de toutes les contrées du nord de l'Afrique (1). Ainsi, a-t-il dit, les Ecritures Saintes, traduites en langue maltoise, peuvent être répandues avec fruit parmi des millions d'habitans de cette vaste portion de la terre. Les missionnaires craignoient des obstacles de la part des catholiques romains établis dans ces contrées; à Malte, où ils avoient établi une école, les catholiques n'ont pas voulu admettre les leçons sur l'Ecriture. Un secrétaire de la Société est allé à Rome pour obtenir la permission d'en faire usage, et il en est revenu, non seulement avec la permission, mais même avec les leçons imprimées à cet effet au collége de la Propagande. Il a encore observé qu'une grande superstition se joignoit souvent au zèle des plus utiles appuis de la Société dans ces pays.

L'évêque de Gloucester a prononcé un discours très-éloquent et a exprimé l'espoir que tous les chrétiens qui connoissoient le prix de la Sainte Ecriture prêteroient leur assistance pour la répandre dans tous les pays étrangers, et surtout dans l'Inde, où notre puissance s'étend sur cent millions d'ames.

Le révérend M. Thompson, nouvellement revenu d'une mission dans l'Inde, a rapporté qu'une personne éminente de ce pays avoit dit aux missionnaires qu'on n'avoit pas

(1) Cette assertion n'est pas tout-à-fait exacte. (*Note du rédacteur.*)

besoin d'eux et que les Indiens se convertissoient d'eux-mêmes; mais une personne encore plus élevée (probablement le marquis de Hastings) les avoit encouragés fortement à continuer leurs travaux, et leur avoit assuré qu'incessamment toute l'Inde s'enflammeroit de l'amour du christianisme.

Histoire des troubles des Pays-Bas, par VANDERVINKT, ouvrage inédit, publié par M. Tarte.

Cet ouvrage qui, tiré à *cinq exemplaires*, est resté inconnu au public, paroît promettre d'importans éclaircissemens sur l'histoire de la grande révolution des Pays-Bas, dans le seizième siècle. Voici ce qu'en dit l'éditeur :

« Vers l'an 1760, le gouvernement autrichien désira approfondir les causes de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II : il voulut aussi qu'une histoire, digne de ce nom, lui expliquât le prodige qui avoit frappé l'univers. Comment, du sein des orages et d'une guerre de trente années, une nouvelle puissance avait-elle pu être créée? par quel enchaînement de causes et d'effets, sept de nos provinces les moins fertiles et les plus reculées sont-elles parvenues à former une république florissante, respectable et respectée dans les quatre parties du monde? Ces recherches devoient conduire le gouvernement autrichien à des améliorations dans les provinces qui lui étoient demeurées et où languissoient alors les arts, le commerce et l'industrie : elles étoient de nature à lui fournir des notions certaines sur le caractère belge.

» L'histoire des troubles, continuée jusqu'à la paix définitive de 1648, présentoit aux chefs des peuples une vaste et magnifique leçon.

» Le ministre comte de Cobenzl fut chargé par le cabinet de Vienne du soin important de trouver non un historiographe, mais un historien : il chercha un homme d'un caractère impartial, exempt de préjugés, et doué d'une pénétrante sagacité, à qui il ouvriroit les archives de la cour et des Pays-Bas, où étoient réunis tant de matériaux utiles, un si grand nombre de dépêches, de mémoires secrets, d'instructions et de correspondances qui n'avoient jamais vu le jour, quoique très-propres, dans les mains d'un écrivain habile, à éclairer sur les événemens de la plus mémorable époque de la nation.

» Cet homme, le ministre le rencontra dans M. *Vandervinckt*, conseiller au conseil de Flandres, membre de la société impériale et royale des sciences en Belgique, déjà connu par des ouvrages estimables qui déceloient un esprit juste et profond.

» Mais M. Vandervinckt, qui écrivoit élégamment et purement en latin et en flamand, n'étoit pas assez maître de la langue françoise : M. de Méan, conseiller à Bruxelles, fut invité par M. de Cobenzl à corriger les fautes de style.

» Le gouvernement autrichien, n'ayant ordonné la rédaction de l'histoire des troubles que pour l'instruction de ses hommes d'état, avoit voulu en outre que l'ouvrage ne fût tiré qu'à cinq exemplaires. M. de Méan a été également invité à veiller à ce que l'édition n'excédât pas ce nombre : on lui permit de garder l'exemplaire *épreuve*.

» La douairière de Méan, qui épousa depuis M. Plovits, me fit présent de cet exemplaire. »

C'est d'après celui-ci que l'éditeur met au jour une édition de cet ouvrage important, et auquel il a ajouté un grand prix, en l'enrichissant de notes dans lesquelles se trouvent insérés des documens puisés dans d'autres auteurs,

ainsi que des éclaircissemens sur quelques faits principaux qui, en jetant sur l'histoire de ces temps un jour nouveau, ne peuvent que répandre sur l'ensemble l'intérêt le plus attachant.

On peut juger de l'impartialité de M. Vandervinkt par le portrait suivant de *Guillaume de Nassau*, tiré de son ouvrage.

« Entre les confédérés, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, étoit sans doute le premier et le plus redoutable. Il étoit né en Allemagne, et élevé, dans sa jeunesse, parmi les Luthériens, dont son père avoit embrassé *la secte*. Je ne dirai rien de sa maison; l'illustre extraction en est trop connue pour s'y arrêter. L'empereur Charles Quint l'avoit placé fort jeune, comme page, chez la reine de Hongrie, sa sœur, gouvernante des Pays-Bas. Il fut ensuite page de l'empereur, devint son confident et son favori déclaré; il fut employé dans les missions les plus honorables : à vingt-deux ans, il commandoit ses armées. Sa haute naissance et ses emplois étoient soutenus par une immense fortune, qu'il devoit en partie à l'opulente succession de Châlons-Orange, maison si puissante dans les deux Bourgognes et aux Pays-Bas; il vivoit grandement *de toute manière*. Ses ambassades et ses gouvernemens de Hollande et de Zélande, du temps de Charles V et depuis, le faisoient respecter et aimer *universellement*. Il n'entama aucune négociation sans en tirer quelque avantage. Il savoit, suivant les conjonctures, employer une éloquence impétueuse ou insinuante. Son affabilité subjuguoit les cœurs; il n'étoit pas moins estimé dans les pays étrangers que dans sa patrie : il étoit surtout fort accrédité en France, en Angleterre et en Allemagne. C'étoit un homme d'esprit, de cœur et de grande résolution; méditatif, d'un calme impertubable, grand politique, qui prévoyoit, décourageoit, déconcertoit

les desseins de ses ennemis, et dont les vues embrassoient tout. Quand il avoit conçu une entreprise avec mûre réflexion, il y tenoit avec une invincible persévérance : dans les plus grandes adversités, il avoit une constance à toute épreuve et des ressources intarissables; les dangers ne pouvoient l'émouvoir, ni la fortune le corrompre. On l'appeloit *le taciturne*, parce qu'il parloit peu; mais son silence étoit éloquent : quand il parloit, il séduisoit : le proverbe italien, « *tacendo parla, parlando incanta* (1), » lui convenoit dans tous les sens.

» Ecartant les éloges outrés de ses partisans d'un côté, et les noires invectives des Espagnols de l'autre, *il résulte de ses actions que c'étoit un grand homme*, et que s'il avoit été servi et secondé dans ses plans d'opérations convenablement et sans être traversé, les Pays-Bas échappoient si bien à l'Espagne, *qu'elle n'y auroit pas gardé un pouce de terre.* »

Ce portrait est d'une grande impartialité, mérite d'autant remarquable que l'auteur paroît *catholique*, et que c'est un *protestant* qu'il juge. Le style toutefois ne nous paroît pas destiné à faire oublier l'histoire de Schiller.

Lettre d'un prince de Madagascar.

A la dernière réunion de la *Société des missions de Londres*, le prince *Ratafe*, de Madagascar, a été présent avec son secrétaire et les personnes qui l'accompagnent ordinairement. Le trésorier de la Société l'a complimenté en françois; et le secrétaire a fait lecture de la traduction

(1) « En se taisant, il parle; en parlant, il enchante. »

d'une lettre écrite à la Société des missions par le roi *Radama*, de Madagascar, et portant ce qui suit :

« Messieurs, après la conclusion du traité entre moi et le gouverneur Farqhar, qui avoit pour objet de faire cesser l'exportation des esclaves de Madagascar, le missionnaire, M. David Jones, a accompagné le commissaire du gouvernement britannique, et il est arrivé à *Tananarive*, capitale de mon royaume, avec l'intention de me faire une visite pour me demander la permission de s'établir dans mes états avec d'autres missionnaires. M'étant informé de sa profession et de sa mission, j'acquiesce avec plaisir à sa demande. M. Jones, votre missionnaire, m'ayant convaincu que ceux qui sont envoyés par votre Société n'ont d'autre but que d'éclairer le peuple par la persuasion et la conviction, et de lui révéler le moyen de devenir heureux, en le prêchant et le civilisant à la manière des nations européennes et non par la force, contrairement à leur intelligence ; en conséquence, je vous prie, Messieurs, de m'envoyer, si cela vous convient, autant de missionnaires que vous le jugerez à propos, avec leurs familles, s'ils le désirent, pourvu que vous envoyiez des artisans experts, pour que mes sujets deviennent bons ouvriers aussi bien que chrétiens. Je profite de cette occasion, Messieurs, pour vous promettre toute la protection, la sûreté, le respect et la tranquillité que les missionnaires peuvent désirer de la part de mes sujets. Les missionnaires, dont on a particulièrement besoin à présent, sont des personnes qui soient en état d'enseigner à mon peuple la religion chrétienne et divers métiers, tels que ceux de tisserand, charpentier, jardinier. J'attendrai de vous, Messieurs, une réponse satisfaisante à la première occasion.

» Agréez, Messieurs, l'assurance de mon estime et de mon affection. « *Signé*, RADAMA, Roi. »

Incendie de Moscou.

Dans le recueil périodique allemand, intitulé *Uberlieferungen* (*traditions historiques*), un M. *A. de B.....ch*, ci-devant au service de Russie, a publié un mémoire sur la destruction de Moscou, dans lequel il s'efforce de démontrer que cet événement n'a influé en rien sur la funeste issue de la campagne de Russie, en 1812. « Quel avantage, dit-il, pouvoit-on tirer de la destruction de Moscou? priver les François de logemens? Mais quiconque connoît l'aptitude du soldat françois à construire des baraques en bois, pouvoit prévoir qu'ils sauroient toujours se loger dans un pays rempli de forêts. Les priver de vivres? mais il n'y avoit à Moscou que très-peu de vivres, car les eaux des rivières, très-basses aux mois d'août et de septembre, avoient fait suspendre les arrivages. D'ailleurs, tous les grands propriétaires sont dans leurs terres pendant l'été et ne font pas amener des denrées à Moscou pendant cette saison. Il eût donc suffi de détruire les magasins de la couronne. L'événement qui, même sans l'hiver prématuré, auroit obligé Napoléon à évacuer Moscou, fut la perte de la bataille de Malo-Jaroslavitz, par laquelle Murat devoit s'ouvrir le chemin des provinces fertiles d'Orel, de Toula, etc. etc.»

L'auteur de ce mémoire non seulement refuse à la célèbre résolution du comte Rostopchin tout le mérite que l'opinion générale de l'Europe lui attribue, mais encore il le censure, il l'attaque..... Nous pensons que M. de Rostopchin, ayant un nom historique à soutenir, seroit parfaitement justifié s'il publioit une réfutation de ce mémoire offensant pour sa personne et qui est répandu dans toute l'Allemagne.

Crâne de Cromwell.

M. Cromwell, propriétaire de Cheshunt, en Angleterre, possède dans ce moment uu chapeau de son ancêtre Olivier Cromwell. En le comparant avec le crâne qu'on a dit être celui du Protecteur, et qui, avec deux autres, fut attaché à l'entrée de la salle de Wetsminster, après la restauration, et y resta jusqu'au règne de la reine Anne, on croit en avoir reconnu l'identité.

Les Lucquois.

Nous voyons dans toutes les villes de l'Europe des marchands ambulans qui portent des figures en gypse. Ce sont presque tous des Lucquois. Une partie des habitans de ce petit pays vivent du gypse ou de la chaux sulfatée dont leurs montagnes sont remplies. Sous leurs mains industrieuses, cette matière devient tantôt une Vénus de Médicis, tantôt une pagode chinoise. Ces ouvriers, au nombre de deux mille, sont divisés en plus de trois cents associations de six à sept personnes. Un tiers d'entre eux parcourent toutes les parties du monde, et, grâce à leur manière de vivre frugale, ils rapportent dans leur patrie des économies considérables. L'industrie des habitans de Lucques étoit déja fameuse du temps de Christophe Colomb; ce célèbre navigateur dit, en plaisantant, qu'il avoit été bien étonné « de ne pas voir des Lucquois dans le Nouveau-Monde. » Aujourd'hui, il en trouveroit depuis Mexico jusqu'à Buenos-Ayrès.

Tableau d'une vente de nègres aux États-Unis.

Un jeune philosophe européen, voyageant dans les Etats-Unis, écrit de Richmond, capitale de l'état de Virginie, ce qui suit :

« Il y a quelques jours, on vendit par enchère publique la succession de M. Gordon, riche colon, Ecossois de naissance. Après les hardes, la batterie de cuisine, etc., on en vint aux bestiaux et aux esclaves. Chacun de ces derniers fut présenté individuellement aux acheteurs, parmi lesquels étoient quelques bourgeois de Richmond et beaucoup de marchands d'esclaves. Lorsqu'un esclave étoit acheté par un bourgeois, il paroissoit se consoler; mais s'il tomboit au pouvoir d'un marchand négrier, toute sa physionomie et ses paroles exprimoient le désespoir le plus profond. L'huissier - crieur présenta d'abord un jeune et joli garçon.

« Messieurs, cria-t-il d'une voix enrouée par l'usage « du rhum, un morceau d'élite! *Billy* (William)! excel« lent charpentier! âgé de vingt-un ans, sain et sans dé« faut, travaille comme un maître; 350 dollars! Voyez « donc quels muscles! quels os! quelle poitrine! 350 dol« lars! »

« Les assistans faisoient des offres à l'envi; mais un bourgeois l'acheta sur les instances de sa femme, qui veut se faire bâtir un pavillon dans son jardin l'été prochain. Il l'eut pour 425 dollars (environ 2125 fr.).

« Ponto, continua l'huissier, Ponto, bon travailleur « pour la campagne; âgé de trente-deux ans. »

— Ponto *être* âgé de quarante-un! s'écria l'esclave.

« C'est moi qui dois mieux le savoir, s'écria l'huis-

« sier. Allons, Messieurs, Ponto, 100 dollars. C'est un « garçon sain et fort. »

—Ponto *être* beaucoup malade! reprit l'esclave. Quand Ponto *venir* dans la maison de M. Gordon, il *être* sain et fort. A présent, tout fini !

Ces déclarations, faites d'un ton qui excitoit la pitié, furent cause que personne ne voulut faire d'offre. On emmena Ponto. Une famille entière fut ensuite mise en vente ; c'étoit le père, la mère et trois enfans. M. Gordon, dit l'huissier, a ordonné par son testament que cette famille ne seroit pas séparée. On la vendit pour 840 dollars (4200 fr.).

Un esclave, tanneur de profession, fut vendu à un habitant de Richmond pour 530 dollars.

« Attention! s'écria ensuite l'huissier, voici la mère et la fille, l'une âgée de trente-quatre ans, l'autre de quinze. » Elles pouvoient être vendues séparément ; mais elles avoient paru ensemble pour reculer autant que possible le moment de la séparation qu'elles redoutoient. Betty, c'étoit le nom de la fille, auroit pu servir de modèle à un sculpteur, tant ses formes étoient pures et belles ; une bouche étroite et purpurine laissoit apercevoir deux rangs de dents d'une éclatante blancheur; sa peau, douce comme du satin, étoit d'une couleur d'ébène brillant; mais ses yeux grands, noirs et pleins d'expression, étoient inondés de larmes. La mère étoit l'image de la fille, seulement moins fraîche, moins vive. Une bourgeoise de Richmond acheta la mère, qui aussitôt se jeta à ses pieds et la supplia d'acheter également sa fille. La dame lui fit un signe de bienveillance, et commença à faire quelques offres pour la fille ; mais les marchands négriers, avec un rire brutal, s'encourageoient les uns les autres à offrir davantage. En même temps ces enchérisseurs, ainsi que l'huissier,

examinoient, retournoient et tâtoient de la manière la plus indécente la pauvre victime, qui se couvroit le visage avec ses petites mains. Lorsqu'elle apprit qu'elle étoit vendue au plus brutal des marchands pour 970 dollars (4850 fr.), l'idée d'une éternelle séparation d'avec sa mère la fit tomber en évanouissement. Son nouveau maître n'en fit que rire, et, avec son fouet ensanglanté, il lui donna quelques coups sur son sein virginal; elle ouvrit les yeux, et aussitôt, avec de nouveaux éclats de rire, le marchand s'écria : « Vous le voyez! le fouet est un bon médecin! »

« Je m'enfuis, indigné de voir de semblables scènes d'horreur sur une terre qui, à ce que prétendent les Américains, est le sanctuaire de la liberté! »

Quelques mots de Gustave-Adolphe.

Un journal allemand annonce qu'on a découvert dans un dépôt public un document authentique contenant les détails de la délibération qui eut lieu à Mayence, le 25 février 1632, entre Gustave-Adolphe, roi de Suède, l'électeur-palatin Frédéric V, le landgrave George de Hesse-Darmstadt et trois autres princes de l'Empire. Les discours de ces princes sont en mauvais allemand, ornés de quelques lambeaux d'un latin peu classique; il paroît que tel étoit alors le langage diplomatique.

Le monarque suédois expose d'excellentes raisons pour ne pas faire une paix prématurée et par conséquent peu sûre avec l'empereur et le parti catholique. « Moi, je pourrois bien m'en retourner en Suède; mais que deviendriez-vous? Les *liguistes* (les catholiques) vous prendroient vos états et tyranniseroient vos peuples; il y auroit des apostasies, etc. »

Le comte-palatin de Lautreck applaudit aux vues du roi; mais, ajoute-t-il, on pourroit cependant faire la paix, si les catholiques vouloient renoncer à pratiquer leur fameuse maxime : *Hæreticis non est habenda fides* (on ne doit pas tenir parole aux hérétiques).

« Savez-vous, mon cher comte, un bon moyen pour y

remédier?....... C'est de pratiquer nous-mêmes cette maxime envers eux. Moi, pour ma personne, je suis disposé à les chasser tous de ce monde, si Dieu veut m'accorder cette grâce. Je me crois autant à Stockholm que l'empereur à Vienne. J'obtiendrai de mes sujets plus de secours et d'obéissance que jamais l'empereur n'obtiendroit des siens. (Ici il se tourna vers le landgrave de Darmstadt.) Votre sérénité peut le redire à l'empereur; car je sais bien que vous êtes un bon impérialiste. »

Le landgrave commença une justification.

« Quand on reçoit, continua Gustave-Adolphe, quelques trentaines de mille écus pour récompense, on peut bien être un bon *impérialiste.* » Puis il ajouta en latin: « *Eo enim modo pecuniam accipiendo, libertatem vendit.* »

Ces paroles, peu cérémonieuses, firent pâlir le landgrave; mais le roi, sans faire semblant de s'en apercevoir, continua à exposer avec le même ton de supériorité les moyens militaires qui étoient à sa disposition et à celle de ses alliés. Il estimoit l'armée à 60,000 hommes, etc., etc.

Cette anecdote peint bien le caractère impérieux et ardent du grand libérateur de l'Europe protestante; mais on y découvre aussi les causes qui durent lui valoir la haine de quelques princes, et qui lui attirèrent le coup assassin du duc de Lauenbourg, auteur reconnu de sa mort à la bataille de Leipzick.

Iles Radak.

Dans la huitième livraison de l'intéressant *Voyage autour du monde*, publié par M. Choris (1), on lit des détails curieux sur les mœurs, les usages et la langue des habitans des îles *Radak*, groupe qui paroît former l'extrémité septentrionale de la grande chaîne connue sous le nom d'*Iles Mulgraves*, chaîne qui lie les Carolines aux îles de la Polynésie australe (c'est-à-dire aux îles de la Société, des Amis, etc.), et qui jusqu'ici n'avoit été qu'aperçue en passant.

(1) On souscrit chez M. Choris, rue de Seine, n° 10.

Les mots que M. Choris cite de la langue des îles Radak paroissent tenir plus à celle des Carolines qu'à celle des îles de la Société : par exemple, *mel*, fer ; *élip*, grand ; *émo*, sacré ou défendu, ne se retrouvent dans aucun des dialectes malais répandus dans la Polynésie australe. *Elip* paroît, au contraire, dans la formation des noms des îles Carolines. Le seul mot qui rappelle le malai est celui d'*yiri*, chef, qui ressemble à *erih*.

Le système numérique des insulaires de Radak nous offre matière à une observation que M. Choris n'a pu développer dans son texte succinct. Ce système diffère notablement de celui des Malais. Ceux-ci comptent jusqu'à dix, moyennant des termes distincts et indépendans. Les termes numériques de Radak sont :

1. *Duon*. 6. *Dildinu* (deux fois trois ou *dilu*).
2. *Rouo*. 7. *Dildinim duon* (six et un).
3. *Dilu*. 8. *Edinu* (abrév. d'*emendinu*, deux fois quatre).
4. *Emen*. 9. *Edinim duon* (huit et un).
5. *Lalim*. 10. *Tabatat*.

Les explications que nous avons ajoutées sur les nombres six, sept, huit et neuf, indiquent un état de civilisation différent des Malais, et peut-être, avec tous les autres indices, une origine distincte. Il faut avouer que *Rouo*, *Dilu*, *Lalim* ont leurs correspondans à Sumatra et à Java ; mais toutes les ressemblances cessent avec le nombre cinq.

III.

NOUVELLES DES VOYAGEURS, etc., etc.

Le capitaine Parry.

Ce courageux et habile navigateur, avant de mettre à la voile pour sa nouvelle expédition polaire, a fait paroître

le *Journal de son Voyage*. C'est, d'après l'usage anglois que nous sommes loin de blâmer, un rapport officiel, très-volumineux et très-minutieux. Ces détails sont importans pour la science ; le savant et le marin doivent le placer dans leur bibliothèque ; l'amateur ordinaire y trouvera moins d'intérêt que peut-être il attendoit ; d'éternelles montagnes de glace ne peuvent qu'offrir quelque monotonie. On en imprime dans ce moment une traduction françoise qui paroîtra chez Gide fils.

En partant de nouveau, M. Parry a écrit à plusieurs de ses amis de modérer l'attente trop exagérée du public, relativement au succès définitif de son entreprise. Beaucoup d'obstacles, dit M. Parry, peuvent rendre inaccessible *le passage du nord-ouest*, quoiqu'on doive être convaincu de son existence. « Nous ajouterons qu'une circonstance, rapportée dans l'*appendice* du Journal, p. CXLVI, pourroit encore faire vaciller cette conviction. *On ne remarque pas de courant dans la mer polaire, excepté ceux que les vents produisent.* » Comment concilier cette observation avec l'idée d'une grande mer ouverte?

M. Parry, ainsi que nous l'avions déjà soupçonné, va essayer de pénétrer entre les terres inconnues qui séparent la baie de Baffin de celle d'Hudson. Il donne clairement à entendre que tel est son plan favori, mais en même temps il subordonne tout aux circonstances et aux renseignemens qu'il pourra obtenir. Son espoir principal est de trouver ensuite l'eau ouverte le long des côtes d'Amérique jusqu'à la mer de Hearn et à celle de Mackenzie. Il croit que la grande masse des glaces se dégage ordinairement des côtes continentales et reste flottante au milieu des golfes et des mers méditerrannées.

Quand ce digne navigateur ne feroit cette année qu'explorer le vaste espace entre les deux mers de Baffin et d'Hudson, il rendroit un grand service à la géographie.

On n'a aucune nouvelle récente de l'expédition par terre commandée par M. le lieutenant Franklin. Il paroîtroit donc que cette expédition a pénétré très-avant dans les *terres* australes.

Le Nouveau-Shetland austral.

Portons nos regards vers l'autre pôle. Nous avons parlé plusieurs fois de la découverte d'une terre au sud de l'Amérique qu'on a nommée le *Nouveau Shetland*. Quelques enthousiastes y ont voulu voir un *continent austral*; nous avons fait observer que le peu d'espace qui restoit inexploré, ne suffisoit que pour quelques grandes îles. C'est ce que les derniers voyages viennent de confirmer.

Un nombre considérable de bâtimens pêcheurs anglois s'est rendu sur ces côtes pendant l'hiver dernier (c'est l'*été* du pôle austral), pour prendre des baleines et des chiens de mer. La pêche a été bien moins abondante qu'on ne l'espéroit; les peaux de chiens de mer sont de qualité médiocre. Le climat, extrêmement rigoureux, ne répond pas aux descriptions de M. Smith; personne n'a vu trace de la végétation dont ce navigateur parloit; l'accès des côtes est excessivement dangereux à cause des récifs sans nombre qui la bordent.

Le bâtiment *le George* ayant fait naufrage, huit matelots de l'équipage ont été obligés de rester sur cette terre affreuse, attendu que les autres bâtimens n'osoient pas les attendre dans une mer aussi agitée et près des côtes aussi dangereuses.

Le Betty, dernier bâtiment revenu du *Nouveau Shetland*, a été trois journées de navigation plus loin que les autres. Il a vu et en partie suivi *la côte méridionale* de cette île ou plutôt de cette chaîne d'îles.

Avant que ces nouvelles ne fussent connues, le *Philosophical Journal* d'Edinbourg avoit déjà publié les aperçus suivans des recherches officielles sur cette terre :

« *Notice du voyage d'Edouard Barnsfield, maître du vaisseau de Sa Majesté* l'Andromaque.

Il y a environ un an, un bâtiment marchand anglois, en se rendant à Valparaiso, découvrit ce qu'on supposa être la Terre australe, à plusieurs degrés au sud du cap de Horn, dans des parages où l'on a positivement affirmé qu'*il ne peut* exister de terre. D'après la différence d'opinion qui

régnoit parmi ceux qui étoient à bord de ce bâtiment, et d'après quelques autres circonstances, on ajouta peu de foi à ce récit à cette époque; mais le capitaine, positivement convaincu que ce qu'il avoit vu étoit réellement la terre, résolut de mettre la chose hors de doute à son prochain voyage. Il revit donc cette terre en octobre dernier; et l'ayant côtoyée le long d'une assez grande étendue de côtes, il revint à Valparaiso au commencement de décembre, et remit au commandant en chef de la marine, de ce port, des cartes et des vues qui déterminèrent celui-ci à louer le même bâtiment pour le compte du gouvernement, afin de compléter cette découverte. Le commandement de cette expédition fut donné à M. Edouard Barnsfield, capitaine du vaisseau de sa majesté l'*Andromaque*. Trois sous-officiers l'accompagnèrent pour l'aider dans ses recherches nautiques; et, comme on jugea à propos de leur adjoindre un officier de santé, je les suivis comme volontaire.

Nous partîmes de Valparaiso le 20 décembre 1819; mais nous n'arrivâmes dans les parages où nous devions croiser que le 16 janvier 1820, ayant presque toujours éprouvé des vents contraires et des calmes, jusqu'à ce que nous eussions atteint une haute latitude méridionale. Ce jour-là cependant nous eûmes la bonne fortune de découvrir la terre au sud-est; elle s'étendoit de proue et de poupe aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. De loin, on pouvoit à peine en distinguer les limites des nuages blanchâtres qui flottoient sur le sommet des montagnes; mais quand nous nous en approchâmes, chaque objet devint distinct. Toute cette ligne de côtes nous parut élevée et rocailleuse, s'élevant subitement de la mer en rochers perpendiculaires et couverts de neige, si ce n'est qu'on apercevoit çà et là parmi eux un roc noir, nu et stérile. Dans l'intérieur, la terre, ou, pour mieux dire, la neige, descendoit graduellement par une pente douce jusqu'à de hautes montagnes qui paroissoient situées à plusieurs milles de la mer.

Nous ne fîmes aucune tentative pour débarquer en cet endroit, l'état du temps ne le permettant point, et il survint un brouillard épais qui déroba à notre vue tout ce qui étoit à la distance d'environ trois cents pieds. On avoit

mis en mer une barque pour chercher un ancrage; mais elle trouva la côte entièrement environnée de rochers dangereux cachés sous les eaux, l'eau si profonde, et le fond si mauvais, que nous ne jugeâmes pas à propos d'approcher davantage du rivage, d'autant plus qu'il étoit exposé à presque tous les vents......

Cette partie de la côte est située par le 62° 26′ de latitude méridionale, et le 60° 54′ de longitude occidentale.

Trois jours après, à environ trois degrés plus loin, du côté de l'est, nous découvrîmes une grande baie où nous jetâmes l'ancre, et où nous pûmes débarquer pour examiner le pays. Il seroit difficile de trouver des expressions pour en peindre l'aspect nu et stérile. Nous ne découvrîmes qu'un seul petit endroit où il fût possible de débarquer, toutes les autres parties de la baie étant bordées de rochers inaccessibles semblables à ceux que nous avions déjà vus. Nous débarquâmes sur une rive plate contre laquelle les vagues battoient violemment, et où un petit ruisseau d'eau douce se jetoit dans la mer. On n'y voyoit que la surface raboteuse de rochers stériles sur lesquels des myriades d'oiseaux marins avoient pondu leurs œufs qu'ils couvoient. Ces oiseaux étoient si peu accoutumés à la vue d'autres êtres animés, que, loin d'être effrayés à notre aspect, ils nous disputèrent le terrain, et nous fûmes obligés de nous frayer un passage au milieu d'eux. Nous y remarquâmes principalement quatre espèces de pingoins, des albatrosses, des mouettes, des pintades, des hirondelles de mer, et un oiseau ayant la forme et la taille d'un pigeon ordinaire, et dont le plumage étoit d'un blanc de lait. C'étoit la seule espèce dont les pieds ne fussent pas à membranes. Nous vîmes aussi un grand nombre de ces animaux nommés lions marins dans le voyage de lord Anson, et qu'on dit si nombreux à l'île de Juan Fernandez. Nous en tuâmes plusieurs. Nous trouvâmes aussi beaucoup de veaux marins; mais, quoique nous ayons pénétré assez avant dans le pays, nous ne pûmes découvrir aucunes traces d'habitans ni d'animaux terrestres. Des oiseaux de proie pourroient seuls y subsister, car nous ne vîmes aucune trace de végétation, si ce n'est çà et là quelques touffes d'herbe rabougrie croissant sur les rochers, dans des crevasses remplies par les excrémens des oiseaux marins........

Enfin, nous côtoyâmes la terre dans une étendue de neuf à dix degrés est et ouest, et d'environ trois degrés nord et sud, et partout elle nous présenta le même aspect: des côtes élevées, montagneuses, stériles, et universellement couvertes de neige, si ce n'est qu'on voyoit s'élever de temps en temps le sommet d'un rocher noir, tel qu'une petite île au milieu de l'Océan; mais comme la saison étoit fort avancée, et que nous étions presque toujours enveloppés d'un épais brouillard, nous ne pûmes nous assurer si cette terre étoit un continent ou un groupe d'îles. En ce dernier cas, il faut qu'il y en ait quelqu'une d'une immense étendue, car nous trouvâmes un golfe de près de 150 milles de profondeur, et nous eûmes même quelque peine à en sortir (1).

La découverte de cette terre doit être d'un grand intérêt sous un point de vue géographique, et l'on ne peut douter de son importance pour les intérêts commerciaux de l'Angleterre, d'après le grand nombre de baleines dont nous étions tous les jours entourés, et la multitude de veaux et de lions marins que nous rencontrions dans la mer, et sur tous les points de la côte, ou des îles montagneuses adjacentes, où il nous étoit possible de débarquer. La fourrure des premiers est la plus belle et la plus longue que j'aie jamais vue; et, comme ils sont devenus rares dans toute autre partie de ces mers, et que le commerce en réclame tant pour l'Europe que pour les Indes, je ne doute pas qu'aussitôt que cette découverte sera rendue publique, elle n'offre à nos négocians un sujet favori de spéculation..... Le grand nombre de ces cétacées que nous vîmes près de la terre doit aussi être une chose importante pour le commerce, puisqu'on assure qu'ils commencent à être rares dans les parages du nord (2).

Nous repartîmes le 21 mars, et nous arrivâmes à Valparaiso le 14 avril, après avoir touché à l'île de Juan Fernandez pour y prendre des rafraîchissemens.

Valparaiso, le 26 mai 1820.

Signé Slaney, *chirurgien royal.*

(1) Ce golfe peut n'être qu'un *détroit*. (*Note du rédacteur.*)
(2) Les baleiniers contredisent tous ces détails. (*Note du rédacteur.*)

Découvertes dans l'Afrique méridionale.

Le révérend John Campbell, missionnaire, qui a déjà publié une relation de son premier voyage en Afrique australe, a de nouveau visité cette partie du monde et a pénétré bien plus en avant que la première fois. En arrivant à *Litakou*, terme de son premier voyage et éloigné d'environ 900 milles anglois du Cap, il trouva que les habitans s'étoient transportés à un nouvel établissement nommé *Nouveau Litakou*. En marchant au nord-est, l'espace de 100 milles, il traversa deux villes considérables. L'une s'appeloit *Masheu* (Macheou), et contenoit de 12 à 15000 habitans; il y a dans les environs beaucoup de terres cultivées. Il marcha encore pendant plus de 100 milles vers le nord-est et arriva dans la ville de *Kurrechane*, chef-lieu de la tribu de *Maroutsé;* elle est peuplée d'environ 16,000 habitans qui ont des fonderies où ils fondent le fer et le cuivre des montagnes voisines. Ils font d'excellentes corbeilles et ornent leurs murs de peintures, représentant des éléphans et des girafes. On a apporté en Angleterre des bracelets de cuivre de cette tribu, fabriqués avec beaucoup d'art. Kurrechane est censée être sous le 26° parallèle de latitude, et à peu de distance de la côte orientale. Quelques rivières coulent à l'ouest, d'autres à l'est et au sud-sud-est. Il y a d'autres villes considérables à l'est de celle-ci. M. Campbell a vu la fumée d'une ou d'eux; il a obtenu la permission d'y envoyer des missionnaires.

FIN DU TOME IX.

N. B. La table des matières des quatre volumes composant la troisième année, se trouvera à la fin du Tome XII.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOLUME IX.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

BULL

ANALYS



